

L'ART DE PARLER

AUTRES OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

---

- L'Art d'écrire.** (Librairie VIVÈS.)  
**Exposition critique de la Morale d'Aristote.** (Librairie  
POUSSIELGUE.)  
**Théorie logique des Propositions modales.** (POUSSIELGUE.)  
**Mémoires d'Antoine**, 5<sup>e</sup> édition. — Ouvrage couronné par  
l'Académie française. (Librairie POUSSIELGUE.)  
**Mémoires d'un Homme du monde.** (Librairie POUSSIELGUE.)  
**Du Spiritualisme en Economie politique.** — Ouvrage couronné  
par l'Académie des sciences morales et politiques. (Librairie  
DIDIER.)  
**La Morale de la Richesse.** (Librairie DIDIER.)  
**Mon Voyage au pays des Chimères.** (Librairie DIDIER.)  
**L'Education de la vingtième année.** (Librairie DIDIER.)  
**Petit Manuel de l'Economie politique.** (Librairie LECOFFRE.)  
**Les Réunions publiques.** (Librairie LECOFFRE.)  
**Le Découragement.** (Librairie JOSSERAND.)  
**L'Opposition et la Révolte.** (Librairie JOSSERAND.)  
**Les Limites du Suffrage universel.** (Librairie PLON.)  
**Programmes de Philosophie.** (Librairie PLON.)  
**Emploi du loisir à l'École de Droit.** (Librairie DOUNIOL.)

R-3840 R-451

# L'ART DE PARLER

PAR

M. ANTONIN RONDELET

PROFESSEUR DE PHILOSOPHIE

A L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE DE PARIS



PARIS  
LOUIS VIVÈS LIBRAIRE-ÉDITEUR

13, RUE DELAMBRE, 13

1879

## INTRODUCTION.

---

On se propose, dans le présent ouvrage, de donner les préceptes de l'art de parler, et en même temps la raison de ces préceptes. Il est impossible, dans le discours comme ailleurs, d'appliquer avec fruit une méthode dont on ne discernerait pas les motifs : la routine n'a plus d'efficace lorsqu'il s'agit des opérations de l'esprit.

Jamais l'art de parler n'a été plus nécessaire, et, si j'en juge par ce que j'entends, jamais il n'a été, ni plus négligé, ni plus méconnu. Peut-être faut-il accuser plus encore l'insuffisance des maîtres que la bonne volonté des disciples. La plupart des procédés que je vois recommander avec le plus d'insistance et pratiquer avec le plus d'acharnement, me paraissent avoir précisément pour effet sinon pour but, de créer chez les jeunes gens qui s'abandonnent de tout cœur à ces sortes d'exercices une véritable incapacité. Il leur faut ensuite de violents efforts et une longue pratique pour se remettre de cette fausse éducation, pour se retrouver eux-mêmes et pour reprendre avec quelque succès les véritables allures

de la parole naturelle, en dehors de laquelle il ne saurait y avoir d'éloquence.

Cet enseignement n'est pas moins nécessaire de nos jours qu'au temps où la jeunesse d'Athènes et de Rome accourait aux leçons des Gorgias et des Sénèque le rhéteur. Nous nous défendons mal d'un sourire ironique, lorsque nous voyons les populations antiques s'affoler, pour ainsi dire, des ivresses de la parole. Nous trouvons sans doute merveilleux les triomphes d'un Cicéron et d'un Démosthènes dans les luttes oratoires de la place publique; mais, à la réflexion, il ne nous semble pas que cette histoire soit la nôtre. Nous nous croyons trop endurcis, trop familiarisés avec les ressources de l'art, trop au courant des passes et des feintes des combats, pour ne pas nous imaginer très-volontiers et très-aisément que nous sommes en effet protégés par notre habileté contre toute surprise et par notre résistance contre toute atteinte. Tout en rendant justice, comme il convient, aux procédés supérieurs de l'éloquence antique, nous sommes volontiers portés à penser que le tempérament des multitudes auxquelles s'adressaient ces orateurs y était aussi pour quelque chose, et que la mobilité des impressions facilitait singulièrement l'explosion des enthousiasmes.

D'après cette vue, nous sommes plutôt disposés à chercher autre part que chez nous, lorsqu'il s'agit de trouver des analogues à l'éloquence] grecque et de

surprendre le secret de ses triomphes. Ne connaissons-nous pas, par les récits des voyageurs, l'influence prodigieuse que le discours exerce sur les sauvages? L'art de parler, chose singulière! est peut-être plus nécessaire encore pour exercer la domination sous ce régime de la force brutale, que l'agilité de la course ou la vigueur du poignet! Il est inouï que, dans ces réunions primitives d'auditeurs tatoués, aux manteaux d'écorce, aux ornements de plumes, un orateur soit jamais interrompu. Les marques de la plus complète approbation aussi bien que de la contradiction la plus violente, ne vont point jusqu'à compromettre la sécurité du discours: chacun de ceux qui écoutent sait d'avance qu'à son tour il sera entendu et que rien ne sera perdu ou écarté de ce qu'il peut, en effet, avoir à dire. Cette prééminence de la parole est prise si haut et son influence va si loin, que, chez beaucoup de nations sauvages, parler constitue une fonction et l'occupation officielle de toute une vie. Chez ces peuples primitifs qu'on se représente si aisément confisqués tout entiers par les nécessités du boire et du manger, par l'exercice forcé de la chasse et de la pêche, les grands chefs, lorsqu'ils se réunissent en conseil pour délibérer entre eux ou avec les représentants des nations voisines, ne manquent pas d'amener avec eux *leur parole*, c'est-à-dire un individu spécialement chargé de figurer à leur place dans la discussion et

de développer ce qu'ils ont à dire. Un de nos derniers commandants à la station de Madagascar, me racontait que lui-même, pour ne pas paraître avec trop de désavantage dans ses colloques avec les naturels qu'il était chargé de gouverner, avait dû se procurer aussi *une parole* parmi les naturels du pays. On a raconté bien des fois, depuis les premiers temps de la conquête, l'histoire de ces *palabres* ou *parlements*, comme les avaient baptisés les Espagnols. C'étaient d'interminables séries de discours qui se prolongeaient pour ainsi dire sans relâche pendant plusieurs jours consécutifs, et pas un des auditeurs, quelles que fussent l'opposition et la violence de son sentiment, ne témoignait jamais aucun désir de rompre ou d'abrégé : personne n'était tenté de passer par-dessus les raisons de son adversaire sans les avoir entendues, tant la parole portait en elle tout à la fois d'attrait et de puissance.

Il faut donc, comme je le crois, revenir de certains préjugés confus, auxquels notre imagination est en proie, depuis les souvenirs classiques de notre jeunesse. Nous en sommes tous plus ou moins restés à la fable du paysan du Danube, et nous nous représentons volontiers l'éloquence sauvage des temps primitifs, comme un assemblage incohérent de gestes et d'exclamations, plutôt que sous la forme savante d'amplifications et de périodes. Volontiers

nous figurerions-nous ces orateurs des premiers temps hurlant plus haut les uns que les autres et dominant ainsi par la force de leurs poumons la tempête des clameurs. Il faut absolument revenir sur de tels jugements. Cette intolérance qui a pour cause beaucoup moins le parti pris de ne rien écouter que l'impuissance réelle de se contenir est malheureusement une des infirmités des nations plus avancées ; et tandis que celles-ci se croient volontiers moins impressionnables aux mouvements de l'éloquence et plus accessibles aux arguments de la démonstration, c'est précisément le contraire qui est la vérité : les peuples civilisés sont bien plus sensibles aux impressions des discours, que ne le furent jamais les tribus sauvages.

Cette observation de fait a beau être incontestable, elle présente, au premier aspect, quelque chose de si paradoxal qu'on ne saurait passer outre sans en dire encore un mot.

L'intelligence et le raisonnement sont tellement exercés et aiguisés dans la pratique des civilisations modernes, que chacun finit par avoir sur tous les points controversables une certaine provision interne d'arguments. Sans avoir entrepris de traités ou de dissertations *ex professo*, on ne laisse pas, dans son for intérieur, d'avoir quelque peu considéré sinon agité tel ou tel problème, au moment où le courant de la vie l'a mis par aventure à la portée de nos

regards. Nous ne nous en sommes pas emparés sans doute au point d'avoir abouti à une véritable solution, et nous ne sommes pas de force à nous donner aussi aisément une sorte de science infuse; mais enfin, il suffit que la question se soit présentée, qu'elle ait été posée ou débattue devant nous pour que nous soyons en possession d'un certain nombre d'idées, et ce semblant d'instruction suffit à notre vanité pour nous persuader que nous n'avons plus grand-chose à apprendre sur ce sujet. Notre premier mouvement, dès que ces idées viennent sur le tapis, n'est donc point d'apprendre ce que nous en devons ignorer, mais de professer ce que nous en pouvons savoir. Il suffit, pour reconnaître cette erreur et pour nous convaincre de ce ridicule, de jeter les yeux sur cette multitude d'esprits médiocres et présomptueux dont nous sommes environnés de toutes parts.

Il est bien facile de comprendre comment et pourquoi un auditoire atteint de cette démangeaison de parler devient incapable de se taire pour écouter, et si, par hasard, il écoute matériellement, incapable de sortir de sa propre pensée pour entrer dans celle d'autrui. Ce phénomène n'éclate pas toujours au dehors dans le tumulte indécent des grandes assemblées; mais que de fois, au milieu d'un silence et d'un recueillement apparents, ne se fait-il pas, dans les âmes de ceux qui paraissent écouter, un tumulte de pensées intérieures. A côté de la voix qui frappe

ses oreilles, cet auditeur étrange se trouve complètement distrait par le murmure plus proche de sa propre pensée, absolument comme il suffit du moindre de tous les objets placé dans le voisinage immédiat de l'œil, pour dérober au regard les plus vastes perspectives de l'horizon.

Pendant que l'âme se laisse aller à cette espèce de torpeur et de somnolence, sans vouloir se donner la peine de faire un usage réel de ses facultés, il se trouve que, malgré toute sa culture et en dépit de tant de connaissances acquises, elle n'est pas moins exposée aux surprises de la parole que peut l'être l'enfant d'une civilisation primitive: elle demeure sans défense contre les invasions subites de son esprit, contre ces tressaillements du cœur qui se transmettent en quelque sorte par les nerfs, à la façon d'une commotion électrique. Il y a plus: on dirait que les raffinements de l'intelligence, portés parfois jusqu'à une sorte d'abus, prédisposent la pensée aux conquêtes du sentiment. Ces hommes qui seraient fort en mesure de se défendre sur le terrain de la discussion, n'ont pas pris des précautions suffisantes pour se garantir contre leur propre cœur. Au moment où ils s'y attendent le moins, ils se trouvent tout d'un coup saisis par quelque émotion inattendue et se laissent aller à des jugements ou à des résolutions que le sang-froid ne leur aurait jamais ni conseillés ni permis.

Il faut donc revenir de cette opinion si souvent et si inconsidérément émise, que l'éloquence n'est plus de saison, dès que le développement intellectuel d'un peuple a atteint un certain niveau. L'empire de la raison pure ne s'établit pas avec autant de facilité ; et bien que les formes diffèrent, l'homme qui manie la parole avec quelque habileté et quelque charme ne rencontre pas moins d'approbateurs et n'exerce pas moins de puissance dans les époques de réflexion que dans les époques de spontanéité.

Il n'est pas besoin d'ailleurs, pour montrer l'importance de la parole au temps présent, de se livrer à aucun rapprochement et d'entreprendre aucun parallèle. Une comparaison peut toujours être contestée, et elle présente en outre cet inconvénient, qu'elle requiert, pour être établie, le travail d'une double démonstration. Il suffit, sans avoir précisément besoin d'éclairer le présent par le passé, de jeter les yeux sur ce qui se passe autour de nous, pour se convaincre de la place immense qu'occupe la parole, à tous les degrés de notre échelle sociale. En vain se plaît-on à répéter, pour en dénigrer le prix et en amoindrir la valeur, que, dans la plupart des assemblées, à commencer par nos assemblées délibérantes de toutes les espèces, l'opinion des votants est faite d'avance, et que tous les discours du monde déplacent à peine quelques unités dans le résultat définitif d'un scrutin. On pourrait noter ici, entre paren-

thèses, que le déplacement de quelques unités n'est pas toujours de mince importance dans un pays où la forme présente du gouvernement établi n'a été décidée qu'à une seule et unique voix de majorité<sup>1</sup> ; mais il ne faut pas même faire cette concession, et il importe, surtout dans les assemblées politiques, de discerner, par delà les apparences de surface, entre le vote de convention qu'un politique ne saurait refuser aux résolutions de son parti et à la discipline des réunions préparatoires, et ce jugement intérieur que chacun se fait au dedans de lui-même en présence d'une situation donnée. Il ne faut pas attribuer toujours, comme on ne manque point de le faire, des motifs honteux et inavouables à un changement d'opinion. Il arrive souvent que tel homme, entraîné par une dérivation lente et comme obéissant à un courant sous-marin de sa propre pensée, se trouve déjà bien loin du personnage que l'on connaissait et que l'on pratiquait en lui, alors que rien n'a encore traduit au dehors cette accentuation de sa métamorphose. La parole agissait sourdement sur lui ; et tandis qu'il opposait un front d'airain et des sourires infatigables aux discours qui lui étaient adressés, il ne laissait pas d'être intérieurement miné par cette action continue qui le battait incessamment

1. L'acquiescement du président Johnston traduit par la chambre des représentants devant le Sénat des Etats-Unis d'Amérique, n'a également été prononcé qu'à la majorité d'une voix.

en brèche. C'est en vain que son ancienne opinion se tenait debout et faisait bonne figure sur la façade, elle n'en était pas moins chaque jour entamée davantage au dedans, jusqu'au moment où le vieil homme s'est écroulé pour laisser enfin sa liberté d'action à l'esprit nouveau qui s'était emparé de lui.

Si telle est bien souvent la puissance de la parole sur ceux-là mêmes que les circonstances et leur devoir ont le plus familiarisés avec son action, il n'est pas étonnant que, dans d'autres sphères, cette action s'exerce d'une façon plus marquée encore et plus prépondérante. Chacun peut ici remplir le cadre de sa pensée des exemples qu'il a sous la main. A-t-on jamais vu, même à Rome au temps de la décadence latine, même à Athènes sous l'influence dominante des sophistes, la parole publique exercer plus d'attrait et réunir un plus grand nombre de spectateurs? Il suffit, à l'heure présente, d'ouvrir une salle et d'installer un homme derrière une table verte sur un fauteuil, pour être sûr de voir accourir la foule et pour retenir aisément des gens venus avec l'intention préconçue d'écouter.

Je m'en souviens, dans ma première jeunesse, lorsque, à l'âge de dix-sept ans, je mis pour la première fois le pied dans un théâtre, ma première pensée, en entendant déclamer la prose d'autrui, fut qu'il serait au moins aussi intéressant pour l'assistance, d'avoir devant elle un homme improvisant et

donnant, à mesure qu'elle naîtrait en lui, l'expression vivante de sa propre pensée. Que de fois ne m'étais-je pas attaché à des plaidoiries d'avocat dans des affaires qui, après tout, m'importaient aussi peu que possible; et toutefois j'avais bien remarqué la curiosité ardente, les émotions passionnées que soulevaient autour de moi les grands débats judiciaires. C'est que la parole porte en elle une flamme qui se communique, et nul ne l'entend impunément. Pourquoi donc alors, au lieu de ces débats extérieurs à nous, ne pas traiter quelque-une de ces grandes questions auxquelles notre éducation, nos habitudes, nos besoins, nos devoirs nous intéressent? Si une salle tout entière demeure suspendue et haletante au célèbre monologue d'Hamlet, au point de partager, pour ainsi dire, les angoisses de son doute et les émotions de son désespoir, pourquoi ce même auditoire demeurerait-il insensible, le jour où un philosophe viendrait agiter devant lui le problème de l'immortalité de l'âme, même réduit aux étroites limites où le renferme notre raison. La vue était juste: on s'en aperçut bien le jour où le mélancolique Jouffroy vint tout d'un coup à une distribution de prix du lycée Charlemagne, (août 1840), jeter à la face de cette assemblée, si parée et si élégante, les paroles poignantes qui firent alors tant de bruit. « Qu'importe aux autres et à » nous, quand nous quittons ce monde, les plaisirs » et les peines que nous y avons éprouvés. Tout cela



» n'existe qu'au moment où il est senti ; la trace du  
 » vent dans les feuilles n'est pas plus fugitive. Nous  
 » n'emportons de cette vie que la perfection que  
 » nous avons donnée à notre âme ; nous n'y laissons  
 » que le bien que nous avons fait . . . . .

« Le sommet de la vie vous en dérobe le déclin ;  
 » de ces deux pentes vous n'en connaissez qu'une,  
 » celle que vous montez. Elle est riante, elle est belle,  
 » elle est parfumée comme le printemps.<sup>1</sup> Il ne vous  
 » est pas donné, comme à nous, de contempler  
 » l'autre avec ses aspects mélancoliques, le pâle soleil  
 » qui l'éclaire et le rivage glacé qui la termine.  
 » Si nous avons le front triste, c'est que nous  
 » la voyons<sup>1</sup>. »

Pourquoi, me disais-je encore, un auditoire n'accueillerait-il pas favorablement une leçon de littérature ou de morale, lorsque, sur la scène, on écoute si volontiers, dans les *Précieuses ridicules*, dans le *Misanthrope*, dans les *Femmes savantes*, dans la *Comtesse d'Escarbagnas*, un pur enseignement de rhétorique ? Il ne manque pas, au théâtre, de pièces qui, par une intention bien avouée des auteurs, sont de véritables thèses, et presque des systèmes entiers de morale. Je me représentais donc une salle entière, attirée, retenue par ces mêmes idées, alors qu'on les offrirait non plus en chair, en os et en costume, aux esprits grossiers qui ne sont pas capables de les

1. Jouffroy : *Nouveaux Mélanges philosophiques*, p. 346.

concevoir autrement, mais sous cette forme abstraite et générale qui les rend plus sveltes, plus légères, plus aisément accessibles et maniables.

L'événement a donné pleinement raison à mes prévisions de jeune homme, non-seulement en ce qui concerne la classe lettrée et instruite, mais encore, et à un degré bien plus remarquable, au point de vue des réunions populaires. N'y avait-il pas, en effet, quelque chose de contradictoire à voir des individus d'une instruction plus que médiocre se passionner dans des entretiens particuliers pour des questions d'économie politique et sociale, et à supposer que ces mêmes problèmes perdraient leur attrait dans un discours médité et continu ?

Le temps et la force des choses ont amené la réalisation des conséquences que tirait déjà la logique. On peut se demander si aucune époque de l'histoire a été plus avide, et pourrait-on dire, plus amoureuse de la parole humaine. La forme même du gouvernement et cette part du pouvoir donnée par le suffrage universel aux plus abjects des citoyens pour s'en faire autant de tyrans, augmente au plus haut degré la confiance plus ou moins fondée que chacun peut avoir en soi-même. Tout le monde parle, mais c'est, hélas ! une question de savoir jusqu'à quel point tout le monde est capable de parler.

Sous ce rapport, je ne crains pas de le dire hautement, il est difficile de trouver un temps plus médiocre que

le nôtre. Non pas que je lui fasse un reproche de manquer de génies et de grands orateurs. Ces princes et ces rois de l'éloquence, supérieurs ou au moins égaux aux grands poètes, sont de véritables présents que Dieu fait aux nations, et sous ce rapport, nous ne saurions avoir que ce que la Providence nous donne. Il s'agit seulement de ce qu'on pourrait appeler, dans l'art du discours comme dans tout le reste, la bonne moyenne des hommes. Il y a là un minimum modeste dont il faut sans doute savoir se contenter, mais qu'après tout, on me paraît bien en droit de requérir. Le nombre de ceux qui parlent est bien grand parmi nous; mais le malheur est qu'il est presque égal au nombre de ceux qui parlent mal, d'une façon insuffisante, pénible pour eux-mêmes comme pour leurs auditeurs. Ce ne sont pas assurément les bonnes intentions qui leur font défaut; ce ne sont pas même les prétentions: ils ont bien le sang-froid d'aborder avec un égal désavantage les sujets les plus divers et les moins complaisants. Ils rappellent ainsi aux amateurs qui les écoutent, ces malheureux ténors de province qui chantent indifféremment sur leur théâtre cosmopolite les morceaux les plus ardens de toute musique possible: leur intrépidité, sourde à toutes les mésaventures, finit par se frayer un chemin à travers les notes, et comme les conquérants barbares, elle arrive impitoyablement à son terme, en dépit des tortures du goût et à travers

le massacre de l'harmonie. Tels sont, pour la plupart, les orateurs que nous sommes réduits à entendre. Nous n'avons pas même la chance de les voir rester court, ce qui après tout, est un des modes de délivrance de l'auditoire. Ils ont beau être arrêtés par des obstacles, se heurter à des idées imprévues, tomber dans des trous, perdre la voix, ils rebondissent, ils se raccrochent, ils se jettent tête baissée dans les broussailles, et ils regardent comme le premier de tous les succès de n'avoir point discontinué leur bruit qu'ils prennent complaisamment pour un discours.

Il faut tout à la fois plaindre de telles gens de leurs illusions et les admirer de leur courage. Ils me font penser volontairement au mot célèbre de Sieyès, qui se vantait comme d'un mérite d'avoir *écou* pendant la Révolution, comme si la vie avait cessé d'être un moyen, pour devenir un but. De même on s'imagine ces prétendus diseurs se vantant d'avoir conduit leur discours jusqu'au bout, comme si avoir épuisé ses phrases était effectivement avoir traité son sujet.

Au reste, il ne faut pas trop qu'ils tirent vanité d'être parvenus à l'extrémité de la corde tendue, sans avoir eu la malchance de se rompre le cou. Ils avaient eu soin de prendre les précautions auxquelles ont recours les acrobates maladroits, ou de s'attacher au moyen d'une ficelle, ou de marcher au-dessus d'un

filet. Leur ficelle à eux est bien connue et bien visible, et il n'est même pas certain qu'ils ne s'en fassent pas un mérite. C'est le système des petits papiers qu'on débrouille et qu'on démêle, à la façon d'un jeu de cartes où l'on chercherait vainement de l'atout. Leur homélie va de défaillances en défaillances; elle expire plus d'une fois, même et surtout après les périodes les mieux réussies. A ce moment, le prétendu orateur serait irrévocablement perdu s'il ne retrouvait ses esprits sur quelque petit bout de note. C'est là qu'il reprend connaissance de ce qu'il a voulu dire et de ce qu'il a si peu et si mal dit. Il a senti lui-même qu'il perdait pied et qu'il se noyait dans les flots de sa prétendue éloquence; mais à quoi bon se donner plus de peine qu'il n'est nécessaire et pourquoi se maintenir avec tant de rigueur dans la ligne droite du sens? Ne sait-il pas bien que, lorsqu'il aura absolument perdu de vue ce qu'il avait la vague intention d'exprimer, il le retrouvera par écrit dans ses feuilles et n'aura qu'à lire ou qu'à parcourir une demi-page, pour se remettre à flot et reprendre le fil du courant? Quant au pauvre auditoire, il passe successivement par des alternatives inattendues et saccadées, d'un style ferme et correct à des improvisations diffuses et hasardées. L'orateur, après avoir remonté sa mécanique par quelques phrases de son travail écrit, lâche la lisière et reprend sa course comme il peut; mais, comme sa pensée est plutôt

déconcertée que servie, il hésite, il chancelle, et il va bientôt retomber à plat dans ces notes qui l'attirent et qui le fascinent. Il n'a pas d'ailes pour prendre son vol: il bat le sol dans son essai d'élan, mais il ne s'enlève pas.

Voilà ce que, de notre temps, on veut bien appeler la parole et le discours. C'est assurément y mettre beaucoup de complaisance, et franchement le métier est devenu facile, au prix des exigences qu'y apportaient à bon droit les peuples de l'antiquité.

Aujourd'hui, en dehors d'un nombre infiniment petit d'individualités absolument hors ligne, ceux qui parlent prennent leur bonne volonté pour une méthode, ou, ce qui est bien pire encore, les procédés de l'art d'écrire pour les procédés de l'art de parler.

Notre siècle de démocratie et d'argent nous réservait une nuance d'hommes tout à fait imprévue et tout à fait inédite. Les autres époques nous ont montré, à la joie immortelle de l'humanité, les parvenus de l'argent et les parvenus des honneurs, les uns confits dans l'orgueil de M. Jourdain qui se laisse appeler Monseigneur, les autres jaloux de renouveler les prodigalités de M. Turcaret, et convaincus les uns et les autres que le monde n'a rien de mieux à faire que de s'occuper d'eux. Mais, ce qu'on n'a pas rencontré souvent avant le temps où nous avons la chance de vivre, c'est le parvenu de l'esprit, et surtout le parvenu de la parole, cet homme véri-

tablement burlesque qui, parce qu'il a le moyen d'acheter des voix à beaux deniers comptants pour pénétrer dans un endroit où l'on parle, finit par se persuader, avec la bonne foi de l'orgueil, qu'il est en effet capable de parler. Il ressemble à ces lourdauds vaniteux que, pour une raison quelconque, une assemblée délicate et bien élevée condescendrait à admettre à la faveur de ses entretiens. Mon sot ne manque point de s'imaginer qu'il mérite en effet l'attention avec laquelle on l'écoute, et que ce silence est conquis par son discours au lieu d'être imposé par la politesse. Tout de même, le parvenu de l'éloquence s' imagine volontiers avec une naïveté divertissante, que, pour avoir quelque chose à dire, il le dira en effet. Il se répète avec aplomb les vers complaisants de Boileau :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,  
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.

Le pauvre homme en est encore à se douter de la perfidie que renferment ces deux mots hypocrites : *bien concevoir*. Ce n'est pas seulement, comme il lui arrive, être rempli, féru, ébloui d'une idée, au point de ne plus savoir ni d'où elle vient ni où elle va. Il ignore que, pour reproduire sur la toile le tableau intérieur qu'on porte en son esprit, il faut absolument avoir à sa disposition des moyens plastiques, et non pas seulement les pinceaux et les couleurs, la toile et le chevalet, mais encore l'art de s'en servir et le temps de s'en occuper.

Ces orateurs de rencontre et de désir ont, comme nous le disions plus haut, ce malheur, plus grand qu'on ne pense, de ne pas même rester court. Ces enfants de la nature se débattent contre eux-mêmes, avec une opiniâtreté et une vigueur qui s'imposent au gros public. Ils remplacent le raisonnement par des gestes, prolongent les périodes par des répétitions, suppléent aux lacunes par des épisodes, appuient leurs raisonnements par des cris ; et comme, à leur insu, ils ne sont jamais satisfaits de ce qu'ils ont exprimé, n'étant pas même parvenus à éclaircir leur pensée pour eux-mêmes, ils prolongent sans fin un discours sans conclusion. C'est au moment même où on se décide à les interrompre, qu'ils reconnaissent à bon droit avoir encore tout à dire.

Ce qui encourage ces bachi-bouzouks de la parole, c'est qu'à la façon des maraudeurs et des pillards, ils ont aussi leurs jours et leurs heures de bonne fortune et de conquêtes. Il leur arrive, comme aux autres, de s'oublier, de se perdre de vue, et c'est alors qu'en dépit d'eux-mêmes et de leur incurable médiocrité, ils deviennent pour quelques instants véritablement supportables. Ils prennent ces heureux hasards pour des plans stratégiques et pour des victoires méditées. Ils ressemblent ainsi à ces joueurs mal affermis dans leur propre raison, qui, pour avoir couvert de chiffres de grands cahiers de papier, s'imaginaient avoir abouti au gros lot de quelque lote-

rie. Il se parent de ce hasard non pas seulement vis-à-vis des autres mais vis-à-vis d'eux-mêmes, et ils atteignent ainsi le suprême degré de l'idiotisme orgueilleux, la prétention d'avoir réussi sans travail et sans méthode.

A côté de ceux qui courent les hasards, il faut placer ceux qui, mieux partagés en apparence, ont eu à leur disposition des méthodes d'enseignement et des exercices de préparation. Ceux-là, à défaut d'autre mérite et d'autres succès, ont au moins le bon sens de ne point prétendre s'improviser des Cicérons et des Démosthènes entre leur quarantième et leur cinquantième année, à l'époque où ils ont enfin les loisirs d'apprendre le whist. Les individus dont je parle savent, dès la première heure, qu'ils sont destinés aux carrières libérales, et particulièrement au droit ou à la politique. Ils se mettent donc en quête de conseils, de préceptes, de pratiques. Le procédé le plus usité est une institution qui se juge elle-même par la dénomination vulgaire à laquelle elle se prête dans le langage familier : ce sont des réunions périodiques de personnes également inexpérimentées et qui mettent en commun leur incapacité individuelle, pour se former dans l'art qu'elles ignorent également. Cette méthode étrange, qui consiste au fond à additionner des zéros pour en faire des quantités, ne laisse pas de réussir quelquefois à communiquer aux esprits, par la toute-puissance de la routine, certaines

habitudes d'intempérance régulière, qu'on appelle bonnement de la facilité. Voilà l'effet le plus ordinaire et le plus précieux des *parlottes*, puisqu'il en faut venir à ce terme que j'aurais voulu éviter. Cet étrange régime de l'esprit repose sur cette supposition absolument insensée et antiphilosophique, qu'il faut parler, qu'il suffit de parler, pour s'exercer à la parole. On ferait un raisonnement de même force en prétendant qu'il suffit de se jeter à l'eau pour apprendre à nager, et de s'armer d'un fleuret pour arriver à la parade et à la riposte. Il y a aussi de pauvres gens qui, sans avoir jamais su tenir une plume entre leurs doigts, s'efforcent d'imiter les caractères de l'écriture, et sans savoir aucunement par quel bout les prendre, finissent par obtenir des représentations telles quelles des lettres sur le papier trempé de leur sueur. Voilà à peu près à quel degré de facilité, d'aisance et de grâce parviennent les habitués des *parlottes*. Il n'y a rien là qui ressemble à la conquête méthodique des qualités qui leur manquent. C'est tout simplement une exploitation malheureuse des aptitudes qu'ils peuvent avoir : on leur en apprend ainsi la dépense, mais non point l'usage ni le perfectionnement.

Ce n'est point en parlant qu'on se perfectionne dans la parole, pas plus qu'on n'apprend à traduire du latin en multipliant les versions hâtives et étrangères à la grammaire de la langue. Chacun des dé-

veloppements auxquels on se livre doit inévitablement, avant d'être risqué devant un public, avoir été l'objet d'une préparation entendue et dirigée suivant les règles oratoires de l'esprit humain. De fait, les habitués eux-mêmes des *parlottes* ne laissent pas, pour leur malheur, de recevoir certains conseils que le présent livre est précisément écrit pour combattre et pour remplacer. De braves praticiens, plus habitués à se tirer d'affaire eux-mêmes que propres à communiquer leur routine, ne manquent guère de recommander aux aspirants de la parole l'usage de mettre par écrit les plaidoyers qu'ils doivent apporter devant le tribunal. Passe encore pour écrire, si cette première élucubration devait être rigoureusement mise de côté et ne constituer pour l'orateur qu'un débrouillement en quelque sorte domestique de ses propres idées, mais les donneurs d'avis ne s'en tiennent pas là, et il y a sur ce point des erreurs assez accréditées pour tenir lieu de vérités sans appel. Aussi voyez-vous les jeunes gens, tout pleins d'une bonne volonté funeste, se remplir la mémoire de leurs propres développements, ressasser leur discours écrit avec assez de constance pour ôter toute élasticité et toute initiative à leur pensée, sans l'apprendre avec assez de sûreté pour se dispenser de toute improvisation. Ils n'ont ainsi ni le bénéfice de la mémoire qui récite, ni l'aisance de l'invention qui se donne carrière. Le pauvre jeune homme qui s'est

préparé consciencieusement suivant ces procédés contraires à toute psychologie, finit par se créer une incapacité durable. Il parle cependant malgré tous les obstacles qu'il a accumulés contre lui-même, et d'ordinaire il met bien dix années à se défaire de cette impuissance si soigneusement engendrée et entretenue.

L'auteur de ce livre ne saurait ignorer qu'il choque ici, comme plus haut, des idées reçues et arrêtées. Rien n'est plus facile en toutes choses que de prendre la file et de marcher à la suite. Le rôle d'un écrivain est lui-même plein d'agrèments, lorsque sa conscience lui permet de *trouver bons les vers dont on se met en peine*. Les faiseurs de compliments ne sont pas moins bien reçus dans le monde des lettres, que dans celui des conversations. Il fait toujours bon, pour citer de nouveau Molière, d'*accabler un homme de caresses*. Boileau lui aussi, aurait voulu, pour sa propre tranquillité, pouvoir s'écrier, en plein siècle de Louis XIV :

Pradon comme un soleil en nos temps a paru !

Mais la vérité est la plus forte, et c'est précisément pour cela qu'on écrit.

On croit donc ici devoir déclarer bien haut, pour justifier l'entreprise à laquelle on s'attaque, que jamais époque de l'histoire n'a été plus avide et plus amoureuse de la parole que notre temps, et encore, que, s'il n'y a jamais eu plus d'auditeurs pour écou-

ter, il y a eu rarement plus de diseurs pour se faire entendre ; que malheureusement, si notre temps est un de ceux où l'on parle le plus, il est assurément un de ceux où l'on parle le plus mal, non pas seulement en raison de la disette des grands génies, mais par l'extrême rareté des orateurs à peu près supportables ; que cet état de choses tient à des causes visibles et remédiables, l'outrecuidance de ceux qui veulent pratiquer l'art de la parole sans l'avoir appris, la maladresse de ceux qui prennent une routine pour une méthode, l'erreur de ceux qui confondent les règles de l'art d'écrire et de l'art de parler.

On se propose, avec la grâce de Dieu et en conséquence de ces remarques, de puiser dans la connaissance même de l'esprit humain les règles d'une méthode sûre, et capable de donner à chaque individu, non pas la possession de ce qui manque à sa nature, mais la disposition de ce qui échappe à son inexpérience. Le grand secret de la vie n'est pas de s'épanouir d'instinct, comme l'herbe des champs au gré des hasards de la saison, mais d'aller courageusement et avec réflexion jusqu'au bout de soi-même. Il n'en faut pas davantage pour constituer la vertu dans le caractère, la supériorité dans l'esprit, l'éloquence dans le discours.

# L'ART DE PARLER

---

## LIVRE PREMIER.

### DES DIFFÉRENTES MÉTHODES APPLIQUÉES A L'ART DE PARLER

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### DIVISION DU SUJET.

Le problème fondamental à résoudre, dans *l'Art de parler* comme dans toute autre étude, est incontestablement la question de la méthode.

Il s'agit, comme bien on le comprend, non pas de créer de toutes pièces des orateurs artificiels : c'est là une sorte de fabrique ou de manufacture dont on ne saurait sensément avoir la pensée. Au contraire, rien n'est plus concevable et rien n'est plus pratique que de se demander par quels procédés un homme peut arriver à tenir un discours qui représente, à coup sûr, le maximum de ses forces intellectuelles.

Les procédés que l'on applique actuellement à la

jeunesse ou à l'adolescence pour procéder à l'éducation oratoire ne paraissent point d'une complète efficacité, et ceux-là mêmes qui y ont recours auraient beaucoup de peine à les justifier au point de vue de la raison et de la connaissance de l'esprit humain.

Ces méthodes générales sont au nombre de deux.

La première que, faute d'une meilleure appellation, nous pouvons qualifier de méthode d'imitation, d'autorité, d'entraînement, chacun de ces termes se justifiant de lui-même à la première réflexion.

La seconde est la méthode de la rhétorique proprement dite, telle qu'elle se pratique dans les classes ainsi intitulées.

L'une et l'autre de ces deux méthodes aboutissent à conseiller au préalable le développement écrit de ce que l'on doit dire.

On avoue ici le dessein de montrer avant tout l'insuffisance de ces deux méthodes au point de vue du résultat qu'elles doivent se proposer : elles ne sont point capables d'aboutir à une sérieuse formation de la parole.

Il deviendra donc nécessaire de proposer au lecteur une méthode nouvelle, la méthode philosophique.

Puisque, au fond, le discours ou la parole continue n'est pas autre chose qu'un mode d'emploi extérieur et parfaitement normal de nos facultés, il est trop simple et trop visible que, pour gouverner cet emploi, il convient d'étudier dans l'âme le mode d'action de ces mêmes facultés, leur jeu naturel, les difficultés qu'elles rencontrent comme aussi la direction qu'elles peuvent recevoir. Il s'agit de retrouver par un art

bien entendu ces bonnes fortunes de la parole, qui, à de certains moments, moments toujours trop rares et souvent bien courts, font de chacun de nous un homme vraiment éloquent : il s'agit de changer cet éclair en une lumière durable et continue.

## CHAPITRE II.

### DE LA MÉTHODE D'IMITATION ET D'ENTRAÎNEMENT.

La méthode d'enseignement, usitée dans les écoles, pour apprendre à la jeunesse à faire des discours, comporte tout à la fois un enseignement pratique et un enseignement théorique, des exercices d'imitation et les éléments d'une science.

Décrivons d'abord le premier aspect de cette méthode, ce que nous avons appelé, pour lui donner un nom plus particulièrement caractéristique, *le procédé d'entraînement*.

On met sous les yeux des élèves, des spécimens des grands discours conservés, on peut le dire, dans la mémoire même de l'humanité. Ce n'est plus là une renommée semblable à celle des peintres, des sculpteurs, des architectes, dont les œuvres ont péri, tellement que nous sommes réduits à en demander la description aux documents et à imaginer une admiration que nous ne pouvons plus ressentir d'original. Ce ne sont pas non plus des créations éphémères, comme la déclamation d'un acteur, le chant d'un artiste, l'exécution d'un musicien. Ici, le monument



subsiste, sous la forme consacrée et authentique. Ce sont les phrases mêmes qui s'offrent de nouveau aux regards de la postérité, vivantes encore et telles que l'orateur les a prononcées. Le professeur ne se contente pas de les mettre sous les yeux de l'élève, et d'abandonner celui-ci à ce qu'il peut avoir d'admiration naturelle pour un des chefs-d'œuvre de l'esprit humain ; il introduit son jeune auditoire à une connaissance plus approfondie des moyens employés et des effets obtenus : il entre dans le détail de chaque période, de chaque phrase, dans l'explication de chaque figure, dans la justification de chaque terme employé : il en fait ressortir, au point de vue de la langue la correction, et au point de vue du style la justesse et la propriété. Ce n'est pas tout : cette explication aboutit d'ordinaire à un exercice de mémoire dont elle est l'antécédent prémédité. Au temps où la paresse n'avait point encore fait parmi nous ces progrès dont souffre visiblement notre génération, il n'était point extraordinaire de trouver des élèves qui, entre leur troisième, leur seconde et leur rhétorique, avaient appris le *Conciones* par cœur, mais appris pour le réciter et non point seulement pour l'avoir su. Il n'était point rare qu'on possédât entièrement les principales *Oraisons funèbres* de Bossuet, et lorsqu'on expliquait, au baccalauréat ès-lettres, le *Discours de Démosthènes pour la Couronne*, beaucoup de candidats se piquaient de reproduire d'abord de mémoire la page dont ils allaient donner la traduction. Autre temps, autres mœurs : la démocratie contemporaine ne place pas son idéal à un niveau assez élevé, pour que les es-

prits se sentent le besoin de tant de préparation afin de se rendre dignes de la servir.

Quoi qu'il en soit, une fois cette première initiation achevée et sous l'influence de cette familiarité avec les œuvres oratoires, les élèves se trouvent naturellement portés à agiter dans leur esprit des pensées analogues, à tenter du bout de leurs lèvres ou de leur plume des tirades semblables. La pédagogie met à profit cette démangeaison ; et après l'avoir excitée chez les jeunes élèves, elle les invite doctement à la satisfaire.

En conséquence, elle leur prépare suivant toutes les règles de l'art, de petits canevas élastiques, capables de recevoir des développements et des amplifications. Ces *matières*, comme on les appelle ordinairement suivant le terme consacré, ne renferment pas seulement l'indication synthétique de pensées que devra féconder le travail de l'esprit ; mais le maître ne craint pas d'employer le procédé auquel on a recours en architecture, l'emploi des pierres d'attente, sur lesquelles s'appuiera la construction du reste de la façade. Tout de même, il est d'un usage assez ordinaire dans les classes, de donner au disciple un commencement de période, la première amorce d'une phrase ample et abondante, afin qu'il puisse s'orienter dans cette direction et n'avoir plus qu'à continuer le bruit dont il s'est tout d'abord rempli l'esprit, la bouche et les oreilles. On cherche ainsi à lui inculquer l'art et la faculté d'enfler la venelle et de poursuivre, par une sorte d'impulsion et de vitesse acquise, la phrase qu'il a commencée avec les termes d'autrui. C'est là un pro-

céder qui n'est pas sans quelque analogie avec la récitation mécanique des petites écoles, où les jeunes enfants répètent trois ou quatre fois de suite le mot sur lequel leur mémoire s'est trouvée en défaut, afin que la reproduction plus fréquente et l'accentuation plus marquée de ce même mot évoquent le suivant et remettent en mouvement le jeu suspendu du mécanisme.

C'est pour entrer dans l'esprit de cet exercice et pour le rendre plus praticable aux élèves, qu'on a coutume de choisir des sujets absolument étrangers à tout ce qui se passe dans le monde où nous vivons. comme aux pensées auxquelles notre esprit est habituellement en proie. On s'arrange de parti pris pour que les idées qu'on aura ainsi à développer soient, autant que possible, celles dont les auteurs classiques nous offrent l'expression. Vous pouvez parcourir ces thèmes de discours : il n'y est guère question, au moins dans les limites de la tradition classique, que de Grecs, de Romains et de Carthaginois. Dès lors, des réminiscences et presque des fragments de ce qui a été appris s'offrent à l'expression de la pensée, et tout le discours auquel on s'abandonne n'est le plus souvent qu'une œuvre de reconstitution involontaire, ou sinon de reconstitution véritable, au moins une association et un enchaînement tels, que la pensée de celui qui parle finit par y entrer pour bien peu de chose. Il se passe alors, même lorsqu'on écrit en français, un phénomène analogue à celui que connaissent bien les candidats appelés à produire un morceau d'éloquence latine. Leurs professeurs d'humanités leur

conseillent de relire une ou deux pages de Cicéron, sans même se préoccuper du sens : pourvu qu'ils le suivent d'une façon vague et lointaine, cela suffit amplement au dessein qu'on se propose. On se remet par là en mémoire une certaine harmonie propre à la langue, cette *rotondité* des sons sur laquelle ont insisté les rhéteurs : on s'entraîne ainsi soi-même, et on arrive à donner au langage de sa composition un certain parfum de bon latin, auquel les juges ne sauraient demeurer insensibles.

Franchement, on ne voit pas trop ce qu'un pareil exercice apporte d'accroissement à l'esprit. Ce n'est assurément pas le raisonnement ni la réflexion qui peuvent se former à une pareille école. La véritable faculté de parler n'a rien à démêler avec cette abondance factice et passagère, qui ne saurait se retrouver en dehors des sujets de pure imagination où elle s'exerce. L'expérience en est bien facile à faire. Il suffit de substituer tout d'un coup à ces thèmes de fantaisie un événement de la vie réelle dans lequel on encadrerait un discours : non plus un discours fait pour répondre à des données chimériques, mais un exposé vivant, dans lequel l'orateur serait appelé en effet à penser ce qu'il aurait à dire. Ici, le secours de la mémoire, l'entraînement de l'association lui faisant défaut, on le verrait bien vite décontenancé, éperdu, réduit à reconnaître que sa prétendue éducation oratoire est, non pas même à recommencer, mais à entreprendre.

Il faut s'arrêter ici, et montrer jusqu'à quel point cette méthode d'imitation et d'entraînement, si usitée

dans la tradition des classes, est en dehors de tout résultat, jusqu'à quel point elle est étrangère à l'art du discours et impuissante à l'éducation de la parole. Il est impossible de concevoir une prétention plus mal justifiée que la sienne.

Tout ce qui a été dit jusqu'ici à ce sujet par l'enseignement classique repose sur une méprise fondamentale, et le langage dont nous nous sommes nous-même servi n'est qu'une concession pour échapper à la mauvaise grâce d'exciper une fin de non-recevoir.

En effet, quel est le but qu'on poursuit? la parole assurément et la faculté, si enviée, de savoir tenir un discours. Or, quel est le moyen qu'on emploie pour y parvenir? la rédaction écrite et le développement par la plume. Il faut donc admettre ce que tous les logiciens du monde appelleraient ici une majeure sous-entendue, c'est-à-dire une affirmation tacite, qui sert d'axiome et emporte par hypothèse la vérité de la conclusion, à savoir, que la faculté de développer ses idées par une sorte d'improvisation écrite sur le papier équivaut à la faculté de les rendre par l'expression orale avec le même bonheur et la même continuité.

On accordera bien qu'une fois ce raisonnement secret remis en forme, on peut, sans témoigner trop d'indiscrétion ou de déflance, demander si ce passage supposé de la composition écrite au développement oral s'accomplit ainsi de lui-même, comme une conséquence qui va de soi. Cette question trouvera plus loin sa place et son débat, et il ne sera pas bien difficile de se convaincre du néant de cette supposition,

comme aussi des inconvénients qu'elle entraîne dans la pratique par les erreurs qu'elle persuade au débutant.

Il est facile toutefois, même en renonçant au bénéfice de ces réserves et sans se prévaloir de ces critiques, de vérifier directement l'impuissance du procédé d'imitation.

Qu'un professeur de rhétorique essaie, comme je l'ai vu faire, d'instituer dans sa classe un débat oratoire sur un de ces sujets de controverse que les élèves traitent cependant communément dans leurs devoirs écrits : par exemple, la question de savoir si, après le pillage de Rome par Brennus et ses Gaulois, il convient mieux de relever les ruines de la Ville Eternelle, ou de transporter sa résidence et ses destinées dans cette cité de Véies dont Camille venait de faire le siège et dont les hautes murailles étaient encore intactes. Chose étrange ! ces mêmes élèves dont la faconde ne tarissait point sur le papier, se trouveront soudainement aux abois, dès qu'il leur faudra improviser trois ou quatre phrases, pour soutenir à leur choix l'une ou l'autre des deux alternatives. C'est bien le cas de répéter ici ce que l'on a déjà dit tant de fois, que rien n'est entêté comme un fait. Tandis qu'on peut différer d'opinion sur les rapports philosophiques qui existent entre la pensée écrite et la pensée parlée, il n'y a place à aucune contestation en face de l'évidence : toute cette facilité de la plume s'évanouit et disparaît comme par enchantement, lorsqu'il s'agit de prononcer quatre mots à la suite les uns des autres.

Il y a donc lieu, comme on le voit, de chercher au-

tre chose et d'avoir recours à d'autres moyens. La méthode d'imitation et d'entraînement peut communiquer au style écrit une certaine force d'impulsion et une certaine vivacité d'allures; mais la formation de la parole n'en retire aucun avancement, et la faculté d'improvisation demeure aussi impuissante et aussi inexpérimentée qu'auparavant.

### CHAPITRE III.

#### DE LA MÉTHODE DES RHÉTORIQUES.

Les classes de rhétorique où l'on s'imagine encore se préparer à la parole, joignent au discours d'imitation un enseignement théorique sur lequel on ne laisse pas de faire fond.

En même temps qu'on apprend à l'écolier l'art d'enfiler sur le papier les phrases les unes à la suite des autres, on entreprend de lui enseigner le gouvernement de son discours, afin qu'il puisse approprier lui-même les moyens qu'il emploie aux résultats qu'il se propose.

On enseigne au jeune auditoire, d'après les traditions classiques, que l'éloquence se partage en trois genres essentiels : le genre démonstratif, le genre délibératif et le genre judiciaire : — le premier, qui a pour mission de louer ou de blâmer, comme il arrive dans les panégyriques et les oraisons funèbres ; — le second, qui entreprend de persuader ou de dissuader une résolution pratique, comme une déclaration de guerre ou un traité de paix ; — le troisième enfin,

qui discute la vraisemblance d'une accusation, l'intention ou la culpabilité d'un acte.

Chacun de ces trois genres, toujours d'après l'enseignement reçu, donne des règles et des directions particulières à l'emploi de la parole. Le discours se prête, avec une malléabilité merveilleuse, à des mouvements et à des caractères tout opposés, et le même homme passe ainsi de la souplesse de l'avocat à l'autorité du politique ou à la pompe de l'académicien.

Il ne faudrait pas être injuste pour cet enseignement ni paraître en inculper le néant, lorsqu'il suffit d'en signaler le défaut.

Il faut d'abord, et avant tout, répéter ici la remarque préjudicielle qu'on a été déjà amené à faire plus haut.

A supposer même que cet enseignement théorique, éclairé par une grande connaissance de l'esprit humain et une longue familiarité avec les autorités classiques, communique aux jeunes esprits cette vivacité, cette abondance, cette justesse qui font les principaux et les plus rares mérites de l'expression de la pensée, il n'en demeurerait pas moins que ces qualités précieuses se trouveraient provisoirement acquises au style écrit, et non point du tout à la faculté oratoire dont le professeur ne s'est point occupé directement. Il resterait donc à savoir, en tout état de cause, ce qui pourrait bien advenir dans ce passage inconnu et périlleux de la faculté d'écrire à celle de parler. Que de fois ne m'est-il pas arrivé de jeter un coup d'œil mélancolique sur ces beaux discours que nous remettaient les candidats au baccalauréat ès-lettres; et

pendant ce temps, je me demandais ce qui serait arrivé si le jeune adepte avait été invité à nous donner de vive voix quelques spécimens de ses phrases et de ses périodes.

On le voit donc une fois de plus : tout le prétendu enseignement de la parole repose sur un seul et même postulat opiniâtrément maintenu par la force robuste des traditions, en dépit des faits qui le démentent chaque jour. Ce postulat consiste à tenir pour certain et pour avéré qu'il suffit d'apprendre à un homme à exprimer sa pensée par écrit, pour lui avoir par-là même appris à l'exprimer par la parole. Si le style est le commencement de l'éloquence, il est bien loin, comme l'expérience le prouve, de suffire non pas même à son achèvement mais à son éducation.

Toutefois il faut passer outre, sans nous armer de cette observation péremptoire. Cet enseignement théorique de la science du rhéteur a, en effet, de bien autres inconvénients, et, en particulier, celui de reposer sur une pure pétition de principes.

La démonstration de cette erreur paraît valoir la peine qu'on s'y attache. Il ne s'agit pas, en effet, de dissentiments relatifs à des points de science inaccessibles et ardues, mais de ce que l'on nous a enseigné lorsque nous étions jeunes et de ce qu'on répète encore chaque jour à nos enfants.

La rhétorique, telle qu'on nous l'a apprise et telle qu'elle s'apprend encore, procède d'une façon tout à fait symétrique et tout à fait majestueuse : rien de mieux entendu que cette division *tripartite*, pour em-

ployer le terme même des Latins : d'abord l'*invention*, puis la *disposition*, et enfin, l'*élocution*; tellement qu'à prendre les choses du dehors, il semblerait véritablement qu'on invente sans méthode, qu'on écrit un plan sans expression, et que la parole vient ensuite couronner et compléter le tout. Ces points de vue abstraits sont nécessaires sans doute, pour procéder à l'étude de la science. Lorsqu'on entreprend, suivant la méthode inaugurée par Aristote dans sa rhétorique et conservée sans interruption depuis lui, lorsqu'on entreprend de disséquer un discours fixé par l'écriture et d'en faire, si je puis m'exprimer ainsi, l'anatomie et la physiologie, il est tout simple et tout naturel, il est parfaitement conforme à la saine logique de l'envisager tour à tour sous des points de vue divers et de considérer à part, pour s'en rendre un compte plus exact, tantôt l'effort d'esprit par lequel ont été découverts les arguments, tantôt les réflexions qui ont conduit l'auteur à un ordre rationnel, tantôt enfin les ressources d'expression par lesquelles il est parvenu à rendre sa pensée d'une façon adéquate et satisfaisante. Rien de plus instructif que de telles analyses; elles permettent d'arriver, par une induction vraiment justifiée, à la découverte de certains procédés généraux de composition qui utilisent la parole dans un sens déterminé et prévu.

La rhétorique se fonde sur cette connaissance approfondie des chefs-d'œuvre oratoires, pour tracer les règles particulières du genre démonstratif, du genre délibératif et du genre judiciaire. Elle nous montre avec beaucoup de raison les différences qui séparent

entre elles chacune de ces espèces de discours. Pour convaincre les juges, pour satisfaire une Académie, pour vaincre des adversaires politiques, on ne saurait avoir recours aux mêmes moyens, tirer ses arguments des mêmes considérations et donner la même tournure à ses paroles.

Ce serait assurément faire preuve de beaucoup de mauvaise grâce et d'injustice, que de mettre en doute l'excellence de ces conseils. La science des rhéteurs, en dépit de ce qu'elle peut avoir d'apprêté et de pédantesque, ne laisse pas d'apporter le plus utile secours à quiconque se destine au barreau ou à la tribune. Il n'y a qu'une réserve à faire, et c'est précisément cette réserve dont on ne s'avise presque jamais. N'est-il pas trop évident, que si, de l'aveu même de la rhétorique, elle met tout son art à nous enseigner l'usage et l'emploi du discours, la discipline et l'application de la parole, il est sous-entendu, sans qu'on le dise, que l'apprenti orateur apportera, en entrant dans l'école, une certaine facilité naturelle, une aptitude innée à s'exprimer, des qualités, des dons que tout le monde n'a pas, facultés rares et exquisés sans lesquelles la rhétorique ne paraît guère en mesure d'opérer. Volontiers le professeur ferait-il subir à ses disciples futurs quelque épreuve analogue à celle qui se pratique pour entrer dans les Conservatoires de musique. On demande aux futurs dilettanti de pousser leur voix vers les hauteurs, comme aussi de l'entraîner vers les notes profondes, afin d'en juger le timbre et de marquer en haut et en bas les limites de sa portée. Tout de même, la rhétorique s'occupe avec

le plus louable zèle d'enseigner à ses adeptes les différents usages du discours, mais à une condition préalable dont elle ne se met, il faut l'avouer, aucunement en peine; c'est que la *faculté parlante*, si l'on peut ainsi le dire, existera déjà chez le novice. Alors, mais seulement alors, la rhétorique lui apprendra à discerner entre les différents exordes et à choisir à coup sûr le meilleur, à donner à sa division la forme la plus congruente au développement, à disposer ses preuves de la façon la plus propice au succès, à manier tour à tour la narration, la confirmation et la réfutation, de manière à ne point fatiguer par des longueurs et à ne point choquer par des disparates, enfin à ramasser dans la péroraison toutes les ressources de l'esprit et du sentiment, de façon à ne quitter son auditoire que charmé et vaincu tout à la fois.

On comprend de reste que tous ces conseils et toutes les recommandations analogues qui constituent le fond de tels enseignements, ne sont absolument pas pratiques pour quiconque en serait encore à ne point oser ouvrir la bouche et à ne pas savoir comment on peut coudre en public deux phrases à la suite l'une de l'autre. Ce qu'il y a de très-particulier, c'est que la rhétorique ne se met point du tout en peine de procurer cet usage de la parole; elle ne donne absolument aucun conseil à cet égard. Partout et toujours, elle suppose qu'il y a non pas seulement une expression naturelle de la pensée, mais un certain talent inné qu'elle se charge alors de développer et de conduire.

Il est donc bien établi, comme on ne craignait pas

de l'avancer plus haut, que l'enseignement de la rhétorique repose sur une véritable pétition de principes. C'est elle-même qui l'affirme. Elle apprend à construire des discours dans chaque genre d'éloquence et à approprier ainsi les moyens à la fin : mais pour donner à son exposition oratoire un cachet propre et des qualités conformes aux règles du genre, ne faut-il pas d'abord et avant tout être capable de tenir un discours quelconque, c'est-à-dire de mettre au dehors par la parole la suite de ses pensées, d'une façon claire et continue? Toute la science mécanique de la transmission, de la transformation et de l'application des mouvements ne devient-elle pas sans objet, si l'industriel n'a pas un moteur dont il puisse disposer, ou le savant une force initiale qu'il puisse concevoir?

Il ne faudrait point, pour échapper à ce reproche et pour prévenir cette objection, que la rhétorique se rejetât sur l'élocution dont elle traite dans la troisième et dernière partie de son enseignement. Il convient de s'entendre ici sur les préceptes qu'elle donne, et de ne pas lui prêter, pour les besoins de la cause, des intentions auxquelles elle n'a jamais songé.

Les règles de l'élocution, telles qu'elles sont conçues par les professeurs de rhétorique et enseignées par eux, n'ont point pour but ni pour prétention d'apprendre à une intelligence le moyen de faire épanouir sa pensée dans l'expression orale, de telle sorte qu'il y ait une véritable simultanéité littéraire entre le jugement mental et la proposition parlée. Il n'est absolument jamais question de ce phénomène primordial qui constitue le fondement philosophique, l'explica-

tion véritable, la raison d'être interne du discours. Je dirais volontiers qu'ils nous apprennent à jeter de la poudre d'or sur notre écriture, et c'est à quoi, à le bien prendre, toute leur doctrine se réduit. Les vieux traités nous parlent, en effet, avec une naïveté inconsciente, de ces *fleurs* que la rhétorique est appelée à répandre sur le discours, de la même façon, hélas ! qu'on accroche avec une épingle, sur la draperie d'une tenture, des rubans exposés à s'envoler ou des roses destinées à se flétrir. Ce travail de seconde main nous entraîne bien loin de l'abondance naturelle et de la véritable improvisation. Nous aurons beau nous y exercer et même y acquérir une certaine dextérité pratique, cet art du remaniement et de la réflexion ne nous avancera pas beaucoup dans la création vivante de la parole.

La véritable raison pour laquelle la rhétorique ne s'aperçoit point de ses défauts et ne se met point en peine de ces lacunes, c'est que, sans s'en rendre compte, elle enseigne à un homme qui tient une plume la composition d'un discours écrit, mais non point du tout à un improvisateur les règles de la production continue de la parole. Son illusion est telle à cet endroit, que, si l'on venait à lui opposer l'objection dont je parle, elle ne manquerait point de répondre que ce travail de composition sert à deux fins, et que le discours écrit ne diffère point en ceci du discours parlé. Tant il est vrai que l'on retrouve partout le même préjugé. Ce n'est pas une des moindres raisons pour lesquelles le nombre des hommes qui savent s'exprimer convenablement est si restreint : il leur

faut presque toujours un temps considérable pour se défaire des habitudes vicieuses que leur a laissées une préparation mal entendue.

#### CHAPITRE IV.

##### DE LA MÉTHODE PHILOSOPHIQUE APPLIQUÉE A L'ART DE PARLER.

Le procédé d'imitation et d'entraînement, appliqué à l'enseignement de la parole, manque absolument d'efficacité. On a beau être parvenu à improviser, la plume à la main, cette facilité mensongère n'a rien à démêler avec la faculté de prononcer un discours ; bien loin d'y conduire, elle en détourne.

Les leçons de la rhétorique ont pour but de nous apprendre la destination de chaque espèce d'éloquence, et c'est en vue de ce résultat qu'elles instituent leurs règles. Le malheur est que toute cette doctrine repose sur un postulatum dans la théorie et manque d'efficacité dans la pratique. Pour assigner telle ou telle destination à la parole et pour la plier tour à tour aux préceptes de chacun des trois genres, il faut qu'elle ait déjà par elle-même une certaine existence et une certaine faculté de déploiement. La rhétorique suppose cette première existence, et ne se met aucunement en peine de la procurer. En outre, tous les exercices qu'elle conseille se réduisent en définitive à la composition de discours écrits, lesquels deviennent autant d'obstacles non pas seulement à la facilité, mais à la possibilité même de l'improvisation.

La méthode philosophique ne tombe point dans ces inconvénients et ne se trouve point réduite à cette impuissance.

Elle repose sur un principe extrêmement simple et qui ne paraît point sujet à contestation.

C'est une erreur de se figurer la pensée comme naissant dans l'esprit à l'état d'abstraction pure, détachée de toute expression extérieure, et semblable à une âme errante qui chercherait un corps pour s'y incarner et pour s'en revêtir. C'est un véritable excès d'analyse, c'est un des ressouvenirs de la science pédante et abstraite, telle qu'on la pratiquait au dix-huitième siècle à l'époque de Condillac, que d'imaginer ainsi des idées à l'état flottant, fluide, impalpable, en dehors de tout signe et de toute représentation qui les rende accessibles à l'esprit. La vision interne suit en ceci les lois de la lumière physique : de même que pour voir apparaître la clarté, il faut un corps qui arrête les rayons et qui les réfléchisse, toute la puissance de l'entendement n'a d'effet qu'à la condition de devenir consciente d'elle-même dans un langage quelconque qui définisse les formes de la pensée.

Ce qui fait ici l'illusion de tous les raisonnements, c'est en définitive une méprise de l'amour-propre. Les esprits faibles et débiles, paresseux et languissants, se gardent bien de mettre au dehors ces jugements inachevés qui demeurent en eux à l'état de rêves. Ils font comme ces interlocuteurs chimériques et entêtés, qu'on ne peut jamais amener à donner la raison de leurs paradoxes. Ceux-là sentent



instinctivement que leur argumentation ne tiendrait pas au grand jour, et ils s'efforcent de faire prendre leur silence pour de la discrétion, leur obscurité pour du mystère. Tout de même, vous entendrez répéter par ces impuissants du discours que leurs pensées sont en ordre, que leur vision est distincte, leur système achevé, leur conviction inébranlable, et que cependant il ne leur est pas possible d'en rien traduire au dehors.

Il faut leur dire la vérité, encore bien que cette vérité leur soit désagréable. Si la parole leur fait défaut et s'ils croient pouvoir s'en prendre à ce qu'ils appellent, avec une certaine nuance de mélancolie, leur *manque de facilité*, la vérité exacte, c'est que leur pensée demeure inachevée et leur intelligence suspendue. S'il leur était donné d'observer avec plus d'intensité et de raisonner avec plus de vigueur, leur pensée s'accuserait à leurs yeux avec plus de netteté ; elle revêtirait des formes précises, et elle serait en mesure d'apparaître au dehors sous le même aspect qu'elle offrirait à leur propre réflexion.

Ces vérités philosophiques dont la suite de ces études va confirmer la justesse et mettre en évidence la fécondité, sont loin d'être familières aux esprits de notre temps. Il semble, à entendre ce qui s'enseigne, que le discours dont on s'inquiète n'a rien à démêler avec la pensée dont on ne s'inquiète pas et dont on ne veut pas s'inquiéter. On imagine un traitement pour fortifier la parole, pour lui donner plus d'aisance et de vigueur, absolument comme si elle n'avait rien à démêler avec les opérations de l'entendement dont elle ne saurait

pourtant être autre chose que la traduction. Je me rappelle avoir lu, il y a bien de cela une trentaine d'années, une brochure fort divertissante et qui obtint alors un grand succès : elle était intitulée : *Les Hommes dans la lune*. Le pseudo-savant qui avait rédigé cette farce astronomique racontait, avec une gravité burlesque, que, pour remédier à l'inconvénient du télescope où l'excès du grossissement obscurcit les images, il avait eu l'heureuse pensée d'éclairer cette image afin de la rendre plus distincte. Il y avait alors des gens pour croire à cette bourde, et pour ne pas discerner, qu'en égard au résultat cherché, ce n'était pas l'image sur le miroir, mais la lune qu'il aurait fallu éclairer en personne.

Telle est à peu près la force, telle est la valeur des enseignements auxquels nous assistons. On prend pour accordée, et on regarde comme incontestable, la prétention outrecuidante d'agir sur la parole, sans avoir besoin d'achever, de poursuivre, d'entreprendre même la formation de l'esprit. On s'imaginerait bonnement qu'on arrivera à un résultat quelconque par un remaniement, un grossissement, une amplification des termes qu'on emploie, et, au lieu d'agir sur la pensée qui donne la forme et qui fournit le moule, on finit par la laisser de plus en plus de côté ; on la perd de vue ; et cette éloquence d'un nouveau genre finirait volontiers par s'en passer.

Il faut donc revenir, pour résoudre la question littéraire de la formation oratoire de l'intelligence, aux premiers éléments de la philosophie de l'esprit humain : il faut se reporter à cette origine mystérieuse,

et cependant quotidienne de la parole, même la plus brève et la plus élémentaire. Sans qu'il soit besoin de soulever le problème de l'apparition ou de la formation du langage, il y a quelque chose de profondément vrai dans cette affirmation si souvent citée de M. de Bonald : « L'homme pense sa parole, avant de parler sa pensée. » Laissons de côté dans cette assertion ce que la forme peut avoir d'excessif, et, pour certains esprits, de sujet à controverse. Ne disons point, si l'on y voit des inconvénients, que l'homme pense sa parole, puisque aussi bien, en poussant à bout cette expression, il pourrait sembler que la parole, à son tour, préexiste à la pensée et que, par un acte inexplicable, nous l'appellerions du dehors à notre secours, pour provoquer et pour retenir cette même pensée. Écartons toutes ces subtilités d'analyse pour demeurer dans la stricte réalité. La vérité est que l'acte de la pensée ne s'accuse, ne s'éclaircit, ne s'achève, ne s'illumine complètement, qu'à la condition de se traduire au dedans de nous par des formes arrêtées : le musicien entend des sons, le sculpteur entrevoit des contours, le peintre distingue des couleurs, le poète écoute des harmonies ; mais le vulgaire des hommes, ceux que les conditions de la vie commune réduisent à se contenter de l'humble ordinaire de la prose, ceux-là ne pensent en effet qu'en se servant de mots prononcés intérieurement, comme d'instruments indispensables à l'accomplissement de leurs opérations intellectuelles. Il y a là un double phénomène à étudier : premièrement, la constitution psychologique de la pensée, laquelle s'accomplit iné-

vitement au moyen du langage que l'âme se parle à l'intérieur d'elle-même ; et secondement, sa mise en dehors par la parole, ou la reproduction externe de ce langage muet.

Le secret de l'art de parler ne saurait donc consister en aucune façon, comme on se l'imagine et comme on le professe, en un exercice pédagogique exécuté à froid sur la parole du dehors. Ce remaniement posthume laisse tout à fait en dehors les sources mêmes de l'improvisation. Il faut transporter l'effort de la méthode, des conséquences où elle opère par les procédés de la routine, jusqu'aux principes qu'elle éclairera des lumières de la philosophie. Toute la question est de montrer à l'homme qui veut apprendre à parler, le moyen de rendre sa pensée assez forte, assez claire, assez logique, pour qu'elle emporte avec elle un langage qui la traduise. Tout le secret, tout l'art de l'éloquence est précisément l'inverse de ce que professent les traités de rhétorique : l'élocution ne vient pas s'ajouter à tout le reste par le moyen d'un travail ultérieur, comme la couche de badigeon à la voûte du monument. C'est le contraire qui est la vérité. On n'arrive, en effet, à parler avec quelque sécurité et quelque distinction, qu'à la condition fondamentale de perdre de vue la parole elle-même, de l'emporter de haute lutte, de la produire d'une façon inconsciente et, par là même, d'autant plus sûre. Il faut, pour arriver à ce résultat, donner aux opérations de la pensée une allure plus vive, un ordre plus correct, une méthode mieux raisonnée. Le jour où il arrive à quelqu'un de voir clair dans son

cœur et dans son esprit, ce jour-là même, cet homme a acquis tout ce qui fait l'orateur véritable ; le reste est bien peu de chose, et suivant la parole de l'Évangile, ce reste nous arrive par surcroît. Il faut donc passer par-dessus les règles des rhéteurs, bonnes pour la déclamation, afin d'arriver aux vérités philosophiques qui fondent l'art supérieur de la parole naturelle et vraiment improvisée.

---

## LIVRE II.

### LES DIFFÉRENTES FORMES D'EXPRESSION DE LA PENSÉE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### DIVISION DU SUJET.

On ne saurait donner des règles pour rendre la parole d'abord plus facile, et ensuite plus éloquente, sans étudier la parole elle-même, son apparition psychologique dans l'âme, les rapports qu'elle doit avoir avec les différentes autres sortes d'expressions de la pensée.

La pensée, en effet, ne se traduit pas seulement par le langage proprement dit : elle emprunte aussi une forme, ou passagère ou durable, à tout ce qui peut tomber sous les étreintes de nos sens. La toile s'anime sous le pinceau de l'artiste, les sons se groupent à l'appel du compositeur, les lignes du monument se dessinent à la voix de l'architecte, la statue émerge de son bloc de pierre et répond au sculpteur, comme la nature à la Providence : « Tu m'as évoquée du néant, et me voici ! »

Il y aurait ici à constituer tout un traité d'esthé-

tique des arts dont je ne vois pas même de traces, ni dans l'enseignement pratique, ni dans la théorie.

Il est évident qu'en dépit des difficultés et des résistances opposées à l'esprit par la matière qu'il faut dompter, il y a, dans les arts comme dans la composition littéraire et oratoire, deux modes bien différents de production : la réflexion, qui procède suivant toutes les règles, et l'inspiration qui les devance, les néglige, les remplace. Il y a, même dans les arts de la plus difficile exécution, une fièvre d'improvisation qui ressemble à la parole courante, avec ses hasards et ses défaillances, mais aussi avec ses rencontres heureuses et sa force triomphante d'impulsion. L'enseignement de l'art mériterait d'être considéré par cet aspect et tenté aussi par cette voie. Sans mépriser ces règles étroites, connues sous le nom un peu ambitieux de principes, dans lesquelles on emboîte sans exception tous les commençants, il est permis de concevoir, comme on l'a vu pratiquer d'instinct par quelques professeurs hors ligne, une action plus directe sur ce qu'on pourrait appeler le développement intrinsèque d'une inspiration créatrice. Si l'on pouvait parvenir en effet, à augmenter dans l'âme de l'artiste la puissance et la fécondité initiales de conception, on se trouverait avoir multiplié du même coup, dans des proportions incalculables, la rapidité du travail en même temps que la sûreté de l'exécution et la valeur elle-même de l'œuvre.

Si l'on se décidait à entrer dans cette voie, en demandant à la philosophie une méthode sérieuse de l'enseignement des arts, on ne s'exposerait plus à

voir, comme il arrive trop souvent dans les écoles, le génie et le haut talent y avoir plus de chances peut-être pour y être éteints que développés : on ne verrait plus les natures exceptionnelles, soumises au régime des esprits communs, se trouver ensuite contraintes de lutter contre leur propre éducation et de s'en défaire en partie pour recouvrer leur originalité et reprendre leur essor.

On ne saurait, dans les limites de ce présent travail, entreprendre l'étude et poursuivre les conclusions qu'on vient d'indiquer; mais peut-être pour ceux-là qui voudront prendre la peine d'y réfléchir et de tirer les conséquences de ce que nous allons exposer, la connaissance plus exacte de la parole humaine suffira-t-elle pour éclairer de quelque lumière, même l'expression plastique de la pensée.

Nous distinguerons trois espèces de langages, qu'il convient d'étudier à part, pour y suivre le progrès de la pensée, pour montrer quelles phases elle parcourt, et comment elle se transforme en passant de l'une à l'autre de ces différentes sortes d'expressions.

Nous allons considérer à ce point de vue :

1<sup>o</sup> le *langage intermittent*, tel qu'il se complète par les gestes qui l'accompagnent, par l'accent qui le commente, par tout ce que l'on est convenu d'appeler d'un seul mot, l'*action*;

2<sup>o</sup> le *langage écrit*;

3<sup>o</sup> le *discours continu*.

Il y aura lieu, pour compléter ce tableau, d'étudier à part et de rapprocher par une comparaison rigoureuse l'expression écrite et l'expression parlée de

la pensée, dans le but d'en faire ressortir les différences, de montrer, à l'encontre du préjugé reçu, que ce sont là deux fonctions distinctes et séparées de l'entendement humain, et qu'il n'est pas possible, ainsi que l'imagination le suppose et que la routine le pratique, de passer de l'une à l'autre de ces deux formes de la pensée, comme si la composition écrite était une préparation, et la parole improvisée un achèvement.

Enfin, et pour conduire le regard jusqu'au bout de la perspective, lorsque nous laisserons tout le reste pour nous attacher d'une façon exclusive à l'improvisation du discours, nous aurons, avant tout, à chercher des lumières dans l'étude de l'éloquence naturelle. Les vraies règles de l'improvisation consistent à reproduire, par la détermination des méthodes et l'usage des procédés philosophiques, les conditions mêmes dans lesquelles tout homme, à un moment donné de sa vie, s'est trouvé de lui-même éloquent.

## CHAPITRE II.

### LA PAROLE INTERMITTENTE ET LE LANGAGE D'ACTION.

Des trois formes normales du langage, la parole intermittente, la composition écrite, le discours continu, c'est évidemment la parole intermittente qui doit être étudiée la première. Elle représente en effet, non pas même le premier développement, mais le premier épanouissement de la pensée. C'est le langage de l'enfance; c'est la première tentative pour se tra-

duire au dehors, et beaucoup d'hommes sont destinés à en rester là toute leur vie. Toute leur vie, ils se contenteront de cette indication rapide et abrégée de ce qui se trouve en eux, donnant plutôt à entendre ce qu'ils pensent et ce qu'ils sentent, qu'ils n'arrivent à le rendre en effet.

Regardez ce qui se passe dans ce premier emploi du langage rudimentaire, tel qu'il se pratique de la part des plus muets, pour les nécessités instantes et quotidiennes de la vie.

On demande à l'enfant ou à l'homme du peuple s'il a fait telle ou telle action, s'il a vu telle ou telle personne, s'il a ou s'il n'a pas tel ou tel objet, s'il a de l'estime ou de la répugnance pour tel ou tel individu, etc.

Examinons avec soin les réponses qui vont intervenir, et dans ces réponses, étudions le mécanisme de la pensée dans ses rapports avec l'expression.

On demande à cet interlocuteur primitif s'il s'est acquitté d'une certaine action déterminée. S'il l'a accomplie en effet, tout le discours de sa réponse se trouve réduit à un seul mot qui renferme en effet la totalité de sa pensée, le mot *oui*, sans plus de réflexions ni de commentaires.

Tout de même, à cette demande : « avez-vous vu telle personne? » qu'il n'a point visitée ou point rencontrée, il répond encore d'une façon suffisante, par le simple monosyllabe, *non*, et il ne voit pas qu'il ait rien à ajouter pour satisfaire pleinement celui qui l'interroge.

Il y a plus : il n'est pas nécessaire à ses yeux d'a-

voir émis un son pour avoir répondu. On ne connaît que trop, surtout chez les enfants, l'habitude malencontreuse et malhonnête de hocher ou de tourner la tête pour dire oui ou pour dire non. L'expression mimique ne se borne pas à ces deux mouvements primitifs : elle renferme une multitude indéfinissable de gestes, de mouvements, d'attitudes, de jeux de la physionomie et du regard, d'exclamations, d'onomatopées intraduisibles qui finissent par constituer, dans leur spontanéité, une véritable langue naturelle, capable de devenir plus tard l'art de la pantomime. Ainsi, pour ne pas sortir des exemples que nous avons pris, lorsqu'on demande à cet homme du peuple ou à cet enfant s'il a ou s'il n'a pas tel objet, il se borne souvent, pour toute réponse, à le tirer de sa poche et à vous le montrer. S'il est appelé à donner son opinion sur quelqu'un, il se contente, pour tout jugement, de lever les épaules d'une façon significative, ou de serrer les poings avec une énergie qui se passe de commentaires.

Il serait superflu d'insister sur ces descriptions qu'on pourrait multiplier à l'infini. Personne n'ignore le pari étrange et difficilement compréhensible pour nous, qui s'était fait dans l'antiquité entre l'orateur Cicéron et son ami, le célèbre comédien Roscius. Ce dernier soutenait qu'il trouverait par gestes une plus grande variété d'expressions pour rendre une seule et même pensée, que Cicéron pour la traduire, avec toutes les ressources de son éloquence. Lorsqu'on songe à l'abondance des termes et à la flexibilité des périodes dont disposait l'orateur latin, on ne peut

pas s'empêcher, en quelque estime qu'on veuille tenir les ressources de la pantomime, de parier dans son âme contre Roscius et de le regarder d'avance comme vaincu.

### CHAPITRE III.

#### LES RAPPORTS DU LANGAGE D'ACTION AVEC LA PENSÉE.

Étudions les rapports du langage d'action avec la pensée.

Il y a là un phénomène étrange, et pour ainsi dire contradictoire.

Le langage d'action traduit la pensée avec une rapidité, une sûreté, une clarté qui ne laissent rien à désirer ; et pourtant, en même temps que les gestes, les exclamations, les mouvements de la physionomie traduisent la pensée, ils la limitent, ils l'épuisent et empêchent l'interlocuteur d'en saisir autre chose que le sens le plus général. Il en résulte que le langage d'action, si favorable à l'accompagnement, et, suivant l'occurrence, à l'achèvement du discours, se transforme bien souvent en un obstacle : il prévient la parole et la remplace tout à la fois.

Chacune de ces assertions n'est pas autre chose que la formule générale d'un fait constant, lequel s'établit par l'analyse.

Lorsqu'on vous demande si vous consentez à une action, si vous acquiescez à un jugement, rien de plus net et rien de plus significatif que le mouvement de tête ou le soulèvement des épaules par lequel vous

faites connaître votre refus ou votre mépris. Il n'est pas possible de concevoir à cet endroit le moindre doute, et la personne qui est devant vous ne demande point de commentaire. Lorsqu'on vous voit serrer les dents, montrer les poings, lancer sur votre adversaire des regards sombres et furieux, personne ne vous interrogera sur les dispositions dans lesquelles vous pouvez être, et le sourire de la jeune fille dont le visage s'illumine à l'approche de son fiancé, est un langage de tendresse que ne saurait atteindre toute l'éloquence des discours. On le voit : le sens général du langage d'action se trouve donné d'une façon péremptoire, tellement qu'en dehors de tout idiome et de toute convention, il trouve une interprétation naturelle, en quelque époque et en quelque lieu qu'il s'adresse à un représentant de l'humanité : les larmes versées par Eve sur le corps d'Abel n'étaient point différentes de celles que nous avons pu répandre hier ou ce matin, et le premier-né du genre humain a tendu les bras à sa mère de la même façon que les petits enfants bercés sur nos genoux.

Toutefois, si rien n'est plus clair que le langage d'action considéré dans son ensemble, de telle sorte qu'il ne soit pas même possible de concevoir une méprise, il faut reconnaître en même temps, par cette loi de contradiction qu'on signalait au début, l'obscurité et l'insuffisance de détail de toute pensée émise en une fois sous cette forme synthétique.

Que le tout petit enfant pousse un cri aigu, lorsque l'épingle de son linge vient à l'atteindre ; que la jeune fillette prenne la fuite, au bruit d'un pas trop marqué

ou à l'aspect d'une moustache trop rébarbative ; que la rougeur monte au front et aux joues d'une personne naïve, au soupçon d'un mal qu'elle ne connaît point, ce sont là, au plus haut degré, des phénomènes complexes et dont la spontanéité est telle chez ceux qui les éprouvent, qu'ils seraient absolument impuissants à en faire l'analyse. Ces natures, à peine entr'ouvertes bien loin d'être épanouies, n'ont pas d'elles-mêmes autre chose que ce *sentiment confus* dont parle Malebranche et auquel ce grand philosophe voulait réduire toute la psychologie. Il n'y a donc ici aucune insuffisance du langage d'action : il traduit une pensée telle qu'elle existe en effet, dans son enveloppement naturel. Tout à la fois vague dans son essence, quoique nettement défini pour le sens général, il fait naître dans l'interlocuteur, ce qui est le propre triomphe de tout langage, une idée adéquate à celle qu'on a en le dessein de lui transmettre.

Maintenant, au lieu de l'enfant, considérons l'homme fait, l'intelligence qui s'appartient par la réflexion, que les habitudes nécessaires de la vie intellectuelle ont amené à la conscience de son propre esprit ; et mettons-nous devant les yeux les inconvénients, aussi réels qu'inévitables, du langage d'action.

Ces inconvénients peuvent se caractériser d'un mot. Le langage d'action, toutes les fois qu'il est employé à mettre au dehors une pensée ayant quelque consistance et quelque développement, a pour infaillible résultat, non pas de la traduire mais véritablement de la voiler, et, par suite, d'en laisser le véritable sens à deviner à la personne à qui il est adressé.

Ici, on peut prendre au hasard absolument tel exemple que l'on voudra : la remarque est générale, elle ne comporte pas d'exception. Elle se vérifie d'une manière infaillible dans tous les faits qu'on voudra bien se donner la peine d'analyser.

Prenons donc pour exemple le geste si naturel et si familier d'une personne qui, assise dans un appartement, montre du doigt un objet voisin, quoique cependant hors de sa portée, et fait signe qu'on le lui remette.;

Rien de plus clair, de plus décidément et de plus nettement accusé que le sens de cette petite pantomime : c'est une brochure non coupée que l'on tient sur ses genoux, et l'on indique du doigt le couteau d'ivoire qui brille à l'autre extrémité de la table : c'est le grand-père installé dans son fauteuil et qui, en présence de l'écrroulement d'une bûche, étend la main du côté de la pincette qu'il n'a pas le bras assez long pour saisir. On peut imaginer ainsi un million d'exemples absolument divers, et tels que le sens du geste est en dehors de toute incertitude.

Reprenons maintenant par la pensée chacun de ces gestes divers, et demandons nous par quels mots exacts du langage chacun d'eux peut être traduit. Nous allons reconnaître, à notre grand étonnement, qu'il y a peut-être autant de formules que de situations. Il est à peine concevable que les mêmes termes se produisent deux fois d'une façon absolument identique.

Cherchons par la réflexion les nuances et les intervalles qui séparent l'une de l'autre les deux façons extrêmes de s'exprimer : ici le mot « apporte » ac-

compagné d'un geste à la fois impérieux et méprisant, et là la prière délicate d'une politesse exquise : « Auriez-vous l'extrême bonté de prendre la peine de .... »

Quel vaste espace ne s'offre-t-il pas à la pensée entre ces deux expressions? Personne n'en est plus convaincu que les gens du monde, et la parfaite connaissance des nuances à observer, aussi bien que la possession et l'usage d'une langue pour les rendre, constitue l'une de leurs supériorités les plus inaccessibles. Une intelligence médiocre prend les choses en gros, et elle emploie les mêmes formes du dialogue vis-à-vis de tout le monde. Il y a pourtant un raffinement de la conversation, comme il y a une propriété des termes en littérature. Non-seulement il existe, pour peindre les nuances mobiles de la pensée, des expressions tour à tour à éviter et à choisir, mais la place et l'ordre que l'on assigne à chacun de ces mots n'est point chose indifférente ni secondaire. C'est ainsi que les formules peuvent réellement varier à l'infini, sans qu'il soit besoin de sortir d'une action très-simple et très-précise : un objet de peu d'importance qu'on sollicite et qu'on attend.

Puisque les formules sont capables de varier à l'infini sans que jamais la diversité littéraire de l'expression puisse être considérée comme épuisée, il reste à se demander comment il peut se faire que l'esprit s'arrête à telle combinaison de mots plutôt qu'à telle autre, les chances du hasard n'étant évidemment pas de mise dans l'explication de ce choix.

Visiblement, lorsqu'un geste dont l'interprétation est si arbitraire au point de vue du détail, nous subs-



stituons l'emploi du discours, nous sommes absolument obligés, quelque brève que puisse être notre phrase, de nous livrer à une analyse préalable de notre propre pensée, de façon à accuser sans erreur, dans les formes du langage, la nature de nos rapports vis-à-vis des personnes auxquelles nous nous adressons. Et d'abord, les tutoyons-nous, ou ne les tutoyons-nous pas? L'emploi du singulier ou du pluriel est d'un discernement facile à faire dans presque toutes les occasions de la vie, et cependant voyez comme dans le *Cid*, Rodrigue et Chimène emploient, suivant les fluctuations de leurs entretiens passionnés, tantôt le *vous* et tantôt le *toi*. Les pères et les mères connaissent bien cette nuance, et souvent ils en font un amer châtement pour l'enfant qui s'entend traiter comme un étranger.

Ce n'est pas tout, et la question du singulier ou du pluriel une fois résolue dans la conjugaison du verbe, il reste encore à faire un choix dans cette innombrable quantité de paroles qui, d'une façon plus ou moins directe et avec des périphrases plus ou moins heureuses, peuvent exprimer cette idée : « Donnez-moi cet objet. »

Ce serait peut-être excéder la mesure que de recommencer la même analyse sur de nouveaux exemples. Lorsqu'un homme laisse échapper un geste de dépit, de colère ou de menace, il serait bien difficile à un spectateur de déterminer le point précis où s'arrête la violence de ses sentiments, comme aussi la nature des motifs qui les lui ont inspirés. Il faut donc, si l'on veut aller au fond des choses, revenir sur une as-

sertion que nous avons eu l'occasion d'énoncer plus haut à plusieurs reprises. Nous avons dit que le langage d'action a un sens parfaitement clair, à ne prendre que l'ensemble de la pensée; et toutefois ce langage est si rapide, si instantanément synthétique, qu'on risque à chaque instant d'en donner une interprétation fautive lorsqu'on en vient à le commenter.

Un des historiens de la *Vie de César* nous raconte qu'au moment où celui-ci allait périr sous le poignard des conjurés, il fit un geste désespéré, pour en appeler à la foule qui le regardait de loin et qui aurait pu si aisément venir à son secours. Il porta ses deux mains à sa tête, pour faire comprendre par ce geste significatif à ceux qui ne pouvaient entendre sa voix, qu'on en voulait à ses jours. L'un des conjurés, interprétant à sa manière ce geste suprême, s'écria que César demandait une couronne et qu'il voulait se faire nommer roi. Cette perfide équivoque décida de la vie du grand homme, et le laissa sans défense contre ceux qui avaient juré de le massacrer.

Ce que la trahison conseilla, l'ignorance et la légèreté peuvent le faire tous les jours : la pensée humaine, dans ce système imparfait et hâtif de traduction, demeure indécise et inachevée, aussi bien pour celui qui a le désir de l'exprimer que pour celui qui a la prétention de l'entendre. Quand on a quelque chose à communiquer, une idée à faire concevoir, un sentiment à faire partager, une émotion à rendre, on l'épuise ainsi du premier coup : un mouvement de la main, une attitude du corps, un jeu de la physionomie, au besoin une exclamation ou un rugissement,

tiennent lieu d'analyse : le phénomène psychologique a beau être complexe, inépuisable, et malgré sa violence, sujet à une multiplicité de phases, enveloppé dans toute une série de rapports, l'homme qui use de la pantomime ne songe même pas à prendre connaissance de son propre esprit. Il est le premier à ignorer ce qu'il éprouve; il obéit à une impulsion interne, sans raisonner son mouvement et sans en avoir conscience.

Il n'est pas étonnant, d'après cela, que l'interlocuteur auquel on adresse le spectacle de cette communication, n'y trouve pas autre chose qu'une vue confuse et inachevée. Encore pour celui qui cherche à s'exprimer, le fait de conscience dont il témoigne lui apparaît-il avec une sorte d'obscur clarté qui appelle l'analyse et qui supporterait l'examen; mais la personne à laquelle s'adresse le geste, ne peut que l'interpréter en gros et dans la mesure vague d'une impression toute subjective. Si elle s'ingérait de passer outre et de tendre à une certaine précision sur ces indications sommaires, elle se trouverait entré, par la force même des choses, dans la région incertaine des conjectures. C'est elle qui, à ses risques et périls, entreprendrait la construction de la pensée, et elle mettrait au monde un développement original, sur le simple prétexte d'un tressaillement du corps ou d'un froncement des sourcils.

Alors donc que Démosthènes donnait comme la définition même de l'éloquence l'exclamation célèbre : « De l'action, de l'action, et encore de l'action! », il ne faut pas perdre de vue que, pour lui, ce moyen d'ex-

primer la pensée n'était qu'un des accessoires de la parole. C'est en effet ce second mode d'expression que nous nous trouvons conduits à examiner à son tour.

#### CHAPITRE IV.

##### LES RAPPORTS DU LANGAGE D'ACTION AVEC LA PAROLE.

Rien n'est plus facile que de saisir sur le vif la transition du langage d'action à la parole et au discours : les exemples abondent, et il n'est personne qui n'en ait eu sous les yeux.

Regardez cet homme du peuple qui s'abandonne en liberté aux accès d'une fureur désordonnée : il pousse, non pas seulement des exclamations mais des hurlements; il ne se contente pas de se livrer à des gestes furibonds et à des méandres capricieux; il se rue contre les murailles, il s'arrache les cheveux, il démolit les meubles. Tant que cette crise est à l'état aigu et que l'explosion continue sans aucune intermittence, on peut vous mettre au défi de deviner ce qui motive cette fureur insensée. Il vous sera de toute impossibilité d'entrevoir aucune raison dans ce débordement confus de cris, d'injures, d'imprécations, dans cette gymnastique de la colère. Voilà bien le langage d'action avec sa synthèse inconsciente et cette obscurité interne qui paraît lumineuse à la surface.

Dans ce désordre, il se présente aux regards de ce forcené un homme auquel il doit le respect, à ce point que les convenances les plus vulgaires et la seule

puissance de l'habitude lui défendent de continuer cette agitation du corps et de l'esprit. Il fait un premier effort pour demeurer en place, pour ne plus écuimer et vociférer, pour rentrer en quelque sorte dans les limites de l'expression humaine.

A ce moment-là, se passe un phénomène analysé d'une façon bien remarquable et bien neuve dans les études récentes de M. Rambosson<sup>1</sup>. C'est ce que ce penseur éminent appelle le phénomène de la transmission dans le langage. Il faut voir dans son beau travail comment la parole, mise en mouvement par le premier interlocuteur, continue ce mouvement dans l'âme de celui qui écoute et se métamorphose, par une double transformation, d'abord de pensée en langage, et réciproquement de langage en pensée.

Cette remarquable théorie se vérifie de tous points dans l'analyse du fait qui nous occupe.

Lorsque cette nature grossière et impuissante, au lieu de continuer à se répandre et à s'exhaler au dehors, se rejette tout d'un coup en elle-même et s'impose, par un acte inouï de violence interne, une immobilité et un silence relatifs, il est à remarquer qu'à ce moment-là même, cet individu commence à parler et à se répandre en discours. Ce ne sont plus simplement des exclamations sans choix et sans lien, interrompues par des silences et répétées sans discernement

<sup>1</sup>. *Du langage au point de vue de la transmission et de la transformation du mouvement*, par M. J. Rambosson, lauréat de l'Institut. (Extrait du Recueil des séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques.)

ment et sans fin. Vous pouvez prêter l'oreille, et il vous sera facile de saisir dans cette conversation qu'il se tient à lui-même, les motifs de son courroux, les projets de sa vengeance, les appréhensions de son désespoir.

Au lieu de représenter, sans même avoir pris la peine de les considérer, tous les sentiments de son âme par une expression instantanée qui les résume et les renferme, il est conduit, par le respect de la personne présente, à employer un mode d'élocution autre que les jurons et les coups de poing. Il lui faut, pour rendre visible sa colère, passer par les lenteurs et la succession du langage. Il est donc tenu d'entreprendre une sorte de peinture dont chacun des traits demande à être dessiné à part. Lorsque la main en est encore à la représentation de la figure, elle est loin d'avoir achevé le voyage de son esquisse jusqu'à la plante des pieds, et jusqu'à l'indication du sol sur lequel se tient le personnage. C'est absolument là le procédé qu'imposent les nécessités du discours à l'esprit le plus hâtif et le moins maître de lui-même. Chaque mot est un coup de crayon, ou, pour parler plus exactement, un coup de pinceau, puisque, en pareil cas, le langage donne la couleur en même temps que le trait. Il arrive donc que, pendant la durée forcée de la phrase, à mesure que s'écoulent les secondes employées à la concevoir mentalement et à la prononcer matériellement, la pensée elle-même défile, pour ainsi dire, sous le regard de l'esprit, partie par partie. Sans doute, cet esprit mal équilibré et irréfléchi, n'a aucune idée de ce que peut être un retour volontaire sur soi-

même; il ne saurait, de propos délibéré, contempler le sentiment qui l'éblouit, ni retenir l'impétuosité qui l'entraîne; il n'est point de la catégorie de ceux qui se sentent vivre. Et toutefois, cette analyse psychologique qu'il n'aurait jamais eu la pensée d'entreprendre ou la puissance d'achever, il faut bon gré mal gré qu'il y procède, pour ne pas laisser sa phrase inachevée et sa pensée suspendue. Sans qu'il y apporte aucune connaissance ni aucune réflexion littéraires, il ne laisse pas d'être averti et guidé par son propre instinct. Il compare, sans s'en rendre bien compte, la violence de ses impressions avec l'insuffisance de ses paroles : il est le premier à trouver qu'il ne rend point en effet ce qu'il éprouve, et le sentiment de cette impuissance relative le porte à recommencer sa plainte et sa fureur. Comme sa langue est peu riche, comme ses procédés de diction sont peu abondants et peu flexibles, il lui arrive souvent de repasser par les mêmes sentiers et de recommencer les mêmes tirades, comme aussi, lorsqu'il rencontre quelque point de vue nouveau, il lui arrive encore de s'échapper en développements imprévus et d'aboutir ainsi, en vertu même de la violence de l'émotion première qui lui sert de moteur, à des analyses étonnantes de profondeur, à des peintures merveilleuses d'expression et de vivacité.

Le langage d'action, pour céder la place au discours, ne disparaît pourtant pas entièrement. Il ne laisse pas de jouer un rôle. Il commente et il achève les paroles, à la façon des grands accompagnements musicaux dans les partitions classiques des maîtres.

Il serait même curieux de pousser plus loin ce rapprochement et de montrer le geste appelé par intervalles à faire partie intégrante du discours, de la même façon que, dans plus d'un passage, l'orchestre dialogue avec le chant de façon à suppléer au besoin à l'insuffisance du texte.

Si donc nous voulons achever l'étude de l'homme furieux que nous faisons en quelque sorte poser devant nous, nous allons saisir un nouveau rapport de la pensée avec son expression. Nous allons voir, par un retour tout aussi naturel, le discours se perdre et disparaître de nouveau dans le langage d'action.

En effet, malgré tous ses efforts pour se contenir et la bonne envie qu'il a de ne point se laisser déborder par cette espèce de paroxysme nerveux, il se trouve que toute sa passion est remuée et ranimée par le récit même qu'il en fait. Après ce premier moment de calme qui lui avait permis de parler au lieu de crier et de remplacer par un discours suivi les sons inarticulés et les exclamations sauvages, son sang se remet à bouillonner, et derechef l'ivresse de la fureur lui monte au cerveau. Alors il interrompt, il oublie la phrase qu'il avait commencée; il fait explosion au milieu de son propre discours et il en brise le fil pour ne plus le renouer: il recommence ses cris, ses promesses insensées et furibondes, cette pantomime forcenée qui le fait ressembler à un fou s'agitant dans son cabanon. A partir de ce moment où les sens ont repris le dessus, le discours n'a plus forme humaine, ou, pour parler plus exactement, il ne reste plus même

l'apparence d'un discours, le langage d'action a tout remplacé et tout éteint.

Ces premières considérations nous permettent déjà de nous faire une idée plus exacte de la parole, des conditions dans lesquelles elle prend naissance, comme aussi de l'action qu'elle suppose et exerce tour à tour. La parole est, comme on le voit, un instrument d'analyse par excellence. Quelque instinctive et quelque spontanée qu'elle paraisse, elle atteste et elle exprime toujours un commencement de réflexion ; elle suppose, par sa nature même, une certaine possession de soi-même. Au reste, pour la mieux connaître et s'en rendre un compte plus exact, il devient nécessaire de comparer le langage parlé avec le langage écrit.

#### CHAPITRE V.

##### LES RAPPORTS DE LA PAROLE AVEC L'EXPRESSION ÉCRITE DE LA PENSÉE.

Si la parole, même la plus rapide et en apparence la plus inconsciente d'elle-même, ne laisse pas d'être un instrument d'analyse, que dirons-nous du langage écrit ? N'est-il pas vrai que, dans une certaine mesure, il joue vis-à-vis de la parole le même rôle que celle-ci par rapport au langage d'action ?

Le langage d'action condense et résume toute une série de pensées dans un geste de la main, dans un mouvement du corps, dans un jeu de la physionomie. Pour mieux dire, et pour nous tenir plus près de la vérité, le langage d'action ne condense point la pensée

et ne résume point une série de phénomènes intellectuels et moraux, puisque celui-là même qui parle n'en a pas une conscience distincte et n'en a point fait le discernement psychologique. Il se contente donc de les indiquer en gros, laissant à chaque interlocuteur, ou plutôt à chaque spectateur, le soin d'y entendre et d'y saisir ce qu'il pourra, dût-il fournir de son propre fond pour en opérer le commentaire.

Avec le discours, et du moment où l'on aborde des phrases ayant, comme il convient, un sujet, un verbe, un attribut unis entre eux par des liens grammaticaux, du moment où ces phrases occupent les compartiments logiques d'une même période et obéissent dans leur ensemble aux lois invariables du raisonnement, il ne reste plus de place pour le vague des interprétations. Si la parole n'est pas assez habile pour tout dire, l'accent lui communique une sorte d'interprétation musicale ; le ralentissement ou la rapidité du discours en devient un vivant commentaire ; le geste l'appuie et l'achève, et les mouvements les plus accentués comme les plus imperceptibles du corps font véritablement partie intégrante du discours.

Il ne faut pas se le dissimuler cependant ; une fois entrés dans ce système d'analyse de notre propre pensée, il ne nous est pas toujours bien facile d'en obtenir ainsi au courant du discours une expression continue et adéquate : non pas que je veuille me plaindre d'aucune langue, et en particulier de la langue française. Il ne manque pas de gens peu formés, peu pourvus, peu littéraires, qui se font une sorte de mérite de gé-

mir à tout propos de l'insuffisance des termes et de l'indigence de notre idiome national. Ce sont simplement de médiocres esprits, qui transportent au dehors leur propre pauvreté, ou, si on l'aime mieux, des aveugles qui gourmandent l'insuffisance de l'éclairage. Il faut croire que la langue française est bien assez riche, puisque les esprits les plus souples et les auteurs les plus féconds sont loin d'avoir en main, de façon à s'en servir, le quart des mots disponibles dans le dictionnaire pour l'usage courant du style.

Non, ce ne sont point les mots eux-mêmes qui font défaut, et ils ne manquent point à l'orateur qui saurait en user à propos pour rendre les nuances et les délicatesses. Les mots existent, et l'on peut dire qu'ils forment dans la langue, par un échelonnement continu, une gamme ascendante ou descendante, absolument complète et semblable à ce tableau de la dégradation et de la transition des couleurs, qui a été imaginé par l'illustre M. Chevreul.

La difficulté n'est pas dans la pauvreté de l'idiome, mais dans l'impuissance où nous sommes de le manier avec assez de rapidité, d'aisance, de possession, pour en tirer, au courant de l'improvisation, tous les services qu'il peut rendre à la pensée.

Il importe assez peu, en effet, qu'il y ait dans les colonnes des lexiques toutes les variétés de termes qui répondent à tous les aspects de la pensée, si, au moment où nous voulons mettre cette pensée au dehors et la traduire avec sa variété et sa richesse d'aperçus, nous ne rencontrons sous notre main que des expressions vagues, générales, sans précision et par

suite sans clarté. Ce sont pour nous des ressources non avenues, et il nous est assez indifférent qu'abstraitement elles fassent partie du français, si nous ne savons pas les approprier à notre propre langage.

Ici, le système de la rédaction écrite vient merveilleusement en aide au retardement, à l'hésitation, à l'insuffisance de la parole.

Lorsque nous renonçons à la rapidité toujours un peu vertigineuse du langage, à cette nécessité qui enchaîne les sons les uns aux autres dans une continuité à peine suspendue par de courtes respirations, lorsque nous nous armons de la plume et que nous nous établissons en face de notre papier, il n'est pas besoin de faire remarquer jusqu'à quel point les conditions de l'expression deviennent différentes. L'écriture souffre tout, et pourvu qu'on obtienne un résultat, le temps, comme dit le poète, *ne fait rien à l'affaire*. On a donc tout loisir pour chercher, selon le dire de Boileau, *le mot qui nous avait fui*. On peut prendre et rejeter tour à tour les termes, après les avoir essayés. Si l'on ne trouve pas de mot spécial qui rende exactement la nuance de la pensée, on peut imiter les peintres qui broient et combinent ensemble deux couleurs, pour réaliser une teinte qui réponde au regard de leur esprit. Tout de même, il y a un art d'assortir les mots, de manière à en faire sortir des combinaisons nouvelles et des effets imprévus.

. . . . . *notum si callida verbum  
Reddiderit junctura novum.....*

De pareils effets semblent ne pouvoir être obtenus

qu'à tête reposée. A moins d'une habileté extrême, d'une promptitude de pensée à laquelle nous n'avons guère la présomption de prétendre, nous sommes tout prêts à admettre qu'il est besoin d'un travail laborieux, d'essais, de ratures, de retouches, pour parvenir à cette précision de détail. C'est à quoi l'écriture fournit d'incomparables facilités. On peut mettre entre chacun des membres de la même phrase, autant d'intervalle et de retard qu'il en sera besoin ; et pourvu que le raccord ainsi cherché s'opère avec la dextérité convenable, le public n'en saura jamais rien. Il n'en aura pas même le soupçon, puisque le travail propre de l'auteur a été précisément d'opérer une fusion parfaite entre ces éléments un peu en désaccord, de découvrir par une réflexion persévérante ce qu'une spontanéité mieux inspirée lui aurait offert d'elle-même.

Le travail de la rédaction consiste donc à réaliser d'une manière successive et avec la dépense nécessaire de temps et de travail, ce que l'improvisation entraînerait d'elle-même. Il n'est donc pas très-étonnant que la constatation de ces faits soit devenue le point de départ et le prétexte avoué d'un raisonnement absolument inexact, à savoir que, pour parler avec quelque pertinence d'un sujet, il paraît convenable de mettre tout d'abord par écrit ce qu'on peut avoir l'intention de dire. Ce préjugé contre lequel nous ne saurions trop nous élever et qui suffit à justifier la composition de ce présent livre, a, tous les jours, des conséquences incalculables dans la pratique. C'est sur cette méprise qu'ont été fondées des méthodes ab-

solument incompatibles avec la nature même de l'esprit humain et dont l'effet le plus assuré est de fonder et de fortifier l'incapacité des jeunes orateurs. Le travail du style écrit développe sans doute d'une certaine façon la puissance générale d'exprimer sa pensée par la parole ; mais le fait de mettre par écrit et sous une forme définitive le développement même qu'on se propose de produire de vive voix, conduit à ce résultat étrange et trompeur, de substituer la tentation de se souvenir à la puissance d'improviser. Il est temps de renoncer à cette école d'incapacité, et de puiser dans une connaissance plus exacte de la formation interne de la parole, des règles tout à la fois justifiées et efficaces.

## CHAPITRE VI.

### DU RÔLE DE L'ORTHOGRAPHE DANS L'EXPRESSION ÉCRITE DE LA PENSÉE.

Ceux de mes lecteurs qui auraient hâte d'arriver, et qui, dans la peur de s'attarder, ne voudraient pas considérer autre chose que le but à atteindre, feront bien de passer ce chapitre et d'aborder sans retard le livre suivant. Ils y trouveront la suite immédiate de ce qui vient d'être dit, et, comme ils s'y attendent sans doute, l'étude des différences qui séparent le style écrit du langage parlé, afin de les dégager de plus en plus l'un de l'autre et d'aboutir à une théorie philosophique de l'art de parler.

Ce présent chapitre est donc, non pas un hors-

d'œuvre absolument étranger au sujet, mais un épisode qui s'y rattache de trop près et qui complète trop bien cette étude pour que je me sente le courage de le laisser de côté.

On peut se demander comment il se fait que le langage écrit suffise à nous manifester la pensée toute entière, alors que, pour se faire entendre, il lui manque un si grand nombre de moyens mis en œuvre par le discours.

Lorsqu'un homme parle, ce ne sont pas seulement les mots eux-mêmes qui lui servent à mettre son âme en dehors : tout l'aide dans cette traduction : les gestes devançant la phrase qui va être prononcée, et lorsque la voix s'est tue, le geste encore appuie l'intention, commente le discours, achève le jugement. De leur côté, les phénomènes qui se rattachent à la voix sont nombreux, distincts, saisissants ; chacun d'eux se prête de lui-même à préciser et à augmenter la signification de la pensée : la précipitation ou le ralentissement du débit, le moindre changement dans l'allure, la plus petite de toutes les modifications apportées aux intervalles sensiblement égaux qui, dans la prononciation, séparent les mots les uns des autres, ou bien encore une certaine insistance sur l'articulation des consonnes, sur l'émission de la voyelle, un ton qui tantôt s'élève et tantôt s'abaisse, une intention rapide de rudesse ou de douceur, rien de tout cela n'est perdu, rien ne manque d'avoir un sens pour celui qui écoute. Le corps lui-même, et, dans une certaine mesure, le vêtement s'associent au discours : le regard brille ou s'éteint, les yeux laissent

échapper des larmes communicatives ; la physionomie s'illumine d'une grâce qui repose ou s'épanouit d'un rire qui se répand. Tout conspire, comme on le voit, par une merveilleuse harmonie, à ouvrir de nouveaux aspects sur l'âme de l'orateur, à la rendre saisissable simultanément par les révélations les plus diverses, et la nature semble avoir elle-même pris soin de nous épargner à cet endroit tout effort et toute étude.

Le style écrit paraît, auprès de cette abondance de moyens, bien pauvre, bien dénué de ressources, et l'on comprend qu'un écrivain ne se représente point sans une certaine appréhension le moment critique où une intelligence médiocre et inattentive, telle qu'en apporte un certain nombre de lecteurs, va se trouver face à face avec un texte sans défense contre sa distraction et sa langueur. On n'entend plus résonner ici l'accent vibrant et sympathique de la voix humaine ; on ne voit plus devant soi un orateur qui commande l'attention et qui vous regarde en face, pour bien s'assurer qu'elle est en effet obtenue. Celui qui est chargé de donner aux caractères muets du livre une portée, une signification, une parole, c'est précisément ce lecteur indifférent et somnolent : c'est lui qui, sans secours et sans auxiliaire, doit rattacher les unes aux autres les différentes sections de la phrase, les divers membres de la période, les parties lointaines d'un même discours. Encore bien que les lignes soumises à ses regards soient écrites dans sa langue maternelle, il ne laisse pas d'avoir à faire un véritable travail de transcription, pour transporter dans



son propre esprit la pensée intégrale de l'écrivain. Il faut attribuer son sens propre à chaque terme, et en même temps déterminer le rapport logique qui le rattache tout à la fois et à ce qui précède et à ce qui suit. C'est précisément ce rapport que le commentateur de la voix et du geste marque si aisément, au point de dispenser l'interlocuteur, non pas seulement de tout effort mais presque de toute attention.

L'interprétation du style écrit se trouve facilitée cependant par une loi grammaticale dont il ne me paraît pas, jusqu'à présent, qu'on ait pris la peine d'expliquer la nature et de marquer la portée : je veux parler de l'orthographe. Lorsqu'on lui a, à plusieurs reprises, livré avec tant d'imprudences de si rudes assauts, il est bien probable qu'on ne se rendait point compte du rôle qu'elle joue dans l'interprétation de la pensée, vis-à-vis de celui qui se trouve pour la première fois aux prises avec un texte écrit sur lequel il n'a aucune notion antérieure.

Cette assertion vaut la peine d'être établie.

L'écriture, telle qu'elle se pratique lorsqu'il s'agit, non pas seulement du français mais de toutes les langues fixées et analysées, n'est point du tout, comme on se plaît mal à propos à le répéter, la peinture graphique des sons vocaux. Il s'est trouvé, en effet, il y a quelque trente ou quarante ans, un grammairien novateur, pour mettre sous la forme d'un livre cette assertion hautement imprudente. M. Marle a tout fait au monde pour accréditer son système, lequel consistait à n'employer que les lettres rigoureusement

nécessaires pour obtenir du lecteur qui les assemble oralement la représentation phonétique de la syllabe.

Sans entrer dans aucune autre considération relativement à cette extermination radicale de l'orthographe, on se heurtait tout d'abord à un obstacle aussi imprévu que dirimant : il devenait en quelque sorte impossible de déchiffrer instantanément cette prose bizarre. On éprouvait un sentiment analogue à celui que vous aurait donné, sinon une inscription hiéroglyphique, à tout le moins le plus fantaisiste de tous les rébus. Rien de plus facile que de s'en convaincre au moyen d'une expérience agréable. Il suffit de parcourir les légendes de certaines séries de Gavarni ou de Daumier. Il y a là telles imitations d'orthographes aventurées, dont le sens n'est point saisissable sans effort.

L'orthographe normale, autorisée, grammaticale, n'est pas seulement la peinture du son, exécutée au plus près de la parole : elle renferme encore des lettres à peu près parasites et inaperçues dans la prononciation, et qui sont destinées à marquer, les unes l'origine étymologique des mots au point de vue de leur formation, les autres leurs rapports de syntaxe au point de vue de leur emploi.

Lorsque mon regard voit écrits les mots *compte*, *corps*, *poids*, etc., je suis averti par les lettres que mon œil aperçoit, lettres que l'oreille serait absolument incapable de retrouver, je suis averti de ne point les confondre avec leurs homonymes : par exemple, *compte* avec *conte*, *corps* avec *cor*, *poids* avec

*pois* et *poix*. On ne peut pas se figurer combien la langue parlée renferme ainsi de sons équivalents. Nous ne nous en apercevons absolument pas, par cette excellente raison que, dans la continuité de l'entretien, le sens est trop fortement marqué pour permettre à l'interlocuteur de prendre le change. Lorsque je dis, comme je viens de le faire, « dans la continuité de l'entretien... » ou lorsque je prononce cette autre phrase: « j'ai une *dent* contre vous, » personne ne va s'aviser de la parfaite homogénéité de ces deux sons. Personne non plus n'hésite sur le sens de ces deux locutions: « un capitaine qui reste avec *cent* soldats, » ou, « un capitaine qui reste *sans* soldats. » Dans une conversation, l'idée même d'une difficulté n'est pas possible. Au contraire, un texte qui nous présenterait invariablement les sons *cor*, *poa*, *san*, écrits d'une façon impitoyablement analogue pour toutes les phrases possibles et imaginables, deviendrait singulièrement obscur, et ce n'est point sans un vrai labeur que nous parviendrions à en saisir et à en déterminer le sens.

Cette impitoyable représentation phonétique ne supprimerait pas seulement les lettres étymologiques, mais aussi les lettres grammaticales.

On entend par lettres grammaticales celles qui marquent les rapports des différentes parties de la pensée entre elles, et par là ces lettres deviennent vraiment un commentaire, semblable à celui que pourrait donner le geste ou l'intonation.

Lorsque je lis, au début d'un livre, *telles étaient*, ou bien encore *pareils aux...* ma pensée est double-

ment saisie et doublement prévenue. A la simple vue du mot *telles*, j'attends une idée féminine et une idée féminine exprimée au pluriel. Le mot *étaient*, qui vient le second, me confirme dans cette idée de la pluralité. Si, à la place d'*étaient*, j'avais devant les yeux *étais*, rien ne serait fait pour m'avertir. Au contraire, si j'y ajoute, suivant les règles de l'orthographe et le sens de la phrase, ou un *s* ou un *t*, de façon à en former tour à tour *étais* et *était*, cette lettre suffit pour constituer un véritable commentaire, lequel me reporte à la personne et au temps exact du verbe. Aussi, pour achever, lorsque je vois le mot *étais* sans aucune lettre terminale, je sais que je suis en face d'un substantif masculin, lequel veut dire soutien et appui matériel.

Nous sommes donc arrivés à résoudre la question que nous nous étions posée. Nous sommes parvenus à nous expliquer comment le langage écrit peut, sans aucun des secours que le geste et l'accent apportent à la traduction de la pensée, venir à bout de se faire entendre au simple regard. Cette orthographe dont on médite et contre laquelle on maugrée si intempestivement, constitue donc, comme on le voit, un commentaire perpétuel et en quelque sorte, interlinéaire de la pensée. Voilà pourquoi, pour clore par une remarque qui s'applique à la parole, l'épisode que nous venons de conduire à sa fin, il est tout à fait indispensable, lorsqu'on parle, de prononcer exactement les lettres orthographiques des mots, lorsque la rencontre des liaisons est faite pour les mettre en évidence. C'est d'après cette règle qu'on doit dire,

sans affectation, mais aussi sans négligence et sans ellipse; «le-s-homme-s-on-t-à-subir-un-poid-s-affreu-x-et inutile. » Cette prononciation est, pourrait-on dire, un contre-coup de l'écriture.

De semblables liaisons ne sont pas de l'essence même de la langue, à la prendre en elle-même et non plus dans ses usages littéraires. Ce qui le prouve surabondamment, c'est l'absence complète de ces liaisons dans le langage commun du peuple. Bien loin de détacher ainsi les mots les uns des autres par la mise en évidence des lettres auxiliaires faites pour en marquer les rapports grammaticaux, la conversation triviale tend à contracter les mots entre eux et l'on entend dire, par exemple. « Les ho<sup>m</sup>m' assurément les plus prop' à soigné-assidument les malad' ont... » Les consonnes et les syllabes elles-mêmes finissent par disparaître, et c'est là-dessus qu'est fondée, comme on le sait, la métrique un peu hasardée des couplets de vaudevilles : On dit : pop!... à rien... pt-ête, etc. Par cette pente, le langage reprend insensiblement le chemin des exclamations inarticulées ou à peine articulées. Lors donc qu'on veut rendre sa pensée avec le détail qu'elle exige et la netteté qu'elle comporte, il faut, autant que possible, communiquer au langage parlé les propriétés du style écrit, et c'est ainsi que les avantages de l'orthographe se trouvent transportés au discours lui-même par le soin et la correction de la prononciation.

L'auteur doit s'excuser ici de nouveau et demander grâce pour cette vue épisodique. Il reprend la suite des idées, un instant suspendue. Après avoir jeté,

comme nous l'avons fait plus haut, un premier coup d'œil sur les différences qui séparent entre eux le langage d'action, le langage écrit et le langage parlé, nous devons, pour laisser le terrain libre à notre méthode, si différente de ce qui se pratique aujourd'hui, établir fortement et avec une pleine surabondance de preuves, la différence des lois qui gouvernent l'improvisation d'un discours ou l'enfantement d'une composition.

---

## LIVRE III.

### LA DIFFÉRENCE DU LANGAGE PARLÉ & DU LANGAGE ÉCRIT.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### LES INCONVÉNIENTS QUI RÉSULTENT POUR L'IMPROVISATION DE L'EMPLOI D'UN TRAVAIL ÉCRIT.

On peut interroger les jeunes gens que des conseils plus ou moins éclairés préparent à la parole publique.

Vous les voyez, à la veille de se faire entendre, mettre fiévreusement en ordre de petits papiers, semblables à un jeu de cartes qu'on battrait et qu'on rebattrait avant d'engager la partie. Quelquefois même, ils ne se contentent pas de ce luxe de documents, d'arguments, de considérants, et déposent dans les profondeurs de leur serviette quelque gros manuscrit dont ils parcourent du regard les passages les plus importants, dodelinant de la tête et fermant à demi les yeux, à mesure que leur mémoire, tout à la fois plus charmée et plus ravie, leur chante en quelque sorte, sous la forme d'une mélodie intérieure, ces phrases qu'à la façon de M. Purgon dans Molière, *ils ont pris plaisir à composer eux-mêmes.*

Hélas ! au jour de l'exhibition publique, tout change d'aspect, et ils ont singulièrement à décompter. Comme ils ont tenu à honneur de ne point apprendre par cœur la lettre de leur manuscrit, il ne leur revient plus, au moment de l'improvisation, que des fragments, des membres de phrases, des traits épars.

Or, prenez-y bien garde, ce qui se présente ainsi à l'esprit de ce malencontreux entrepreneur de paroles, ce ne sont plus des formules générales et synthétiques, habilement préparées pour évoquer d'un mot tout un ensemble d'idées, de la même façon qu'un titre bien rédigé annonce et résume le chapitre; tout au contraire, ce que la mémoire retrouve le plus aisément et reproduit sans qu'il lui en coûte ni réflexion ni effort, c'est ce qu'on appelle des *traits*, c'est-à-dire certaines expressions saillantes qui ressortent dans sa propre rédaction. Ces expressions saillantes, bien loin de parer son discours, et de lui venir en aide pour le continuer, jouent le rôle d'un éclair qui replongerait dans l'ombre une lueur déjà défaillante. Chacun de ces fragments heureux lui fait mieux sentir à lui-même, et marque plus profondément pour autrui l'intervalle toujours grandissant qui sépare sa rédaction de son discours. On sent qu'il est capable, comme le vicomte de Jodelet, des *Précieuses*, d'un *impromptu fait à loisir*, mais non point du tout de cette abondance féconde sans laquelle il ne saurait y avoir d'orateur.

Il faut plaindre ce pauvre jeune homme, et compatir aux efforts vaillants et comiques par lesquels il cherche à se tirer de cette fausse position, à cheval,

comme il l'est, entre les mots qui lui viennent et les phrases qu'il lit, aussi encombré des unes que des autres, et non moins gêné par sa facilité naturelle que par le concours de son manuscrit. Il en est, quoique le cas soit assez rare, réduit à avoir peur d'un souffle heureux qui, en le soulevant, pourrait l'emporter trop loin de ses notes, et, dans l'anxiété nerveuse qui lui cause ce perpétuel cauchemar, il se replonge dans son écriture avec la même servilité, aussi bien dans ses élans que dans ses défaillances.

Voilà le triste sort fait aux hommes de bonne volonté par l'égarément des méthodes contemporaines. Il leur faut ensuite plusieurs années peut-être pour se remettre de ce long apprentissage d'incapacité. Les vieux magistrats le savent bien, eux qui, disent-ils, ont l'habitude d'attendre les jeunes avocats à la réplique : à la réplique d'audience, s'entend, et non pas à cette réplique préparée pendant l'intervalle d'une remise à huitaine, laquelle n'est plus alors qu'un deuxième discours, péniblement élaboré dans les mêmes conditions d'impuissance oratoire que le premier.

Des circonstances particulières, tirées de mon enseignement et de ma vie, m'ont donné l'occasion de faire sur ces matières délicates des observations personnelles et des expériences décisives.

Je me souviendrai toujours d'un avocat émérite, homme d'un grand savoir et d'une grande verve, qui, affrontant un nouveau début, s'était préparé, suivant toutes les règles de sa méthode, à faire une conférence historique dans un cercle catholique d'ouvriers. Il

avait appliqué à la construction de cet entretien toutes les ressources de son érudition, et il s'était fait un dossier digne des affaires les mieux instruites. La Providence voulut qu'en venant de sa campagne par le chemin de fer, il égarât ces papiers malencontreux dont son improvisation aurait eu tant de peine à se tirer. Au lieu de le voir se courber en deux, mettre sur son nez un lorgnon fugitif, quitter le débit gracieux de la conversation pour prendre le ton usillard du document, il se trouva tout d'un coup contraint, à son grand désespoir, d'être simple, naturel, aisé, et de s'abandonner à l'improvisation véritable. Je ne sais pas trop ce que l'exposition a pu y perdre au point de vue de cette exactitude historique qu'on serait en droit d'exiger d'une composition de collège; mais, ce qui n'est pas douteux, c'est qu'il ne lui est peut-être jamais arrivé de s'en tenir ainsi à la substance et à la moelle de son discours, de jeter pardessus le bord les renseignements parasites, les réflexions oiseuses, les détails sans intérêt. Il ne restait plus, dans cette forte et alerte intelligence, que les choses vraiment essentielles, et ce qui était tombé de sa mémoire ne méritait, ni de survivre dans son esprit, ni de reparaitre dans son discours.

Combien de fois ne m'est-il pas arrivé de recevoir dans mon cabinet la visite de personnes que les circonstances appelaient à prendre la parole pour la première fois de leur vie, à un âge relativement avancé. Étrangères à tout art et à toute pratique de la parole, elles avaient la naïveté de s'en affliger comme d'un défaut au lieu de s'en réjouir comme d'une supériorité.

rité. De telles gens ignorent jusqu'à quel point les habitudes du monde, l'usage de la vie, le développement de leur esprit, les mettent en mesure de présenter de vive voix, même devant un public nombreux et difficile, les considérations qui se pressent sur leurs lèvres avec tant de clarté, d'abondance et de bonheur, toutes les fois qu'une conversation les intéresse. Quant à moi, je ne manque jamais d'entrer avec une feinte compassion dans leurs appréhensions et leur détresse. Je les interroge doucement sur les vues qu'ils se proposent d'émettre, sur les faits qu'ils apporteront en preuve, sur les arguments qu'ils feront entrer dans leurs démonstrations. Alors, dans l'abandon et l'aisance de l'intimité, j'assiste infailliblement à une improvisation pleine d'entraînement et de charme : les traits les plus heureux se marient aux vues justes et profondes, et sans que ces hommes sortent de leur nature, ils en donnent, à leur insu, le maximum, ce qui est, après tout, le dernier terme de l'art comme des espérances humaines.

Quelques jours après, je me retrouve en face de ces malheureux, alors qu'ils ont mis à profit cet intervalle pour se préparer à la parole publique suivant les us et coutumes de la routine et du préjugé. Vous voyez reparaître ces mêmes considérations qui s'étaient d'abord épanouies durant le cours de la conversation, ces mêmes clartés qui avaient traversé l'entretien; seulement, ce ne sont plus des éclairs produits par la chaleur, mais plutôt quelque chose d'analogue à ces pâles imitations qu'on obtient avec des pincées de poudre, pour les orages de théâtre. Le malencontreux

orateur, empêtré dans cette éloquence refroidie, sue sang et eau pour se retrouver lui-même et pour reproduire à la réflexion quelque chose de son inspiration et de sa verve. Tout est resté sur le papier : tout y demeure, et si le discours reprend quelque entrain et quelque vivacité, c'est lorsqu'il arrive à celui qui parle, de toucher à quelque point oublié, de rencontrer quelque difficulté imprévue, et là, comme il n'a plus rien à ressasser, comme il se trouve de nouveau réduit à la nécessité de l'invention et à la fortune de la parole, il ne manque pas de rencontrer en public ces mêmes bonheurs d'entretien que le travail écrit rend impossibles et inconcevables.

On pourrait, à la rigueur, se contenter de ces réflexions dont la portée ne saurait échapper à personne. On serait déjà en droit de conclure que la préparation écrite, telle qu'elle se pratique communément, n'a pas d'autre effet que de rendre plus difficile et plus périlleux l'exercice de la parole. Mais nous n'écrivons pas ces pages, seulement pour porter dans quelques esprits dociles et éclairés une conviction momentanée. Notre but est plus élevé. Nous voulons instituer, avec toutes les ressources de la méthode philosophique, des démonstrations en règle et une science capable de défier la controverse. Nous allons donc, avant d'exposer notre méthode propre, établir par une série d'analyses dont chacune sera un argument, la différence profonde qui sépare la parole parlée de la parole écrite, et l'indicible erreur qu'on commet, toutes les fois qu'on demande au travail de la rédaction la préparation d'un discours.

## CHAPITRE II.

QUE LES QUALITÉS DE L'ÉCRIVAIN FONT PLUTÔT OBSTACLE  
A CELLES DE L'ORATEUR.

La différence fondamentale du langage écrit et du langage parlé ressort, suivant nous, de deux ordres de preuves que nous pourrions, à la manière allemande, appeler, les unes subjectives et les autres objectives. On doit considérer tour à tour les personnes qui écrivent ou qui parlent, ou bien les discours qu'elles prononcent et les compositions qu'elles produisent.

Parlons d'abord des personnes elles-mêmes.

Si l'expression écrite était la préparation naturelle de l'expression orale, tout homme qui est arrivé à un certain talent d'écrivain devrait avoir la même capacité comme orateur; comme aussi, par une réciprocity naturelle, tout homme capable de rencontrer dans l'improvisation une forme à la fois instantanée et continue devrait se trouver singulièrement à l'aise, une plume à la main. Il ne devrait avoir que l'embarras du choix, dans cette richesse et cette surabondance des expressions qu'il manie avec tant d'aisance en parlant.

Il n'en va point du tout ainsi; et l'on peut constater, non point comme un fait accidentel mais presque à titre de loi générale, que l'homme qui écrit ne parle pas, et inversement, que l'homme qui parle n'écrit point.

L'homme qui écrit ne parle pas. C'est là un fait, qui demeure en dehors et au-dessus de tout raisonne-

ment. Il ne faudrait pas crier trop haut ce résultat inattendu, car ce serait décourager beaucoup de gens. Il y a longtemps que nous avons pu lire dans Cicéron la fameuse maxime : *Stylus optimus dicendi effector ac magister*. Rien de plus vrai que cette affirmation, si on la réduit à cette substance, que le travail de la composition écrite est tout-puissant pour la formation et la maturité de l'esprit, qu'il est le maître de l'analyse et de la méthode, et que sans lui l'intelligence demeure à la superficie des choses. Mais il ne faut point ajouter à cette juste mesure de mérite une intempérance d'induction qui lui attribuerait une éducation suffisante de la parole.

Les faits parlent ici plus haut que tous les raisonnements.

Vous invitez un écrivain à prendre la parole en public.

S'il a le juste sentiment de ses forces et une conscience exacte de ce qui peut lui manquer sur le terrain, nouveau pour lui, de l'éloquence, il aura certainement le bon sens de ne point se hasarder et de s'en tenir à l'auditoire que lui assure la publicité de son livre. Il vous donnera pour raison des motifs d'un ordre inférieur, lesquels lui paraissent une justification suffisante: la vue effrayante de ces regards inquiets et ardents qui de toutes parts convergent sur l'orateur, le bruit qu'on fait, les marques d'improbation qu'on peut redouter, les applaudissements même qui déconcertent, jusqu'au bruit de sa propre voix qui épouvante. Il y a, en effet, dans ces circonstances accessoires et dans beaucoup d'autres qu'on n'énumère

point, un fond réel de difficultés contre lesquelles il est nécessaire de s'aguerrir et que l'habitude elle-même ne permet pas toujours de surmonter aisément. Mais ce n'est point là le vrai et solide motif de son appréhension.

Nul mieux que lui ne connaît les difficultés de la plume : il sait, grâce à une longue pratique et à des efforts quotidiens, qu'il n'y a vraiment pas d'improvisation dans le style écrit. L'auteur privilégié entre tous, qui n'a pas besoin de ratures dans son travail, ne laisse pas, encore bien qu'il ne les consigne point sur le papier, d'y avoir en effet recours dans l'exercice intérieur de sa pensée. Il met à profit le temps dont personne ne lui demande compte et dont rien n'abrège ou ne contrarie la dépense, lorsqu'il se trouve seul, renfermé dans son cabinet. Dans ces conditions silencieuses de paix et de recueillement, il peut faire à loisir l'essai mental d'expressions diverses ; il peut abandonner un commencement malencontreux, relire ce qui précède pour y raccorder sans disparate sa pensée un instant suspendue. S'il éprouve un moment de défaillance ou de lassitude, rien ne l'empêche de s'arrêter court ; il poussera sans inconvénient la complaisance envers lui-même jusqu'à interrompre sa composition, et jusqu'à mettre une promenade ou un concert entre le commencement et le milieu de sa phrase.

Il n'est pas étonnant que ces facilités du style écrit rendent l'écrivain exigeant envers lui-même. Son mérite littéraire consiste précisément à ne point se contenter d'à peu près, à tendre toujours plus avant

dans la précision et la clarté, à ne rien écrire de parasite ni de provisoire, de façon à donner au lecteur non pas l'ensemble ni le détail, mais la fleur de ses pensées.

Est-il besoin de dire que ces procédés-là ne sont aucunement applicables au discours ? La vraie parole, en dehors de laquelle il n'est rien que de factice, se produit au dehors dans les termes mêmes où elle a été pensée, sans réflexion ultérieure, sans retouche possible, tandis qu'il est de l'essence même du style de substituer à la spontanéité première une expression plus réfléchie, plus travaillée, et, dans le cas même où l'on jugerait à propos de conserver la phrase du premier jet, de ne l'adopter définitivement qu'après lui avoir fait subir l'épreuve de l'examen et de la critique.

Voilà de quelles difficultés constitutionnelles l'écrivain a le sentiment interne. Encore bien qu'il ne soit pas en mesure de s'expliquer toujours à lui-même ce sentiment par le détail, il ne laisse pas d'en subir l'influence. Il comprend, même sans en avoir fait l'expérience, qu'au moment où il va ouvrir la bouche, toutes les conditions de l'expression seront changées et que les procédés du style écrit deviendront soudainement inapplicables. Quoiqu'il ne justifie point par ces raisons philosophiques la rudente réserve de son silence et qu'il invoque des prétextes extérieurs, tirés du saisissement de l'orateur ou de la majesté de l'auditoire, il ne laisse pas de discerner confusément cette raison interne, fondée sur la nature même de l'esprit humain. C'est là, en effet, le véritable obstacle auprès duquel toutes les



autres difficultés se réduisent à bien peu de chose.

L'événement ne manque point de confirmer la justesse de cette analyse, toutes les fois qu'un écrivain est assez mal avisé pour braver sans préparation, sans conseils, sans aucune disposition particulière, les hasards périlleux de la parole publique. En pareil cas, il a pris sur lui-même de raffermir son cœur contre ces inconvénients du dehors qu'on signalait plus haut. Il n'est pas impossible, après tout, à un homme de quelque résolution et de quelque sang-froid, de supporter les regards, le contact, et au besoin le murmure d'un auditoire. On peut s'aguerrir contre cette exhibition de soi-même, de la même façon qu'on surmonte l'embarras de paraître pour la première fois dans un salon ou dans une société étrangère. C'est précisément dans ces conditions-là, et grâce au secours de ce courage malheureux, que se sont produits les chutes les plus complètes et les désastres oratoires. C'est un spectacle véritablement navrant que celui d'un homme distingué et habitué dès longtemps aux applaudissements de ses lecteurs, qui se trouve, au milieu de l'attention et de la faveur générales, complètement livré à la merci de sa propre insuffisance. C'est en vain que cet auditoire, prévenu par le bruit de son nom ou conquis par le souvenir de ses mérites, cherche un prétexte pour lui témoigner sa bienveillance, redouble d'attention et de faveur et devance par un surcroît d'efforts cette pensée qui ne peut pas venir à bout de naître à la lumière. Le silence même et le recueillement dont on le favorise tournent contre lui : il est trop avisé, trop rompu

aux finesses de la langue comme aux nécessités du style, pour ne pas se rendre compte de sa propre impuissance. A mesure que son embarras se prononce, sa perspicacité augmente : là où il avait d'abord éprouvé quelques difficultés, il ne tarde pas à ressentir des hésitations : encore un peu, et là où il avait hésité, il balbutie. Pour peu que sa fermeté d'âme fléchisse et qu'il suspende le terrible effort par lequel il se débat, il ne faudra pas vous étonner de le voir tomber dans des phrases sans verbe, dans des incidentes sans proposition principale, dans des raisonnements sans principe, heureux si, dans ce moment-là, une terreur [panique, plus forte que toute volonté humaine, ne s'empare pas de lui, par une sorte de vertige physique, et ne lui ravit pas jusqu'à la puissance de continuer sa parole et d'émettre des sons.

Peu d'hommes sans doute en viennent jusqu'à cette extrémité, et ce sont là des exemples d'une certaine rareté ; mais ce qui n'est point rare malheureusement, c'est l'aplomb et l'outrecuidance de tant d'écrivains, discoureurs insupportables, qui, lorsqu'ils se sentent écoutés, prennent si sottement la politesse pour de la faveur, et le mensonge des applaudissements pour le témoignage de l'approbation. Les pauvres gens, abstraction faite des complaisances de l'orgueil et des compositions de la vanité, sont ici le jouet d'une illusion assez naturelle. Comme en leur qualité d'auteurs, ils ne laissent pas d'avoir l'habitude de l'invention et de l'analyse, ils ont toujours devant les yeux de leur esprit les considérations qu'ils ont l'in-

tention de présenter, sinon la puissance de traduire : ils les voient, ils en sont convaincus, et d'autant plus pénétrés peut-être qu'ils réussissent moins à les mettre au dehors. Ils font alors comme ces personnages taciturnes et concentrés qui rient aux éclats du récit qu'ils ne font point, qui sanglotent d'un malheur dont vous n'avez nulle idée, et qui s'étonnent de vous trouver froids devant des angoisses qu'ils ne vous ont point décrites.

Je ne sais pas si cette obstination à poursuivre malgré vents et marées, n'est pas plus onéreuse pour l'auditoire que le désagrément même d'un arrêt. Au moins, quand l'orateur ne peut plus parler, s'ensuit-il tout naturellement la fin du supplice, tandis qu'il n'est pas possible de se dérober à ce pénible simulacre de discours.

Entre autres défauts qui caractérisent l'écrivain lorsqu'il transporte les habitudes et les procédés du style écrit dans l'exposition orale, il faut placer au premier rang la difficulté qu'il éprouve à entamer ses phrases et à vaincre son propre silence, puis en second lieu, l'insupportable manie de les reprendre et de les recommencer, non point par l'impuissance de les poursuivre mais par le désir et le besoin de les améliorer.

Lorsqu'on compose, on pratique d'instinct un procédé éminemment favorable à la correction. On ne s'embarque point au hasard dans ce qu'on veut dire, et lorsqu'on s'est débarrassé par l'achèvement et par l'expression d'une première pensée, on prend volontiers *un temps*, pour se servir du langage du

théâtre, c'est-à-dire qu'on suspend le mouvement de sa plume, de la même façon qu'un acteur diffère sa réplique, arrête son geste et s'immobilise un moment dans son attitude.

Lorsque Petit-Jean, dans la comédie des *Plaideurs*, prononce ces paroles devenues proverbiales :

« Ce que je sais le mieux, c'est mon commencement, »

il était question, ne l'oublions pas, d'un plaidoyer appris par cœur, et non point du tout improvisé. Petit-Jean était sans doute allé chercher des conseils dans quelque conférence préparatoire à l'usage des jeunes avocats ; il lui était facile de se lancer au début, sur la fraîcheur de ses souvenirs, sauf à finir en queue de poisson, suivant le mot d'Horace. Mais si le brave garçon avait été réduit à chercher son premier mot, il est plus que probable qu'il y aurait mis beaucoup de temps, beaucoup d'efforts, et qu'il n'en serait point aussi aisément venu à bout. Cicéron, qu'on ne saurait sans doute accuser d'inexpérience ou d'incapacité, ne nous a-t-il pas appris lui-même qu'il ne trouvait jamais qu'on dernier lieu ce qu'il était le plus opportun de dire en commençant. L'écrivain échappe à cette difficulté, grâce à la facilité qu'il se donne d'essayer l'une après l'autre plusieurs formes d'exorde et plusieurs tournures de début. Si le reste de la pensée met quelque complaisance à s'y adapter, l'auteur n'a plus qu'à poursuivre sa veine et qu'à conduire la période jusqu'à son terme, sinon il lui faudra recommencer et essayer autre chose. Il est donc bien naturel, qu'au moment de prendre la parole, l'écrivain ait conscience de cette situation, laquelle lui est si

familière. L'embarras qu'il éprouve à se décider ne tient pas, comme il arriverait pour un homme ordinaire, à une indigence réelle d'expressions, mais, tout au contraire, à l'encombrement de sa propre richesse. Il sent flotter dans son esprit, pour me servir d'une expression célèbre de Leibnitz, une certaine quantité de pensées, lesquelles prétendent toutes à l'existence, et il se sent porté, comme il l'a toujours pratiqué auparavant, non pas à trancher le différend par un choix spontané et hardi, mais à entrer dans les lenteurs et les retardements d'un examen, afin de réaliser le meilleur des possibles, pour continuer le langage de Leibnitz. Il n'y a pas moyen, comme on le voit, de ne pas employer quelque temps à ce travail; et comme l'orateur sent bien qu'il est attendu, que l'auditoire souffre et perd patience, l'embarras le gagne, la paralysie le saisit, sa pensée s'arrête, et il ne peut même plus continuer ce travail de préparation interne, au moment même où il reconnaît qu'il est le plus nécessaire de le hâter et de le finir. Voilà pourquoi l'écrivain de profession éprouve tant de difficultés à s'arracher à lui-même le premier mot de la phrase.

Si ce malaise ne se faisait sentir qu'au premier commencement, on pourrait encore en prendre son parti : une fois cette première difficulté levée, le reste marcherait sans encombre, et l'on n'aurait plus à craindre d'interruption. Malheureusement, les habitudes de la composition écrite sont faites pour perpétuer cet obstacle et pour le renouveler de paragraphe en paragraphe.

L'homme qui est assis devant son bureau, que per-

sonne n'attend ni ne presse, n'a aucun motif pour se tendre d'avance l'esprit sur ce qui pourra suivre la période dont il s'occupe. Ce dont il faut qu'il se tire d'abord, c'est de l'alinéa en cours d'exécution, sauf à voir ensuite comment l'exposé se poursuivra. Que si, au dernier mot du paragraphe, il éprouve une certaine lassitude, eu égard à cette concentration de moyens sur la phrase qui vient de s'achever, l'inconvénient est mince, puisqu'il a tout loisir de reprendre haleine avant de repartir. Le travail écrit n'est point ce trait hardi et continu que l'élan de la main doit conduire, sans hésiter, jusqu'à son terme, mais cette série de hachures et de retouches d'où résultera pour le spectateur l'effet d'ensemble, sans qu'il ait à tenir compte de la lenteur et du détail des procédés.

Voilà pourquoi l'écrivain qui n'a point été formé par l'éducation de la parole se trouve en proie à cette intermittence chronique de verve et d'embarras, d'heureuse facilité pour achever la phrase courante et de cruelle impuissance pour en recommencer une nouvelle. En mettant les choses au mieux, on ne saurait remplacer la lumière par une succession d'éclairs et d'éblouissements. Mais, dans la pratique, l'écrivain n'est même pas capable lorsqu'il parle, de recueillir le fruit de ses propres réflexions; il ne met point à profit le délai que lui imposent l'embarras de son silence et l'attente de ses expressions. La souffrance morale gagne son esprit, elle le décourage, elle l'éloigne de lui-même, elle lui ôte la direction de ses facultés, et non-seulement il se crée, d'une phrase à l'autre, des intervalles impossibles à franchir, mais il

perd jusqu'à la faculté de se mouvoir dans les limites étroites d'une même période. Il tombe ainsi dans le second défaut qu'on avait noté en commençant, la reprise et le remaniement de la phrase.

A défaut d'une préparation spéciale et de conseils qui le préservent de cette tendance, l'écrivain procède tout naturellement en parlant, comme s'il rédigeait encore par écrit. Il n'a point ce rapide parti pris de l'orateur qui saisit la forme rencontrée, l'adopte sans hésitation, la poursuit sans regret et sans retour, et met tous ses soins non pas à la reprendre pour en trouver une meilleure, mais à la compléter pour la rendre supportable.

L'improvisateur inexpérimenté ne prend pas garde qu'il recommence de vive voix le travail propre de l'écrivain. Au moment où il attaque une phrase, avec l'entraînement et la rapidité nécessaires du discours, il est tout simple et tout naturel que la pensée à peine éclosée laisse à l'esprit quelque incertitude et lui montre des nuances inexacts. A mesure que cette pensée se poursuit, elle s'éclaire et se rectifie, de telle sorte que le commencement par lequel on a passé paraît moins heureux, moins engageant, moins satisfaisant qu'il aurait pu l'être. Rien de plus simple, la plume à la main, que de remédier à cet inconvénient : il suffit d'effacer d'un trait les premiers mots par lesquels on avait engagé la période et de donner une autre tournure au début. L'expérience nous montre, à consulter sur manuscrit la plupart des ratures dans le travail de la composition, que, plus de la moitié du temps, ces ratures portent sur le com-

mencement des propositions, comme aussi le troisième quart sur la chute de la période.

Voilà pourquoi les écrivains obéissent volontiers et instinctivement à cette habitude invétérée, lorsqu'il leur arrive de prendre la parole en public. Ils sont à peine arrivés au verbe, qu'une autre tournure s'offre à leur esprit, et, comme ils pourraient le faire sur le papier, ils coupent brusquement la phrase commencée, la laissent pour ainsi dire en l'air, et revenant bravement au premier mot de leur pensée, l'engagent dans une forme tout opposée. Cette espèce de chevrottement est bien vite insupportable à l'auditoire : l'attention se lasse et s'épuise, mais surtout elle s'impatiente à bon droit, car on ne sait jamais si ce qu'on entend est bien la vraie parole de l'orateur, et si dans un instant il ne va pas vous offrir une seconde, puis une troisième version. Ajoutez-y cette circonstance inévitable, c'est que cette impatience gagne surtout les esprits les plus intelligents et les plus vifs de l'assemblée. Comme ils ne sont point en scène, qu'ils n'ont point à satisfaire un public ni à éprouver d'angoisses, ils suivent avec une grande intensité et une grande commodité d'attention la pensée de chaque phrase. Non-seulement ils accompagnent l'orateur par un mouvement égal de leur réflexion, mais, en plus d'une occasion, ils le devancent; et dans tous les cas, comme le mouvement des deux lignes parallèles est le même chez celui qui écoute et chez celui qui parle, lorsqu'il arrive à l'orateur de s'interrompre et de se reprendre, ces auditeurs d'élite ne manquent point d'achever intérieure-

ment la phrase commencée. Ils ne l'achèvent pas seulement par une vue superficielle et confuse de ce qui pourrait être dit, mais par un discernement prompt, exact et heureux des paroles mêmes par lesquelles aurait pu se poursuivre la période si malencontreusement coupée.

La conclusion de cette analyse est donc que la formation littéraire de l'écrivain ne suffit point pour l'orateur. Ce travail du style, si heureux pour l'avancement de l'esprit, ne lui révèle point du tout les secrets de l'improvisation. Il y a là une telle solution de continuité que les procédés et les mérites mêmes de la rédaction se changent en défauts et en empêchements. Les deux méthodes sont si opposées, elles ont si bien leur nature propre, que l'art de parler n'est pas non plus la préparation à l'art d'écrire pas plus qu'il n'en est le complément; et s'il est fréquent de voir des écrivains réduits à se taire, il est plus fréquent encore de rencontrer de beaux parleurs, impuissants à rien mettre par écrit.

### CHAPITRE III.

QUE LES QUALITÉS DE L'ORATEUR NE PRÉJUGENT POINT  
CELLES DE L'ÉCRIVAIN.

On éprouve sans doute quelque étonnement à reconnaître qu'un auteur rompu par un long exercice du style à toutes les finesses de la langue, habitué à écouver le mot propre et à le mettre à la place qui lui convient, se trouve aussi entrepris et aussi im-

puissant qu'un novice, lorsqu'il lui faut exposer de vive voix ces mêmes idées qu'il présente avec tant d'art dans ses écrits. Il y a là quelque chose qui déconcerte nos raisonnements. Nous étions portés à admettre, suivant ce qui nous avait été si souvent répété, que le labeur de la composition suffisait pour préparer la facilité et pour assurer l'avantage de la parole.

Cet étonnement est peut-être plus grand encore, lorsqu'on en vient à considérer le fait inverse.

Il n'est pas moins certain qu'une facilité de parole, même exceptionnelle, ne préjuge aucune des qualités de l'écrivain, et qu'on peut être un fort habile diseur de paroles, sans se montrer autre chose qu'un fort méchant auteur.

La surprise est ici bien naturelle, et il est besoin de quelque réflexion pour se rendre compte de ce contraste.

N'est-il pas bien étonnant, en effet, qu'un homme puisse, au courant du discours, trouver sur-le-champ et sans réflexion les mots les plus convenables pour rendre sa pensée, qu'il n'hésite aucunement dans cette invention rapide et continue, à tel point que la phrase paraît se poursuivre d'elle-même, comme si les mots attirés par un charme volaient au-devant de sa pensée? Il y a là une difficulté telle, que les plus intrépides se sentent pâlir au moment de l'affronter, et un vieux général, appelé à monter à la tribune, demandait qu'on lui rendît le feu des canons et l'assaut des citadelles.

Il est vrai cependant que certaines natures d'ex-

ception paraissent douées d'un don merveilleux, semblable à l'étoile qui brille au front des poètes. De la même manière que ces enfants de la Muse se trouvent chanter en vers harmonieux tout ce qui peut leur venir à l'esprit, de la même façon ces lèvres naturellement éloquentes laissent tomber sur les âmes ces chaînes d'or que l'antiquité attribuait au dieu de la parole. Inconscients de leur propre supériorité, ils ne paraissent même pas soupçonner les obstacles où se heurte, les entraves où s'immobilise le reste des hommes. Ils se jouent avec les difficultés, comme Hercule enfant avec les serpents envoyés par Junon, et retrouvent devant les plus grandes assemblées ce sang-froid et cette verve, cette aisance, cet abandon, cet éclat, cette émotion vraie et sincère qui font le charme des conversations privées.

Encore bien que le même résultat puisse, dans une très-large mesure, être obtenu par tout le monde au moyen des méthodes dont on s'occupe ici, ce serait fermer les yeux à l'évidence, que de ne point reconnaître, là où elle existe, cette faculté de l'improvisation naturelle ; mais, ce qu'il faut constater en même temps, c'est l'impuissance de ces mêmes hommes, lorsqu'ils sont mis en demeure de retrouver par la réflexion ce que la spontanéité leur suggérait avec tant de complaisance. Une fois qu'ils soumettent à l'analyse leur propre pensée, lorsqu'il leur faut la conduire au lieu de la laisser aller, lorsque chacun des mots qui se présentent à eux doit être éprouvé et confronté avec cette pensée au lieu d'être accepté d'enthousiasme et de naître spontanément avec elle, ils se sen-

tent tout d'un coup paralysés ; ils ont perdu leur voie, et ces mêmes facultés qui se prêtaient avec tant d'empressement à l'inspiration, se refusent absolument à la discipline. Il y a là toute une éducation à entreprendre, et il est peut-être plus malaisé, lorsqu'on veut écrire avec quelque rigueur et quelque méthode, de se défaire de cette facilité compromettante, que de s'assurer par le travail une facilité acquise dans laquelle le hasard ne soit pour rien.

On peut présenter ici une objection.

On peut demander, non sans quelque apparence, si le talent de l'improvisation orale est à ce point étranger à la facilité de la rédaction écrite. N'y aurait-il pas quelque exagération à prétendre élever ici une barrière absolue, et interdire tout passage du discours parlé au style écrit ? N'est-il donc pas aussi une certaine improvisation de la plume absolument semblable à celle du développement oratoire ? Ne rencontre-t-on pas, en plus grande quantité peut-être qu'on pourrait le croire, des auteurs, ou soi-disant tels, qui écrivent de verve et sans trop se soucier de savoir au juste ce qu'ils disent ? Ils ont leurs jours de veine comme leurs jours de stérilité ; ils ressemblent au ciel qui tantôt donne de la pluie et tantôt demeure fermé. Lorsqu'ils sont bien pleins de leur sujet, ils débordent et coulent au dehors, sans avoir ni la puissance ni le souci de modérer le flot ; souvent leur pensée elle-même en est submergée. N'importe ! le torrent passe, et lorsqu'ils se trouveront à sec, ils en seront quittes pour remettre la suite au prochain numéro.

Dussé-je m'attirer la malédiction des improvisateurs en chambre, je n'hésite pas à déclarer hautement qu'aucun d'eux n'a jamais été et ne sera jamais un écrivain. Le bavardage de la plume ne cesse pas d'être un bavardage, et ils sont, plus que personne, la preuve de ce qui a été dit. En effet, ces mêmes hommes qui écrivent par improvisation d'une façon si vulgaire, si intermittente, si inégale, reprendraient instantanément tous leurs avantages, si, quittant le papier, ils consentaient à revenir au discours. Cette prose inconsciente, fille de l'entraînement et de l'association des idées, n'a plus du tout l'allure égale et continue de la parole; sa facilité n'est qu'apparente. Elle est pleine de passages boiteux, obscurs, malencontreux, sur lesquels on glisse volontiers à la simple audition, mais qu'on ne saurait, sans être heurté et révolté, regarder en face, sous la forme immobile de la prose écrite.

Ce qu'il y a de plus extraordinaire peut-être, c'est qu'incontestablement ces passages insuffisants et reprochables ne se retrouveraient point avec ce même degré d'erreur littéraire, si leur malencontreux auteur avait pu parler au lieu d'écrire.

Ce qui rend la prose improvisée si insuffisante et si défaillante, c'est l'absence complète de réflexion et de critique chez tous ceux qui se contentent à ce procédé. Ils ne peuvent retrouver, la plume à la main, quelque chose qui ressemble à l'inspiration de leur discours, qu'à une seule condition, c'est qu'ils en imiteront le mouvement, qu'ils en reproduiront l'entrain, et qu'ils communiqueront à leur plume

quelque chose de la vitesse impitoyable de leur parole. Ils s'imaginent ainsi ménager à leur rédaction écrite les mêmes circonstances qui leur ont inspiré les plus admirés et les plus heureux de leurs discours, Il n'en est absolument rien.

L'homme qui parle trouve dans les conditions mêmes où il est engagé : 1° une critique extérieure dont il recueille les bénéfices sans avoir à en exercer les efforts; 2° une source de pensées et d'inspirations dues aux circonstances mêmes dans lesquelles se produit l'exposition orale.

Ce sont précisément ces deux avantages qui lui font défaut lorsqu'il passe du discours à la composition écrite. C'est parce que ces deux ressources fondamentales lui manquent, qu'il est obligé, s'il veut se maintenir à sa propre hauteur, d'entreprendre sur lui-même tout un travail de transformation et de réforme.

L'homme qui parle et qui se livre avec une sorte de plaisir à sa propre abondance, est sans doute dans l'impossibilité absolue de soumettre à une révision ou à un examen quelconque les termes qu'il aligne les uns après les autres avec tant de rapidité et de régularité : la pensée d'un choix réfléchi n'est point concevable, et il semble tout à fait que celui qui parle soit réduit à la bonne ou à la mauvaise fortune de son propre discours. Il y aurait là une question de chance, et il faudrait s'en remettre, au moins autant aux faveurs du hasard, qu'aux facilités de la routine ou à la puissance des facultés. La vérité est que cette continuité de réussite s'explique par une cause plus profonde.

Si l'homme qui parle n'est pas en mesure d'exercer

sur lui-même une critique réfléchie, consciente, il est à remarquer que, sans le vouloir, sans le savoir, sans y penser le moins du monde, il ne laisse pas de profiter, d'une façon incessante, des avertissements que pourraient lui donner le goût le plus consommé et la raison la plus sévère. Quelles que puissent être la réserve et la faveur des auditeurs qui l'écoutent, l'homme qui s'adresse à eux et qui a l'habitude de se faire entendre, est trop au courant des impressions d'une assemblée, pour n'en pas saisir les mouvements les plus fugitifs et les impressions les plus mobiles. Si donc il lui arrive d'entreprendre un développement malencontreux, d'insister sur une circonstance désagréable, d'incliner à des expressions malsonnantes, il saisit en face de lui des symptômes de résistance, d'impatience, de mécontentement. Si son récit est ennuyeux ou son raisonnement interminable, il démêle, à des signes certains, la distraction qui s'empare des esprits. Si ses plaisanteries sont froides ou intempestives, il voit les visages se rembrunir au lieu de s'éclairer d'un sourire, et si son pathétique porte à faux, au lieu de l'émotion et des larmes qu'il cherchait, il rencontre sur toutes les physionomies une pointe d'ironie et d'incrédulité. Que si, au contraire, il a mis la main sur une veine favorable, s'il a surexcité la curiosité, provoqué l'attendrissement, conquis la faveur, il s'oriente dans cette direction si bien accueillie, et il insiste, jusqu'au moment où la tenue de l'auditoire lui apprendra que cette chance est épuisée et qu'il faut essayer quelque chose de nouveau.

Ce n'est donc point dire trop que d'appeler, par une alliance de mots inévitable, une *critique inconsciente*, cette condition dont profite l'orateur. Il n'est pas besoin d'établir par une démonstration à part que le bénéfice de ces garanties lui fait radicalement défaut, lorsqu'il passe de la parole à la composition écrite. Au lieu de ressentir d'une façon incessante l'influence visible de ce goût et de ce jugement extérieurs, sans avoir d'autre peine à prendre que celle de s'y abandonner en toute confiance et en toute docilité, il est mis en demeure d'imaginer de lui-même, par une évocation intérieure, les appréciations et les impressions éventuelles de cette critique absente. Ce travail demande un notable effort de la pensée, et un effort d'autant plus difficile, en l'absence d'un auditoire, que cet auditoire n'exerce pas seulement sur l'orateur une critique qui l'avertit, mais encore lui communique, contrairement à la méprise des frayeurs vulgaires, une inspiration qui l'anime et qui le soutient.

Le fait de paraître en public produit, suivant les circonstances, des effets bien opposés sur l'âme de celui qui parle. Pour quiconque n'en a jamais fait l'essai, rien n'est plus redoutable que la pensée de monter à cette tribune, de devenir ainsi tout d'un coup le point de mire de tous les regards, d'entendre sa propre voix s'élever seule au milieu du silence de l'assemblée. Cette perspective suffit pour causer aux âmes une telle appréhension, que beaucoup d'hommes ont renoncé à parler, faute de prendre sur eux ce premier acte d'audace. Il y a là un



effet qui n'est pas seulement moral, mais dans lequel il entre une part incontestable d'émotion physique. Les natures les plus fermes ne sauraient s'y dérober tout à fait, et l'expérience la plus consommée ne vient pas à bout d'en affranchir les vétérans. J'ai connu un professeur de Sorbonne que de longs et légitimes succès auraient dû mettre à l'abri de telles craintes, et cependant, me racontait-il, même dans les derniers temps de sa vie et à l'époque de ses triomphes les plus éclatants, il ne montait jamais dans sa chaire sans qu'un frisson parcourût ses membres et qu'un nuage passât devant ses yeux. Il y a là, en effet, un moment terrible. Ce vaste auditoire qui se dispose au recueillement, le silence qui se fait parmi cette foule comme dans la nature aux approches de la tempête, ces regards ardents qui, le soir, semblent se multiplier à l'éclat des lumières, tout concourt à donner le vertige et à rendre impuissant et muet le plus maître de lui.

Cette anxiété de l'orateur se dénoue à la façon de toutes les grandes crises morales. Si celui qui parle se laisse accabler par sa propre épouvante, c'en est fait de lui. Il ressemble alors à ces nageurs inexpérimentés qui se débattent avec des gestes convulsifs et ne font que hâter leur disparition dans l'abîme.

Au contraire, s'il domine ce premier moment de terreur, si le sentiment de la difficulté ne fait qu'augmenter en lui l'effort de la lutte, il se produit alors un phénomène tout contraire à celui qui vient d'être signalé. L'âme éprouve cette réaction sa-

lulaire qui la rend parfois si vaillante dans les plus pénibles tentations : tout en souffrant et en combattant, elle a trouvé dans cette épreuve même un nouveau ressort, une augmentation et un déploiement de ses forces. Cette inspiration qui vient de l'auditoire et de l'instante nécessité de se tirer d'affaire avec lui va si loin, qu'il n'en faut pas davantage pour donner de la valeur, de l'énergie et du mouvement, même à des esprits singulièrement médiocres. Ces intelligences, relativement inférieures, empruntent ainsi aux circonstances certaines qualités de combat. Leur éloquence ne se tiendrait peut-être pas debout, si elle n'était surexcitée et maintenue par l'auditoire qui lui fait face et la stimule en quelque sorte par la stricte nécessité de ne point rester court.

Cette action tout extérieure de la présence humaine sur celui qui parle est particulièrement visible dans les entretiens vulgaires. Si vous voulez jouer un bon tour au sot ou au mal-appris qui vous interrompt, votre vengeance est bien facile : il suffit de vous taire vous-même et de l'abandonner à sa propre incapacité. C'est un ruisseau qui fuit silencieusement ; il ne fera de bruit que si vous mettez un caillou en travers, ou si vous creusez un petit trou dans lequel l'eau tombe en passant, pour en rejaillir et reprendre sa course. Ce pauvre interlocuteur qui paraissait si empêché par vos interruptions et vos répliques, y trouvait au contraire un soulagement et un secours : la contradiction servait tout à la fois d'excitant à ses pensées et de lien à ses paroles. Dès que cet appui du dehors vient à lui manquer, toute son éloquence

s'écroule et péricite d'une ruine instantanée. Les esprits médiocres, encore bien qu'ils ne s'avisent guère d'analyser ce qui se passe en eux, ne laissent pas ici d'être avertis par une espèce d'instinct : ils sentent qu'ils ne peuvent pas naviguer seuls ; et comme la barque qui va sombrer, ils jettent, pour se soutenir, leur grappin d'abordage sur le navire ennemi : c'est à leur adversaire qu'ils doivent de ne point aller à la dérive et de ne point couler à pic.

On n'insistera pas plus longtemps sur ces conséquences et sur ces observations. Visiblement, l'homme qui s'est fait, par une longue pratique, une routine commode de la parole, se sent bien dépaycé, lorsqu'il se retrouve tout seul en face de ce papier silencieux. Il éprouve alors, par un singulier effet de contraste, cette même émotion que le contact des grands auditeurs communique aux orateurs inexpérimentés. En l'absence de tous les excitants extérieurs auxquels il s'était accoutumé, sans un regard qui l'interroge, sans un mouvement de tête qui l'approuve, sans un applaudissement qui le récompense, il lui semble qu'il parle dans le vide, qu'il interpelle le néant et qu'il ne trouve rien à lui dire. Le loisir dont il dispose pour méditer ses jugements et pour arranger ses phrases, tourne contre lui ; ce loisir se change en une espèce de torpeur et de demi-sommeil dont il n'a pas l'art d'user ni le courage de sortir. C'est ainsi que son papier demeure intact ; et si quelque heureuse velléité lui dicte un commencement dont il pourrait tirer parti, il ne tarde pas à retomber sur lui-même, faute d'un auditeur qui l'écoute ou d'un adversaire qui le contredise.

L'homme qui parle n'est donc point l'homme qui écrit, pas plus que l'homme qui écrit n'est l'homme qui parle. Il y a là deux éducations à faire, et rien n'explique mieux l'insuffisance constante des orateurs, que l'obstination avec laquelle on s'entête à les préparer par des méthodes qui doivent être appliquées exclusivement aux écrivains.

#### CHAPITRE IV.

LA DIFFÉRENCE DU STYLE ÉCRIT ET DU STYLE PARLÉ,  
PROUVÉE PAR LES DIFFÉRENTES SORTES DE DISCOURS.

La confusion entre l'art d'écrire et l'art de parler est tellement universelle et tellement opiniâtre, les préjugés ont établi, à cet égard, une pratique si constante et si autorisée, qu'on ne saurait prouver le contraire avec trop de force.

On vient de montrer, par une étude psychologique et en quelque sorte intrinsèque de l'orateur et de l'écrivain, qu'au regard des procédés de l'esprit et quant à l'usage que chacun est appelé à faire de ses propres facultés, rien n'est plus différent que les deux opérations mentales d'où résultent : d'une part la composition écrite, de l'autre le discours.

Considérons maintenant, non plus les actes mêmes de l'esprit, mais les résultats auxquels ces actes aboutissent, les produits littéraires dans lesquels ils s'incarnent, les œuvres par lesquelles ils se traduisent. Nous retrouverons, par cette voie nouvelle, la confirmation des mêmes vérités, et nous pourrons, une

fois de plus, apprécier l'intervalle qui sépare la forme parlée et la forme écrite de notre pensée.

A cet effet, nous examinerons tour à tour :

1° les improvisations dont la sténographie fait des discours écrits ;

2° les compositions écrites dont la lecture a la prétention de faire des discours ;

3° les développements improvisés que la plume remanie après coup, pour leur donner la consistance et les qualités d'un travail écrit.

Un discours est prononcé : il est saisi par la sténographie, puis reproduit par l'impression.

Réservez, pour les examiner plus loin, les œuvres oratoires, remaniées, réduites, complétées sur la version sténographique, jusqu'à devenir un second discours différent de l'improvisation première. Il arrive tous les jours, avec notre besoin famélique de publicité, avec cette curiosité irritante qui demande à tout prix à se satisfaire, que les paroles sont saisies au vol, reproduites toutes vivantes, et jetées en pâture à des centaines de mille d'auditeurs nouveaux.

Rien n'est plus fréquent, en pareil cas, que de voir se produire sur toute la ligne une immense déception. « Quoi ! » s'écrie-t-on à l'envi, « voilà donc cette harangue dont on faisait tant de bruit et qui a trans porté d'enthousiasme toute une assemblée ! Voilà » par quelles médiocres tirades les âmes ont été » conquises et les suffrages emportés ! Comment n'a-t-on pas vu la ténuité de ces argumentations et la » passion de ces jugements ?... »

Les personnes qui parlent ainsi ont complètement raison au point de vue où elles se placent.

Un lecteur, j'en demande pardon à celui qui parcourt présentement ces lignes, un lecteur est toujours un peu revêche et un peu grincheux ; il ne prête qu'à demi son âme à l'écrivain ; dans tous les cas, il ne pousse point la bonne volonté jusqu'à aller au-devant de lui. Il ressemble à ces voyageurs stricts et rigoureux qui, après être convenus d'un certain prix pour se faire voiturer d'un endroit à un autre, entendent bien ne point mettre pied à terre et ne pas descendre du carrosse, dans quelque passe que celui-ci puisse se trouver. Ils tiennent, selon leur droit, à en avoir pour leur argent. Tout de même le lecteur qui s'attelle à dévorer cet alignement de colonnes ou cette suite de pages, ne vous tient pas quitte de sa prétention légitime à y trouver le dédommagement de son labeur. Comme il est de sang-froid et comme la réflexion s'exerce chez lui dans toute sa plénitude, à l'abri du spectacle et des distractions du monde extérieur, il ne se déclarera pas satisfait, pour rencontrer par intervalle les traces plus ou moins vives d'une pensée noyée dans une dilution de phrases allongées et parasites. Il lui semble que cette prétendue éloquence sonne creux, et qu'il y a dans toute cette affaire d'un côté plus de prétention que de succès, et de l'autre plus d'indulgence que de justice.

Cet effet produit par l'improvisation pétrifiée, est tellement naturel et tellement inévitable, que les vrais auditeurs eux-mêmes ne peuvent pas venir à bout de s'en défendre. C'est en vain qu'à l'assemblée

ils ont frémi, pleuré, pâli ; c'est en vain qu'ils ont senti passer en eux ce frissonnement particulier que produit sur les âmes le grand souffle de l'éloquence ; lorsqu'ils reprennent dans leur journal, sous la forme immobile de la prose typographique, ces mêmes périodes qui les avaient bien et dûment transportés, ils les trouvent incolores, insipides, et semblables à cette fleur coupée qui a perdu tout à la fois son éclat et son parfum. La déception est si grande, elle va si loin, que l'auditeur enthousiaste de la veille, devenu le lecteur récalcitrant du lendemain, finit par considérer sa propre admiration comme une faiblesse dont il rougit et comme une erreur dont il se rétracte. Lorsqu'il se remémore l'effet produit, l'émotion des cœurs, les applaudissements de l'auditoire, il en est à se demander si tout ce triomphe n'a pas eu d'autre cause et d'autre raison d'être que le vain bruit de ces paroles sonores ; et, par un effet de réaction bien naturel, brûlant de ses propres mains ce qu'il avait adoré, il est le premier à dénigrer le discours dont il avait fait l'éloge, dùt-il compromettre ainsi l'infaillibilité de son propre jugement.

Un peu plus de réflexion nous préserverait de ces appréciations exagérées, et, en nous les expliquant, nous garantirait de nos propres variations. En sommes-nous donc à apprendre que, dans l'éloquence parlée, une notable partie de la pensée de l'orateur se traduit par ses gestes, par l'inflexion de sa voix, par l'expression de sa physionomie ? Celui qui écoute n'a pas seulement devant les yeux, comme le lecteur, une expression adéquate et abstraite de la pensée,

rendue par des signes grammaticaux ; il lui est donné, dans une certaine mesure, d'éprouver des jouissances musicales et dramatiques, telles que les suggèrent l'harmonie et la variété des poses, les inflexions et les cadences de l'accent, les retards ou l'accélération du débit. L'attention prévenue et encouragée par ces moyens accessoires, n'a plus besoin de la même continuité et de la même intensité ; elle s'exerce dans des conditions plus élémentes, et si par hasard il lui arrive de se distraire ou de se reposer en route, elle retrouvera, au courant du discours, sous d'autres aspects, ce qui lui avait d'abord échappé sous une première forme. La conclusion le lui remettra en mémoire ; le résumé le lui représentera, sans se rebuter, une seconde, une troisième, une quatrième fois ; et comme les variations de ce même motif sont toujours nouvelles, toujours agréables à entendre, l'auditoire ne s'en lassera point ; s'il s'aperçoit de la répétition, ce ne sera que pour y applaudir.

L'écrivain, comme on le sait et comme nous l'avons tous éprouvé, ne pourrait pas se permettre de semblables complaisances ni se donner des licences pareilles. Il n'est plus en présence d'une assemblée qui l'excuse par ses approbations et qui l'absolve par ses applaudissements. Il lui faut subir les rigueurs du tête-à-tête et comparaître devant le lecteur, lequel, dans sa sentence sans appel, est tout à la fois juge et partie. Il faut que le texte de l'auteur remplace cette orchestration et tienne lieu de tout cet appareil. Il n'y a plus rien qui occupe, pour le regard et pour l'oreille, les intervalles de ces longueurs. Au lieu d'y

trouver un agréable repos, on n'y sent plus qu'un vide insupportable ; et comme une attention toujours présente et toujours éveillée n'a pas manqué de saisir la pensée de l'écrivain du premier coup, on se demande avec impatience et avec une sorte d'irritation pourquoi il s'avise d'y revenir et d'y insister. On n'a plus la justice de se dire qu'on a sous les yeux une parole improvisée, et non pas un travail de rédaction.

Je pense que ces remarques suffisent pour marquer une fois de plus la différence qui existe entre l'improvisation et la composition. Cette différence est telle, comme on le voit, que le discours improvisé devient très-difficile à supporter à la lecture : il lui manque cet achèvement et cette précision qu'on exige du style imprimé.

Cette même différence ressort d'une façon non moins décisive d'une autre analyse à laquelle nous allons procéder, l'étude de l'effet produit par une pièce d'éloquence écrite, dont on vient donner lecture, sous prétexte de prononcer un discours.

Il y a ici deux hypothèses possibles.

Ou la personne qui est censée parler s'est donné la peine d'apprendre exactement par cœur jusqu'aux points et aux virgules de sa pseudo-improvisation ; ou elle prend franchement son parti et tirant de sa poche le manuscrit prévu et stéréotypé, elle en donne tout bonnement lecture, sans avoir recours à aucun artifice qui tente de le faire passer pour de l'improvisation.

Pour être suffisamment prudent, on ne devrait parler de cette façon de se tirer d'affaire qu'avec une réserve extrême. C'est aujourd'hui, en effet, un des moyens

le plus généralement employés. J'ai entendu traiter d'orateurs et louer à ce titre des gens qui de leur vie n'avaient improvisé pendant le court espace d'une demi-heure. Je dirai plus : cette récitation, plus on moins dissimulée, finit par devenir la conséquence et la consécration inévitable de la *parlotte* moderne.

Il est heureux que l'auditoire, par une complaisance que j'admire sans être le moins du monde tenté de l'imiter, se soit habitué à ce genre de déclamation écrite, et que, faute de mieux, il veuille bien s'en contenter. La vérité est que rien n'est plus monotone, rien n'est plus difficilement supportable. C'est en vain que l'auteur a écrit cette dissertation d'un style lâche et mou, en vain qu'il y a mis plus de mots encore que de pensées : en dépit de la langueur et de la négligence préméditées de son esprit, il n'a pas laissé malgré lui, de se plier aux conditions invincibles de la prose écrite : chaque phrase, chaque terme y présente un sens propre : la pensée s'y développe dans des conditions abstraites, sans aucun rapport avec la fortune des circonstances et l'incidence des événements. L'orateur prétendu n'a point la ressource de reprendre sous une forme nouvelle la période interrompue par la retombée d'une porte, par la survenance théâtrale de quelque personnage à fracas : il ne saurait abrégé par une sorte de resserrement invisible, pour faire tenir, grâce à cette contraction habile, un trop long discours dans le même espace de temps. S'il a au contraire plus de loisir et que les heures lui soient mesurées avec moins de parcimonie, il ne lui est pas possible non plus de mettre à profit cet avantage du temps. Sa pensée n'est point

ce métal malléable qui s'écoulerait dans toute l'ardeur de sa fusion, mais bien plutôt cette cire refroidie dans les limites étroites d'un moule, et dont on ne saurait plus changer la forme ni grossir les dimensions sans rendre du même coup tous les traits méconnaissables. Il n'est pas jusqu'au vrai discours dont cette lecture a été précédée ou doit être suivie, qui ne tende à dépayser l'auditoire et à lui faire trouver moins heureux le ton de cette éloquence si longuement préparée. Par exemple, on ne succède point impunément à un orateur qui viendrait d'obtenir un succès de larmes. Il n'est absolument pas possible alors, d'aborder son sujet sur un ton lesté et enjoué. En pareil cas, les tirades écrites et retenues de mémoire manquent singulièrement d'à propos : elles ne se bornent pas à détonner, elles choquent ; au lieu de conquérir les auditeurs, elles les froissent.

Sans mettre les choses au pire et sans se jeter à plaisir dans des suppositions pénibles pour cette éloquence de mémoire et de récitation, il n'en demeure pas moins, comme impression générale, que ce genre d'exposition orale laisse toujours le public dans une inévitable froideur. Il sait qu'il s'assied à une table banale et que le festin n'avait point été préparé pour lui. C'est lui-même qui en est réduit à se faire sa part et qui en prend ou qui en laisse à sa guise, comme on pourrait le pratiquer dans un repas de restaurant. Cette impression de monotonie et d'uniformité est si fatale et si irrésistible, que le talent le plus consommé, les ressources les plus extraordinaires de l'esprit ne suffisent point pour en préserver. On ne blessera assu-

rément aucune susceptibilité, en répétant après tant d'autres que l'éloquence académique a quelque chose de tendu, de pénible, et, s'il faut aller jusque-là, d'un peu ennuyeux. Cependant, j'en appelle à tous ceux que rassemble sous la glorieuse coupole de l'Institut la solennité d'une réception à l'Académie Française. C'est là, et non pas ailleurs, qu'il faut vraiment chercher ce *tout-Paris*, dont parlent si légèrement et si hors de propos les journalistes et les *reporters* du boulevard. Ce n'est plus là, comme aux premières représentations des petits théâtres, le monde de la débauche, de l'argent et de l'oisiveté, mais les restes encore survivants de cette société polie dont on écrivait, au commencement de ce siècle, la charmante histoire, ce public athénien, à l'intelligence vive, au goût exquis, à l'admiration tout à la fois rapide et difficile, et dont les impressions les plus fugitives ont la même valeur esthétique que les jugements littéraires les plus longuement motivés.

Il est permis de prendre pour un arrêt le sentiment d'un tel auditoire. Or, il n'est pas douteux que les discours ainsi entendus sont toujours beaucoup mieux goûtés et beaucoup mieux appréciés à la lecture solitaire qu'à l'audition publique. Le premier besoin qu'on éprouve, au sortir de ces grandes solennités, est celui de prendre le journal du soir dont la composition était faite d'avance, pour relire, à deux ou trois heures d'intervalle, ces mêmes pages qu'on vient d'entendre débiter cependant avec toute la recherche et toutes les ressources de l'art le plus exquis. Il y a plus : quels qu'aient pu être le charme de la

diction, la grâce du geste, la séduction de la voix, quelque appui qu'aient pu prêter au sens ou aux intentions les mouvements, les murmures, les applaudissements de l'auditoire, on ne laisse pas de découvrir sur le papier bien au delà de ce qu'on avait pu saisir durant la séance. Chacun des mots employés par le récipiendaire a un sens tellement précis et tellement profond, il est choisi avec tant de soin et employé avec tant d'art que, pour le goûter dans sa plénitude, il ne saurait suffire de l'entendre prononcer au passage, dans le courant non interrompu de la phrase. Celui qui veut rétablir pour lui-même le sens exact de ce discours et le conquérir pour ainsi dire tout entier, est bien obligé d'apporter à le lire et à le pénétrer, un temps et un effort proportionnés à ce qu'a demandé sa composition. Il se passe donc ici pour le discours, écrit d'abord dans le silence du cabinet et lu ensuite en présence d'un auditoire, exactement le phénomène inverse de celui que nous avons constaté pour le discours sténographié. Tandis que ce dernier perd assez à la lecture, pour y paraître vulgaire, médiocre, insupportable même, l'éloquence récitée reprend ses avantages sur le papier ; elle s'y débarrasse de cette allure d'indifférence et de monotonie dont le public est tenu de supporter l'inconvénient, et elle s'enrichit à loisir de tout ce que l'aisance de la réflexion y ajoute.

Il est donc constant que, même dans des circonstances absolument supérieures, un discours écrit, tel qu'on n'en pourrait ni souhaiter ni imaginer de meilleur, ne saurait cependant remplir l'office du discours

parlé. Il lui manque, avant tout, cette espèce de diffusion, cette flexibilité du tissu qui le rend plus facilement perméable à l'attention. L'auditoire peut sans doute rendre justice au mérite de l'écrivain, mais il n'y sent point en action les qualités propres de l'orateur, et il est sous-entendu que ce même homme, si disert avec le secours de son papier, aurait toute une expérience et peut-être toute une éducation à faire, s'il entreprenait de s'aventurer au delà de son écriture.

Enfin, après avoir tour à tour considéré l'improvisation reproduite par la sténographie et le discours débité sur le manuscrit, nous avons encore à présenter une dernière observation, pour marquer d'un trait plus profond et plus décisif l'intervalle qui sépare la rédaction écrite de la parole vivante.

Où l'on voit surtout que ces deux modes de conception et d'expression de la pensée ressortent pour ainsi dire de deux régions différentes de l'esprit humain et comportent l'emploi de facultés diverses, c'est surtout lorsqu'il s'agit, pour un auteur, de donner au public, sous la forme durable d'un volume, les harangues, les sermons, les discours, qu'il a pu avoir l'occasion de faire entendre. Pour peu qu'il ait quelques connaissances littéraires, et surtout quelque goût critique, il ne se fera pas la moindre illusion sur les conditions de succès que requiert le style d'un volume, comparé à l'enthousiasme momentané qu'entraîne une improvisation. Il n'a pas besoin de faire ici aucune expérience, ni de vérifier sur un lecteur l'espèce d'ennui, de langueur et de lassitude, qu'en-

traîne inévitablement la reproduction photographique du plus heureux de tous les discours.

Il sait, sans avoir besoin d'être plus amplement averti, que, pour mettre son improvisation en état de paraître avec quelque convenance et avec quelque espoir de succès devant un public de lecteurs, il y a tout un travail à recommencer. Le débit ne sera plus en mesure de faire accepter aucune négligence ; le nouvel auteur ne pourra plus excuser une incorrection par un sourire, achever une réticence par un geste, revenir sur une erreur, désavouer un excès, réparer un désordre. Le critique qui tient dans ses mains le volume, réclame d'avance de l'auteur tous les bénéfices du sang-froid avec lequel il a appartenu à cet auteur de procéder ; il attend qu'on lui reproduise par une impression purement esthétique la jouissance plus vulgaire qu'il aurait sans doute éprouvée s'il lui avait été donné de faire partie de l'auditoire.

Chacun sait que les grands discours de l'antiquité dont nous faisons notre étude et notre admiration quotidienne, ne sont point du tout ceux que le peuple de Rome ou d'Athènes a en effet entendus. Démosthènes et Cicéron, pour ne parler que des deux plus grands orateurs, se sont donné la peine de reconstruire pour le public les discours que la main des scribes était chargée de propager. Lorsque Phocion raillait Démosthènes parce que ses discours sentaient, disait-il, l'huile de la lampe, c'était là très-certainement une allusion à ce travail ultérieur au moyen duquel le grand orateur s'efforçait de donner à ses

véhémentes improvisations cette attitude sculpturale et cette physionomie marmoréenne, sous lesquelles ils apparaissent comme une statue de Phidias ou de Praxitèle, aux regards éblouis de la postérité. Nous sommes trop au courant des habitudes de l'Agora, nous connaissons avec un trop grand détail les circonstances dans lesquelles furent prononcées les Olynthiennes ou les Philippiques, pour ne pas savoir de science certaine que les nécessités instantes de la politique n'ont jamais laissé à Démosthènes le loisir d'une longue préparation. Ces réunions populaires étaient bien autrement impérieuses que nos assemblées politiques où, malgré la désuétude de plus en plus marquée des vieilles habitudes de la courtoisie parlementaire, on consent pourtant encore à remettre au lendemain une interpellation trop inattendue, ou une réponse trop difficile. La démocratie grecque n'entendait point à de pareilles complaisances : il fallait se montrer prêt à tous les assauts ; et lorsque nous lisons cette admirable prose attique, aussi égale à elle-même dans le genre délibératif que dans le genre judiciaire, nous comprenons sans qu'on nous le dise, que nous avons sous les yeux une pièce d'éloquence composée à loisir, et non point le cri qui s'est échappé des lèvres frémissantes de l'orateur au milieu des ardeurs de la mêlée.

Au reste, à défaut de l'évidence qui résulte des raisonnements, nous avons encore, pour nous convaincre, l'attestation des témoignages historiques. Nous connaissons tous l'exclamation de Milon, alors que Cicéron lui fit passer à Marseille un exemplaire



de la harangue fameuse qui porte son nom : « Si tu » avais ainsi parlé, ô Tullius, je ne mangerais pas » ici d'aussi excellentes barbues ! » Milon se souvenait de la défaillance éprouvée par l'orateur latin, à la vue des armes qui hérissaient le prétoire, défaillance qui suffit pour empêcher le discours de son défenseur et pour perdre sa cause. L'éloquence classique y a gagné une des plus belles harangues dont un apprenti rhéteur puisse enrichir sa mémoire et admirer la composition.

Ce phénomène de la recomposition du discours dans des conditions toutes différentes de perspective et de loisir, n'est pas toujours aussi apparent et aussi complet dans notre monde moderne. Il y a, dans les temps où nous vivons, un besoin si avide et si frénétique de publicité, que les lecteurs de journaux, impatientes de savoir ce qui a pu se dire, ne veulent plus attendre, ni laisser à l'orateur le loisir de se corriger. Il faut avoir une fermeté robuste, lorsqu'on est appelé à prendre la parole en public, pour résister à cette horrible anxiété, à cette émotion poignante que vous cause le grincement de la plume du sténographe. Vous sentez trop bien que vous vous échappez en quelque sorte à vous-même, que votre pensée, que votre parole s'élèvera contre vous, que vous cessez d'en être le maître, qu'elle va se trouver tout d'un coup dispersée aux quatre vents du ciel, et que dans dix ans, on viendra la remettre vivante devant vos yeux ou la faire retentir toute palpitante à votre oreille.

L'orateur moderne n'a donc plus d'autre ressource,

pour communiquer à cette parole qui doit être lue, quelques-unes des qualités du style écrit, que de la rhabiller et de la rajuster sur des épreuves d'imprimerie. Il faut que, pendant les courts instants que lui permet le prote, il remette ses phrases sur pied, émonde les redondances, remplisse les vides, rattache les transitions. Toute cette besogne s'accomplit avec cette puissance, cette intensité, cette énergie intellectuelle qui est la marque distinctive de l'esprit moderne. Les anciens avaient sans doute la spontanéité plus rapide et l'inspiration plus complaisante ; mais nous prenons singulièrement notre revanche lorsqu'il s'agit de la réflexion. Là il nous est donné d'accomplir avec une rapidité et une sûreté de main que les anciens n'auraient pu égaler, un travail de révision semblable, malgré cette hâte, à celui dont ces maîtres de la parole se donnaient le loisir. Les abonnés qui reçoivent les débats officiels de nos chambres savaient toujours quand M. Thiers avait parlé, cet homme d'État ayant l'habitude de recomposer ses discours sur les premières épreuves, de la même façon que Balzac écrivait un second roman sur les vastes marges des feuilles où le premier était imprimé en *placards*.

Au reste, le temps est loin d'être mesuré partout d'une façon aussi rigoureuse et aussi étroite. En dehors des assemblées parlementaires, l'orateur qui se fait entendre dans la chaire, dans une réunion scientifique, dans un comice agricole ou dans telle autre réunion qu'on voudra imaginer, se ménage quelques jours pour donner à son improvisation une forme

moins instable et plus satisfaisante, pour la mettre en état d'être lue alors qu'elle ne peut plus être écoutée.

C'est ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, que beaucoup de sermons de nos jours, parmi les plus éminents et les plus durables, prennent le temps nécessaire pour donner au public, sous la forme d'un volume définitif, les développements qu'ils ont présentés du haut de la chaire, dans quelque station d'Avent ou de Carême. Ils mettent alors résolument en pratique la célèbre maxime que le temps ne fait rien à l'affaire, et, tout en gardant en apparence les formes souples et familières de la parole, ils ne laissent pas de viser aux conditions plus strictes et plus résistantes de la composition littéraire. Ce qu'on dit ici des sermons, on pourrait le répéter au même titre, d'autres orateurs encore. Nous connaissons tous, ces toasts refaits dans le cabinet après l'improvisation du dessert, ces discours prononcés dans les assemblées populaires et dont le texte paraît, une ou deux semaines après, dans un journal ou dans une revue. C'est incontestablement la même pensée, le même ordre et la même intention dans les idées, mais l'orateur qui n'est plus là pour animer son discours a tâché au moins d'y introduire les qualités qui peuvent compenser son absence.

Nous voici donc arrivés, au point où la logique de notre méthode nous conduit, à laisser de côté tout ce qui n'est point la parole elle-même. Nous avons fait jusqu'ici tous nos efforts pour la distinguer des autres expressions de la pensée. Nous avons plus particulièrement insisté sur la nécessité de ne point

la confondre avec le style écrit dont elle ne saurait en aucun cas être la reproduction ni l'effet. Nous croirions avoir gagné beaucoup, si nous avions pu débarrasser quelques-uns de nos lecteurs des préjugés dont on les a bercés et qu'on s'était efforcé de leur faire prendre pour une éducation de la parole. Si l'on est venu à bout de se convaincre avec nous du néant de cette prétention, et par conséquent de la nécessité d'avoir recours à des méthodes plus sûres, il ne reste plus qu'à aborder cette recherche, et qu'à demander à l'éloquence naturelle le secret de la reproduire, en même temps qu'à l'étude de la parole le moyen de la gouverner.

---

## LIVRE IV.

### ÉTUDE DE L'ÉLOQUENCE NATURELLE.

---

#### CHAPITRE PREMIER.

##### ANALYSE DE DIVERS EXEMPLES D'ÉLOQUENCE NATURELLE.

L'éducation classique qui peut tant pour le progrès de l'esprit, ne laisse point de troubler parfois nos idées et d'ôter à notre goût une partie de sa verdure et de sa spontanéité primitives.

C'est ainsi qu'en matière d'éloquence, nous nous laissons aisément circonvenir par les préjugés. Nous finissons par ne plus concevoir cet épanouissement de l'esprit humain autrement que sous la forme un peu apprêtée, un peu factice, il faut le dire, d'un discours préparé, d'un discours répondant à tous les mérites de convention et d'école auxquels nous nous sommes nous-mêmes essayés.

Il ne faut pas faire fi assurément de ces œuvres d'art où la nature se trouve si largement utilisée. Ce sont là des produits estimables, à l'effort et au succès desquels nous aurions bien mauvaise grâce de ne point rendre justice ; mais il ne faudrait pas que ces

compositions académiques nous rendissent insensibles aux saines et vigoureuses effusions de l'éloquence naturelle. J'accorde que telle personne ne se conforme pas d'une façon assez correcte et assez stricte aux règles de l'école ; mais je ne voudrais pas entendre dire d'elle, avec un ton de dédain et d'ironie, qu'elle ne sait pas parler. Je ne voudrais pas la voir elle-même si découragée et si peu confiante dans la fortune de sa propre improvisation, comme si le langage lui faisait défaut ou bien trahissait sa pensée.

Il arrive, au contraire, toutes les fois que ce prétendu incapable est mis en demeure de s'expliquer ou de se produire, toutes les fois qu'il se laisse aller à exprimer le sentiment qui l'agite ou le raisonnement qui le préoccupe, qu'il rencontre, avec un merveilleux à propos, la formule la plus concise ou la plus pathétique. L'orage des passions concentrées dans cette âme éclate en traits de feu qui frappent et qui éblouissent en même temps. Avant que l'âme se soit reconnue ou que la critique se soit prononcée, l'ébranlement gagne, l'admiration l'emporte, et les esprits vulgaires ou pédants qui, en dépit d'eux-mêmes, demeurent stupides à cette explosion, en sont réduits à se consoler, par une réflexion tardive et superflue : ils se disent qu'après tout ce feu d'artifice ne dure pas : il sort des ténèbres pour y rentrer, et laisse aux regards plutôt de l'éblouissement que de la clarté.

On ne saurait, particulièrement dans un livre consacré à la découverte logique d'une méthode con-

stante, méconnaître ce que ces appréciations ont de fondé, ni prendre contre l'éloquence régulière la défense intempestive de cette spontanéité un peu capricieuse. Les bonnes fortunes du hasard qui se prêtent à tout ne suffisent à rien, et il n'est absolument pas possible de faire face à toutes les exigences d'une situation par de telles rencontres oratoires.

Il n'en est pas moins vrai qu'on peut, par la pensée, isoler ce moment heureux et supérieur de l'embarras qui le précède et de la défaillance qui le suit. Il y a eu un instant unique et merveilleux, où cet orateur sans le savoir, a pris son vol jusqu'à toucher la faite; tout son malheur est d'avoir manqué, non point de vigueur pour s'élever mais de méthode pour se soutenir. Il n'a pas su garder son équilibre; il s'est laissé choir. Il est retombé bien au-dessous de lui-même, mais dorénavant, il ne faut plus qu'il vienne devant nous se plaindre de sa faiblesse ni gémir de son impuissance: ses facultés ont fait leurs preuves à l'insu de lui-même, et à cette heure d'inspiration, elles ont suffisamment montré de quoi elles étaient capables.

Chose étrange! L'homme se plaint de son esprit, alors que lui-même refuse de s'en servir ou néglige d'en tirer parti. Le phénomène de l'éloquence naturelle constitue, à vrai dire, une revanche évidente de la Providence contre notre ingratitude et notre lâcheté. L'individu le plus obscur, le plus illettré, le plus étranger au maniement des hommes et à la poésie, ne laisse pas d'avoir dans sa vie des moments où il atteint la plus haute puissance de l'expression.

Cette femme du peuple que vous parviendriez si difficilement à faire parler sur les objets étrangers à ses préoccupations et à son commerce, vient de perdre son unique enfant. Elle l'a vu mourir dans ses bras, après les tortures d'une longue et impitoyable maladie: ils ont pu, avant que la mort eût achevé son œuvre, échanger les suprêmes adieux, et la pauvre mère vous raconte les scènes solennelles des derniers instants. Elle décrit à ce propos la marche de la maladie, les progrès de la mort, la vaillance et les déchirements de cette jeune âme suspendue entre le regret de la vie et le désir de l'immortalité. A mesure que ces souvenirs se réveillent, cette âme maternelle se sent peu à peu entraînée au-dessus d'elle-même; elle suit à son insu, un mouvement ascensionnel, et, sans s'en être douté le moins du monde, elle arrive à des nuances de détail, à des finesses d'analyse, à des effets de pathétique que lui envieraient les dramaturges les plus consommés. Seulement, il ne faut pas, pour que cette éloquence éphémère aille jusqu'au bout des courts instants pendant lesquels elle fait explosion, il ne faut pas qu'elle ait la moindre conscience d'elle-même. Ces natures primitives ne sauraient supporter le regard de la réflexion. Elles ressemblent aux petits enfants qui se laissent voir sans vêtements et qui ne sauraient plus apparaître dans cette grâce pudique, le jour où ils s'aperçoivent qu'ils sont nus. On raconte que le célèbre acteur Talma, au moment où il confiait à la terre la dépouille mortelle de son fils bien-aimé, poussa un cri terrible et tel que cet effroyable déchirement peut l'arracher à des en-

traillles paternelles. Mais, comme Talma était habitué au plus haut degré à l'analyse de lui-même, il entendit en quelque sorte comme témoin cette note puissante et désespérée qui traduisait au dehors l'angoisse de sa tendresse, et, avec un singulier mélange de pensées et de sentiments, revenant par un retour subit à cette profession du théâtre laquelle était sa gloire et sa vie, il s'écria tout d'un coup : « Quel dommage que je ne puisse pas retrouver ce cri, et quel effet il produirait dans mon rôle de Néron ! »

Talma avait eu là une perception qui manque, il faut le dire, à tout le reste des pères, lorsqu'il leur faut confier au tombeau cette chair de leur chair et ces os de leurs os. En pareil cas, l'homme est hors de lui : il ne se possède aucunement ; il n'a point conscience de lui-même : c'est la spontanéité seule qui parle en lui ; et de même la femme qui vous décrit en termes si éloquents les derniers jours de celui qu'elle a perdu, n'a pas plus conscience de ses phrases que nous ne pouvons l'avoir d'une exclamation involontaire.

Il ne faut pas dire ici que cette éloquence naturelle s'explique par l'effusion du sentiment, mais qu'en dehors de ces mouvements pathétiques par lesquels elle est momentanément emportée, l'âme ne saurait retrouver cette même puissance d'improvisation involontaire. L'expérience est là pour fournir à l'observation des faits nombreux et quotidiens où le même phénomène se produit dans d'autres circonstances et par la mise en œuvre de facultés bien différentes.

Regardez par exemple cet homme qui, dans des

circonstances graves et périlleuses, se trouve tout d'un coup en butte à quelque accusation capitale, ou, pour prendre des faits moins rares et plus voisins de nous, s'entend faire à l'improviste des reproches imérités, dans le moment même où ces reproches deviennent le plus blessants pour son amour-propre et le plus compromettants pour son avenir

Sans doute il peut très-bien se faire que l'indignation, la surprise, la terreur, rendent muet l'innocent qui se trouve en face d'une accusation injuste ; il peut arriver que cette âme ne réagisse pas, et que, brisée, elle s'abîme dans son accablement ; mais, pour peu qu'il ne lui soit pas fait de violence, pour peu qu'elle ait la liberté de se faire entendre et qu'elle démêle la possibilité de convaincre, vous allez assister au même spectacle que vous avaient donné les lamentations de cette pauvre mère.

Cet esprit taciturne et enveloppé, incapable la plupart du temps, non pas même d'enfanter un raisonnement mais de le poursuivre, acquiert tout d'un coup une lucidité, une verve, une précision capables de faire envie à un dialecticien. Il discerne avec la plus ferme pénétration et exprime avec le plus rare bonheur tous les arguments qui peuvent lui être favorables : il prévoit avec une sûreté d'instinct que rien n'égale, les objections qui vont lui être posées, les réserves intérieures qu'on murmure contre son apologie, les impressions malveillantes qui pourraient survivre encore à ses démonstrations. Il trouve, avec une infaillible opportunité, le mot propre à opposer à chacune d'elles. A mesure qu'il sent fléchir la résis-

tance contre laquelle il s'anime, il redouble d'instances et de clarté. L'effort par lequel il a entrepris d'amener à l'évidence les esprits de ceux qui l'écoutent communique à tout son discours une vigueur littéraire et une précision analytique, que toutes les ressources de la rhétorique ne parviendraient pas aisément à reproduire et à égaler.

Il ne faut pas se méprendre sur le phénomène qu'on signale. Cet orateur de rencontre qui use avec tant d'aisance et de force des ressources les plus subtiles du raisonnement syllogistique, non-seulement ne s'est point donné la peine de s'y préparer par un travail quelconque, mais n'est pas même capable d'apercevoir par la réflexion la plus lointaine les idées et les arguments qui font la matière de son propre discours. Il les émet d'une façon absolument inconsciente sous l'empire de la nécessité qui le presse, de la même façon que l'âme exhale sa plainte sous le poids de la douleur qui l'accable. Il y a là une improvisation des facultés discursives, absolument semblable, quant à ses effets, à l'inspiration qui vient du sentiment.

Nous pouvons prendre encore un exemple, et celui-là sera le dernier.

Combien de fois n'avons-nous pas vu un homme chercher à obtenir d'un autre homme une résolution favorable et un consentement actif à ses desseins ? On peut dire que ce phénomène se produit à tous les degrés et dans toutes les circonstances de la vie. Le petit enfant met un art exquis et la plus ingénieuse adresse à surprendre la volonté du papa et de la maman : la jeune fille, qui veut être gracieuse à

propos pour vaincre chez ses parents quelque résistance de la raison, déploie les plus charmantes ressources pour prévenir et pour déconcerter le refus qu'elle redoute. Dans une autre sphère, lorsqu'il s'agit de l'intérêt plus misérable d'un paiement à retarder, d'une somme d'argent à obtenir, d'un bénéfice à réaliser, vous êtes souvent étonné de la verve et de l'inspiration que le marchand trouve dans le stimulant de son intérêt. Un homme du peuple qui en veut décider un autre, qu'il s'agisse d'un mariage à conclure, d'une affaire à entreprendre, d'un lien à briser, en un mot de tout ce qu'on peut vouloir au monde, trouve dans la violence même de son désir et dans la confiance de sa volonté, des arguments d'une portée extraordinaire. Il analyse et discute avec une véritable capacité philosophique les différents motifs d'actions dont il a la ressource de s'armer ou dont il est dans l'obligation de se défendre. Il arrive alors à une finesse de perception telle, que le plus profond moraliste serait peut-être bien empêché s'il entreprenait, par des procédés psychologiques, d'arriver jusqu'à ces profondeurs du cœur humain. Il démêle avec la plus rare assurance l'effet de chacune de ses raisons ; il en mesure la portée ; et lorsqu'il s'aperçoit de leur peu d'efficacité, il change aussitôt son ordre de bataille, et retourne avec un grand à propos à des motifs faits pour être mieux goûtés. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que tout cet artifice est sans aucune préméditation : l'orateur improvisé est tout entier à l'entreprise qu'il poursuit, aux sentiments qu'il a besoin de faire comprendre, à la résolution qu'il voudrait

arracher. C'est cet état moral, cette espèce de fermentation intérieure, qui devient la force motrice et continue de tout son discours. Il porte en lui-même une impulsion à laquelle il obéit, et c'est sous l'empire de cette obsession invisible qu'il parle, à la façon de la pythonisse quand le Dieu du destin la forçait à ouvrir la bouche.

Ce n'est point sans dessein qu'on a choisi pour y appeler tour à tour l'attention du lecteur, les trois exemples qu'on vient d'analyser l'un après l'autre : la mère qui prononce le douloureux panégyrique de son fils, l'innocent qui faussement soupçonné repousse de toutes ses forces une accusation injuste, l'homme ardent et passionné qui poursuit la conquête des âmes dans l'intérêt de son entreprise. Il ne faut pas beaucoup de réflexion pour reconnaître qu'on se trouve avoir, dans ces trois échantillons de l'éloquence à l'état natif, des spécimens de ce qu'on appelle dans les classes le genre démonstratif, le genre judiciaire et le genre délibératif. Le discours de cette mère peut, à bon droit, être considéré comme une oraison funèbre naïve ; la résistance opposée par un accusé présente exactement les allures et remplit l'office d'un plaidoyer ; et finalement l'effort tenté par un homme pour s'emparer de la volonté d'un autre homme, représente le dessein de toute délibération politique.

Il est donc établi, sans autre donnée que celle de l'expérience, que tout homme porte au dedans de lui une éloquence naturelle à laquelle il est lui-même plus étranger que personne. Elle repose ainsi à l'état latent et dans un sommeil si profond, qu'elle ne prend

pas même la peine de répondre aux sollicitations qu'on lui adresse dans les circonstances ordinaires de la vie. Il faut que la nature tout entière de l'homme soit secouée et ébranlée, pour qu'elle renonce à cette torpeur et qu'elle sorte de cet assoupissement. Alors, sous l'empire souverain de ces causes exceptionnelles, les facultés semblent entrer en jeu d'elles-mêmes, et encore bien que l'homme n'assiste pas au spectacle de sa propre éloquence, de la même façon que Talma entendait le cri de sa voix, il n'en laisse pas moins échapper, dans un langage extraordinaire pour lui-même, des paroles et des accents qui deviennent une véritable transfiguration de sa pensée.

## CHAPITRE II.

QUE L'ÉLOQUENCE NATURELLE EST ESSENTIELLEMENT  
INTERMITTENTE, ET POURQUOI.

L'éloquence naturelle éclate tout d'un coup, à l'insu même de l'orateur. Elle s'interrompt aussi malgré lui, et, en dépit des efforts de la bonne volonté la plus sincère, il ne lui est point possible ni de retrouver à commandement son inspiration, ni même de poursuivre son discours un instant suspendu. C'est là sans doute une des infériorités les plus manifestes de l'éloquence d'improvisation. On ne peut pas compter sur elle. Voilà pourquoi ceux-là mêmes qui, à l'occasion, feraient éprouver à un auditoire de véritables éblouissements, se trouvent fondés à dire qu'en effet ils ne savent point parler.

N'est-il donc pas possible de surprendre, au fond de l'âme, le secret des mystères de la parole? Si nous pouvions nous rendre compte de ses éclairs de la même façon que le physicien explique les combinaisons d'où naît la foudre, il nous serait peut-être donné, à nous aussi, de transformer ses explosions en une lumière, et de régulariser en un courant continu cette force instantanée.

Examinons donc de quelle façon se comporte l'éloquence naturelle, et quels phénomènes successifs elle offre au regard de l'observateur. L'interprétation de ces phénomènes suffira pour nous en révéler la loi.

Le premier caractère de l'éloquence naturelle est d'apparaître, la plupart du temps, d'une façon tout à fait inattendue, à tel point que, chez les auditeurs, la surprise l'emporte d'ordinaire sur l'admiration. Les esprits qui se révèlent de la sorte n'auraient jamais paru capables d'une telle transfiguration : rien ne faisait présager en eux cette puissance et cet éclat. Souvent même l'éloquence naturelle se produit d'une façon plus imprévue encore : elle n'a plus même besoin des grandes secousses et des grands ébranlements qui, dans une certaine mesure, suffiraient pour la motiver. C'est à propos de quelque circonstance moins considérable, de quelque événement moins douloureux, que cette âme déborde tout d'un coup. Cet orateur qu'on ne soupçonnait guère, a pris la parole au sujet de quelque incident médiocre et peut-être inaperçu ; sa phrase était hésitante et incertaine, son débit embarrassé, sa diction entrecoupée et confuse, et voilà que tout d'un coup, saisi par l'intérêt

qui le passionne, il oublie lui-même qu'il parle ; il se laisse aller tout entier au sentiment dont il est dominé ; et comme il a cessé tout à la fois de s'écouter et de s'entendre, il atteint sans coup férir une précision, une clarté, une grandeur dont il serait le premier stupéfait s'il lui était donné de s'entendre ou de se relire.

Malheureusement cette ardeur n'est point de longue durée et ce beau feu ne tarde pas à s'éteindre. L'éphémère orateur s'arrête de lui-même, excédé par sa propre fougue, ou s'interrompt, brisé et perdu sans retour par une interruption ou un repos.

Rien de plus curieux à observer chez l'homme du peuple, que ce phénomène étrange de la perte et de l'anéantissement de l'éloquence par l'excès de son propre effort. La parole retourne au langage d'action dans lequel elle s'abîme et s'anéantit ; les exclamations, les gestes, les coups continuent la véhémence du discours ; naturellement la parole humaine n'a plus rien à faire, lorsqu'elle se sent remplacée par la brutalité de ce langage physique.

Lorsque j'étais élève à l'École normale, j'avais au nombre de mes camarades un excellent garçon, plein de cœur et d'élan, mais que son éducation première n'avait guère familiarisé avec l'échange des idées tel qu'il se pratique dans le monde. En dépit de ses connaissances classiques, il était resté tout agreste et tout inculte : son puissant esprit, habitué à la ligne droite, éprouvait autant de peine à se retourner qu'un buffle ou qu'un rhinocéros. C'était ma joie maligne de voltiger autour de lui et de tirer à ses oreilles ces



pétards à l'aide desquels on excite les taureaux. Il commençait alors quelque tirade éloquente et impétueuse ; puis bientôt, interrompu, harcelé, empêché de s'abandonner à sa verve, il continuait sa phrase cicéronienne, en saisissant un dictionnaire que son courroux tout littéraire avait grand soin de jeter à côté de moi. Il prétendait *exprimer* ainsi son mépris de mes arguments, sur quoi notre pauvre ami Rigault, qui depuis est mort rédacteur des *Débats*, faisait observer avec raison que cette prétendue expression était insuffisante et peu variée.

On s'explique facilement ce qui se passe en pareil cas, dans le for intérieur d'une de ces natures prime-sautières et irréfléchies.

Cet homme du peuple reprend son fils des débordements où ce fils est tombé. Depuis longtemps le pauvre père supporte en silence des écarts qu'il déplore : il voit venir la honte et la ruine ; il sent qu'une ombre s'étend peu à peu sur son nom, et il lui a déjà fallu dévorer bien des fois des actes de résistance et de révolte, peut-être même d'indélicatesse et d'infamie. Il s'est fait violence ; il a résolu d'aller jusqu'au bout de la patience et de la douceur ; et voilà qu'une circonstance fortuite, peut-être du plus mince intérêt, a suffi pour mettre le père sur la voie des reproches et des injures. Son cœur ému s'ouvre comme par une blessure, et laisse échapper ses craintes et ses douleurs. Il voudrait arriver jusqu'à l'âme de son fils, l'étreindre et s'en emparer à jamais ; et en même temps il se représente ces fautes sur lesquelles il a versé tant de larmes, ces hontes dont il n'a pas encore pu accepter

l'affront. Il sent, à mesure qu'il parle, que jamais les torts de ce mauvais fils ne lui avaient apparus avec cette sombre clarté ; il démêle dans toute cette conduite des calculs odieux, d'exécrables hypocrisies, des réticences criminelles : son légitime courroux va en s'exaltant : les paroles se pressent sur ses lèvres, plus abondantes, plus impétueuses, plus pathétiques ; mais comme l'éloquence naturelle a des bornes, il arrive un moment, malgré l'extrême puissance de son inspiration, où ce flux de paroles ne suffit plus à la mise en dehors de l'âme ; le discours n'en traduit plus qu'une trop faible partie, et la force d'émotion qui s'agite au dedans de cet homme, impuissante à trouver son issue dans le verbe, se répercute sur les organes. Ces organes se mettent, eux aussi, de la partie, et vous voyez tout d'un coup le père qui se lève et qui, l'écume à la bouche, arrive sur son fils, le poing levé. Une fois qu'il l'a frappé, il redouble, et son emportement ne connaît plus de bornes. Au moment où sa colère trouve cette issue, il cesse le discours qu'il tenait : au lieu de paroles et de phrases suivies, on n'entend plus que des injures sous forme d'exclamations, que des cris sauvages ; toute l'activité intellectuelle qui cherchait à se traduire par un discours, redevient en quelque sorte bestiale ; il n'est plus question d'éloquence et plus même de langage humain.

Le même phénomène se produit toutes les fois que l'âme éprouve une émotion qui la passionne, et cette métamorphose de la pensée en une sorte d'action physique se reproduit suivant des lois à peu près iden-

tiques. Cette mère dont il nous est arrivé de parler plus haut et qui peint en termes si touchants et si émus les derniers moments de son fils bien-aimé, va succomber aussi à l'excès de sa propre inspiration. Après s'être représenté d'une façon gracieuse et poétique la première jeunesse de son enfant, après avoir rappelé en termes déchirants les différentes phases et le dénouement lugubre de sa maladie, il vient un moment où la douleur finit par l'emporter : les paroles ne peuvent plus sortir de sa bouche, les larmes inondent son visage, sa voix tremble, palpite et s'éteint. Alors, comme il ne manque jamais d'arriver, elle remplace d'instinct le discours qu'elle ne peut plus tenir par une pantomime effrayante : elle se précipite et se roule sur le lit de son enfant ; elle s'arrache les cheveux, en poussant des cris effroyables. C'est ainsi que l'interruption de la parole, devenue incapable d'égaliser la douleur, amène, non plus ce silence morne par lequel le sentiment avait d'abord débuté, mais ces orages extérieurs où la pensée trouve une forme en quelque sorte plastique.

Ainsi l'éloquence naturelle aboutit à se perdre dans l'excès même du sentiment qui l'avait d'abord si glorieusement inspiré ; c'est ainsi, pour me servir de l'expression de Bossuet, qu'elle s'ensevelit dans son propre triomphe. Mais ce n'est pas là le seul obstacle où elle vienne s'arrêter, ni le seul écueil sur lequel elle puisse faire naufrage.

Les mères de famille auxquelles le bon Dieu prodigue tant de lumières pour élever leurs enfants lorsqu'elles veulent bien consentir à prendre cette peine,

les mères de famille pratiquent un ingénieux détour, pour interrompre les larmes et les sanglots de leur petit garçon ou de leur petite fille. Elles lui demandent, tout au milieu de son désespoir, s'il a un mouchoir pour s'essuyer les yeux. Cette simple interrogation produit infailliblement un effet magique. L'intensité de l'attention que l'enfant concentrait sur son prétendu malheur jusqu'à s'en laisser exaspérer, se trouve détournée tout entière. Vous voyez le pauvre petit qui porte naïvement la main à la poche de sa culotte ou de sa veste ; et si, par hasard, il a oublié ou perdu cet accessoire de sa toilette, il répond soudainement du ton le plus naturel et le plus posé : « Non, je n'ai point de mouchoir de poche. » Le premier moment de surprise passé, l'enfant qui avait fait pour répondre à sa mère un rapide effort de réflexion, retourne de nouveau à son dépit ou à sa colère ; mais, pour avoir été interrompu, le sentiment qu'il éprouve à cette reprise n'a plus rien de la vivacité et de la passion auxquelles il était d'abord en proie : il ne rentre plus dans le premier élan de sa spontanéité, et malgré lui, il y mêle un commencement de réflexion par lequel sa mère va le reprendre et le ramener.

L'enfance nous présente ici l'image visible de ce qui arrive tous les jours à l'éloquence naturelle. Tout ce que nous avons pu dire de son entrain, de son aisance, de sa fécondité, n'empêche pas que le moindre obstacle suffit pour la rompre et pour la perdre. Combien d'entre nous ont éprouvé par une amère expé-

viens la profondeur et la justesse de l'exclamation de Petit-Jean, dans *les Plaideurs* de Racine :

Eh ! pourquoi celui-là m'a-t-il interrompu ?  
Je ne dirai plus rien...

Il suffit, comme on le sait, de l'incident le plus mince et souvent le plus futile, pour faire perdre à l'orateur le mieux lancé ce qu'on appelle le *fil de ses idées*. Ce ne serait guère ici le cas de répéter le propos burlesque de je ne sais quel joyeux vaudeville : « Pourquoi mettez-vous vos idées au bout d'un fil ? » La vérité est que ce prétendu fil, pour ne point sortir de la métaphore, n'a jamais existé ailleurs que dans l'illusion d'une imagination trop bienveillante. Parce que les phrases se suivent, les mots s'enchaînent, le sens se continue, on prête volontiers à celui qui parle l'emploi d'une méthode, la méditation d'un plan, la constance d'un développement. En réalité, cet esprit irréfléchi et inculte n'a jamais connu rien de pareil : il n'a fait que s'abandonner au saisissement et à la passion de ses propres idées. Ce sont elles qui se sont associées d'elles-mêmes, formant ainsi un enchaînement, et simulant un ordre dont la continuité purement extérieure suffit aux impressions de l'auditoire ; mais qu'une interruption survienne, qu'une apostrophe contredise ses affirmations, ou seulement qu'un silence suspende son débit, voilà l'orateur qui retombe, pour ainsi dire, au milieu de son propre discours. Bien qu'il en fut l'auteur par la spontanéité, il y était demeuré étranger par la réflexion. Il s'aperçoit pour la première fois de ce qu'il dit, et, par contre-coup, de

ce qu'il ne dit pas, de ce qu'il devrait taire ou de ce qu'il pourrait dire. Ce premier arrêt de la réflexion, qui ne devrait pas se prolonger au delà du silence de la voix, persiste cependant au fond de lui-même ; et lorsque l'orateur veut reprendre l'improvisation, au lieu de s'élançer, tête baissée, comme il le faisait auparavant, il conserve, malgré lui, son regard tourné vers lui-même ; il n'avance plus qu'avec hésitation et il éprouve infiniment plus d'embarras que s'il se trouvait encore au début. L'homme qui aborde la parole, sent qu'il sera accepté tel qu'il se présentera. Comme il ouvre la bouche pour la première fois, les auditeurs ne sauraient le comparer à lui-même, et ils prennent aisément leur parti d'une certaine hésitation ou d'une certaine médiocrité. Au contraire, lorsque l'éloquence de cet orateur improvisé a pris quelque essor, lorsque son discours se présente avec avantage et se meut avec aisance, il est le premier, au moment de cette rupture d'équilibre, à s'apercevoir de sa chute et de sa défaillance. Il compare mentalement les phrases pénibles où il se traîne aux paroles ailées qui, suivant la parole d'Homère, s'échappaient si heureusement de ses lèvres. Ce profond sentiment de l'infériorité où il est tombé redouble encore son embarras littéraire et le transforme en un véritable désespoir. Il n'est pas très-extraordinaire de voir en pareil cas l'orateur s'anéantir jusqu'au silence : sa parole palpite encore, comme un oiseau blessé dont l'aile serait rompue ; mais c'est en vain qu'il bat le sol et qu'il essaie de se relever : il faut qu'il demeure là même où il est tombé. Une fois que l'éloquence

naturelle a perdu ses conditions de spontanéité, le discours ne saurait se poursuivre. Il ne saurait pas davantage se renouveler.

### CHAPITRE III.

QUE L'ÉLOQUENCE NATURELLE EST INCAPABLE DE SE  
RETRouver PAR LA RÉFLEXION.

Nous venons d'étudier l'éloquence naturelle sous un premier aspect.

Nous avons constaté son intermittence.

Cette intermittence se produit de deux façons.

Ce discours improvisé avec tant d'élan et de passion, après avoir rayonné dans la plénitude de la parole, aboutit souvent à se perdre par l'excès même de l'inspiration qui en avait été la source première. L'émotion excède la faculté oratoire de l'expression : les cris et les gestes deviennent la péroration muette de ce discours ainsi éteint.

Il arrive encore qu'une circonstance quelconque amène un intervalle entre deux phrases, et entraîne celui qui parle à un usage quelconque de la réflexion. A partir de ce moment-là, son inspiration est perdue ou gâtée : il a beau reprendre et essayer de poursuivre, ce n'est plus le même homme qui parle ; il ne lui est plus possible de retrouver de sang-froid ni la même verve, ni la même passion.

Après avoir constaté ce phénomène de l'intermittence dans l'usage de l'éloquence naturelle, nous en

étudierons un second qui n'est pas moins digne d'attention.

Non-seulement il n'est pas possible de poursuivre une improvisation, dès qu'il est intervenu le moindre changement dans les conditions où cette improvisation a débuté, mais, ce qui est bien plus étonnant encore, il est à peu près impossible, après un temps écoulé, de retrouver le récit qu'on a présenté avec tant de bonheur, les arguments qu'on a développés avec tant de force, les sentiments mêmes dont on était le plus profondément pénétré.

Il ne suffit pas que les circonstances dans lesquelles on se trouve placé demeurent identiques ; il faudrait encore, pour que le phénomène de l'éloquence naturelle se reproduisit, que l'âme conservât le pouvoir de s'y intéresser une seconde et une troisième fois, dans la même mesure où elle s'y était intéressée une première.

Reprenons un exemple que nous avons déjà cité, cette mère qui raconte avec tant d'éloquence la maladie et les derniers moments de son fils. A ne considérer ses paroles qu'à un point de vue purement littéraire et à les prendre comme des tirades d'une tragédie grecque ou d'un drame français, il n'est pas possible de rien imaginer de plus pathétique ni de mieux réussi : tout concourt à l'effet : la voix, le geste, l'accent, et par-dessus tout, cette abondance prodigieuse d'expressions choisies d'où ressortent avec tant de vivacité et d'éclat toutes les nuances de la tendresse et du déchirement.

Vous vous êtes intéressé à cette femme qui a besoin

d'être aidée. Vous seriez bien aise de lui procurer, dans la personne de votre ami, le protecteur que réclament sa vieillesse et sa misère. Vous pensez avec juste raison que rien ne serait plus capable d'émouvoir sa charité que le récit navrant dont vous avez l'âme encore pleine : c'est un vrai poème, c'est une élégie digne d'être mise en vers, que la narration poignante de cette lutte contre la mort et de cette suprême agonie. Vous la remettez donc tout doucement sur le chapitre de son fils, et vous lui demandez de raconter de nouveau à votre ami les circonstances touchantes qui vous ont tant remué.

Chose étrange ! cette pauvre vieille femme ne retrouve plus rien de l'inspiration qui avait soutenu son premier discours. Il ne faut pas dire ni qu'elle est consolée, ni qu'elle a pris son parti de ce malheur. Elle sent tous les jours davantage le vide horrible qui s'est fait autour d'elle : elle regrette de plus en plus ce fils vaillant et dévoué qui l'entourait de tant de soins et de tant d'amour. Cette seconde douleur est bien autrement cruelle, bien autrement profonde que la première. Seulement, elle est devenue l'état habituel de cette pauvre âme : il n'y a plus en elle rien qui ressemble à ce premier paroxysme de la souffrance, à cette crise aiguë qui éclate sous les atteintes d'un désespoir jusqu'alors inconnu. Le sentiment de cette perte fait en quelque sorte partie de l'état normal de son cœur : il n'y a plus rien de la stupeur ni de l'étonnement, et cette infortune est passée en habitude.

Les choses étant ainsi, lorsque vous lui demandez de faire de nouveau à votre ami le récit douloureux

qui vous a vous-même si fort intéressé il y a quelques semaines, vous ne laissez pas d'éprouver un certain désappointement, en reconnaissant que ce second récit ne ressemble en aucune manière au premier. Non-seulement il y manque cette verve entraînant qui faisait palpiter l'auditeur, ces accents de douleur profonde dont votre âme avait été déchirée, ces traits véhéments et inattendus dont les plus indifférents frissonnaient, mais la parole semble se refuser à l'expression de la pensée, et les souvenirs se dérober à l'action de la mémoire. Au lieu d'un récit développé avec les ampleurs inépuisables de la plainte, vous retrouvez à peine, dans ces phrases entrecoupées et balbutiées, les circonstances les plus essentielles de l'événement : les détails les plus touchants ont disparu. C'est à peine si l'on vous en dit assez pour vous mettre au courant du fait en lui-même ; ce qu'on vous donne, c'est une analyse, c'est une série de têtes de chapitres, mais le texte de la première éloquence a disparu.

Observons le même phénomène sur un second exemple, tiré d'un autre ordre de faits. Montrons que l'éloquence naturelle est aussi impuissante à se retrouver dans la reproduction d'une argumentation que dans la redite d'un sentiment. Il n'y a pas de seconde épreuve, lorsqu'il s'agit de l'éloquence spontanée : une fois qu'elle s'est incarnée, il semble que le moule en soit à tout jamais brisé.

Un bon paysan vous consulte sur un cas difficile où il est engagé. Il s'agit d'une grosse somme d'argent, ou de quelque intérêt majeur par rapport à ses affaires

Les choses sont d'ailleurs assez compliquées : il faut une certaine attention pour s'en tirer ; il n'est point impossible de prendre le change sur la question de droit et de justice. Ce brave homme a pleine confiance en vous, et il est tout disposé à ouvrir son âme à l'intérêt que vous lui témoignez. Il prend donc la parole et vous expose avec une clarté, une verve, une précision incomparables, les points litigieux du procès qu'il va entamer : rien n'égale la lucidité avec laquelle il démêle et il explique les raisons de son adversaire, si ce n'est la force et le bonheur avec lesquels il y répond. Vous diriez avoir affaire à quelque sommité du barreau, à quelque vieux praticien, rompu avec toutes les finesses et les ressources du métier ; et par-dessus tout, ce qui augmente le prix et le charme de cette improvisation, c'est la liberté d'allure, la grâce abandonnée avec laquelle il procède. Vous ne lui marchandez ni votre admiration ni votre acquiescement.

Vous voulez rendre service à cet homme, et profitant de quelque voisinage de campagne, vous l'amenez à un jurisconsulte de vos amis, très-capable de lui donner un bon conseil et disposé peut-être, le cas échéant, à se charger lui-même de son affaire. Toutefois, il convient que cette affaire lui soit d'abord expliquée, et vous vous attendez à voir le bonhomme reprendre devant un juge si compétent et si digne de les apprécier, la série des arguments qu'il vous a présentés à vous-même, sous un jour si favorable et avec une verve si irrésistible. Point du tout. Le malheureux n'est sans doute pas moins convaincu qu'auparavant de la

justice de sa cause et pas moins passionné pour le triomphe de ses intérêts : mais, sous l'impression de respect et peut-être de terreur que lui cause l'abord d'un personnage considérable et inconnu, son âme est devenue momentanément incapable de s'abandonner à elle-même. Il ne peut plus rien retrouver de ces raisons qu'il possédait si parfaitement, et il n'a ni la ressource de les ressusciter par la mémoire, ni la faculté de les reproduire par une seconde création : l'hésitation et le doute ont pris la place de son assurance ; vous diriez la mauvaise foi qui cherche et non plus le bon droit qui réclame.

Il serait facile de multiplier ces analyses : elles aboutiraient toutes au même résultat. L'éloquence naturelle ne peut plus, passé l'heure et la circonstance, se retrouver et se raviver elle-même par la réflexion.

Il est des cas cependant où vous la voyez renaître et reflourir de nouveau. Ce paysan qui s'enchevêtre dans ses propres explications et qui semble marcher à tâtons dans son procès, cette mère à l'attitude morne dont la douleur semble éteinte, dont les larmes et la voix paraissent taries, vont, au milieu de leur hésitation, de leur incertitude, de leur impuissance, se sentir tout d'un coup transportés, ravis, rendus à leur inspiration première.

Ce paysan dont le discours prévenu par la crainte languissait et se traînait péniblement, fluit par se dérober peu à peu à ces circonstances nouvelles qui avaient suspendu pour un instant le mouvement de son âme : il rentre dans ses sentiments premiers : il se sent ressaisir par ses vellétés de vengeance, ses ins-

incts de justice, sa passion de propriétaire. Une fois qu'il s'est ainsi retourné du côté de lui-même, il perd positivement de vue cet interlocuteur importun qui le gênait; il parle avec cet égoïsme inconscient qui, chez l'homme emporté, suffirait à faire disparaître le reste de l'univers: il en revient à se pénétrer de ses raisons jusqu'à s'en enivrer; et dans cet état d'extase impersonnel, il retrouve ces paroles et ces expressions dont le sang-froid est absolument incapable en dehors de la science et de l'art.

Il en va de même de la pauvre femme à laquelle vous demandiez en vain, pour votre ami, le touchant récit de la mort de son enfant. Tandis que la parole se refuse à ces tentatives volontaires, parce que, chez elle, la réflexion n'est point maîtresse de sa langue, il peut très-bien se faire qu'oubliant tout d'un coup l'interlocuteur nouveau dont elle est écoutée, elle se trouve transportée derechef dans sa première douleur. Elle revoit cette chambre funèbre où, pendant tant de jours et tant de nuits, elle a disputé son enfant à la mort: elle le sent de nouveau dans ses bras, elle se figure qu'on va le lui ravir une seconde fois. Il n'est pas étonnant que cette âme, revenue au même état psychologique, retrouve sa même et première inspiration.

Il faut noter une circonstance dont nous aurons à faire usage, lorsqu'il s'agira de donner l'explication de ce phénomène.

Il arrive, d'une façon à peu près inévitable, que la seconde improvisation sur le même thème est, à très-peu de chose près, la reproduction de la première. Ce sont les mêmes termes, les mêmes phrases, et

dans bien des cas, la même intonation. On dirait une reproduction volontaire, et cependant il est certain que la mémoire n'y est pour rien. Ce sont les facultés elles-mêmes qui, dans l'exercice inconscient de leur spontanéité, retrouvent les mêmes expressions, de la même façon que l'habitude invétérée de reproduire un récit ramène, au grand désespoir des assistants, des paroles, des intonations, des gestes exactement et absolument identiques.

Il résulte donc de l'étude que nous venons de faire dans ces deux chapitres, que l'éloquence naturelle est incapable de se soutenir, sujette à se perdre elle-même, impuissante à se reprendre après une interruption comme à se retrouver après un intervalle. Si donc l'art de parler n'est pas autre chose qu'une éloquence naturelle à laquelle on donnerait la possession méthodique d'elle-même, il y a lieu de découvrir des procédés qui l'affermissem et la complètent. Pour y aboutir, il convient de nous rendre compte, par une analyse philosophique, des phénomènes que nous venons de constater.

#### CHAPITRE IV.

##### DU PHÉNOMÈNE DE L'ÉLOQUENCE NATURELLE.

D'où vient que l'éloquence naturelle est incapable de se soutenir, impuissante contre une interruption et qu'elle perd si facilement la conscience d'elle-même? S'il était possible de la transformer en une possession réfléchie de la parole, de lui donner quelque

stabilité et quelque suite, de la soumettre, en un mot, à notre volonté et de la plier au sujet qui nous occupe, le problème de l'improvisation serait résolu, et l'art de parler découvert.

Pour aboutir à ce résultat vers lequel nous progressons lentement, il convient de nous rendre compte des phénomènes que nous venons d'observer, et, s'il se peut, d'en saisir la raison.

Voyons ce qui se passe dans l'esprit même d'un homme, au moment où nous constatons du dehors le phénomène de l'éloquence naturelle.

A moins de circonstances particulières, et lorsqu'un esprit n'est pas exceptionnellement cultivé ou exceptionnellement vigoureux, ses idées se présentent tout d'abord à lui dans un état confus et à peu près inconscient. Ce sont des nébuleuses en voie de formation, et encore bien qu'elles portent en elles-mêmes une lumière propre, elles n'ont point ces contours arrêtés, cette marche précise qui leur permettraient de prendre place parmi les corps définitivement constitués.

Toutefois, dans les différentes circonstances que nous avons analysées et dans tous les cas où le phénomène de l'éloquence naturelle se prépare et s'élabore, l'homme qui va parler est fortement préoccupé par les idées qu'il veut mettre au jour. Ces idées l'ont saisi, elles l'intéressent, elles le passionnent au point de le dominer et de le remplir. Il est le premier à vouloir s'en rendre maître : il s'y complait ; il a besoin de s'en nourrir, de s'en repaître, de s'en rassasier.

Or, tant que l'idée ou le sentiment restent enseve-

lis dans les profondeurs de la conscience, ils demeurent à l'état latent ; toute la curiosité de l'esprit se trouve réduite à un désir que cette ébauche ne saurait satisfaire. L'idée n'existe véritablement qu'au moment et à l'heure où elle a revêtu un corps palpable, une forme visible, un langage déterminé. Les mots qui expriment une pensée en font véritablement partie, et cette pensée n'arrive à l'être que par eux. Tant qu'elle demeure sans une expression qui l'accuse et qui la fixe, elle n'a qu'une existence abstraite : elle ressemble à ces âmes errantes et indécises que les légendes allemandes nous montrent à la recherche d'un corps.

C'est donc en vain que l'idée la plus considérable s'empare d'une intelligence, en vain que l'émotion la plus ardente soulève le cœur d'un homme, ces états psychologiques exceptionnels ne font que peser sur son âme et l'opprimer : ils n'entraînent point après eux cette satisfaction intime et profonde qu'amène le rayonnement de la clarté ou la complaisance de la passion. Tant que l'âme demeure dans le vague de ce premier chaos, elle est vraiment en proie à une souffrance et à une obsession. Elle ne saurait divertir sa pensée à d'autres objets ; il faut qu'elle satisfasse son propre désir, et qu'elle transforme en jouissance par une entière possession les rêves flottants dont elle était inquiétée. Elle fait alors un violent effort pour se les rendre visibles, et elle obtient d'elle-même un maximum de puissance et d'énergie dont elle ne se serait pas crue capable.

Ce même phénomène se manifeste d'une façon plus



accessible et plus extérieure dans d'autres régions de la nature humaine. Sous cette forme, il nous est peut-être plus familier. Un homme dispute le prix de la course : pour arriver le premier, il imprime à ses membres inférieurs et, par suite, à son corps tout entier, une agitation et une impulsion extraordinaires. Dans ce paroxysme de vélocité, il ne commande point à ses organes tel ou tel mouvement en particulier ; il ne médite ni ne mesure la longueur et la direction de ses pas. Le désir d'arriver supplée à tout. Ce désir, provoqué par la passion du triomphe et secondé par la puissance de ses efforts, suffit pour lui donner une vitesse qui dépasse son allure la plus rapide.

Nous pouvons supposer de même un homme qui exerce cette puissance musculaire à quelque résultat différent. Il s'agit de soulever un fardeau, de maîtriser un cheval, de résister à un choc, de communiquer le premier ébranlement à une masse immobile. Peu importe le terme qu'on se trouve avoir en vue et le point d'application sur lequel s'exerce la résultante de ces diverses actions nerveuses, l'essentiel à considérer est l'état moral qui motive cette surexcitation de la volonté et des organes. Dans aucun de ces cas, cette volonté générale ne se transforme en une action réfléchie, en une considération scientifique des moyens et des calculs que la science de la mécanique pourrait mettre à notre disposition ; et cependant il est certain que, sous l'empire instinctif de cette disposition spontanée, le maximum du résultat effectif est toujours et infailliblement obtenu.

Les choses ne se passent pas autrement lorsqu'il s'agit du discours improvisé dans ces mêmes conditions instinctives.

L'homme qui parle fait un effort interne, absolument semblable à l'effort musculaire.

Cet effort interne n'est en aucune manière celui de la réflexion. Il ne s'exerce pas dans une direction psychologique, mais, tout au contraire, dans le sens de la mise en dehors, par une exertion orale. Cette âme qui a besoin de se répandre, renouvelle, dans une certaine mesure, la tentative désespérée d'Atys, le fils de Crésus, alors que ce jeune homme, muet depuis son enfance, parvint, dit-on, pour sauver les jours de son père, à s'écrier pour la première fois : « Soldat, épargne le roi Crésus ! »

Je ne saurais trouver un exemple mieux approprié à l'action exercée sur les organes par cette espèce de crise de l'éloquence naturelle. En pareil cas, ce sont bien de vrais muets qui se mettent à parler, et qui obtiennent ainsi de leur discours des effets dont ils n'auraient jamais soupçonné la possibilité ni caressé l'espérance. C'est ainsi qu'une faible femme s'étonne du coup qu'elle a frappé, ou un fuyard de l'espace que son élan a franchi.

Il ne faut donc plus s'étonner si cette tension extraordinaire de l'activité psychologique donne des résultats absolument inouïs. Cette activité se porte tout entière sur la création orale de la pensée, car cette âme peu philosophique n'aurait aucun moyen de l'apercevoir ni de la traduire autrement. A défaut de la réflexion qui est pour elle inabordable et infé-

conde, à défaut de l'analyse dont elle ignore les procédés et le sang-froid, elle pousse d'une façon inconsciente, et par là même d'autant plus efficace, à la représentation extérieure de ses agitations, de ses jouissances, de ses angoisses, et elle communique ainsi à toutes ses facultés une impulsion, une transfiguration telles que la forme, malgré sa résistance, finit par céder et par se plier de la manière la plus heureuse aux mouvements les plus hardis et les plus rapides de la pensée.

C'est ainsi que s'expliquent, de la façon du monde la plus simple et la plus naturelle, ces succès éclatants et inattendus des personnes les moins capables de parler, et plus d'une a pu se répéter le vers du poète :

*Aurais-je donc reçu tant d'esprit en partage?*

Hélas ! ces orateurs d'un jour feront sagement de rester dans leur première modestie, et, en dépit de leur triomphe éphémère, de demeurer vis-à-vis d'eux-mêmes dans leur ancienne défiance. On se rappelle le trait de ce militaire conduit par son général victorieux au pied de la brèche escarpée qu'il avait escaladée la veille. Comme on lui demandait de renouveler cet exploit, il répondit avec un rare bon sens. « Mais aujourd'hui, général, il n'y a plus là-haut de canons qui me tirent dessus ! » Il est trop évident que le sentiment de ce péril, l'ivresse de l'action, ce mélange de terreur domptée et de gloire poursuivie avaient exalté cet obscur héros jusqu'à lui donner des ailes, et jusqu'à lui rendre praticables des chemins absolu-

ment fermés à la bonne volonté de la réflexion. Voilà pourquoi, au lendemain de la prise de la ville, il regardait à bon droit cette même ascension comme impraticable, et comme déraisonnable la demande de son officier.

Il n'est pas même besoin de prendre un exemple aussi compliqué et qui mette ainsi en jeu des intérêts moraux. Pour ne point sortir de l'effort musculaire, même appliqué à une action toute matérielle, chacun sait que le maximum d'intensité de l'action nerveuse est atteint du premier coup et que le second élan n'a jamais la force du premier. Vous pouvez le demander, par exemple, aux matelots qui virent au cabestan. Lorsque l'effet voulu n'a pas été obtenu tout d'abord, il est de tradition d'attendre un peu avant de recommencer, parce que une seconde et une troisième tentative, faites coup sur coup, auraient encore moins d'efficacité que la première.

Lorsque le courant de l'éloquence naturelle a été soudainement interrompu par une circonstance quelconque, il ne faut pas que cet orateur sans le savoir, imagine de reprendre, sous forme d'exposition réfléchie, ce qui échappait avec tant d'abondance et de bonheur à sa fécondité inconsciente. Tandis que sur la pente où il était entraîné, il lui suffisait de s'abandonner à lui-même pour continuer le mouvement acquis, tandis que la pensée naissait avec la parole, il lui faut maintenant poursuivre un double travail : d'une part se rendre compte de sa pensée au moyen de la réflexion, et d'autre part lui chercher des expressions vocales qui la rendent d'une façon équivalente.

Cette double difficulté explique l'embarras qu'il éprouve et l'hésitation qu'il manifeste. Dès qu'il en est réduit à décomposer ainsi l'œuvre synthétique de l'improvisation spontanée, il lui manque tout à la fois et la puissance de la réflexion pour s'emparer de sa propre pensée par une vue interne, et la connaissance de la langue pour y choisir les termes les mieux appropriés à ses intentions. Il va sans dire qu'indépendamment de son manque d'habitude pour un exercice qui lui est si peu familier, l'orateur dont l'inspiration a été ainsi suspendue ressemble tout à fait à l'ouvrier dont l'effort musculaire n'a pas abouti. Son esprit ne trouve plus à cette reprise ni la même bonne volonté, ni la même vigueur. A la place de cet enthousiasme qui le transportait au-dessus de lui-même, il subit une sorte de langueur et de découragement qui augmentent pour lui les difficultés de la tâche et les appréhensions du dehors. Il sent qu'il est devenu un autre homme ; il entend pour la première fois le son de sa propre voix, et cette voix le trouble et l'épouvante. C'est ainsi qu'on ne saurait plus rendre la parole à ce même individu dont on ne pouvait pas arrêter le discours.

La conclusion de toutes ces réflexions est bien simple ; elle ressort d'elle-même de nos analyses.

Tout l'effort du travail écrit et toutes les fausses pratiques mises aujourd'hui en usage pour aboutir à quelque exercice de la parole, reposent sur cette hypothèse absolument chimérique qu'il est possible d'aboutir par la réflexion à constituer quelque chose qui ressemble à l'improvisation véritable ; qu'en rendant

la réflexion plus subtile, qu'en insistant sur la préparation de la parole, qu'en se munissant d'un certain nombre de phrases, de tournures, d'expressions à effet, on réussira à créer une sorte de pastiche de l'improvisation spontanée. On ne sait pas voir que l'esprit donne dans le travail écrit son maximum d'efforts sur la matière que l'on a choisie. C'est grâce à cette intensité d'action qu'il parvient à fournir à sa pensée une forme à peu près définitive ; mais lorsqu'il revient ensuite sur ce même sujet pour le traiter par la parole, il ne saurait plus y apporter aucun intérêt ni aucun élan. L'analyse écrite l'en a complètement mis en possession jusque dans les moindres détails, et cette analyse lui a ôté tout intérêt de curiosité, tout mouvement de passion. Le discours qu'il va prononcer ne saurait donc plus être autre chose qu'une œuvre de reconstruction à froid, une sorte de mosaïque pénible, un canevas où chaque point a été marqué. Le discours ne peut plus profiter ni d'un hasard heureux, ni d'une veine imprévue, si ce n'est à la condition de s'écarter du plan primitif et peut-être de se perdre dans quelque digression.

Au reste, ces digressions mêmes font mieux juger l'impuissance du procédé qui élabore si péniblement et si vainement le simulacre de l'improvisation. Le pauvre malheureux qui a préparé avec tant de peine et de sueurs chacune des lignes de sa harangue, qui en a ressassé jusqu'à les rendre nauséabonds tous les tours et tous les traits afin de ne pas se commettre à sa propre impuissance, n'aura eu, contrairement à toutes ses prévisions, qu'un seul et unique moment

un peu heureux et un peu réussi, c'est celui où il aura échappé pendant quelques instants à l'obsession funeste de cette préparation implacable. C'est pendant ce court intervalle que, rencontrant par hasard une pensée dont il n'a point fait d'avance l'inexorable anatomie, il la voit lui sourire, il la sent palpiter, il lui trouve les charmes et les grâces de la vie. C'est pendant ces quelques minutes où il s'est oublié, où, suivant les préceptes de la rhétorique, il se serait perdu, qu'il a eu son éclair d'inspiration, qu'il a dit le mot décisif et déterminé son succès.

Voilà la leçon de la réalité qu'il faut écouter de préférence à toutes les théories. La vraie méthode ne consiste donc pas à tuer cette facilité naturelle que chacun porte en soi avec plus ou moins de propension à la produire. Tout l'art de parler consiste à placer un esprit dans les conditions exactes où se produirait d'elle-même l'éloquence naturelle, à préparer cet état spontané qui naîtra ensuite de lui-même, à prévoir et à écarter les obstacles qui pourraient tarir ou suspendre l'inspiration.

Au reste, ces indications ne sauraient avoir aucune application ni aucune efficacité si nous les laissons ainsi sous la forme vague de réflexions générales. La préoccupation de ce travail est précisément d'aboutir à des règles déterminées dont chacune puisse être mise séparément en pratique.

Nous suivrons dans la recherche et dans la démonstration de ces règles, le vieil ordre de toutes les rhétoriques.

Nous parlerons tour à tour de l'invention, de la

disposition et de l'élocution, en tant qu'elles se rapportent au discours, et nous comptons faire voir, contrairement aux idées reçues, que, sur chacun de ces trois points essentiels, les règles de la composition écrite, si lestement et si communément appliquées à la diction oratoire, se trouvent en contradiction manifeste avec les véritables règles de l'improvisation.

## LIVRE V.

### L'INVENTION DES IDÉES

AU POINT DE VUE DE L'IMPROVISATION.

#### CHAPITRE PREMIER.

RÈGLE PREMIÈRE : L'INVENTION ORATOIRE DES IDÉES DOIT ÊTRE EXCLUSIVE, ET SYSTÉMATIQUEMENT INCOMPLÈTE.

La véritable préparation oratoire ne consiste pas à élaborer péniblement un discours, pour le reproduire ensuite à frais communs entre la mémoire et l'imagination. Ce mélange où se heurtent et se confondent des débris appartenant à des phrases achevées, en même temps que des ébauches ressortissant de pensées mal définies, n'a rien qui ressemble à un discours. Cette improvisation aventureuse, tantôt entraînée par ses souvenirs et tantôt immobilisée par son impuissance, fatigue l'auditoire et décourage l'orateur lui-même.

Ce qu'il faut préparer, ce n'est point, à vrai dire, le discours en personne, mais l'âme même de l'orateur.

Pour parler plus clairement, il faut, par un système de travail habilement imaginé et par une méthode

savamment conduite, mettre l'esprit et les facultés dans l'état même qui enfante spontanément le phénomène de l'éloquence naturelle. Si l'art et la science sont, comme on le pense bien, impuissants à changer notre fond essentiel, au moins nous permettent-ils d'user de nous-même dans toute l'étendue de nos pouvoirs. C'est à quoi l'on parviendra, si l'on veut appliquer avec quelque énergie et quelque persévérance les règles qu'on va présenter ici sur l'invention, la disposition, l'élocution oratoires, règles bien différentes, comme on le verra, de celles qu'on est dans l'usage de recommander pour la composition écrite. Quelques réflexions sur la préparation lointaine, comme aussi sur la préparation immédiate de la parole, achèveront les remarques qu'a pu suggérer à l'auteur une pratique déjà longue de l'enseignement.

Deux règles nous paraissent comprendre toutes les recommandations qu'on peut adresser à un orateur, pour le guider dans la première découverte de ses idées.

- 1° L'invention oratoire doit être exclusive;
- 2° Elle doit être surabondante.

L'invention oratoire doit être exclusive.

Nous entendons par là que le premier soin de celui qui doit parler, son premier souci, sa première force, doivent être de maintenir son invention incomplète et de se préoccuper tout d'abord beaucoup moins de ce qu'il peut dire que de ce qu'il doit taire.

Expliquons cette première règle, et montrons en particulier jusqu'à quel point et pour quelle raison

elle s'écarte des recommandations applicables à un travail écrit.

Entre l'auteur d'un livre et les lecteurs qu'il rencontrera, les rapports demeurent toujours mystérieux et anonymes. Qui peut savoir, avec les hasards de la vente et les caprices de l'achat, par quels regards ces pages encore muettes seront un jour parcourues? En vain le poète a-t-il conclu un développement plein de charme et de bonne grâce par ces paroles caractéristiques.

C'est à de tels lecteurs que j'offre mes écrits.

La vérité est que l'incertitude des destinées déjoue singulièrement les intentions des dédicaces. L'écrivain a beau avoir en vue telle ou telle catégorie de personnes, il ne doit pas ignorer, s'il est sage, que son style aussi bien que sa méthode doivent garder soigneusement un caractère de généralité. De même qu'il ne saurait employer, sous peine de n'être pas compris du public, certains termes auxquels des circonstances de famille ont donné fortuitement une signification accidentelle et toute privée, il ne doit pas davantage se renfermer mal à propos dans un seul ordre d'arguments. Il doit prévoir la variété de ses lecteurs, et en admettant même que son œuvre soit assez spéciale pour se confiner entre les mains d'un public plus restreint et par conséquent plus aisément supposable, il ne laissera pas de trouver l'intervalle d'un monde entre un lecteur et un autre lecteur.

La sagesse veut donc que, sans poursuivre jusqu'à l'épuisement la série des raisons et des preuves que

comporte un sujet, on n'omette pas, dans une composition écrite, de se préoccuper de l'effet d'ensemble. On doit tâcher d'être complet et de profiter ainsi de toutes les éventualités d'intelligence que présente à l'écrivain cette multitude anonyme de lecteurs.

Ce raisonnement n'est point applicable à quiconque est appelé à parler devant un auditoire. Ici, les conditions ne sont plus les mêmes.

Encore bien que cet auditoire puisse être mélangé des personnes les plus diverses et les plus inattendues, il ne laisse pas de présenter ce qu'on pourrait appeler une dominante. Cette majorité suffit pour déterminer le sens et le caractère du discours. Encore, si l'on veut bien y prendre garde, cette complexité ne se présente guère que d'une façon exceptionnelle. Quand vous parlez, vous avez à peu près constamment devant vous un groupe de personnes, dont vous pouvez connaître assez aisément le niveau, les tendances, la capacité. Vous ne disserterez donc point en général et d'une façon tout abstraite; votre voix ne s'en ira point au hasard dans le monde, s'offrant d'elle-même aux interlocuteurs les plus étranges et les plus inattendus. Vous êtes dans un milieu déterminé, dont vous devez connaître les conditions, subir les éventualités, exploiter les avantages.

Le point de départ et la pensée maîtresse de votre travail d'invention, doivent donc, avant tout, être appropriés à ce point de vue oratoire.

L'homme qui parle n'a point à se préoccuper d'abord de ce qu'il doit dire ni de la façon dont il le dira.

Il y a quelque chose de plus important que de conquérir les âmes et de les plier à ses propres émotions, c'est de ne point les choquer, de ne point les détacher de soi par des développements oiseux, ou les provoquer par des considérations intempestives et irritantes. Il importe fort peu que l'argument soit présenté avec toute la vigueur et toute la verve désirables, si le public auquel vous l'adressez est incapable d'en saisir la substance et d'en suivre la portée. Les détails les plus curieux et les plus neufs n'auront rien qui surprenne et qui attache un auditoire absolument étranger aux matières qu'on traite : vos traits d'esprit paraîtront de mauvais goût à un public attendri, et votre émotion ridicule à des spectateurs blasés et sceptiques. Or, ceux qui écoutent ne reviennent guère de leur première impression. Comme ils se sont livrés de bonne grâce et, la plupart du temps, sans marchander, ils ne pardonnent point à l'orateur de les avoir pris pour dupes et de les avoir ainsi rendus les victimes de leur propre attention.

Il faut donc, lorsqu'on médite un discours, pratiquer cette recommandation singulière, de penser tout d'abord beaucoup moins à la harangue qu'on doit prononcer, qu'à l'auditoire dont elle doit être entendue, beaucoup moins aux considérations qu'on y doit mettre qu'à celles dont on doit se garder. Il faut ainsi, quelque étrange que le précepte puisse paraître, préparer son silence avant sa parole.

Quelques exemples rendront ce précepte plus apparent et plus pratique.

Vous revenez d'Italie : vous y avez fait, soit l'as-

cension du Vésuve, soit la visite de Pompéi. On vous demande de raconter cette dernière excursion et de communiquer à votre auditoire les jouissances de toute sorte que vous y avez éprouvées.

Quel est cet auditoire et quels différents ordres de considérations allez-vous écarter, suivant la diversité des personnes qui doivent s'asseoir devant vous ?

On vous a prié, je suppose, de donner une séance dans un cercle catholique d'ouvriers.

Encore bien que vous ayez visité avec un soin extrême les merveilleuses collections archéologiques du Musée Bourbon, à Naples, encore bien qu'on vous ait montré les manuscrits et les palimpsestes de la bibliothèque Vaticane, encore bien que vous ayez fait des études de quelque étendue et de quelque compétence sur les transformations successives de l'art antique, vous aurez assez de tact pour comprendre que cet étalage d'érudition serait ici souverainement déplacé. Votre science demanderait pour être saisie un effort d'attention pénible et excessif ; et si vous la présentiez d'une façon superficielle, vous auriez tout bonnement l'air insupportable d'un pédant. Vous devez donc, avant tout, vous garder comme de la peste de votre propre savoir ; tout l'usage que vous en pouvez faire, si vous tenez à ne point choquer, se réduira à quelques explications sobres et discrètes, lesquelles paraîtront vous avoir été imposées par la nécessité même des choses et par la curiosité de vos auditeurs.

Vous êtes convié à reproduire ce même récit devant une compagnie savante qui a bien voulu porter votre communication à l'ordre du jour. Est-il besoin de dire

que vos impressions et vos bonnes fortunes de touriste, les anecdotes du chemin, les rencontres, les saillies ne sont plus de mise devant la gravité académique. Vous n'oublierez point, quelque complaisance et quelque bonne grâce qu'y puisse apporter l'assemblée, le respect particulier dû à des hommes de cette gravité et de cette valeur. Sans doute ici, dans le cas malheureux où vous ne garderiez pas toute la réserve convenable, vous n'avez pas à craindre de voir l'attention des spectateurs se distraire et vous échapper, mais vous provoqueriez infailliblement dans les esprits une de ces désapprobations silencieuses et inexorables dont un malencontreux orateur ne se relèvera jamais.

Rien n'empêche, pour changer encore une fois l'hypothèse, de supposer que vous êtes appelé à parler de ce voyage devant une réunion de jeunes filles, dans un salon, dans un petit cercle de gens frivoles, distraits, indifférents. Il n'est pas dit que les gens du monde ne s'intéressent pas à quelque détail inédit d'érudition piquante, et que leur curiosité n'y trouve pas quelque saveur. Mais vous vous garderez bien, si vous connaissez le peu de consistance des esprits de nos jours, d'aborder inconsidérément des vues historiques, philosophiques, sociales, quelque intéressantes qu'elles pussent être. Ce serait demander à cette plèbe élégante de suspendre son babil et d'interrompre son piétinement, pour donner un coup d'aile et pour se tourner du côté d'en haut : une pareille prétention de la part de celui qui parle serait bien imprudente et paraîtrait bien ridi-

cule. Ce pédantisme de la pensée serait plus insupportable encore que celui de l'érudition.

Il va sans dire qu'en se préoccupant de ce qu'on doit écarter, on se trouve par là même ramené et concentré sur l'aspect et dans les limites qui conviennent à l'auditoire. La règle que nous avons posée est double : lorsque nous disons que l'invention doit être exclusive, nous entendons par là non-seulement l'obligation où elle se trouve d'écarter ce qui, en raison de l'auditoire, paraîtrait hors de propos, mais la loi qu'elle doit se faire de creuser et de développer ce qui répond aux exigences spéciales de ce même auditoire.

Si vous avez, par exemple, à traiter de l'influence des machines dans l'ordre moral et matériel des sociétés, vous ne devez pas craindre, dans un cercle ouvrier, d'entrer dans des détails techniques si vos connaissances vous permettent d'en user. Tout ce que vous ôtez, tout ce que vous écarterez dans la première conception de votre discours est autant de place ménagée à cette partie spécialement appropriée à votre auditoire. Des renseignements tout à fait particuliers sur telle ou telle industrie, des détails historiques sur la corporation qui la représentait, des anecdotes personnelles et jusqu'à des dialogues avec des fabricants et des contre-maîtres, ne paraîtront nullement déplacés et rentreront bien dans le cadre où vous avez jugé à propos de vous restreindre.

Vous prenez la parole sur ce même sujet devant une assemblée d'hommes graves où vous voyez devant vous des théologiens, des hommes d'Etat, des éco-



nomistes, des philosophes. Ce n'est plus le lieu de chercher à intéresser ce public par aucun usage des connaissances techniques que vous avez pu acquérir; des récits de voyages, des souvenirs, même présentés avec autant de bonheur d'expression qu'on voudra, ne leur offriraient qu'un attrait fort médiocre. Les considérations qui peuvent répondre aux préoccupations de ces esprits élevés se tirent de l'ordre religieux, politique, social. Il convient d'insister sur les effets que cette transformation du travail a produits sur la marche de la civilisation. L'effort physique a diminué dans la proportion où l'intelligence de l'homme a su utiliser les agents naturels. Cette même intelligence a fait plus encore; elle a su créer, par l'application et la découverte des formules scientifiques, des agents nouveaux dont l'action disparaissait en quelque sorte dans l'harmonie générale des forces de la nature. C'est ainsi que l'ordre matériel est venu prêter la main au rétablissement de l'ordre moral, et que l'esclave des temps jadis s'est trouvé affranchi de la besogne qu'exécutent, à l'heure présente, nos machines.

Ce n'est point sans motif qu'on vient de présenter ces courtes indications. Une des causes qui contribuent le plus à la faiblesse et à l'inexpérience des orateurs est la suivante.

Tandis que pour les travaux écrits, les professeurs de lettres ont inventé et mettent en pratique toute une série d'exercices préparatoires, tendant au perfectionnement du style, je ne vois pas qu'on propose rien de pareil pour la formation des improvisateurs. A part le travail écrit dont nous

avons, je pense, démontré l'inefficacité et le péril oratoires, je ne m'aperçois pas qu'on mette à leur disposition aucun de ces procédés qui divisent, et par conséquent, allègent les difficultés. Toute la science et toute la méthode n'ont guère consisté jusqu'ici qu'à recommencer sans cesse des essais perpétuellement infructueux. Chacune de ces tentatives n'a, en aucune façon, le caractère d'un exercice faisant partie d'un programme gradué et conduisant par la main le novice à travers des épreuves ménagées suivant les règles de l'art. La bonne volonté la plus ardente ne suffit point, en pareil cas, pour constituer une solidarité et une liaison entre ces essais, tentés l'un après l'autre avec la même énergie et interrompus par la même impuissance. Soyez persuadés que, faute d'un professeur capable de vous montrer les notes et le jeu de l'instrument, vous auriez beau attaquer, avec toute la confiance imaginable, un air varié de violon, vous ne réussiriez pas mieux la troisième fois que la seconde, ou la centième fois que la première, à déployer dans cette exécution les qualités d'un virtuose. C'est tout au plus si, par ce procédé, vous arriveriez à vous faire un talent de routine dont quelque ignorant pourrait bien se contenter.

Nous trouvons, au contraire ici, une règle très-nette et très-applicable, à déduire des remarques qui viennent d'être présentées.

L'homme qui veut se préparer à la parole aura soin, avant tout, de se mettre sous une direction, de la même façon qu'il consent, en fait d'escrime, à obéir aux indications d'un prévôt de salle, ou, s'il veut ar-

river à chanter un air avec quelque fini, à répéter sa leçon de vocalises. C'est à quoi les gens du monde ne songent guère. Ils procèdent, en général, avec aussi peu de raison et de bon sens, que, si pour apprendre à nager, ils se jetaient dans quelque eau peu profonde, pour s'y débattre, avec l'espérance de revenir à la surface ou d'en être repêchés. Le plus simple serait encore de se faire soutenir par le bras et guider par les conseils d'un maître nageur.

Il importe fort peu, lorsqu'il s'agit de cette éducation oratoire à accomplir, qu'on se mette à l'école d'un pédant de collège ou que l'on se règle sur les conseils d'un ami : l'essentiel est de ne pas rester seul, vis-à-vis de soi-même ; car, si l'on procède difficilement à la critique autonome des pages dont on est l'auteur, il est à peu près impossible de prononcer un jugement sur le détail de son propre discours. Ce qu'on en garde, ce sont de pures impressions, et, en dépit des résistances ou de l'amour-propre ou de la modestie, il est bien difficile de ne pas constater par soi-même ou l'échec ou le succès de sa parole. Mais l'homme le plus habitué à réfléchir ne peut pas, pendant qu'il improvise, devenir à aucun titre, l'auditeur de son propre discours, à la façon de l'artiste qui descend de l'échafaudage pour contempler sa fresque, ou de l'écrivain qui peut mettre un long intervalle entre la création et la lecture de son œuvre.

Il faut donc avoir un témoin et un patron de sa vie littéraire, de la même façon que, dans l'ordre de la vie morale, on doit craindre la solitude de l'âme comme une perpétuelle tentation d'égoïsme et d'orgueil. C'est

à ce compagnon bienveillant de vos discours qu'il faut en demander la critique ; c'est lui qui doit vous éclairer sur la mesure d'application et de réussite avec laquelle vous vaquerez à chacun des travaux préparatoires qui vous sont recommandés.

Le premier de tous consistera à prendre ou à recevoir un certain nombre de sujets capables d'être développés par la parole : — *l'hérédité et le testament* : — *la propriété et ses différentes formes*, — *la différence d'une même action dans le roman et dans le drame*, — *la part du cœur dans la vie*, — *les rapports de l'art de la Renaissance avec l'art chrétien* — *le courage*, — *l'art épistolaire*, etc., etc.

L'élève, ou pour parler d'une façon plus générale et plus relevée, celui qui apprend, se figurera, tant dans le milieu de sa propre vie que dans les conditions mêmes du monde qu'il fréquente, des auditoires divers et parfaitement définis devant chacun desquels il pourrait parler : — la réunion de ses fermiers et des habitants du village, — la distribution des prix à l'École, — le Comice agricole du canton, — le salon d'un club après la dernière partie de whist, — la causerie intime d'un dîner dans la sphère de la bourgeoisie, — de la noblesse, — de la finance ; — l'ennui d'une société élégante à la campagne pendant un jour de pluie inexorable, etc., etc.

Je parierais bien que le premier mouvement de mon lecteur, pour rendre justice à l'efficacité de ce procédé et pour le mettre à l'épreuve, sera de rêver, si je puis ainsi le dire, chacune de ces hypothèses l'une après l'autre, et de se les représenter par la

pensée, à la façon de ces petits romans intérieurs, où les jeunes filles encadrent complaisamment leur existence. Comme toute précision exige un effort de la pensée et une dépense de l'activité intellectuelle, je vois d'ici la bonne volonté de ce lecteur usant, comme il arrive toujours d'une certaine complaisance envers elle-même.

Si chacun de ces auditoires qu'on veut bien prendre la peine de se figurer, demeure dans l'imagination à l'état flottant et inconsistant, le principal effet qu'on doit attendre de cette étude se trouvera manqué. Comme on se propose de préparer des arguments et des développements en vue d'une situation précise et de personnes déterminées, ce travail de choix et d'appropriation ne se fait plus avec la même rigueur dès que la pensée travaille sur des données vagues et mobiles.

Je voudrais donc, pour rendre cet exercice tout à fait profitable et tout à fait topique, que chacun prit la peine de se représenter individuellement ces auditoires divers, en donnant pour types à chacun d'eux telle ou telle personne à lui connue. On sait que le philosophe allemand, Kant, avait l'habitude, lorsqu'il professait, de choisir du regard dans son auditoire, un des assistants, qui lui paraissait, au juger, représenter la bonne moyenne des intelligences présentes, il ne manquait point, pendant l'heure du cours, d'avoir les yeux fixés sur cette physionomie type ; il y prenait la mesure de son discours, et estimait de phrase en phrase la portée de ses paroles.

Cette excellente méthode est tout à fait applicable,

sous une autre forme, à ce premier travail de l'invention. Lorsque vous vous représentez tour à tour cet auditoire agricole, ouvrier, enfantin, populaire, académique, il est à craindre que votre pensée souffre quelque indécision, et que vous fassiez fléchir les limites dans un sens ou dans l'autre suivant les entraînements de votre propre invention. C'est donc un conseil d'une grande efficacité pratique et en même temps d'une application aisée, que de recommander à un jeune orateur de se rendre visible par la pensée non-seulement un certain ensemble d'hommes, mais telles ou telles personnes déterminées, appartenant à chacune de ces catégories. La réunion d'ouvriers que j'ai devant les yeux s'incarne pour moi dans trois personnes bien diverses : un vieux fermier que j'ai connu à la campagne et qui éclairait l'inexpérience de mes premières chasses ; un certain peintre vitrier avec lequel il m'est arrivé d'avoir quelques discussions aigres-douces alors que je m'efforçais d'en tirer quelques renseignements sur ses notions économiques et sociales ; enfin, un jeune apprenti sorti récemment des patronages, suspendu à l'heure présente entre le respect de ses croyances et la tentation de ses doutes. C'est pour eux trois que je dois préparer mon discours, car, à eux trois, ils représentent assurément l'immense majorité de mon auditoire, et la moyenne la plus vraie de ses dispositions.

Pareillement, s'il s'agit de porter la parole et de traiter un sujet devant un auditoire de femmes, il ne suffit pas, pour se placer dans les conditions d'une préparation précise et efficace, de se dire que cet au-

ditore sera, comme le caractère féminin, ondoyant et divers ; qu'il y aura là tout à la fois de ces natures médiocres et prétentieuses qui raillent pour se dispenser de comprendre et critiquent pour éviter de répondre, comme aussi de ces âmes d'élite faites pour se taire dans la compagnie des sots et dont la nature expansive se dilate seulement sur les hauts sommets du monde moral. L'orateur n'aura pas seulement devant les yeux la sotte qui ne se croit pas écoutée dès qu'on lui ménage l'admiration, ou la femme supérieure qui sait interpréter le silence. Il faut qu'il se prononce à lui-même des noms qui lui soient familiers : il faut qu'il ait devant lui, au moment où il médite son discours, cette vieille coquette qui l'ennuie depuis si longtemps, cette jeune fille qui pose pour le bas-bleu et qui n'est pas encore sûre de son orthographe, cette parvenue qui met son application à singer les duchesses, enfin cette femme délicate et discrète dont le jugement ne transparaîtra pas, mais qui portera le plus flatteur et le plus définitif des suffrages. Les romanciers et les poètes dramatiques vous diront que ce procédé de représentation individuelle est un des secrets les plus efficaces de leur art. Les données tirées de l'expérience et reproduites par le souvenir constituent un fond solide sur lequel l'imagination peut broder à l'aise, et encore bien que l'orateur doive se ménager une certaine latitude et puisse se donner carrière, il ne doit jamais s'avancer jusqu'à un langage auquel ses interlocuteurs fictifs se trouveraient étrangers.

Les conseils qu'on vient de tracer ne sont peut-être

pas aussi aisément praticables qu'ils le paraissent au premier abord. Il n'est pas plus facile de pratiquer le détachement vis-à-vis de soi-même lorsqu'il s'agit de son intelligence, que lorsqu'il est question de sa volonté ou de ses intérêts. Tout le monde connaît cette manie obstinée des collectionneurs et des érudits qui ne sauraient trouver un fragment de poterie ou une ligne de manuscrit, sans transformer leur découverte en un événement. C'est une infirmité à laquelle n'échappent pas toujours ceux-là mêmes qui ont le plus l'habitude de parler. Il leur vient, en raison même de leurs connaissances, de leurs réflexions, de leur puissance d'esprit, des souvenirs, des arguments, des pensées, des considérations dignes à plus d'un titre de figurer dans le développement du sujet. Ils rendent eux-mêmes justice à la portée de leur propre raisonnement, à la profondeur de leurs vues, à l'intérêt et à la curiosité de leurs aperçus. Il leur semblerait bien malheureux et absolument insupportable de laisser se perdre la moindre parcelle de ces trésors : il faut absolument que tout entre, que tout figure ; et ils ne se disent pas assez que ces détails si particulièrement intéressants pour tel auditoire déterminé, ne sauraient être ni accueillis ni entendus d'un auditoire différent. Ce qui fait leur mérite et leur prix, c'est précisément cette spécialité qui les rend si attrayants pour les uns et si inabordables pour les autres.

Ce que l'on demande ici au jeune orateur, c'est sans doute un discernement impartial de son esprit pour se rendre compte des harmonies qui peuvent exister entre les différentes façons de comprendre un sujet

et les diverses aptitudes de ceux qui écoutent, mais c'est aussi un effort moral, un acte de volonté pour écartier résolument, dans l'invention comme dans l'action oratoire, tout ce qui deviendrait importun et déplacé. Le meilleur moyen pour parvenir à ce résultat est de se représenter avec la même vigueur et la même netteté et ce qu'on doit dire et ce qu'on doit ne pas dire.

## CHAPITRE II.

RÈGLE DEUXIÈME : L'INVENTION ORATOIRE DES IDÉES DOIT ÊTRE SURABONDANTE.

L'invention oratoire ne doit pas seulement être exclusive, c'est-à-dire s'attacher avant tout et avec le plus grand soin à découvrir et à se représenter précisément ce qu'elle doit omettre, mais encore elle doit être surabondante. C'est là la seconde règle que nous avons à expliquer et à établir.

Quiconque se hasarde à prendre la parole sans s'être pénétré de ce conseil et exercé à cette pratique, se trouve en proie à une double obsession : il passera, dans le courant du même discours, de l'horreur du vide à l'oppression de l'encombrement.

Étudions ces deux phénomènes l'un après l'autre. Montrons comment les sages précautions de l'invention oratoire préviennent ce double inconvénient.

La première et la plus incessante terreur qui s'empare d'un homme, lorsqu'il est appelé à la formidable épreuve de comparaître devant un public, c'est l'appréhension de demeurer court. Cette pensée

secrète flamboie dans son âme comme un reflet mystérieux de l'épée de Damoclès.

Il se fait alors dans cet esprit fasciné et peu maître de lui-même, une confusion étrange.

Le jeune orateur se figure bonnement qu'on reste court, faute de matières à débiter. Il ne manque pas de choses à dire, mais, au lieu de faire un convenable usage de ses arguments, il met en une seule fois le feu aux poudres et se trouve ensuite désarmé. Cette fausse manœuvre se trouve surtout prévenue par les conseils de la disposition oratoire. C'est à elle qu'il appartient de régler les mouvements du discours, de leur ménager le temps et l'espace nécessaires pour se développer dans un ordre convenable. Toutefois, l'invention a d'abord son rôle.

Si le jeune orateur avait la fermeté d'âme nécessaire pour préparer résolument un discours d'une heure et demie, alors qu'il lui a été recommandé de n'occuper, sous aucun prétexte, une heure entière, il est de toute évidence que cette surabondance d'approvisionnement lui procurerait un surcroît de sécurité morale. Il cesserait d'avoir peur que la terre lui manque, et cette profonde conviction où il serait d'avoir plus à dire qu'il ne le pourra, réagirait certainement sur l'allure de son esprit. L'aisance de sa marche s'en ressentirait, et il n'en faut pas davantage pour lui donner une tout autre allure et une tout autre vitesse. Ce serait se montrer bien étranger au cœur humain que de vouloir méconnaître ou contester la puissance de ces impressions inconscientes. C'est assez pour marcher et pour courir qu'un chemin d'un

mètre de largeur, et le pied ne va point s'égarer à droite ou à gauche dans le gazon qui borde ce large sentier. Et toutefois, comme cette voie devient étroite et périlleuse, si elle se trouve tout d'un coup située au sommet d'un rempart où l'œil plonge de chaque côté dans des abîmes béants dont la profondeur attire et épouvante ! Comme on ne peut s'écarter de la ligne droite ou s'oublier à un faux pas sans disparaître au fond du gouffre, la marche se trouve absolument paralysée, et l'on dirait que le voyageur s'avance à tâtons.

C'est pour éviter cet inconvénient qu'un orateur fera bien, non pas même à ses premiers débuts, mais en toute occasion de sa carrière, de se créer cette sécurité. Il ne faut pas qu'on allègue, en pareil cas, ni la stérilité ni les difficultés d'un sujet. C'est une question de volonté et de fermeté morale. On peut toujours, avec quelque résolution, imaginer qu'on est tenu de parler cinq quarts d'heure, alors qu'il vous est recommandé de n'en pas occuper plus de trois. Tout homme qui en est réduit dans un discours à épuiser toute sa préparation, doit bien se persuader qu'à son insu peut-être, il a été sur le point de manquer d'haleine et de s'arrêter. En effet, l'orateur n'est pas seulement sous le coup de cette espèce d'appréhension qui le domine et qui le paralyse, mais il peut très-bien arriver que, pour avoir calculé trop juste et trop peu prévu la dépense de sa parole, il ne puisse pas joindre les deux bouts.

L'auditoire assiste alors à un spectacle lamentable.

Il se trouve le plus souvent que, pour une raison ou

pour une autre, pour ne point contrevenir aux règles de l'usage, pour ne point manquer aux conditions d'un concours, pour ne point décevoir l'attente des spectateurs, l'orateur tient à conduire son discours jusqu'au bout du temps assigné. La terreur qu'il éprouve en voyant se consumer rapidement la maigre provision de ses idées, n'est point du tout une terreur chimérique : la vérité est que sa pensée s'épuise et qu'il lui faudrait trouver quelque chose, pour ne pas se laisser réduire à néant. Hélas ! le moment de l'invention est passé, et il n'a plus maintenant le loisir de la méditation : le courant de sa parole l'emporte ; et d'ailleurs, en supposant même qu'il pût suffire à ce double travail, de la création pour découvrir ses arguments et de l'élocution pour les rendre, il faut remarquer que le sujet a déjà perdu sa fleur et que lui-même a déjà refusé de pousser plus avant, ou par présomption, ou par lassitude.

Il arrive alors, au grand détriment de toute harmonie et de toute proportion, qu'après avoir passé peut-être avec une légèreté oublieuse ou une rapidité regrettable sur les considérations les plus importantes, le conférencier s'acharne, aux abords de la fin, sur quelque point de détail secondaire ou épisodique. Il l'expose, le reprend, le résume, le développe et le résume de nouveau. Il faut assurément, de la part de celui qui parle, beaucoup de résolution, de sang-froid, et par-dessus tout, un certain talent, pour vaquer à un pareil exercice ; et cependant, malgré l'habileté que l'auditoire est bien forcé de reconnaître, on ne peut pas s'imaginer par quelles impatiences et par quels

supplices passe chacun des membres de l'assemblée. Personne ne se fait la moindre illusion. Il y a longtemps que la harangue est réellement finie ; on n'aurait plus qu'à s'en aller, si l'orateur n'avait la cruauté de vous retenir. Cette impatience du départ est un des phénomènes les plus caractéristiques de toute réunion. Il faut bien prendre garde, lorsqu'on est sur le point de terminer, à resserrer et à concentrer ses paroles : l'attention des assistants est alors plus ouverte, leur conception plus prompte, leur faculté d'absorption plus développée et plus exigeante. Il y a là une dépense du dernier moment qui est véritablement dévorante et à laquelle il convient de s'être préparé.

Aussi, lorsqu'on recommande au disciple qui se prépare, une surabondance d'invention, il faut bien se garder d'entendre le précepte au sens large et de se borner, pour y satisfaire, à la perspective lointaine et nuageuse de considérations sans importance ou sans netteté. Ces accessoires ne sont vraiment disponibles et ne prennent place opportunément dans le discours qu'à la condition de tenir fortement à quelque considération substantielle. L'invention ne doit pas préparer un pêle-mêle aventureux de pensées inégales où le discours puiserait au hasard ; les considérations étrangères doivent avoir été écartées et les arguments topiques assez développés par la préparation, pour dépasser d'une façon certaine le temps qu'on peut avoir à sa disposition.

Avant de montrer l'usage qu'on doit faire de cette préparation et comment on peut se garder de l'encombrement après avoir échappé au vide, il convient

d'achever le tableau des ressources où le futur orateur doit s'approvisionner.

Nous nous sommes exprimés en effet, comme si tous les arguments du discours devaient être puisés dans notre propre fond, à l'instar de la Minerve sortant tout armée du cerveau de Jupiter. Cette puissance de création, cette heureuse fécondité n'est donnée qu'à un petit nombre d'hommes approvisionnés de longue main par de fortes et patientes études, ou servis par des facultés d'un ressort exceptionnel. Il n'est que juste de mettre à contribution la science et les recherches d'autrui. Il y a donc lieu, après avoir traité jusqu'ici de ce que nous pourrions appeler l'invention personnelle, de dire un mot de l'invention extérieure, c'est-à-dire du travail particulier au moyen duquel l'orateur s'arrange pour avoir à sa disposition un certain nombre d'idées qu'il se ménage et se procure au moyen d'une préparation spéciale.

### CHAPITRE III.

#### DE LA PRÉPARATION EXTÉRIEURE ET DE SES RÈGLES.

Lorsque vous demandez à un homme médiocre ou paresseux, ou, ce qui arrive plus fréquemment encore, à la fois paresseux et médiocre, d'écrire ou de parler sur quelque sujet, vous reconnaissez du premier coup son incapacité et son inertie à cette réponse invariable : « *Il faut que je me procure des documents!* » Il s'agirait de considérations théologiques sur l'état de l'homme avant le péché, ou de la description

scientifique d'un astre découvert depuis moins de vingt-quatre heures, qu'il se mettrait en quête de *documents* et qu'il aurait le malheur d'en trouver !

L'homme aux documents est plus versé que personne dans le travail de l'invention et de la préparation, par cette raison péremptoire qu'il lui arrive rarement d'en sortir. Il n'aboutit pas plus au discours qu'au livre, avec cette circonstance aggravante lorsqu'il s'agit de discours, qu'il n'arrive jamais jusqu'à ouvrir la bouche. L'homme qui écrit en vue d'enfanter un volume, encore bien qu'il ne réalise pas toujours l'ensemble de l'œuvre, ne laisse pas d'en apercevoir et d'en rédiger quelque partie. Il écrit à tout le moins les chapitres les plus faciles ou ceux qui l'ont le plus attiré : il esquisse ainsi le sujet sous l'aspect où ce sujet lui a apparu avec le plus d'avantage. C'est l'éternelle histoire des auteurs à la fois débiles et emportés qui écrivent de verve la première scène de leur drame ou l'exposition de leur roman, mais qui se perdent dans leur propre intrigue et succombent avant le dénouement. Les écrivains d'un ordre inférieur ont ainsi leurs tiroirs remplis de productions avortées. Ce sont autant de pensées qui se sont présentées à eux sous la forme attrayante de songes dorés, mais qui, semblables aussi à la plupart des rêves, se sont évanouies en quelque mélange affreux.

L'homme qui s'est une fois embarqué dans la parole et qui a pris sur lui de se lever en face d'un auditoire réuni pour l'écouter, n'a plus la ressource d'envoyer son manuscrit faire le plongeon dans la cachette obscure de quelque carton complaisant. Il

lui faut aller jusqu'à la conclusion, et il ne saurait renvoyer au prochain numéro la fin et le dénouement de son embarras. Il a si bien conscience de cette situation, que vous ne pouvez pas venir à bout de le trouver prêt. Il ne vous refuse pas de prendre la parole : Dieu l'en garde ! Seulement, il vous confesse en toute sincérité qu'il n'est pas encore en mesure. Mais il se prépare ! il se prépare aujourd'hui, comme il se préparait hier et comme il se préparera demain. Seulement, comme il rencontre toujours de nouvelles recherches à faire et des documents plus précieux à découvrir et à se procurer, il sera dans un mois beaucoup moins avancé et beaucoup moins en mesure de parler qu'aujourd'hui.

Cet abus de la préparation extérieure, cette espèce d'avortement perpétuel, n'est pas, comme on pourrait le croire, un ridicule ou une faiblesse exceptionnels. C'est, à l'heure présente, une des maladies intellectuelles les plus funestes et les plus répandues. On ne peut pas se figurer, avant de les avoir vus de près, les inconvénients de cette préparation éternelle. L'empêchement qu'elle apporte au discours n'est pas le pire de tous, et parmi tant de paroles qu'on entend retentir, il en est beaucoup dont on pourrait se passer avec avantage. Le plus grand malheur de cette préparation prolixie et indéfinie, c'est qu'elle devient nauséabonde pour celui-là même qui s'en occupe. Au lieu de l'intéresser davantage au sujet, elle le fatigue et le dégoûte : il accumule, sans pouvoir les dominer, les considérations les plus contraires et les raisonnements les plus opposés. Les idées ou les vues qui lui avaient



d'abord paru neuves et piquantes, finissent par s'é-mousser et par languir : il se détache de la vérité qui l'avait d'abord saisi et peut-être enthousiasmé. Il ne manque pas de rencontrer dans les interminables circuits de son chemin, des opinions divergentes et contradictoires qui le mettent en défiance. Il se laisse ainsi aller tout doucement à une sorte de scepticisme qui ressemble à un demi-sommeil de l'esprit. On conviendra sans peine que ce sont là de bien étranges et de bien fâcheuses dispositions pour cet acte de vigueur et d'énergie qu'implique toujours la parole publique. Ce n'est point lorsqu'il s'agit de se rassembler pour prendre son élan, qu'on peut ainsi se détendre et s'éparpiller, au risque de se perdre soi-même de vue.

L'abus qu'on fait généralement de la préparation extérieure ne doit point empêcher d'y avoir recours. Il ne serait pas digne d'un homme sérieux et d'une intelligence ferme de se priver des ressources qu'elle procure, en raison des dangers auxquels elle expose.

Il faut distinguer sur chaque sujet la connaissance qu'on en doit avoir, et l'érudition qu'on peut en acquérir.

Parlons d'abord de la connaissance qu'on en doit avoir.

Je ne voudrais pas encourir le reproche de donner à personne un conseil de sophiste. Il est cependant certain qu'en plus d'une occasion, des orateurs éminents sont venus parler avec une pertinence extraordinaire de sujets auxquels leur passé les laissait complètement étrangers. C'est à ce point qu'ils ont

paru aux yeux du public de véritables autorités, tant leur langage attestait leur familiarité avec les connaissances les plus techniques du métier.

Il est donc possible, en fait, qu'un homme rompu aux ressources de la parole arrive à produire une illusion complète sur sa propre incompetence, et qu'il apparaisse comme le plus fin des connaisseurs, avec ses connaissances hâtives de la veille.

Il ne faut pas du tout crier pour cela au scandale, ni pousser des gémissements intempestifs sur la duperie des rhéteurs ou l'ânerie des auditoires. Ce serait manquer de justice et de vérité. La préparation extérieure suffit à expliquer raisonnablement ce phénomène.

Il y a, en effet, des esprits à la fois ouverts et pratiques, qui possèdent d'eux-mêmes ou qui ont cultivé par le travail une rare faculté d'assimilation. Lorsque des nécessités oratoires les mettent en demeure de s'expliquer sur des sujets jusqu'alors étrangers à leur esprit, ils prennent un parti plein de sagesse et de fermeté.

Il ne s'agit pas du tout pour eux de puiser inconsidérément dans quelque vocabulaire technique, au risque de faire sourire les moins connaisseurs par d'inévitables maladresses d'expression. Ils ne cherchent point, s'ils sont raisonnables, à jeter de la poudre aux yeux au moyen de formules et d'aphorismes dont ils seraient ensuite les premiers embarrassés. Ils vont droit à la science elle-même sous la direction intelligente de quelque homme du métier. Ils ne se targuent point d'apprendre cette science et d'entreprendre

par quelque suprême effort je ne sais quel miracle de conquête intellectuelle. Leur premier soin est de définir d'une main ferme les limites et la portée de la question sur laquelle ils ont résolu de s'éclairer. Non-seulement ils y concentrent tout l'effort de leur attention, mais, avec une méthode et une habileté supérieures, ils sont les premiers à y ramener et à y retenir le professeur d'occasion auquel ils ont recours. Ils acquièrent ainsi non pas du tout, comme les esprits superficiels ou malveillants l'insinuent, une teinture quelconque des connaissances afférentes à leur sujet, mais une vue nette et sérieuse d'une portion détachée de cette même science. Ils ont soin avant tout, de s'initier à la langue par laquelle elle se traduit, et de se rendre compte avec exactitude des termes au moyen desquels elle s'exprime. Malgré le préjugé dont on s'arme contre eux, ce sont eux précisément qui ne se payent point de mots et qui prétendent connaître la signification scrupuleuse des termes dont ils font emploi. Aussi la précision de leur langage leur donne-t-elle, vis-à-vis des auditeurs, une véritable autorité, et il n'est pas rare que les gens du métier eux-mêmes se laissent aller à quelque admiration pour cette netteté dont ils se reconnaissent incapables.

La préparation qui porte sur des connaissances nécessaires à acquérir doit donc être particulièrement sobre et résolue. Un esprit de quelque énergie et de quelque curiosité goûte assurément plus vivement qu'un autre le charme d'une science nouvelle et la douceur de s'y sentir introduit : plus qu'un autre il se sent attiré par la perspective des horizons et la nouveauté des

découvertes. Il est bien tentant d'effleurer à vol d'oiseau ces vastes explorations et d'en respirer le parfum plutôt que d'en faire l'étude.

Il ne faudrait pas espérer dans cette hypothèse aucun des avantages qu'on a eu l'occasion de signaler. Bien au contraire, ces échappées, ces pointes poussées au hasard, mettraient infailliblement l'orateur dans l'impossibilité de parler un langage suffisamment exact et suffisamment sensé. On le verrait alors employer au hasard des expressions incohérentes. Il paraîtrait plus ignorant avec son demi-savoir qu'un homme absolument étranger à ces matières et protégé contre les bévues par sa modestie et sa réserve.

Cette tempérance et cette discrétion, si nécessaires pour ne point se perdre, sont beaucoup plus faciles à garder, lorsqu'il s'agit de quelque recherche à faire ou de quelque information à prendre, dans la catégorie des sciences proprement dites. Là, les sujets sont définis avec trop de précision, pour qu'on ne soit pas en quelque sorte contraint de rester dans les limites.

Il n'en va pas de même dans le cas, beaucoup plus fréquent, où la matière sur laquelle on est appelé à discourir rentre dans l'ordre des sciences morales. Encore bien qu'il y ait ici des livres techniques et des écrivains spéciaux, encore bien qu'il paraisse ridicule de nier la compétence des historiens, des philosophes, des économistes de profession, il n'en est pas moins vrai que tout le monde se croit, sur ces sujets, des ouvertures et des aptitudes. Il y a, dans l'auditoire, une certaine prédisposition à accueillir les

hors-d'œuvre et le pédantisme, comme aussi chez l'orateur à en faire montre. C'est surtout de l'homme et de sa nature complexe, qu'on peut répéter le mot fameux : « Tout est dans tout. » Aussi il faut voir avec quelle exagération et quelle frénésie les esprits impuisants et prétentieux se plongent et se noient dans les auteurs. Alors qu'ils devraient tout au plus leur demander un point de départ pour entamer leurs réflexions ou une méthode pour les poursuivre, ils substituent à la connaissance de leur propre cœur et à l'exercice de leur propre pensée, cette froide contemplation de l'homme abstrait qui vous conduit à la connaissance des systèmes mais non point à l'expérience de la vie.

Cette façon de se préparer par la lecture produit sur l'esprit qui entend travailler une question, à peu près le même effet qu'un ouvrage un peu grave sur une lectrice trop lasse ou trop distraite, et surtout trop commodément installée. La main se fatigue à porter le volume ; les yeux se lassent de regarder ; la tête se penche, et toute la personne entre dans ce doux repos où les pensées se changent en rêves.

Si les amateurs de documents et d'érudition voulaient être complètement sincères et s'ils s'avaient à eux-mêmes leur propre paresse, ils reconnaîtraient bien vite que la plus grande partie de leur attrait pour cette préparation extérieure, leur vient de la facilité où ils se trouvent de pouvoir faire tout ce travail, sans avoir, pour ainsi dire, à dépenser d'efforts personnels. A mesure qu'ils entassent au dedans d'eux-mêmes toutes ces vues hasardées, toutes ces réflexions incohérentes, ils se sentent de plus en plus

dispensés d'avoir une opinion propre, et c'est ainsi que quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, on voit traiter par le côté historique une question grave dont on serait bien aise d'avoir le dernier mot : malheureusement, ce qui vous reste de plus clair du discours que vous avez subi, c'est d'avoir appris, comme le dit Molière, qu'Aristote a dit là-dessus de fort belles choses.

Pour résumer ce qu'on vient de dire et le présenter sous la forme d'une règle pratique, il faut, en ce qui concerne les connaissances qu'on doit avoir, les demander aux livres et aux hommes spéciaux, surtout lorsqu'il s'agit de sciences techniques. En revanche on doit éviter de substituer cette collection de renseignements à l'initiative de la pensée. Toutes les fois qu'il s'agit de ces connaissances morales où le sujet lui-même est à la disposition de nos études, il faut se garder de demander à autrui des informations sur ce que nous pouvons penser, croire et sentir d'original. Même dans l'ordre des sciences proprement dites, nous ne devons point donner carrière à une curiosité vague ; notre langage trahirait vite la puérité de nos prétentions. C'est en concentrant dans des limites fortement raisonnées et maintenues notre initiation hâtive, que nous donnerons à notre esprit les ressources du savoir et à notre parole les avantages de la précision.

La préparation extérieure ne comporte pas seulement les connaissances que l'on doit avoir, mais aussi l'érudition que l'on peut acquérir.

Cette érudition, née de l'expérience de la vie ou de la culture de l'esprit, est, il faut bien le reconnaître, un des plus grands charmes de la parole. On ne se

figure pas assez jusqu'à quel point une assemblée est sensible aux anecdotes, aux citations, aux traits d'esprit, aux bons mots, à tout ce qui fait intervenir, à côté de l'orateur, un élément tout à la fois impersonnel et vivant. Vous vous trouvez tout d'un coup dans l'auditoire délivré de cette leçon et de cette objurgation qu'on vous adresse sans désenchanter depuis le commencement. Vous avez beau être attiré et conquis par le charme de l'orateur devant lequel vous comparez; au moment même où vous vous abandonnez à sa fascination, il vous répugne de faire partie de son triomphe.

Au contraire, lorsqu'on voit apparaître, au courant du discours, quelques lignes d'un penseur éminent, quelques traits empruntés à la vie d'un grand homme, quelque anecdote tirée de la sagesse populaire, lorsque quelque théorie célèbre, quelque événement historique d'une importance considérable, vient appuyer les conclusions qui vous ont été offertes, il semble qu'un tiers est intervenu entre l'orateur et vous. Vous cessez d'être ce petit garçon assis sur l'escaiveau, en face du pédant qui péroré dans la chaire. Ce dernier descend à son tour à côté de vous, et vous comparez tous les deux devant quelqu'une des grandes autorités dont s'honore le monde des lettres. A ce moment, l'amour-propre de l'auditeur se retrouve à l'aise et reprend ses avantages; le respect et l'empressement qu'il met à se tourner du côté du grand homme dont on invoque le témoignage et dont on lui fait entendre la voix, montrent assez combien il est satisfait d'être soulagé pour un instant de la su-

jétion où on le retenait. Il prend sa revanche de l'orateur que cette citation remet au nombre des disciples, et tout ce mouvement moral s'exécute, en dernière analyse, au plus grand profit du discours.

Rien de plus tentant que l'usage des citations; rien aussi de plus périlleux. La Bruyère a fait cette remarque, que tout a été dit et qu'on vient trop tard depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui écrivent. Il est de fait qu'on peut prendre un sujet au hasard, avec la certitude de découvrir, sans trop chercher, bien des pages où il en a déjà été question. On se laisse ainsi aller de la citation vraiment littéraire et digne d'être prise pour autorité, à la citation de hasard et de rencontre, à celle qui n'a ni mérite ni portée. On imite ces candidats qui, appelés à soutenir une thèse devant quelque faculté où se trouve par hasard un pédant plus fleffé que les autres, sont bien forcés de compatir à sa pénible manie, et s'en vont cherchant dans les catalogues des bibliothèques des ouvrages inconnus dont les titres garniront décemment les notes de leurs pages.

Ce sont surtout les sots qui gardent le privilège de ces préparations incohérentes. Ceux-là citent pour citer, et non point pour plaire ou pour instruire. Ils sont de la race de ces niais qui se vantent d'avoir reçu le plus beau coup de bâton. De même, le comble de leur joie est d'invoquer des ouvrages que personne ne connaît, et de faire avaler des pages qu'à huis-clos personne n'aurait la force de lire.

Une fois qu'on se laisse aller à cette pente, il n'y a vraiment plus de raison pour s'arrêter, et pour peu

qu'on y mette de bonne volonté et de complaisance, on ne voit pas ce qu'avec un peu d'artifice, et au besoin, de violence, on ne viendrait pas à bout d'introduire dans un discours.

Nous voilà entraînés bien loin de l'invention des idées, considérée comme préparation à la parole. Lorsqu'on se laisse ainsi aller à perdre de vue le sujet lui-même pour se rejeter sur ces moyens accessoires, lorsqu'on finit par se complaire à feuilleter de vieux bouquins ou à compulsur d'anciennes notes pour y chercher de quoi remplir sa harangue, on est le premier à sentir que son esprit se dissipe et se perd. On ressemble à ces enfants qui découpent de petits carrés de couleur, pour les rassembler plus tard dans des combinaisons de mosaïques ; mais il n'y a rien là qui rappelle la conception, l'ébauche, l'exécution d'un dessin. Il est même difficile d'imaginer une méthode qui présente plus de péril et prépare plus d'impuissance à l'orateur.

Il est trop visible, en effet, que tous ces auteurs dans lesquels on se jette avec si peu de considération et de retenue, ont tous envisagé le sujet sous un point de vue qui leur est propre. Ils ont eu chacun leur méthode, leur dessein particulier et jusqu'à leur humeur et leur fantaisie. Il faudrait, pour en faire soi-même un usage convenable et discret, avoir déjà son parti pris et son travail achevé ; autrement, on risque fort d'être ballotté entre des opinions contradictoires, et peut-être d'apporter côte à côte le témoignage de deux auteurs qui n'ont écrit que pour se combattre.

Si, au contraire, on rencontre par un heureux hasard une page ou un chapitre dans lequel la question dont on s'occupe soit vraiment examinée et vraiment traitée, il est assez difficile, dans ce premier travail encore indécis et flottant, de n'être pas plus ou moins saisi par l'expression ferme et arrêtée d'une pensée que l'on en est encore à chercher soi-même. On se trouve conquis par ces phrases nettes et correctes, disant d'une façon vive et neuve ce qu'on a soi-même tant de peine à venir à bout de penser. Il n'est pas rare, en pareil cas, d'entendre réciter en public des pages entières ou analyser des suites de chapitres.

Le malheur de tous ces abus, c'est que la personne même de l'orateur disparaît de plus en plus. Comme il n'a point préparé d'idées, il ne lui est pas possible non plus de les faire rentrer dans un plan qui les coordonne, ou de les rendre dans un langage qui les traduise.

#### CHAPITRE IV.

DE LA PRÉPARATION ANTÉRIEURE ET DE LA PRÉPARATION POSTÉRIEURE AU PLAN : LEURS RÈGLES.

Avant de passer aux règles à suivre pour distribuer en un plan régulier et maniable les idées que l'invention a découvertes, il convient de compléter par quelques remarques les conseils qu'on vient de donner sur ce premier travail de la préparation.

De la même façon que nous avons établi une dis-

inction entre la préparation intérieure et la préparation extérieure, la première procédant par la réflexion personnelle et la seconde par l'érudition, nous pouvons également établir une différence entre la préparation antérieure et la préparation postérieure, la première précédant le plan pour le préparer, et la seconde lui succédant pour le parfaire.

Ce n'est point avec des citations, des anecdotes, des récits, des analyses, quelque provision qu'on en fasse, qu'il est possible de traiter véritablement un sujet. Ce sont là sans doute autant de fleurs dont on fera bien de parsemer son discours ; mais il faut absolument un tissu auquel on les fixe et une draperie à laquelle on les rattache. Tout l'art et tout l'effort du monde n'empêcheront point l'auditeur de s'apercevoir qu'un semblable discours est sans force et sans continuité, qu'il expire à la fin de chaque citation, et que, s'il renaît péniblement de son silence, c'est pour mourir encore au bout de la tirade suivante. Sans compter que, pendant ce temps, l'auditeur cherche la pensée de celui qu'il entend ; et si, malgré son effort et son anxiété, il ne parvient pas à la découvrir, il ne faut pas trop vous en étonner, par cette excellente raison que l'orateur n'en a pas et n'en a jamais eu.

Il convient donc de prendre un parti et de se tirer résolûment de ces embarras. La règle à suivre est bien simple.

L'homme qui se propose de prononcer un discours, commencera par chercher dans son propre fond les idées dont il peut disposer à l'heure actuelle. Il con-

sidérera tour à tour, suivant la méthode prescrite plus haut, les aspects de la question sur lesquels il doit insister et ceux dont il convient de détourner ses regards, pour des raisons tirées de l'auditoire lui-même. Si le sujet est tel qu'il y faille des connaissances techniques et un travail spécial, rien de plus simple et de plus naturel que de sortir de soi-même pour aller chercher ce qu'on n'y trouverait pas. Cette recherche extérieure doit être guidée par les règles qu'on a posées : lorsqu'il s'agit d'acquérir des connaissances qu'on doit avoir et qui vous manquent, il faut s'en tenir à l'essentiel et se garder, avant tout, d'une curiosité vague et impuissante ; puis, à côté des connaissances qu'on doit avoir, il faut placer l'érudition qu'on peut acquérir. Nous venons, à l'instant même, d'en reconnaître les avantages et les périls, d'en montrer les excès et l'usage, de façon à nous prémunir contre ses entraînements sans nous mettre en demeure de renoncer à ses ressources.

Ici se place la distinction indiquée entre la préparation antérieure et la préparation postérieure.

Rien de meilleur que d'avoir à sa disposition pour le courant du discours, un certain nombre de traits, de mots, de citations agréables, piquantes, profondes, pour réveiller, soutenir, dominer l'attention de l'auditoire. Ce sont là des ressources presque nécessaires, et un orateur ne saurait suffire, sans s'épuiser assez vite, à tirer toujours de son propre fond. Voilà pourquoi il est important qu'il ait, comme on a l'habitude de le dire, de l'*acquit*, c'est-à-dire une certaine provision d'idées générales, de connaissances diverses,

dans lesquelles il soit en mesure de puiser sans effort. Cette science parfaitement digérée et parfaitement disponible fait en quelque sorte partie intégrante de lui-même. Elle constitue une extension naturelle de sa propre intelligence ; c'est un instrument avec lequel il a augmenté la portée de sa vue.

La première condition de cette érudition oratoire est, pour me servir d'un mot cher aux mathématiciens eux-mêmes, d'être *élégante*, c'est-à-dire de ne point sentir cette odeur d'huile, que les délicats de l'Attique reprochaient aux harangues de Démosthènes. L'érudition est comme la peinture en bâtiments : encore bien que ses décorations et ses vernis soient agréables à l'œil dans leur première fraîcheur, ils ne laissent pas d'exhaler une odeur désagréable, et tout de même, l'érudition dont on s'est trop fraîchement badigeonné ne laisse pas, elle aussi, en dépit qu'on en ait, de sentir son pédantisme.

Le meilleur serait assurément d'avoir par devers soi une certaine connaissance, ou tout au moins, une certaine réflexion de la vie, et à défaut, une lecture abondante et appropriée par la méditation écrite à la culture de son propre esprit. C'est peut-être là ce qui, de notre temps, manque le plus aux jeunes orateurs. En dépit de leur verve, de leur bonne volonté, de leur facilité naturelle, ils se sentent en proie, malgré eux, à une sorte d'inanition. Ils ne trouvent pas dans leur esprit une certaine quantité d'idées disponibles, et comme l'oiseau qui se meut dans un air trop raréfié, ils retombent sur eux-mêmes, malgré toute leur énergie : toute leur dépense de mouvement, faute d'un point

d'appui et d'un milieu, n'aboutit guère qu'à de stériles essais.

On disait jadis d'un homme qu'il avait une vaste lecture. On entendait par là non pas notre consommation quotidienne de revues et de journaux, mais la connaissance sérieuse des auteurs, des classiques de tous les pays, une familiarité intime avec les grands hommes de la littérature, avec ces écrivains dont les pensées restent et se communiquent. Aujourd'hui, il est bien rare qu'un homme tienne à honneur et se mette en peine de ne pas ignorer la haute littérature du genre humain. Ce qu'il peut en avoir appris dans les leçons des classes ou dans la préparation des examens lui fait absolument l'effet de cette inoculation à laquelle il fallait se soumettre pour éviter la maladie : tout de même, le diplôme auquel il a eu le malheur d'arriver devient pour lui une charte d'affranchissement qui lui assure à tout jamais le privilège d'une ignorance honnête, décente et brevetée.

L'instinct du peuple ne le trompe donc pas tout à fait ni aussi complètement qu'on veut bien le supposer, lorsqu'il rattache l'idée d'une certaine science et d'une certaine supériorité intellectuelle au talent de la parole. Cette bonne opinion est fondée sur une idée vraie, à savoir qu'il n'est pas possible de parler à vide. Les orateurs mêmes qui passent à bon droit pour des diseurs de rien, ne laissent pas d'avoir des idées, encore bien que ces idées soient incohérentes et frivoles.

On comprend de reste que la préparation dont nous

parlons ne saurait d'aucune façon s'improviser. On ne devient pas ainsi, à commandement, un esprit orné et instruit, et la plupart des hommes sont réduits, lorsqu'il leur faudrait faire asseoir leurs convives au festin de la parole, à partir du même pied pour le marché aux approvisionnements.

A tous ces gens pris au dépourvu et exposés à des recherches sans choix et sans fin, il faut donner le même conseil, celui d'examiner d'abord la question, dans la mesure, même singulièrement réduite, de leurs forces et de leurs connaissances, de façon à utiliser avant tout ce qu'ils peuvent savoir, à éprouver ce qu'ils peuvent découvrir, à systématiser ce qu'ils peuvent connaître. Ils doivent se tirer tout seuls de l'invention et procéder à la disposition de leurs idées suivant les règles qui vont être dites, fussent-ils, dans ce premier travail, laisser quelques cadres en blanc et s'en remettre à des travaux ultérieurs pour traiter d'une façon convenable certaines indications de leur propre plan.

La préparation postérieure consiste précisément à demander à des lectures et à des recherches, non pas des idées qui vous manquent et qu'on espérerait se procurer ainsi, mais l'ornement, la parure, et, dans une certaine mesure, l'achèvement des idées que l'on possède déjà. Dans cette situation, l'esprit déjà muni de ces points de repère, se trouve d'avance orienté : le programme qu'il s'est tracé fait l'office d'un réceptacle où viennent prendre place et s'incorporer les traits heureux, les idées neuves, les rapprochements naturels, les citations choisies que ces lectures lui

procureront. Il n'aura plus à redouter les égarements d'une érudition vaine et inconsidérée. Comme il a déjà une vue nette de son sujet, il est tenu en garde contre les tentations de la curiosité par cette réflexion préliminaire qui le protège et l'avertit. Il est le premier à sentir que telle anecdote serait déplacée, telle citation malencontreuse, tel rapprochement forcé.

La préparation postérieure présente encore un autre avantage, c'est qu'elle peut, pour ainsi dire, se prolonger à l'infini sans que le dessein principal du discours en éprouve ni trouble ni retardement. Lorsqu'on se lance dans l'érudition avant d'avoir conçu et arrêté son sujet, on peut dire avec vérité que le travail auquel on se livre vous éloigne peut-être autant du but qu'il vous en rapproche. Si vous rencontrez des pensées afférentes à votre sujet, il n'en manque pas non plus qui vous en écartent ; et lorsque les provisions s'accumulent trop, vous éprouvez souvent un certain embarras des richesses, l'inévitable dégoût d'une possession trop familière : l'encombrement des matériaux ne fait que retarder l'entreprise de la construction.

Avec la préparation postérieure, rien de pareil. Le monument existe déjà, peut-être un peu svelte et un peu élancé, édifié peut-être sur une base un peu étroite et avec des matériaux trop fragiles ; mais tout ce travail auquel vous vous livrez ultérieurement se change en une œuvre de consolidation, et dans un autre ordre d'idées, loin d'être une surcharge, il joue le rôle du sculpteur et du peintre venant au secours de l'architecte.



Tandis que la préparation postérieure se trouve ainsi modérée, avertie, utilisée, par le soin qu'a pris l'orateur d'arrêter d'avance les lignes de son esquisse, cette information complémentaire ne laisse pas d'apporter des lumières nouvelles à son esprit. Sans recommencer à nouveau le plan qu'il s'est d'abord tracé, il pourra en modifier heureusement certaines parties; ou même, s'il a du temps devant lui, changer absolument ses dispositions.

Ici se marque de nouveau la différence qui sépare la composition écrite, de la parole.

Nous avons eu nous-même, dans un autre travail, l'occasion de signaler le soin avec lequel on doit se défendre contre les changements et les variations durant l'exécution d'un livre. Il est extrêmement peu d'auteurs en effet, dont la pensée soit assez forte et la conception assez nette, pour rencontrer tout d'abord la vraie méthode, et pour marquer, aussi bien dans les détails que dans l'ensemble, le dessein d'une entreprise un peu vaste. A l'heure où ils entreprennent leur travail de rédaction et à mesure qu'ils le poursuivent, on pourrait dire qu'il se crée en eux une expérience de seconde main dont il est assez naturel qu'ils veuillent profiter. Ils introduisent alors des modifications dans leur plan primitif. Le grand malheur, c'est que ces rectifications ressemblent à une entorse. A mesure qu'ils rallongent d'un autre côté la pensée d'abord défectueuse, il se trouve inévitablement qu'elle boite et qu'elle ne se tient pas d'aplomb sur ses pieds.

Il n'en va pas de même assurément du discours et

de l'œuvre de la parole. Sans doute, il ne faudrait pas, sous prétexte d'emprunter des lumières nouvelles à la préparation, remanier de jour en jour et d'heure en heure le plan du discours qu'on se propose de prononcer. Sans vouloir empiéter sur les règles que nous aurons à donner plus bas à ce sujet, il faut bien remarquer que, dans tous les cas, l'inconvénient serait loin d'être le même. En effet, tant que l'orateur ne s'est pas produit devant son public et n'a pas prononcé le premier mot de sa harangue, la position est intacte et il n'y a encore rien d'engagé. Quelles que soient les vicissitudes par lesquelles aura pu passer le discours durant sa période d'incubation, l'auditoire ne s'en doutera même pas. Pourvu que de ces incertitudes, quelque longues et quelque pénibles qu'elles aient pu être, il sorte un plan bien arrêté et que ce plan soit fidèlement suivi, l'assemblée n'en demande pas davantage : elle se tient pour satisfaite du résultat, sans s'enquérir des moyens par lesquels ce résultat a été obtenu.

La différence que l'on vient de signaler entre les effets si divers de la préparation antérieure et de la préparation postérieure doit provoquer la réflexion des jeunes gens. Ils reconnaîtront ici de quelle utilité sont les conseils, puisqu'un seul et même exercice, suivant les conditions et les circonstances où il s'accomplit, peut entraîner l'esprit vers la confusion, ou le raffermir dans sa clarté.

## CHAPITRE V.

DE L'OMISSION VOLONTAIRE ET DE L'OMISSION INVOLONTAIRE :  
LEURS RÈGLES.

La seconde règle que nous avons donnée dans ce livre, à savoir que l'invention doit être surabondante, entraîne des conséquences sur lesquelles il est bon d'appuyer.

Puisque l'invention doit être surabondante, au sens véritable du mot, il en résulte, par une déduction nécessaire, que le développement oratoire doit procéder par des omissions.

Rien de plus opposé, il faut bien le reconnaître, à l'enseignement et à l'effort ordinaires. La Rhétorique habituelle recommande à ses disciples de ne rien laisser perdre de ce qu'ils se sont proposé de dire. Les praticiens appuient avec non moins d'insistance sur l'usage qu'on doit faire de sa mémoire pour reproduire, sans omission ni lacune, tous les arguments et tous les développements qu'on a pu prévoir dans le travail de la préparation.

Ces recommandations et ces préceptes sont tout à fait conformes à l'esprit qui anime présentement la routine des improvisations. Avec cette part excessive que l'on fait à la mémoire jusqu'à lui confier des morceaux, des tirades, et presque le manuscrit entier

d'un discours, il n'est pas étonnant que l'on compte sur elle pour suggérer et reproduire dans leur ordre compliqué les plus minces subdivisions d'une disposition oratoire. J'ai connu un jeune avocat qui se présentait ainsi à l'audience, avec un plaidoyer composé, me disait-il, de quarante-deux points numérotés, et il avait bien le sang-froid d'ajouter que c'était, dans son exposé, seulement les quarante-deux points *principaux*.

Avec de telles méthodes et de tels procédés, il n'est point de talent, ni naturel ni acquis, qui puisse se tirer honnêtement d'affaire. Il n'est vraiment pas facile de pérorer, lorsqu'on est en proie au casse-tête de tirer l'une après l'autre toutes ces ficelles, sans les confondre ni les embrouiller. Cette nécessité de débiter dans leur moment et à leur ordre tout ce régiment de preuves et de considérations finit par constituer, pour celui qui parle, un véritable cauchemar.

La précaution qu'on aura prise de se munir d'idées bien au delà des besoins que l'on peut prévoir et du temps que l'on doit occuper, coupe court à toutes ces difficultés et communique aux esprits une aisance singulière.

Il suffit, pour se ménager cet avantage, de prendre hardiment son parti des omissions soit volontaires, soit involontaires.

J'entends par omissions volontaires le parti pris de sacrifier d'avance telle portion du discours qu'on n'aura pourtant pas manqué de préparer avec le même soin que tout le reste, ou la décision intervenue au conrant de la parole, de couper dans le développement

tel ordre de considérations qui avait pourtant sa place dans le dessein primitif.

Il peut paraître singulier de méditer un argument, d'approfondir une pensée, de se procurer un fait avec la résolution préméditée de n'en faire aucun usage. Il faut, dans tous les cas, une rare fermeté d'esprit et une énergie peu commune, pour se livrer à un travail aussi ingrat, et en apparence aussi peu rationnel. Notre pauvre humanité est ainsi faite, qu'elle veut non-seulement des résultats mais des succès ; et lorsque son activité n'aboutit pas à un emploi et à une utilité visibles, elle se figure aisément que cette activité n'a ni mérite ni raison d'être.

C'est cependant un résultat considérable et vraiment digne d'être apprécié, que celui qui consiste à se procurer la sécurité et la paix oratoires. L'orateur, dans ce cas, procède comme un homme riche et sensé qui glisse dans son porte-monnaie de voyage quelques billets de banque par delà la somme qu'il compte dépenser. Il sait très-bien, réglé comme il l'est dans ses allures et familier avec une route déjà parcourue à plusieurs reprises, qu'il ne court aucun risque de dépasser son chiffre accoutumé. Il ne laisse pas cependant d'écarter toute préoccupation, et qui plus est, de consolider et d'agrandir sa propre liberté grâce à ce supplément de viatique.

C'est là précisément l'avantage que notre méthode assure au discours. L'orateur sait très-bien qu'il ne lui sera point possible de produire tout ce qu'il prépare avec tant d'abondance : il prévoit sans hésitation et sans regret que tel aspect du sujet n'arri-

vera pas même à se laisser soupçonner. En revanche, ce capital qu'il a en réserve lui communique, comme on peut bien le penser, une aisance et une largeur qu'on ne saurait guère assurer autrement.

Il faut faire ici une remarque à l'usage de la paresse humaine, c'est-à-dire à l'encontre du défaut le moins aperçu et le plus fréquent de tous.

Cette sécurité dont on fait l'éloge et dont on voudrait assurer l'avantage aux commençants, n'est possible qu'à une condition : c'est que la préparation de cette partie sacrifiée d'avance, soit aussi soigneuse et aussi complète que si elle était assurée de figurer au premier rang. Autrement, bien loin d'être un secours et comme une réserve qu'on appelle à propos pour décider la victoire chancelante, elle ne ferait qu'amener un encombrement dans l'esprit de celui qui parle : elle pèserait sur lui, comme un fardeau dont il aurait à soutenir la charge, sans pouvoir, au moment décisif, s'en promettre aucun effet utile.

Il faut bien admettre l'hypothèse où la préparation la plus ample et la plus vaste en apparence se trouverait épuisée dans un délai tout à fait imprévu. Pareil accident peut se produire pour les causes les plus diverses et les plus inopinées. Celui qui parle se sent tout d'un coup saisi et gagné par une sorte de paralysie graduelle ; le sol se dérobe en quelque sorte sous ses pieds ; son plan se déroule et s'enfuit devant lui avec une vitesse inaccoutumée : au lieu de rencontrer les amplifications qu'il avait prévues, il se contente presque de débiter des têtes de chapitres et des résu-

més de paragraphes. Sa harangue ressemble alors à ces devis mal dressés par les architectes et dans lesquels les dépenses imprévues ont bien vite excédé le crédit voté.

C'est à ce moment-là que le conférencier est bien aise de sentir derrière lui une réserve organisée. C'est dans un désarroi semblable, qu'on est heureux de retrouver des considérations de quelque valeur et de quelque solidité pour combler le déficit. Il est bien entendu que, pour se remettre à flot par ce procédé, il est de toute nécessité que la préparation de ce prétendu hors-d'œuvre soit achevée. Si, dans un esprit de paresse facile à comprendre ou par un excès de confiance non moins naturel à prévoir, le débutant s'est contenté d'entrevoir vaguement quelques considérations nuageuses, de pressentir un raisonnement sans le suivre, de concevoir un développement sans le préparer, on voit de reste qu'à moins d'être un maître dans l'art de la parole, ce surcroît de travail ne saurait s'accomplir au courant de l'improvisation et surtout dans un moment d'embarras et de défaillance. Au lieu donc de se raffermir et de reprendre pied sur un sol convenablement préparé, le rhéteur malencontreux ne fait que s'embourber davantage. Il glisse sans pouvoir s'arrêter, et au lieu de venir au secours de sa propre confusion, il ne fait que l'augmenter et la rendre irrémédiable en abordant cette région pleine de ses propres obscurités.

Il est donc raisonnable et logique, en dépit d'un faux air de paradoxe, de convier nos disciples à préparer avec une sollicitude spéciale les parties mêmes

de leur invention et de leur plan qu'à moins d'un accident semblable à celui que nous venons de décrire, ils sont bien résolus à passer sous silence.

Indépendamment de l'omission volontaire et préméditée, il convient de considérer celle qu'on appellerait à bon droit l'omission volontaire spontanée.

De la même façon qu'au courant du discours celui qui parle éprouve parfois une sorte de resserrement de telle sorte que ses phrases semblent se contracter sur elles-mêmes, le phénomène inverse se produit plus fréquemment encore, même chez ceux qui manquent le plus d'art et d'expérience. On rencontre des veines heureuses ; la faveur de l'auditoire enfle vos voiles, délie votre langue, et donne tout d'un coup à vos raisonnements ou à vos effusions une ampleur inattendue. Le temps se passe, et vous vous apercevez avec un étonnement mêlé de joie et d'appréhension, que la plus grande partie de ce temps redoutable pendant lequel vous étiez appelé à vous produire, s'est déjà heureusement écoulée sans que vous vous en soyez, pour ainsi dire, aperçu. L'instant de votre délivrance approche, et comme le nageur arrivant au terme de sa course, vous discernez déjà la saillie sur laquelle vous mettrez la main pour aborder au port.

Les novices, et il en est beaucoup plus qu'on ne le croit qui le demeurent toute leur vie, ne manquent guère, en pareil cas, l'occasion de commettre une sottise.

Comme ils ont fait leurs provisions avec beaucoup de soin et suivant toutes les règles de la méthode,

comme ils ont préparé leur plan avec une certaine vigueur et un certain effort de mémoire, le cœur leur saigne à la pensée de sacrifier quelque chose de ce qu'ils ont à dire, [ou plutôt, pour être plus exact, il faut bien reconnaître que cette idée ne vient même pas à la plupart d'entre eux. Ils ressemblent un peu à une mécanique montée, et chacun sait qu'une fois le morceau entamé sur l'orgue, il faut absolument aller jusqu'au bout du rouleau. Il se produit alors cet incident du plus haut comique, que l'orateur fait défilier sous les yeux d'un public surexcité et confondu, la nomenclature appétissante de toutes les choses dont il ne lui parlera pas. Ce qu'il y a de plus piquant encore c'est ceci : comme il est toujours beaucoup plus facile d'indiquer un sujet que de le traiter, il se trouve que le maladroit présente d'une façon pleine de charme et d'attrait précisément ce qu'il ne dit point. Il est difficile de rien concevoir de plus désobligeant pour un auditoire, que ces phrases perpétuellement répétées : « Si le temps ne nous manquait..., si je n'étais pas obligé de terminer..., je dirais..., je montrerais..., j'expliquerais..., j'exposerais..., je ferais ressortir... Rien ne serait plus intéressant..., rien ne serait plus curieux..., rien de plus instructif..., rien de plus nouveau... etc., etc. » Franchement, pour peu que l'assistance n'ait pas été complètement satisfaite de ce qu'on a lui donné, il ne peut pas lui paraître bien agréable de se voir retrancher tant de choses ; et comme on désire toujours ce qu'on n'a pas, tant de regrets ne laissent pas d'être accompagnés de quelque irritation et de quelque dépit.

Nous ne saurions donc trop recommander aux jeunes gens de s'interdire d'une façon absolue ces formules oratoires. De pareils aveux sont inutiles, et chez beaucoup l'habitude en devient une manie. C'est tout au plus si, par un artifice ingénieux, vous pouvez dire que le temps vous manque pour traiter telle partie du sujet, alors qu'en raison de certaines difficultés inhérentes aux circonstances, vous avez, de prime abord, formé le dessein bien arrêté de ne point vous aventurer du côté de ces fondrières.

En pareil cas, il n'y a qu'une façon de se tirer d'affaire à son avantage, c'est de regarder bien en face telle ou telle partie de son sujet qu'on s'était complu à travailler et sur laquelle on fondait de légitimes espérances, et de la retrancher résolument, sans la laisser entrevoir ni même soupçonner. Il ne faudrait pas non plus céder à une autre tentation fort commune, à la faiblesse d'en présenter au moins un résumé quelconque afin que tout n'en soit pas perdu. Ces analyses hâtives et incomplètes n'offrent aux auditeurs aucune espèce d'intérêt, et il n'est pas rare qu'elles provoquent des réflexions désobligeantes pour l'orateur. Si ses assertions ont quelque nouveauté, elles prendront ainsi un air de paradoxe, faute d'être appuyées par une suffisante démonstration. S'il met un frein à l'effusion de ses sentiments, il passera pour un homme sans cœur ni sensibilité.

Le meilleur et le plus sûr est donc encore de pratiquer cette amputation avec assez d'abnégation et de dextérité, pour que personne ne s'imagine qu'il

puisse manquer quelque chose à l'ensemble du discours. De pareilles manœuvres demandent un grand sang-froid, un complet esprit de sacrifice et un détachement de soi-même qui n'est assurément pas sans quelque mérite au point de vue moral. Ce courage de mettre le pied sur son amour-propre, de renoncer à l'effet que l'on pourrait produire et de perdre ainsi volontairement une partie notable de son travail est un courage que l'on ne rencontre pas aisément. Rien n'est plus fréquent que de voir un orateur accélérer son débit, précipiter ses paroles et se lancer, à la fin de son discours, dans une course tellement vertigineuse qu'il devient à peu près impossible de le suivre. Cette prodigieuse dépense de sons l'oblige à baisser la voix; il articule mal; il prononce à peine les syllabes et ne donne pas le temps aux signes les plus essentiels de la ponctuation de produire leur effet utile. Au reste, on parviendrait effectivement à l'entendre, que le résultat ne serait pas bien différent. Il apporte la même hâte dans les idées que dans les mots. Ce n'est point cette concentration lumineuse, fruit d'une longue méditation et dans laquelle le choix des expressions permet de n'offrir que la fleur de la pensée. Le pauvre orateur, dans sa course désordonnée, laisse tomber au hasard les expressions qui se trouvent sous sa main, et comme il est obligé de faire tenir dans un intervalle de temps beaucoup trop court des considérations d'une certaine ampleur et peut-être même d'un certain mérite, il se trouve, par une conséquence bien fâcheuse, que son exposition devient d'autant plus obscure que ses réflexions avaient

plus de valeur; or, dans un discours, l'obscurité est plus choquante et plus pénible que des défauts bien autrement essentiels.

Il faut assurément, pour renoncer ainsi, au courant de la parole, à quelque développement heureux dont l'esprit est en possession, plus que de l'abnégation et plus que de l'esprit de sacrifice: il faut encore beaucoup d'à-propos, de sang-froid et de savoir-faire. Ces qualités s'acquièrent par l'expérience plus vite qu'on ne saurait le croire. L'usage du monde serait déjà une école suffisante. Les gens de bonne compagnie savent fort à propos, lorsque le temps fait défaut ou que l'attention de leur cercle se trouve détournée, s'abstenir de toucher à telle ou telle question dont on ne peut se tirer qu'avec certains développements. Ils aiment beaucoup mieux ne rien dire que de sentir leur parole étranglée par quelque interruption niaise. C'est ainsi que le privilège des sots a toujours été de réduire au silence les gens d'esprit.

Il nous semble que l'omission volontaire, ainsi expliquée et justifiée, n'a plus rien qui puisse arrêter: elle fait partie intégrante des éventualités de la parole, et elle justifie une fois de plus ce proverbe, qu'en certaines occasions le silence est d'or.

On comprend moins aisément que l'omission involontaire puisse tenir sa place et jouer son rôle dans un discours suffisamment préparé. Tout le monde s'est accordé jusqu'ici pour la regarder, en pareil cas, comme un véritable accident. N'y a-t-il pas quelque chose de fâcheux, en effet, à voir disparaître d'un

discours un épisode ou une démonstration qui étaient destinés à y tenir leur place et qu'un défaut de mémoire a seul empêché d'y figurer. Généralement, l'orateur est inconsolable de cette mésaventure ; et comme le passage oublié est le seul qui n'ait point subi l'épreuve du jugement public, il se persuade volontiers que ce morceau-là précisément aurait remporté la palme : l'édifice lui paraît avoir perdu son couronnement.

La vivacité de ces jugements par impression n'implique en rien leur exactitude. Il n'est nullement démontré que le morceau le plus saillant aurait été celui qu'on a omis de traiter. Il n'est même pas raisonnable de le supposer. Personne n'oublie le nom de sa femme ni de son enfant, parce que ces deux êtres chéris font partie intégrante de votre vie. Sans vouloir apporter de rigueur à la comparaison, on peut dire de même, que, dans un discours, il y a des pensées tellement essentielles, qu'à les omettre, ce ne serait plus la peine de parler. Il est donc, au contraire, bien probable que les considérations négligées et perdues de vue n'avaient, en définitive, qu'une importance secondaire. A examiner les choses de près, il ne laisse pas d'arriver que cette omission inattendue soit, en dernière analyse, une rectification inconsciente du plan. Telle circonstance particulière avait démesurément grossi certains détails aux yeux de l'orateur ; et lorsque, devant le public, une perspective mieux entendue se rétablit d'elle-même, il se trouve que, sans le vouloir, l'orateur a éliminé d'instinct cet épisode devenu insignifiant.

Il arrive cependant aussi que des parties véritablement importantes et destinées à occuper une place notable échappent à l'improvisation. Cette mésaventure est le plus souvent la conséquence naturelle d'un plan mal conçu, mal exprimé et par là d'autant plus difficile à retenir. Nous osons dire qu'en pareil cas la faute est volontaire, puisque avec une méthode mieux entendue et suffisamment appliquée, on se trouve exempt de cette sorte d'ennui. Pour tout dire, la meilleure méthode elle-même ne vous préserve pas d'une façon complète et absolue : il subsiste toujours certaines éventualités d'oublis, et d'oublis portant sur tels ou tels points de vue qui auraient vraiment leur place marquée dans le discours.

Je ne regarde pas toujours ces accidents comme une mésaventure. Je suis persuadé qu'en bien des cas, en dépit de la place indiquée d'avance pour tel ou tel développement, il est peut-être plus avantageux pour l'orateur de l'avoir omis que de l'avoir traité.

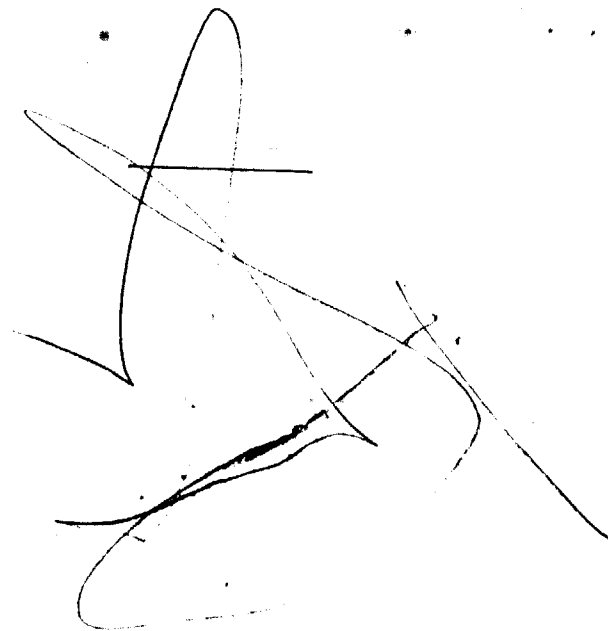
Il ne suffit pas en effet que les amplifications ou les preuves aient par elles-mêmes une valeur intrinsèque ; il faut bien remarquer que, dans le discours, l'auditoire envisage les idées, non pas en elles-mêmes mais sous la forme où elles lui sont présentées ; et c'est pour cela qu'un faible défenseur de la vérité suffit pour compromettre les meilleures causes. Lorsque l'orateur passe une subdivision entière du plan qu'il avait préparé, c'est évidemment parce que le mouvement de sa pensée s'est prononcé dans un sens différent, parce que, pour lui-même, ces idées-là, sans rien

perdre de leur valeur, ont perdu de leur attrait. Il est donc bien probable que si une circonstance fortuite en avait tout d'un coup rappelé l'indication au conférencier, ce développement, amené là un peu par force, n'aurait plus l'air de faire partie du tout; il ne se fonderait pas avec le reste; il ne coulerait pas de la même veine et donnerait à la harangue un certain air de décousu et de désarroi.

Au reste, cette dernière remarque ne se vérifie que trop souvent. Nous avons trop l'habitude d'entendre des orateurs à petits papiers, dont tout le discours se trouve ainsi étayé par des notes. Ceux-là, croyez-le bien, n'ont garde de rien omettre, et toutes les fois qu'ils auraient quelque tentation de se perdre, le manuscrit est là pour les remettre dans le droit chemin. Malheureusement pour eux, si leurs notes et leurs étiquettes leur permettent, en effet, de fournir un inventaire complet de leur discours, ces procédés extrinsèques ne sauraient leur donner la continuité de l'inspiration. Lorsqu'ils jettent les yeux sur le titre oublié du développement qui va suivre, ils sont les premiers déconcertés. On sent le temps d'arrêt, et ce n'est qu'au bout d'un moment qu'ils reprennent leur course à pleine vapeur, forcés qu'ils ont été de ralentir pour aiguiller. Il aurait donc été plus avantageux peut-être pour l'effet général, de passer par-dessus la lacune et de continuer soi-même, par sa propre impulsion, dans la direction où l'on se sentait heureusement emporté.

Toutes les règles qu'on vient de donner, pour rendre l'invention suffisante et la préparation com-

plète, n'ont vraiment leur plein et entier effet qu'à une seule condition, c'est que cette invention se condense et s'organise en un plan qui rende la pensée précise, et par conséquent la parole sûre.





## LIVRE VI.

DE LA DISPOSITION DES IDÉES  
AU POINT DE VUE DU DISCOURS.

---

### CHAPITRE PREMIER.

DE LA NÉCESSITÉ D'UN PLAN ÉCRIT : RÉFUTATION DU PRÉ-  
JUGÉ CONTRAIRE.

Le plan d'un discours est peut-être plus essentielle encore que l'invention des arguments destinés à y prendre place.

Il n'est pas impossible, avec beaucoup d'art et de savoir-faire, de masquer, dans une certaine mesure, la pauvreté ou la faiblesse d'une thèse : il ne manque pas de femmes qui savent se parer avec un bout de ruban et un pli d'étoffe grossière. Au contraire, lorsqu'il y a encombrement dans une intelligence, lorsque la richesse et l'abondance des considérations n'ont d'autre effet que de multiplier le désordre, le discours ressemble à un chaos dans lequel s'agitent confusément des créations informes.

Il convient, lorsqu'il est question d'un plan, de distinguer trois sortes de personnes.

— Celles qui, pour parler, croient n'avoir pas besoin de plan ;

— Celles qui, pour faire un plan, croient n'avoir pas besoin de l'écrire ;

— Celles enfin qui, pour l'écrire, croient n'avoir pas besoin de le rédiger.

Parlons d'abord des deux premières catégories, et après avoir établi, à l'encontre de leur erreur, la nécessité et les règles d'un plan, nous montrerons suivant quel procédé rigoureux ce plan doit être rédigé dans ses moindres parties.

Examinons la prétention de ceux qui, pour faire un discours, croient n'avoir pas besoin de plan.

Ceux-là sont plus nombreux qu'on ne se l'imagine.

Il ne manque pas de gens, en effet, qui confondent les procédés de la conversation avec les conditions bien autrement difficiles et bien autrement rigoureuses de la parole suivie et non interrompue.

Il est très-vrai, comme ils le font remarquer à l'appui de leur opinion, que tous les jours on développe, au courant de l'entretien, des récits, des arguments, des systèmes, sans avoir pris la précaution de songer à aucun ordre ni à aucun agencement de ce discours improvisé. Il y a plus : on regarderait comme parfaitement ridicule celui qui, pour donner plus de rigueur et plus de suite à sa conversation, prendrait la peine d'en méditer par avance les différents épisodes. Un complet abandon de soi-même paraît encore l'inspiration la plus sûre, et on se sentirait moins affermi, s'il fallait, en pareil cas, compter sur sa mémoire plus que sur sa verve.

L'homme du monde se dit volontiers qu'il doit retrouver dans la parole publique la même aisance et le même bonheur qui distinguent son dialogue. Quelle raison pourrait-il y avoir pour que les mots lui manquent devant une assemblée dont chaque membre, pris individuellement, est loin d'être toujours de taille à se mesurer avec lui ? Pourquoi perdrait-il, dans la succession de ses idées, cet ordre et cette continuité qui n'ont jamais fait défaut à sa logique bien connue ? Pourquoi n'attendrait-il pas de lui-même, au courant de sa harangue aussi bien que dans sa conversation intime, ces traits étincelants, ces vues profondes qui donnent aux rapports oraux de la bonne compagnie tant de charme, de variété et d'animation ?

Chacune de ces interrogations qu'on se complait à présenter comme autant d'arguments sans réplique, trouve sa réponse dans une observation plus attentive et dans un commentaire plus exact des faits.

Ceux qui tiennent ce langage ne remarquent point dans quelles conditions toutes particulières a lieu un échange de pensées entre deux interlocuteurs.

Dans le cas même qui rappelle de plus près la forme d'un discours, alors que l'un des deux prend la parole et la poursuit sans être interrompu par l'auditeur qui se trouve devant lui, il n'en est pas moins certain que cet auditeur, même silencieux, entre, dans une certaine mesure, en collaboration avec celui qui tient le dé de la conversation. Un commencement de geste, un mouvement, même involontaire, un froncement de sourcils, le moindre jeu de la physionomie,

laissent deviner une objection, une question, une réponse. A plus forte raison, si, au lieu de supposer cet interlocuteur silencieux qu'on ne rencontre jamais, vous en revenez à l'homme réel, tel qu'on le retrouve partout dans le monde, à ce partenaire qui, même bien élevé et discret, n'en use pas moins, à l'occasion, d'une certaine liberté décente, sinon pour interrompre d'une façon formelle, à tout le moins pour glisser, dans l'intervalle de deux pensées ou le silence d'une respiration, quelques paroles brèves et acérées par lesquelles le discours se trouve suspendu, comme par un arrêt introduit dans un engrenage. Encore cet interlocuteur de bon ton et de bon goût est-il une exception, même dans la compagnie des délicats. L'amoindrissement de la politesse française, la négligence des éducations, le laisser-aller des habitudes masculines nous met tous les jours en contact avec des impatiences mal contenues, des tempéraments irritables, des orgueils révoltés à la moindre contradiction, des surexcitations qui ne peuvent rien supporter ni rien entendre. Le dialogue devient alors singulièrement malaisé, et il n'est pas toujours bien facile de conquérir à sa pensée une place dans la conversation.

Si l'on veut aller au fond des choses, on reconnaîtra qu'en mettant à part l'impuissance d'écouter, laquelle est le signe caractéristique des esprits médiocres, ces répliques, ces questions, ces interruptions même, loin de causer un embarras à celui qui parle, viennent au contraire la plupart du temps à son secours. Ce sont autant de rectifications d'une pensée qui va se perdre et qui se laisse aller à oublier quelque partie

essentielle. Cette question qu'on vous adresse, c'est une lacune qu'on vous invite à combler. Cette objection qu'on vous présente, c'est une défaillance de l'argumentation qu'on vous met en demeure de réparer. Il n'est pas jusqu'à l'impatience qu'on vous témoigne avec plus ou moins de politesse, qui ne soit un rappel à la question. Lorsque votre interlocuteur vous avertit qu'il est convaincu sur un point, c'est qu'il veut vous épargner une redite; et s'il vous arrive de vous attarder dans les préliminaires ou de vous égarer dans les accessoires, il vous ramène à la question par le ton de triomphe avec lequel il répète le problème devant lequel vous semblez reculer.

Ce mutuel appui que se prêtent les uns aux autres les gens bien élevés, cette mise en commun de leurs ressources, cet art souple et ingénieux de s'adresser des invites comme de se donner la réplique à propos, explique à l'observateur la supériorité, la grâce, la délicatesse de ces incomparables entretiens où chacun trouve sa place et se sent mis en relief au lieu et sous le jour qui le fera valoir. Tel esprit, léger et impalpable comme une vraie poussière de diamant, ne laissera pas de figurer, une fois qu'il aura été convenablement serti, comme l'étincelle à côté du solitaire. Voilà comment beaucoup d'esprits, même ordinaires, même médiocres, même vulgaires, même inférieurs pour aller jusqu'au bout de l'énumération, trouvent moyen de remplir d'une façon assez supportable les courts intervalles de temps qui s'offrent à leur disposition. Pour peu qu'une maîtresse de maison, aimable, spirituelle et autorisée, sache faire lever à pro-

pos leur pensée, la rabatte et la maintienne autant qu'il est nécessaire, pourvu qu'en cas d'accident, elle se tienne à leur portée pour leur tendre la perche et les sauver de leur embarras, ces nullités parlantes finissent avec le temps par prendre un certain corps. On les écoute presque autant qu'ils s'écoutent eux-mêmes, et il ne tient qu'à eux de se figurer qu'au point de vue de la parole, ils existent en effet.

Il n'en va plus de même dans le discours.

Jenepensepas qu'aucun de mes lecteurs ait échappé à ce spectacle navrant d'un homme du monde essayant de prendre la parole en public, dans ces conditions d'abandon et de désinvolture que lui garantissaient si inconsidérément des succès de salon. On ne peut pas se figurer quel est le péril, quel est l'épouvantement de la parole solitaire et à distance. Elle n'a plus ce laisser-aller du contact direct qui en fait presque une confiance : elle ne reçoit plus cet accueil personnel qui lui laisse le rôle d'une partie dans un duo. L'orateur est bien et dûment isolé : il est parqué à l'intérieur de lui-même : il ne s'adresse plus à monsieur un tel mais à l'auditoire, c'est-à-dire à un être abstrait dont il ne peut attendre ni un conseil ni un secours. Dans ces conditions, il faut que la parole se suffise à elle-même : il faut que l'orateur y voie clair et se guide d'après son propre discernement vers le but où il s'est chargé de conduire les autres; il n'a plus autour de lui de murailles contre lesquelles il puisse tâtonner. Cette absence de contradicteur, ce défaut d'un témoin vivant et agissant, cette impassibilité d'une assemblée

qui se tait, tout contribue à rendre plus facile et plus imminent le péril de s'égarer. Aussi les gens du monde, embarqués dans cette galère, ne se font-ils pas faute de dévier et de se perdre dans les considérations les plus inattendues. Comme ils n'ont pas arrêté le but pas plus que la marche de leur discours, il n'est pas aussi inouï qu'on pourrait le croire, de les voir aboutir à prouver tout le contraire de ce qu'ils avaient d'abord avancé.

Sans aller jusqu'à cette mésaventure finale dont ils sont les seuls à ne pas s'apercevoir, peut-on imaginer rien de plus pénible que ce trajet à travers tant d'incertitudes, de réticences, de retours, d'explications, de réparations, de rectifications? Combien ne donneraient-ils pas, pour pouvoir, comme dans le dialogue familier, se rattacher à quelque interruption? Mais la toux qui les prend à la gorge, le mouchoir qu'ils cherchent dans leur poche, le verre d'eau où ils absorbent la carafe, ne suffit point pour remplacer ce premier et nécessaire effort de réflexion et de logique, qui manque à la conception primordiale de leur discours.

Il est d'autant plus nécessaire de donner à ces messieurs le conseil de faire un plan et les procédés pour y réussir, que cette préparation seule leur manque : ils ont tout le reste; et ce reste, pour qui ne le possède pas, est bien autrement difficile à acquérir : l'aisance des manières, l'urbanité du ton, l'habitude de se produire, le maniement heureux d'expressions choisies et littéraires. Tous ces avantages périssent, faute d'une pensée qui se possède avec assez de force et se produise avec assez de puissance pour mettre

convenablement en œuvre tous ces moyens d'exécution.

L'homme du monde qui fait amende honorable et renonce à la mauvaise fortune de l'improvisation désordonnée, passe ordinairement de la première catégorie que nous avons distinguée, à la deuxième. Il estimait pouvoir faire un discours sans avoir besoin d'aucune espèce de plan; maintenant qu'il a compris la vanité de cette prétention, il pense que, pour procéder à ce plan, reconnu désormais nécessaire, il suffit d'une méditation qu'il arrête dans sa pensée, sans avoir besoin de la coucher par écrit.

Cette horreur du plan écrit n'est pas seulement pratiquée par les hommes étrangers au métier et auxquels il est tout simple qu'il en coûte de mettre la main à la plume. Il ne manque pas d'avocats, de professeurs, de conférenciers, d'hommes politiques qui consentent à prendre des notes et à se ménager des indications écrites pour leur discours et qui ne croient pas nécessaire d'aller jusqu'à tracer par le menu la suite et le détail des arguments qu'ils se proposent de traverser. Ceux-là, remarquez-le bien, ne contestent en aucune façon l'utilité de ces indications préparatoires; il leur semble seulement que les mettre par écrit constitue un travail oiseux et plus gênant que favorable.

Si la prétention de se passer de plan est surtout fréquente chez les gens du monde, la prétention de se passer d'un plan écrit n'est pas moins commune chez ceux-là mêmes que leur profession appelle, chaque jour, à parler. Les débutants, sollicités à ce préjugé par

leur paresse, y sont retenus et confirmés par la fausse expérience des praticiens. Ces derniers, rompus à la parole et familiers avec les ressources de leur propre esprit, peuvent en effet, sans tracer par écrit le programme de leur improvisation, en prévoir avec assez de justesse et en maintenir avec assez de fermeté les différentes divisions. A ces hommes qui portent la parole depuis vingt ou trente années, il suffit de la réflexion pour donner à leur pensée une forme et une distribution extérieures. C'est précisément là ce qu'un esprit novice ne saurait attendre de lui-même, et puisque nous écrivons pour donner des leçons à ceux qui ont besoin de s'instruire, prenons la peine de leur expliquer comment et pourquoi le plan purement mental ne saurait répondre à ce qu'ils attendent de lui si hors de propos.

C'est une des faiblesses les plus insignes du pauvre cœur humain de considérer toujours dans la vie le résultat final pour en jouir, et non point du tout l'effort à faire pour y atteindre. C'est ainsi que le conscrit rêve volontiers ce bâton de maréchal qu'il croit bonnement déposé au fond de sa giberne, tandis qu'il commence par négliger de satisfaire son sergent ou son caporal. Tout de même, le débutant qui veut faire un discours n'éprouve pas de peine à se représenter par l'imagination les effets qu'il a l'intention de produire. Il comprend très-bien que la vérité dont il entreprend la démonstration repose sur les preuves les plus solides et se défend par les arguments les plus péremptoirs. Comme il est lui-même le premier persuadé, il éprouve, à leur endroit, une sorte de satisfaction intérieure.

Il s'en est tellement pénétré, qu'il ne se contente plus de les admettre : il les goûte, il les savoure par une sorte de délectation. Si, au lieu d'une thèse à établir, il est mis en demeure par la nature de son sujet de narrer quelque trait, ou touchant, ou comique, il est persuadé que son sourire ou ses larmes sont, en effet, une préparation suffisante pour la reproduction oratoire de ces deux états de l'âme. C'est ainsi que, dans une rêverie pleine de charme, il s'enchanté de ses propres idées, s'émeut de ses sentiments intimes, et lorsqu'il s'est ainsi épuisé à se repaître de lui-même, il lui semble que rien ne sera plus facile que de repasser par les mêmes chemins et de retrouver pour autrui les mêmes effets dont il s'était donné à lui-même le spectacle.

Rien n'est plus périlleux dans la pratique, rien n'est plus en dehors de la vérité qu'une telle façon de s'y prendre. C'est oublier tout à fait cette condition fondamentale dans l'œuvre de la parole, qu'il s'agit avant tout, non pas d'éprouver soi-même des émotions ou de se convaincre de certains raisonnements, mais de persuader ses opinions et de communiquer ses sentiments aux autres hommes. Plus vous êtes convaincu et enchanté, plus vaste et plus profond est l'intervalle qui vous sépare de vos interlocuteurs. Ils sont, eux, absolument étrangers à la question qui vous occupe et qui vous absorbe depuis si longtemps, peut-être rebelles aux impressions que vous apportez, dans tous les cas fort indifférents et fort ignorants.

Vous êtes donc tenu, sous peine de voir se produire entre eux et vous une divergence de plus en plus con-

sidérable, de ménager une transition de vous à eux et d'eux à vous. Ainsi, ce qui importe pour effectuer le travail de la préparation dans des conditions logiques et efficaces, n'est pas de pousser à l'exaltation du sentiment qui doit animer le discours, mais au contraire de se rendre compte des différentes phases qu'on a traversées avant d'aboutir à cette explosion, afin de faire passer, à son tour, son auditoire par ces mêmes transitions savamment combinées et reproduites. Il faut donc, au lieu de se jeter en avant et de se perdre dans les rêveries de son cœur, revenir sur ses pas, se reporter en arrière, et conformer la marche du discours au développement graduel qui nous a mené de notre premier sang-froid jusqu'à cette puissance de passion.

La même remarque s'applique avec une égale rigueur au raisonnement et à la certitude qu'il engendre. Autre chose est d'être parvenu soi-même à une conviction originale et raisonnée, autre chose est d'en retrouver l'origine et d'en reproduire les motifs. Si la prétendue préparation à laquelle on se livre doit se borner à cette faiblesse bien connue d'abonder dans son propre sens, il vaudrait mieux incontestablement ne point se préparer du tout. A mesure, en effet, que l'homme se pénètre davantage d'une vérité par la jouissance, il en perd, dans une mesure égale, la possession raisonnée ; et tandis qu'il est devenu peut-être capable de mourir pour elle, il est très-certain qu'il en a perdu le sens logique et qu'il n'est plus capable d'en retrouver la filiation.

C'est cependant, sans qu'il soit même besoin de le

dire, ce dernier point qui importe avant tout. S'il y a souvent un disparate pénible entre l'auditoire et l'orateur lorsqu'il s'agit des sentiments, de telle sorte que ce dernier produit souvent l'effet inverse de celui qu'il cherche, que dirons-nous de la situation réciproque du conférencier et de l'assemblée, lorsque leurs idées se heurtent de part et d'autre, et qu'ils sont, dès la première rencontre, plus disposés à se combattre qu'à se donner la main ? Ce que l'orateur a de plus sage à faire, n'est pas du tout de s'ensevelir dans une évidence qu'on lui conteste, mais tout au contraire de remonter, par le labeur de l'analyse logique, jusqu'à la première éclosion et jusqu'à la première semence de ses idées. C'est par ce procédé seulement qu'il amènera l'auditoire à un consentement inévitable. Mais cette préparation n'est point de celles qui se font par le procédé de l'abandon et de la rêverie.

On ne contestera pas, je pense, la difficulté extrême pour ne pas dire la complète impossibilité où se trouve le meilleur de tous les esprits, lorsqu'il s'agit ainsi, non plus de s'exalter en soi-même, mais de procéder à une analyse sans avoir recours à aucun moyen autre que la réflexion pure. En admettant même qu'un ordre de succession s'établisse dans une mémoire vigoureuse et fortement exercée, il faut reconnaître qu'on risque beaucoup de ne point le retrouver à l'usage, faute d'expressions écrites qui aient arrêté les contours de la pensée et qui en aient donné la formule.

A combien plus forte raison cette remarque ne se confirme-t-elle pas, lorsqu'il s'agit, non plus seule-

ment d'une des parties du discours à mettre en ordre pour l'improvisation, mais du discours tout entier, et de tout ce que, pour le succès de la cause, il convient d'y faire entrer ?

Ceux qui s'obstinent à ne point écrire de plan, en même temps qu'ils exposent leur parole au péril d'un incurable désordre et d'un irrémédiable désarroi, ne laissent pas cependant, tant que dure la rêverie de leur méditation, de s'applaudir avec une confiance pleine et entière, de la facilité avec laquelle ils conçoivent l'organisation mentale de leur discours. Toutes ces considérations de diverses provenances et de diverses espèces qui miroitent devant eux, jouent aisément les unes sur les autres dans leur pensée. Comme elles n'ont point été fixées et qu'elles ne sont pas assez fortes et assez logiques pour se répondre et s'engendrer, elles vont et viennent sous le regard, avec un miroitement et un papillotage que la complaisance du débutant prend volontiers pour de l'éclat. Ces combinaisons fugitives auxquelles l'imagination se complait et dont elle fait, à son gré, sortir comme d'un amas de nuages, des figures fantastiques, sont trop faciles dans la pensée, pour ne pas devenir très-agréables à celui qui les forme et pour ne pas lui inspirer la plus fausse de toutes les sécurités. Il est tout disposé à croire que la juxtaposition et la liaison des idées ne font qu'une seule et même chose. Rien de moins étonnant, si l'on veut bien réfléchir à cette circonstance, que, dans l'acte de cette méditation interne, l'esprit n'a aucunement besoin de transition pour passer d'un acte à un autre. Cette

transition se fait naturellement et à son insu, en vertu de cette loi de l'esprit humain si bien étudiée et si bien décrite par les philosophes écossais, sous le nom de phénomène de l'*association des idées*. L'esprit passe ainsi, dans la vie interne de la pensée, non pas seulement d'une idée quelconque à une idée voisine, mais souvent avec la même facilité et la même inconscience, à l'idée la plus lointaine et la plus opposée. Si vous interrogez alors ce rêveur et s'il vous répondait avec un vrai sentiment de lui-même, il vous dirait que le sens intime n'a pas aperçu de lacune ni d'hésitation dans le passage, pourtant si imprévu et si compliqué, de chacune de ces idées à l'idée concomitante. Ce passage s'accomplit tout à fait au gré des circonstances, et souvent avec les soubresauts les plus inouïs. Plus les circonstances sont personnelles, plus elles se prêtent à la rapidité de la pensée et à l'aisance inconsciente de ses mouvements intellectuels.

Il est trop visible qu'une pareille façon de procéder ne saurait, par aucun côté, s'appliquer à l'exposition d'un discours. L'âme troublée de l'orateur n'a plus ce calme et cette paix qui, dans la vie ordinaire, lui permettent de s'abandonner. Il ne peut plus laisser flotter sa pensée avec assez de sécurité et de loisir, pour que cette pensée trouve, dans sa paisible indécision, à se retenir à quelque mince détail de façon à s'en faire un point d'appui. En supposant même qu'il eût, par exception, cette pleine et entière liberté d'esprit, il n'en demeurerait pas moins sujet aux hasards, aux caprices, aux fluctuations que comporte l'association

des idées. Il lui arriverait alors, comme on ne le voit que trop souvent, d'errer dans son propre discours, d'en aborder fortuitement les différentes parties, de se précipiter en avant, de se rejeter en arrière, de recommencer ce qu'il a déjà dit, ou de placer la conséquence avant le principe. Ce sont là autant d'inconvénients qui déroutent les auditeurs, sans que l'orateur puisse lui-même s'en rendre compte. Il est, quant à lui, tellement au courant de ce qu'il a l'intention de dire, qu'au point de vue de sa propre pensée, il porte sur chaque détail la lumière de l'ensemble. Il ne s'aperçoit en aucune façon du désarroi dans lequel il jette l'assistance, des obscurités où il l'entraîne, des incertitudes où il la laisse. Pour lui, il suit tranquillement son chemin égoïste, il égrène ses idées suivant un arrangement quelconque, et comme cet ordre fantastique ne lui présente aucune difficulté, il s'imagine, avec une complaisance intéressée, que le spectateur le trouve suffisant. Il ne sait pas discerner qu'on le laisse aller tout seul, et que, dans très-peu d'instant, on l'aura perdu de vue.

Il n'y a vraiment qu'un moyen d'échapper à ces inconvénients et de se soustraire aux chances insuffisantes ou malencontreuses du hasard : c'est, suivant la belle parole de Bossuet, de ne rien commettre à ce même hasard de ce qui peut lui être dérobé par la prudence humaine.

Ainsi, au lieu de laisser à l'état flottant et nuageux le dessein général du discours, sans même être en mesure d'en faire pour soi-même la vérification exacte, il est tout simple d'avoir recours à l'écriture. Le moins

expérimenté des novices peut ainsi se rendre compte de ce que contiendra sa harangue. Il peut, sur cette esquisse, estimer d'une façon suffisamment exacte, la place que doit occuper et l'effet que peut produire chaque partie de l'argumentation. Il discernera ainsi que telle considération, sujette à être contestée, prend tout à coup un aspect victorieux dès qu'on lui assigne une autre place. Il s'apercevra que telle idée se reproduit à deux reprises différentes, et souvent moins heureusement la seconde fois que la première. Telle explication qu'il avait d'abord réservée pour la fin, lui paraît maintenant renfermer l'explication indispensable de tout ce qui doit suivre. C'est que, grâce à la rédaction écrite du plan, les divisions et subdivisions ont pris un corps palpable. On peut, maintenant qu'elles se sont incarnées dans des formules saisissables et appréciables, les poser, les mesurer, les comparer entre elles et procurer au discours, dans la personne du plan qu'il représente, les rectifications et les achèvements dont il a besoin.

Cette rédaction du plan et les moindres détails qui la concernent jouent un rôle tellement essentiel par rapport aux destinées futures de l'improvisation, que les termes mêmes dont on se sert doivent être pesés avec le plus grand soin : chaque expression doit être discutée et choisie. Mais un pareil travail suppose une parfaite décision des idées, et cette décision dépend de la méthode qu'on aura adoptée et suivie. Il y a donc lieu d'examiner comment il faut s'y prendre pour exécuter ce travail de l'organisation logique de nos idées, en vue de leur expression par la parole.



## CHAPITRE II.

RÈGLE PREMIÈRE : LE PLAN D'UN DISCOURS DOIT ÊTRE PERSONNEL. LES TROIS APPLICATIONS DE CETTE RÈGLE.

Les règles d'un plan destiné à un discours ne sont point du tout celles qu'il convient de suivre dans un plan destiné à un travail écrit.

Nous avons déjà signalé bien des fois le règne du préjugé contraire.

Il est passé à l'état de dogme, que le plan d'un discours et le plan d'un article par exemple, sont une seule et même chose. L'ordre et l'arrangement ne sont-ils pas toujours l'arrangement et l'ordre ? Le principal but de cette préparation écrite n'est-il pas d'éviter, avant tout, qu'il s'introduise, entre tant de points de vue divers, une confusion et un mélange dans lesquels se perdrait l'esprit le plus expérimenté ?

Sans doute, j'aimerais mieux encore une table de chapitres bien faite, que le vague dont se contentent tant d'orateurs ; et toutefois, il faut donner à ceux qui prennent la parole, le conseil de suivre, dans la préparation de leur harangue, des procédés tout différents de ceux qui s'appliquent au style écrit.

La méthode de la préparation oratoire ne comporte pas seulement la considération du sujet que l'on est appelé à traiter : elle doit avoir un caractère beaucoup plus personnel. Elle doit subordonner sa marche à l'état intellectuel et moral de l'auditoire comme de l'orateur : elle doit tenir compte des circonstances

extrinsèques, encore bien que ces circonstances soient tout à fait étrangères au sujet.

Chacune de ces indications demande un développement et une explication.

Montrons d'abord comment et pourquoi le plan oratoire, au lieu d'être subordonné à l'état seul de la question, doit être, avant tout, personnel, et prendre pour point de mire les convenances intellectuelles et morales de ceux qui écoutent comme de celui qui parle.

On a déjà eu l'occasion de faire remarquer combien la destination d'un livre est différente de celle d'un discours. Tandis que l'écrivain, enseveli dans le silence de son cabinet, n'a devant lui qu'une feuille de papier pour recevoir ses confidences sans qu'il puisse deviner par qui elles seront entendues, l'orateur est en présence d'un auditoire bien vivant et prêt à donner carrière à toutes ses impressions.

Il résulte de cette différence de situation, que l'auteur, dans le huis-clos de son travail, n'a pas d'autre ressource pour effectuer la répartition de son sujet, que de considérer ce sujet lui-même et les différents aspects qu'il peut présenter. On nous permettra, à ce propos, de rappeler, non point pour nous faire un mérite de l'avoir dit, mais simplement pour nous ménager l'excuse de ne point le répéter, que, dans un autre volume intitulé *L'Art d'écrire*, nous avons cherché à déterminer suivant quelles lois logiques on devait distribuer un sujet. Malgré la diversité des points de vue, malgré la souplesse et les ressources de l'esprit humain, il ne paraît point douteux que

toutes les méthodes possibles se réduisent, en dernière analyse, à trois principales, auxquelles on peut donner les noms de méthodes d'induction, de déduction, d'autorité. Elles se résument : la première, à observer un certain nombre de faits pour en tirer, par voie d'analogie et de généralisation, la vérité que l'on a prise en main : la seconde à invoquer, pour établir sa thèse, quelqu'un de ces axiomes primordiaux ou usuels que les plus ignorants d'entre nous ont à leur disposition, de telle sorte que tout l'effort de la parole consiste à retrouver au nombre des conséquences de ces axiomes, les propositions qu'on s'est fait fort d'établir : la troisième méthode enfin, plus répandue peut-être et surtout plus aisée que les deux autres, à invoquer à l'appui de la thèse, non plus des analyses expérimentales ou des raisonnements abstraits, mais des citations empruntées aux auteurs, des récits puisés dans les historiens, en un mot, ce témoignage imposant que, sous une forme ou sous une autre, la moyenne aussi bien que l'élite de l'humanité ne manque pas de rendre à la vérité, et particulièrement à la vérité morale. Ces trois méthodes sont, comme la philosophie l'atteste, fondées sur la nature même et sur les facultés de l'esprit humain. Elles représentent les trois voies qui nous sont ouvertes pour nous établir dans une pleine possession de nos idées : elles répondent aux aptitudes fondamentales des esprits, lesquels sont portés tour à tour à l'observation directe de la réalité, à l'extension des principes par la recherche des conséquences, à la soumission de la conscience sous l'influence d'une autorité légitime.

On s'est efforcé, dans l'ouvrage que nous demandons pardon de citer, d'établir pareillement dans quelles occasions et dans quelle mesure on doit faire usage de chacun de ces procédés de l'esprit : il n'y a donc pas lieu d'y revenir ici.

Il ne semble pas, au premier abord, qu'on puisse rien se proposer de nouveau, lorsqu'il s'agit d'un discours à prononcer et non plus d'un ouvrage à écrire. Les facultés de l'esprit humain restent bien les mêmes, et personne ne peut se refaire une seconde individualité.

Toutefois, il faut remarquer que toutes ces considérations sont tirées de l'étude intrinsèque du sujet, sans tenir compte des dispositions propres dans lesquelles pourront se trouver ceux qui jetteront les yeux sur le livre.

Cette réserve est sage, pour les raisons que nous avons dites. L'écrivain a beau, par la pensée, destiner son œuvre à telle ou telle classe de lecteurs, il n'en est pas moins obligé de subir les chances de l'inconnu, et il n'a pas de données certaines dont il puisse tirer parti dans le travail de la composition.

Au contraire, quelque nouveau et inconnu qu'on veuille supposer l'auditoire devant lequel il comparait, l'orateur ne laisse pas d'avoir par devers lui des notions exactes et précises dont il tiendra compte dès le premier mot. On peut faire, à cet endroit, les suppositions les plus extravagantes ; on peut se représenter une porte s'ouvrant tout d'un coup, et devant soi un auditoire sur lequel on n'a aucune espèce de donnée. Il n'en est pas moins vrai qu'au premier

regard jeté sur cette foule, et avant que vos lèvres fassent entendre le premier son, vous avez déjà discerné que vous n'avez devant vous ni une réunion de séminaristes, ni un peloton de cuirassiers. Vous n'avez pas besoin de renseignements pour reconnaître s'il y a ou s'il n'y a pas des femmes dans l'auditoire et dans quelle proportion il peut s'en trouver. Tout de même l'égalité démocratique du costume moderne n'empêche pas de discerner la condition sociale de la plupart des assistants. On peut bien vendre, dans les magasins de confection banale, l'habit, veste et culotte pareils à deux individus ; mais malheureusement pour l'autre, on ne saurait lui vendre en même temps le ton, la tenue et les manières du premier.

On voit donc que, même dans l'hypothèse invraisemblable d'une situation extrême et par conséquent tout à fait exceptionnelle, l'orateur est bien autrement favorisé que l'écrivain ; mais, à ne point sortir des limites habituelles de la réalité, il faut dire qu'un orateur a pour l'ordinaire, de bien autres informations sur son auditoire. Non-seulement il se fait une idée suffisamment fondée de ses ressources intellectuelles, mais il ne demeure point étranger à ses dispositions morales ; et comme en définitive la parole est un lien entre deux esprits dont l'un parle et dont l'autre écoute, il faut nécessairement prendre pour point de départ cette double donnée, plutôt que la nature même du sujet à traiter ou la rigueur des méthodes dont on peut se servir.

De là, cette règle que le plan doit être personnel, c'est-à-dire subordonné, soit à l'état psychologique de

l'auditoire, soit à la puissance intellectuelle de l'orateur, soit enfin aux circonstances extérieures qui les dominent de part et d'autre.

Etablissons l'une après l'autre chacune de ces trois applications de la règle.

En ce qui concerne l'auditoire, le lecteur voudra bien se rendre présent le chapitre où nous avons étudié plus haut les éliminations préliminaires de l'invention oratoire. On a fait ressortir, en son lieu et place, la nécessité d'écarter tout d'abord les considérations que leur profondeur, leur nouveauté, leur nuance morale rendraient odieuses ou inaccessibles à l'auditoire. Sans doute, il n'est question encore, tant qu'on se borne à l'invention, que d'aborder ou d'exclure tel ou tel ordre de preuves et de considérations. L'invention ne pousse pas plus loin l'usage qu'elle peut faire de sa connaissance de l'assemblée. Mais ces mêmes notions qui éclairent la pensée dans la préparation du discours fournissent également des indications précieuses pour la disposition oratoire des matériaux qu'on se sera réservés.

A ce point de vue, vous ne devez plus, comme dans un livre, faire passer en première ligne, ni la génération logique des idées, ni l'importance comparative des arguments. Telle preuve a beau être la plus solide, je dirai même la plus saisissante pour l'esprit qui y serait préparé, elle retombe à la seconde place et peut-être même recule jusqu'au dernier rang, dès que vous prenez garde à l'impossibilité absolue où se trouvent la plupart des spectateurs de la saisir et de s'y prêter de prime abord. Ce serait vouloir lui en-

lever toute valeur et tout intérêt que de la produire avant une certaine préparation des esprits et en dehors des explications qui la rendront saisissable.

Réciproquement, il peut très-bien arriver qu'une considération fort mince et fort peu digne de figurer au premier rang des arguments péremptoires, acquière tout d'un coup une importance extraordinaire, par cette seule et unique raison qu'elle coïncide d'une façon plus exacte et plus précise avec les dispositions de votre public. Les esprits se trouvent déjà inclinés dans ce sens ; toutes les mémoires se prêteront d'elles-mêmes à d'heureux développements, et le seul fait d'entendre parler de choses qui le préoccupent, devient, pour chacun des assistants, une sorte de satisfaction personnelle dont il s'efforce de se montrer reconnaissant par sa bienveillance et son attention.

Il ne faut donc point, malgré l'opinion contraire des théories abstraites, aborder un sujet, ni par la méthode logique la plus sûre ou la plus facile, ni même par le côté le plus indubitablement intéressant. Ce qu'il faut démêler et ce qu'il faut suivre avant tout, c'est la tendance sous l'inspiration de laquelle vous trouvez l'auditoire. Il ne faut pas porter votre coup de pointe ni trop haut ni trop bas, sous peine de manquer l'adversaire et de frapper dans le vide.

Cette règle, comme toutes les règles fondées sur le bon sens, n'est point autre chose qu'une application et une prolongation des expériences mêmes de la vie ; et pour reprendre des exemples cités plus haut, il est bien certain que le domestique intéressé à flatter son

maître, ou le courtisan habile à surprendre son souverain, non-seulement ne vont point soulever quelque incident qui les choque, mais qu'au contraire ils s'arrangent, avec une merveilleuse dextérité, pour prendre, dans l'opinion même qu'ils veulent combattre, le point de départ de l'entretien, qui aboutira à la réfuter. Sous ce rapport, l'habitude du monde et l'usage quotidien de la véritable conversation communiquent à certains hommes une délicatesse de tact et une puissance d'à propos qui remplacent et qui dépassent toutes les leçons. Dans ce monde supérieur des bonnes manières et de l'esprit français, non-seulement un interlocuteur ne commet jamais la maladresse de blesser ou de dérouter son partenaire, non seulement il évite de parler de corde dans la maison d'un pendu ; mais on peut dire sans exagération que, pendant tout le cours de l'entretien, il ne cesse pas, pour ainsi dire, d'exercer sur cette âme avec laquelle l'expression parlée le met en rapport, une sorte de toucher invisible et impalpable, semblable à celui auquel les aveugles ont recours, lorsqu'ils circulent dans quelque lieu familier. C'est ainsi que parle un homme du monde. Il ne laisse point aller ni les pensées ni les paroles comme elles lui viennent, mais il rend la main, ou il rassemble avec un égal à-propos. On peut le comparer encore au médecin qui aborde la plaie par le côté où elle est le moins sensible, et s'il est réduit à faire crier son malade, il ne l'exposera du moins à la douleur, qu'après lui en avoir donné la résignation.

Le plan personnel ne se réduit point, comme on pourrait le croire mal à propos, à une servile con-

formité avec les opinions et les sentiments auxquels on s'adresse. Autre chose est de prendre sagement pour point de départ l'état psychologique de ceux auxquels on est appelé à parler, autre chose de se renfermer placidement dans le cadre étroit de cette donnée et de ne pas même essayer d'en sortir.

Le plan personnel comporte bien qu'on fasse entrer en ligne de compte les éléments qui vous sont fournis, c'est-à-dire les idées, les croyances, la force ou la faiblesse d'esprit des auditeurs, mais l'œuvre de la parole consiste précisément à mettre la main sur l'âme de ceux auxquels on s'adresse, à élever peu à peu le niveau des intelligences, à remplir les cœurs des émotions dont on a besoin. On a dit depuis longtemps que la haine est voisine de l'amour. Il ne faut donc pas, lorsque vous préparez un discours, vous mettre trop en peine des dispositions hostiles que vous êtes exposé à rencontrer. Cette résistance peut devenir pour un homme expérimenté un véritable point d'appui. Il ne faut pas non plus vous lamenter hors de propos de l'ignorance où se trouve l'assemblée : les âmes neuves sont les plus malléables. Si, au contraire, vous avez affaire à des intelligences déjà occupées par des préjugés longuement enracinés, par des erreurs vraiment choquantes, il ne faut pas pour cela désespérer de vaincre, mais plutôt se rappeler que ces erreurs et ces préjugés, en raison de leur violence, suggèrent souvent de faciles entrées en matière. Tandis que le sujet, pris dans son ensemble, présenterait de grosses difficultés, difficultés telles qu'on serait souvent fort embarrassé pour discerner par quel côté il est

plus facilement abordable, il devient relativement aisé de s'attaquer tout d'abord aux préjugés les plus ardents et les moins soutenable de l'adversaire. Sur ce point particulier, il sera plus facile d'avoir raison et de se ménager ainsi, aux yeux du bon sens qui compte les coups, l'avantage d'un premier succès. La thèse générale ne viendra que plus tard, et lorsque vous l'introduirez, elle bénéficiera de cette faveur préalable qu'un engagement adroit de la partie aura su lui ménager dès le premier moment. Dans l'art oratoire comme dans la stratégie, c'est beaucoup d'avoir par devers soi l'avantage de la position.

Cette première espèce de plan est donc fondée, comme il vient d'être expliqué, sur la connaissance qu'on doit avoir de ses auditeurs et sur la mise en œuvre de cette connaissance pour aboutir à la préparation du discours. On peut ainsi se soumettre au plus humble de tous les commencements, sans que l'essor de la pensée se trouve le moins du monde compromis. Ce n'est pas la nécessité de donner quelques coups d'aile de plus qui peut arrêter ou compromettre l'essor du vol.

Il y a une seconde espèce de plan personnel, auquel on peut avoir recours et dont on peut se servir avec le même avantage ; ou, pour parler plus exactement, il est un deuxième ordre de considérations dont on doit tenir compte et qu'on peut, au besoin, faire prévaloir dans la disposition organique de ses idées.

Si l'orateur doit avoir une vue nette des âmes qu'il a devant lui, il ne faut pas non plus qu'il perde la mesure de lui-même, ni qu'il cesse de tenir compte des res-

sources de son propre esprit. Le conseil qu'Horace donnait aux poètes de mesurer avec exactitude le poids auquel se refusent ou se prêtent leurs épaules est un conseil qui s'applique, à bien plus forte raison, à quiconque prend la parole en public. Sous ce rapport, les talents les plus éprouvés, le génie lui-même, oserai-je dire, ne sont point dispensés de faire leur examen de conscience. Il n'est personne qui soit en mesure de parler avec un égal avantage sur tous les côtés d'un sujet. Non-seulement la science universelle n'est plus de notre temps, mais, en dehors de ces connaissances positives que l'on a ou que l'on n'a pas, il est bien certain que chacun de nous, au point de vue du discours comme partout ailleurs, garde ses aptitudes, ses goûts, ses entraînements particuliers. Chacun, dans la vie réelle, a sa manière de prendre les choses, et chacun, semblable à une corde différente de la lyre, rend, au contact des événements, un son qui, pour chaque individu, n'a plus le même timbre. Il est donc important de savoir quel côté et quel développement du sujet se trouvera le plus dans nos cordes.

Il ne manque pas de conseillers et même de professeurs abstraits pour vous donner ici le conseil chimérique de vous obstiner, malgré vents et marée, dans une sorte de plan idéal. Rien n'est plus facile, rien n'est plus séduisant que de s'abandonner aux douceurs du raisonnement pur et de soutenir, à tout hasard de la pratique, l'incontestable excellence de la méthode tout à la fois la plus rigoureuse et la plus élevée. C'est ainsi, pour parler avec le poète, qu'on *fait des plans fort beaux sur le papier*, sans aboutir à autre chose

qu'à un profond découragement et probablement un insuccès pour le malheureux qui se prépare au moyen de ce procédé.

En effet, plus on se représente dans une question l'ampleur et la majesté de la thèse, la variété de connaissances qu'elle requiert, les conséquences auxquelles elle aboutit, la fermeté de raisonnement qu'elle suppose, plus un esprit de quelque modestie ou tout au moins de quelque bon sens s'en trouve définitivement accablé. Ce qu'il peut savoir ou découvrir lui paraît bien peu de chose; il en perd l'estime et le goût. Au lieu de disposer en bon ordre ces minces cohortes que l'inspiration stratégique a si souvent conduites à la victoire, il déploie devant l'adversaire les savantes combinaisons et les manœuvres compliquées de corps absents et de cadres vides. Il disperse ses forces au lieu de les rassembler, et tout ce qu'il peut avoir de connaissances ou de ressources disparaît dans ces gigantesques perspectives qu'il s'est ouvertes à lui-même si imprudemment de tous les côtés.

Ne serait-ce pas ici l'occasion de répéter, malgré le pédantisme de l'expression, le vieux proverbe des Grecs, qu'il faut prendre garde de toucher à la massue d'Hercule. C'est une préparation bien singulière que celle qui consiste à soulever par la pensée toutes les difficultés d'un sujet, à les multiplier en quelque sorte par la méditation à laquelle on se livre, puis à y entrer au point précis qu'a déterminé la mathématique du raisonnement, sans tenir nul compte de l'individu pas plus que s'il était une grandeur ou une quantité.

Nous sommes tous ainsi faits, que chacun de nous

sans exception, le savant aussi bien que l'ignorant, nous avons des points sur lesquels nous nous sentons plus forts, et d'autres où nous nous reconnaissons plus faibles. Non-seulement il se trouve que nous ne nous sommes jamais occupés de tel ou tel ordre de connaissances, ou que tout notre souvenir se réduit à des notions vagues ou affaiblies, mais encore, sous l'influence d'un même enseignement, avec une culture semblable des esprits et une habitude égale des idées, il arrive tous les jours que deux hommes ne sont point dans la même possession intellectuelle d'eux-mêmes. Il y a, pour chaque esprit, une aptitude individuelle à se prêter plus particulièrement à telle ou telle idée, à tel ou tel aspect, à tel ou tel ordre d'arguments et de considérations.

Une préparation efficace doit donc être conduite suivant la méthode inverse de celle que nous accusions tout à l'heure. Au lieu de s'éblouir et de se donner le vertige en contemplant les sommités ou les profondeurs du sujet, l'orateur fera sagement de se tourner d'abord du côté de lui-même et de préparer ses idées pour le discours, suivant la hiérarchie de l'intérêt qu'il leur porte et du succès qu'il en attend. Il fera bien de mettre en première ligne les développements dont il est sûr. Ses armes peuvent être légères et les traits dont il s'arme de moindre dimension, mais le glaive est à sa main, et, en pareil cas, la fronde de David va frapper le front de Goliath.

Il y a encore à tenir compte, indépendamment de la nature et de la quantité des connaissances, indépendamment de l'aptitude qu'on peut avoir pour trou-

ver certaines idées et de l'intérêt qu'on y apporte, il y a à tenir compte des dispositions passagères et mobiles dont notre humeur peut être affectée. Il se fait, comme nous le verrons de plus en plus, une telle dépense de la personne même dans le phénomène de l'improvisation, qu'il est plus sage, au moment où l'on en vient au plan définitif, de ne point s'obstiner dans quelque point de vue qui avait pu d'abord nous sourire à la première invention. C'est un éclair que nous avons entrevu et dont nous ne nous sentons plus en mesure de ressusciter la flamme. La sagesse, en pareil cas, est de ne point faire violence au mouvement de notre esprit. Nous ne pourrions point, sans de graves inconvénients, lui demander une allure et lui imposer un mouvement qui fussent au-dessus de ses forces et en dehors de ses facultés présentes. L'homme qui entreprend une promenade se met au pas que comportent sa santé et sa disposition du jour, et il faut qu'il agisse ainsi, sous peine de s'arrêter au milieu de sa course s'il est parti trop vite, et de forcer sa marche s'il s'est mis en retard.

La seconde espèce de plan personnel repose donc sur l'étude que l'orateur fait de lui-même, et non plus sur la connaissance qu'il peut avoir de son auditoire.

Toutefois, il y a un écueil encore à éviter et une fausse interprétation contre laquelle il convient de se tenir en garde.

Subordonner l'ordre qu'on doit suivre à la méditation qu'on a faite de soi-même, se prêter plus complaisamment à l'état de son propre esprit, c'est là une règle qu'il faut entendre et que l'interprétation doit restreindre.

dre. Il ne faudrait pas s'imaginer, comme la paresse et la rêverie sont assurément trop portées à le faire, qu'il suffise de se laisser ainsi aller à soi-même sans y dépenser d'effort et sans augmenter l'intensité de sa pensée. Nous avons tous notre surface, mais nous avons aussi notre intérieur. Nous avons nos connaissances disponibles, celles qui se présentent d'office et dont il nous suffit de jouir ; mais nous avons aussi nos vues plus profondes, nos raisonnements inachevés, nos émotions suspendues, matériels tout à la fois informes et précieux que le défaut d'activité a laissés à l'état d'ébauche et auxquels notre négligence enlèverait la dernière occasion de se produire avec avantage.

Si donc le plan personnel n'est pas autre chose que l'organisation et la mise en œuvre de nos propres idées d'après la conscience exacte que nous avons prise de nous-mêmes par la réflexion, il ne faut pas manquer non plus de discerner dans ce que nous sommes ce que nous pouvons devenir, et nous devons prévoir que notre pensée et notre parole, après avoir traversé aisément les sentiers qui leur sont familiers, pourront, avec le mouvement du discours et grâce à la faveur de l'auditoire, aborder avec prudence certaines considérations qui ne leur présentaient pas d'abord le même avantage.

Il faut ici prévenir une objection, laquelle ne manquera pas de se présenter à l'esprit de quelqu'un de nos lecteurs.

Il paraît tout simple et tout naturel aux auditeurs, de voir l'orateur entrer dans leurs vues et suivre,

pour ainsi dire, le mouvement préconçu de leur pensée, mais n'est-il pas à craindre qu'en écoutant, au contraire, sa propre impulsion, le conférencier ne cause à l'assemblée quelque surprise ? Du moment où il prend pour point de départ et pour guide suprême de son plan la considération de ses propres idées, du moment où il les dispose, les subordonne et les enchaîne, d'après des vues qui lui sont exclusivement personnelles, dans la mesure de ses connaissances et sous l'impression de ses sentiments, il ne faut pas espérer qu'il se rencontre avec personne, et si l'on a bien et dûment constaté l'impossibilité de trouver dans la plus vaste forêt d'une même essence deux feuilles d'arbre absolument identiques, à combien plus forte raison ne doit-on pas reconnaître l'originalité essentielle de chaque personne humaine ? C'est surtout dans le monde moral qu'il n'y a pas de répétition.

Il est donc naturel de se demander quel effet va produire sur le premier venu cet ordre de pensées, fondé sur l'individualité même de l'orateur. Ne doit-on pas appréhender que l'auditoire n'en soit surpris et dérouté et qu'il oppose quelque résistance à la direction qu'on veut lui faire suivre ?

Il en serait assurément ainsi pour un homme qui arriverait à la séance avec une certaine méditation préalable, et par conséquent avec un commencement de parti pris. A celui-là, il semblera toujours plus naturel qu'on consulte et qu'on suive ses propres impressions. Sa susceptibilité se trouvera certainement émue si l'orateur ne paraît point disposé à accorder à



chaque partie du sujet la même importance qu'il y attache lui-même.

Dans ce cas, il convient en effet de s'en tenir à la première application de la règle, et de subordonner le programme qu'on se trace aux dispositions constatées chez les spectateurs.

Au contraire, si l'auditoire, comme il arrive dans le plus grand nombre des cas, se présente devant la tribune, avec cette indifférence flottante et indécise d'un homme étranger au sujet qui va être traité, s'il attend comme une masse inerte la quantité de mouvement nécessaire pour s'ébranler, il ne demandera assurément aucun compte à l'orateur de la direction que celui-ci voudra suivre, ni du chemin par lequel il entreprendra de le faire passer. Le seul fait de se mouvoir et de se sentir porté en avant est déjà pour lui une jouissance. Il ressemble un peu à ces amateurs de la promenade et de l'équitation qui poussent leurs chevaux droit devant eux et se sentent heureux de dévorer l'espace, sans avoir d'autre but que celui d'aller et de revenir. Pourvu que le plan qu'on leur propose leur apparaisse avec une suffisante clarté, pourvu que son ordonnance se justifie par des motifs plausibles, les auditeurs ne tarderont guère à trouver que ce plan répond à leur propre pensée et peut-être qu'il en est sorti : leur rêverie a rencontré ce moule, et elle n'a pu s'y reposer un seul instant sans en prendre aussitôt la forme. On voit d'ici quel avantage assure à l'orateur cette première domination des âmes. L'ordre même qu'il propose à ses auditeurs les conforme à sa pensée, et il a ainsi, dès la première

heure, tous les avantages d'un combattant qui, pour croiser le fer avec lui, vous obligerait à vous servir de ses propres épées.

Ainsi donc, lorsque nous disons que le plan doit être personnel, nous entendons par là qu'il doit se conformer à la pensée des spectateurs lorsque ceux-ci apportent des dispositions préconçues, ou s'en tenir, pour en tirer le meilleur parti possible, aux impressions propres de l'orateur lorsque celui-ci se trouve en présence d'un auditoire disposé à le suivre. Quoique ces méthodes soient bien différentes au point de vue du principe qui les fonde, elles ne laissent pas de se rencontrer souvent dans un heureux accord, lorsqu'on en vient à l'application pratique. Il n'est pas impossible, avec quelque expérience et quelque habileté, de s'arranger pour tenir compte tout à la fois, et des exigences que nous impose l'auditoire, et des ressources que nous fournit notre esprit. Pendant que la marche générale du plan se conforme avec intelligence à des pressentiments qu'on ne saurait peut-être heurter, il est tout simple et tout naturel que, dans la mise au point des détails, le conférencier tienne compte, avant tout, de lui-même. L'auditoire ne laissera pas d'être satisfait, parce que la parole aura eu l'art et le sang-froid de glisser ou d'appuyer à propos, suivant les facilités ou les obstacles de la route. La bonne grâce avec laquelle l'auditoire se voit consulté et se sent obéi autorise le conférencier à plus de liberté et d'aisance dans le maniement intérieur de chaque partie ; et tandis qu'il conforme ostensiblement son plan général au désir ou

au pressentiment des auditeurs, il se réserve par devers lui la ressource tacite de mesurer le développement et de conformer l'ordre partiel de chaque division à ses vues, à ses connaissances, à son inspiration.

Il est un troisième ordre de considérations dont on peut tirer le plan d'un discours, sans l'emprunter, comme on le fait dans la composition écrite, à l'étude logique du sujet.

De la même façon qu'on peut consulter ou les capacités de l'orateur, ou les dispositions de l'auditoire, rien n'est plus séant, et souvent rien n'est plus heureux que de subordonner l'ordre et l'entrée en matière de son discours à quelque événement ou à quelque circonstance, situés visiblement en dehors de celui qui parle et de ceux qui écoutent. Il y a là une situation que personne n'a faite, et que cependant tous doivent subir. Cette situation nettement établie constitue un point de départ solide, sur lequel tout le monde est d'accord. Il semble que l'on continuera plus aisément sa route ensemble, lorsque, avant de partir, on s'est d'abord reposé côte à côte sur le même banc.

Quelques exemples pour mieux nous faire entendre.

Chacun a pu reconnaître par sa propre expérience combien était goûté, en fait d'improvisation, l'exorde qui consiste à prendre pour début le discours même de l'adversaire, l'argument péremptoire par lequel il s'est flatté de finir, la péroraison triomphante par laquelle il a cru enlever tous les suffrages. Il y a, pour les assistants, une véritable satisfaction à voir se con-

tinuer ainsi la chaîne de leurs pensées. En pareil cas, il n'est personne dans l'auditoire, que cet argument n'ait frappé ou que ce pathétique n'ait ému. Il y a donc quelque chose tout à la fois de loyal et de commode à aborder la réplique par ce côté-là.

Ce qu'on dit ici d'un discours qui vient d'être entendu, on pourrait le répéter pour quelque circonstance fortuite qui pourrait se produire, pour quelque événement éclatant dont serait dominée l'heure présente. Cette circonstance fortuite, cet événement considérable constituant, à vrai dire, une situation morale définie que subissent en commun les deux parties. Quels que puissent être leurs dissentiments, leur inégalité d'esprit, leur indifférence réciproque, il n'en est pas moins certain qu'à ce point de vue, elles se sentent sur un terrain commun : leurs âmes vivent à l'unisson dans les malheurs communs de la patrie, sous le coup d'une même indignation, dans l'espérance d'une même attente. Il est donc très-opportun et très-habile de saisir le joint, et d'entrer de préférence dans le sujet par cette ouverture toute préparée. Ce n'est là, après tout, comme on le voit, qu'une application particulière de la règle du plan personnel. Au lieu de faire dépendre l'ordre que l'on suit, ou de l'orateur, ou de l'auditoire considérés séparément, on se ménage l'avantage heureux de les prendre de part et d'autre sous l'empire d'une commune impression et d'établir sur cette donnée les bases mêmes du discours.

Cette remarque ne s'applique pas seulement aux discours qui ont été entendus ou aux circonstances

par lesquelles on est dominé ; une entente, même rapide, même instantanée, un accord fugitif, une circonstance puérile et presque non appréciable, peuvent être exploités avec le même bonheur. Un bruit imprévu qui s'est produit au dehors et qui a jeté dans la salle un trouble de quelques instants, l'absence ou l'arrivée inattendue de quelque personnage de marque, le mauvais temps qui éclate, le soleil qui revient et jusqu'au bruit incongru d'un âne attaché à la porte ou d'un chien poursuivi dans les corridors, peuvent prêter la main à l'improvisateur en lui fournissant un exorde, et il sera déjà parvenu ainsi à ouvrir la marche et à prendre le ton. La bonne grâce et le franc succès de pareils débuts tiennent, comme on le pense bien, à ce que ces circonstances, quelque minces et quelque fortuites qu'elles soient, suffisent cependant à créer une sympathie dont l'improvisation profite : l'auditoire est tout disposé à l'accueillir et à la suivre, puisqu'elle répond si bien à ses propres inspirations et à ses émotions les plus fugitives.

Ces derniers conseils, il faut bien l'avouer, nous transportent par une dérivation insensible, assez loin de notre point de départ. Nous ne nous retrouvons plus ici dans les mêmes conditions que nous avons définies au premier abord. Tant qu'on se guide sur la connaissance préliminaire de l'auditoire ou sur un recensement exact de ses propres ressources, on peut se livrer à loisir, et bien avant l'heure de prendre la parole, à la préparation de son discours : on arrive alors armé de toutes pièces, et il ne reste plus à l'orateur qu'à remplir fidèlement le cadre qu'ils s'est tracé.

Il n'en va pas tout à fait de même, lorsque nous faisons entrer en ligne de compte ces circonstances pour la plupart instantanées et fortuites. Dès que nous entreprenons de régler notre discours sur des incidents que nous ne pouvons guère prévoir, il faut absolument qu'il y ait, jusque dans la confection du plan et plus particulièrement dans son usage, une certaine part d'improvisation. C'est là surtout que la disposition oratoire diffère de la disposition destinée à un travail écrit. Cette règle de la mobilité mérite de devenir l'objet du chapitre suivant.

Avant de passer à ce chapitre, et pour être tout à fait exact, il convient de faire encore une remarque.

Bien que la nature du discours improvisé comporte avant tout la méthode du plan personnel, il arrive cependant, dans plus d'une occasion, que les règles de la composition écrite peuvent s'appliquer à telle espèce d'éloquence. Lorsqu'on se trouve en présence d'auditeurs complètement instruits, absolument maîtres d'eux-mêmes et résolus à une attention sans réserve et sans intermittence, celui qui parle peut, sans inconvénient, donner à la marche de son discours et à la forme de sa diction ce caractère abstrait et général qui est le propre du style écrit. Il peut considérer alors la nature du sujet dans toute sa profondeur et dans toute son étendue. Le type de cette sorte de composition oratoire serait par exemple les discours de réception, aussi bien que les notices et les éloges que l'on prononce dans les Académies. Seulement, il faut bien le reconnaître, et personne ne s'avisera de le contester, nous n'avons plus ici que

le simulacre de la parole et en quelque sorte un fantôme de discours. Toute la harangue est déjà imprimée, et c'est ordinairement sur des épreuves typographiques que le récipiendaire ou le secrétaire perpétuel font leur communication. L'improvisation n'a plus rien à y voir. Sauf la question si délicate du débit, ce n'est pas à l'art de parler, c'est à l'art d'écrire qu'en pareille occurrence, il convient d'avoir recours.

### CHAPITRE III.

#### RÈGLE DEUXIÈME: LE PLAN D'UN DISCOURS DOIT ÊTRE MOBILE.

Le plan d'un discours ne doit pas rester immuable comme celui d'une composition écrite. Il comporte une certaine mobilité sur la nature, sur l'opportunité, sur l'emploi de laquelle il convient de s'entendre.

Aucune composition écrite, quelque aisé et familier que lui en soit le sujet, ne doit être entreprise par un auteur raisonnable, sans qu'il ait pris la peine d'en mettre par écrit la distribution. Cette distribution représente la méthode même à laquelle il s'est résolu, ses connaissances disponibles, le maximum de son effort intellectuel. Une fois cet examen de son intelligence achevé, une fois le travail entamé, il ne saurait se produire dans le silence inviolable de son cabinet aucun incident qui justifie l'abandon de son programme et qui appelle une tentative nouvelle.

Toute fluctuation ne saurait être autre chose qu'un aveu de sa faiblesse ou une preuve de son caprice : il ne saurait se détourner de sa route que pour avoir pris une fausse direction, ou, ce qui est bien pis encore, que pour se sentir incapable de suivre la véritable voie.

On comprend qu'il n'en va pas de même de l'improvisation. Dès qu'on est obligé de tenir compte dans une si large mesure, non-seulement des dispositions de l'auditoire mais encore des circonstances qui peuvent varier à l'infini, il ne serait pas raisonnable de se renfermer d'une façon étroite et exclusive dans les limites d'un programme inexorable. On peut toujours, et c'est là un des avantages de l'écrivain, on peut, dans une certaine mesure, faire violence à son lecteur. Ce dernier aura beau maugréer et se débattre, l'auteur du livre n'en a cure ; et, dans tous les cas, il n'en est pas troublé : cette mauvaise humeur se passera toute seule. En définitive, il faut bien que le lecteur se résigne, puisque, après tout, l'ouvrage est à prendre ou à laisser.

Celui qui a eu l'occasion de se produire devant le public n'a pas besoin qu'on lui apprenne jusqu'à quel point la condition de l'orateur est différente. Autant il domine souverainement son auditoire une fois qu'il s'en est emparé, autant, pour peu que cette souveraineté fléchisse ou que cette domination soit mal affermie, il est lui-même, à son tour, à la merci de ceux qui l'écoutent. Il n'est pas nécessaire, pour lui faire sentir sa dépendance, que l'auditeur se livre à des voies de fait ou pousse des hurlements. En pa-

reil cas, pour peu que l'orateur ait du nerf et de la ressource, je ne sais pas trop si le sentiment d'une pareille lutte ne serait pas fait pour lui donner du ressort et pour centupler ses forces. La plus terrible des oppositions que l'on puisse rencontrer devant soi lorsque l'on parle, n'est pas cette opposition qui se traduit par des éclats et par des murmures : l'inattention qui se dérobe déconcerte un homme, d'une façon plus décisive que toute démonstration et que toute clameur. J'ai vu pâlir un conférencier aimable et dont l'aplomb ni les succès ne laissent rien à désirer, à l'aspect des éventails qui se déployaient et se mettaient à battre des ailes, tandis que plusieurs jeunes filles tourmentaient le bout de leur pied avec le manche de leur ombrelle.

Ce divorce entre l'orateur et l'auditoire s'accomplit le plus souvent dès leur premier contact. Rien de mieux sans doute que d'apporter à la séance un plan religieusement préparé et que de suivre ce plan avec le dernier scrupule. Il faut bien reconnaître toutefois qu'en dépit de toutes les réflexions qu'on peut faire et de toutes les données qu'on peut avoir, on ne saurait être sûr, dans le silence du cabinet, de rencontrer exactement, pour cette esquisse préalable, le courant d'idées auquel l'auditoire est le plus disposé à se prêter. Il se produit donc, dès le premier mot, une divergence fâcheuse et qui, de moment en moment, va devenir plus irrémédiable. A mesure que le discours se poursuit dans un sens, l'assemblée, qui s'est refusée à le suivre et qui se trouve par là absolument abandonnée à elle-même, ne tarde pas à se dis-

perser dans les directions les plus diverses : chacun suit sa pente et se complaît dans sa rêverie. C'est alors que courent d'un bout à l'autre de l'auditoire ces frémissements invisibles, imperceptibles symptômes de l'inattention ou de la résistance.

Cet écart entre l'orateur et son public ne se produit pas toujours au début. Il est certain qu'à moins de circonstances extraordinaires, celui qui prend la parole ne laisse pas de bénéficier, dans une certaine mesure, de ce surcroît d'attention sur lequel on peut compter au premier moment. Malheureusement, cette avance dont on vous gratifie est éminemment précaire ; les assistants entendent être remboursés avec intérêts de cette dépense de bienveillance et d'attention. Ils vous tiennent rigueur, et si vous ne continuez pas jusqu'au bout à faire honneur à leur attente, ils ont beau vous avoir suivi pendant le premier tiers ou la première moitié du discours, ils prétendent bien intérieurement ne s'être point engagés à vous accompagner jusqu'au bout. Pour peu que vous fournissiez un prétexte à leur lassitude ou à leur paresse, ils se croiront autorisés à s'attarder dans leur propre pensée et à vous laisser tout seul poursuivre votre chemin. C'est ainsi qu'une harangue ressemble beaucoup à certaines expéditions militaires où le général qui pousse toujours en avant, finit, lorsqu'il arrive au terme de sa course, par n'être plus accompagné que d'un petit nombre d'hommes vaillants et résolus.

Le moyen de remédier à ces inconvénients est d'être assez maître du plan et des détails de son exposition,

pour pouvoir, séance tenante, lui faire subir tous les remaniements qui l'accommoderont aux vues, à l'agrément, aux exigences de l'auditoire.

Expliquons-nous bien sur ce point délicat, afin d'éviter une méprise assez naturelle.

Il me semble entendre d'ici les partisans obstinés du vague en matière de préparation, qui se récrient, et qui prennent acte de nos aveux pour s'en prévaloir contre nos conseils. Ne serait-il pas plus simple, répéteront-ils, de ne point s'obstiner à la préparation si difficile et si ingrate d'un plan, puisque vous confessez vous-même qu'en plus d'une occasion ce plan peut devenir un inconvénient et une entrave? N'est-il pas inutile de sculpter avec tant de soin ce cadre dans lequel vous n'êtes pas sûr de pouvoir faire entrer le tableau? N'est-il pas plus facile, lorsque vous vous êtes ménagé, jusqu'au moment où vous ouvrez la bouche, une complète liberté d'esprit, de vous prêter à l'impulsion qui vous sera communiquée, sans vous laisser entraîner hors de la portée de votre auditoire par quelque visée individuelle?

Ces arguments inépuisables et intéressés contre le labeur d'une préparation sérieuse ont déjà été examinés plus haut dans leur teneur générale, et nous ne voyons pas que cette dernière insistence porte aucune atteinte aux observations que nous avons présentées, sur l'irréparable désordre des esprits qui pensent pouvoir se passer de méthode. Encore bien qu'un plan conçu avec trop d'exclusion et suivi avec trop de raideur expose l'orateur à s'écarter un peu des vues de l'auditoire, cet inconvénient de-

meure de second ordre, et il ne saurait se comparer à l'impuissance, si commune aujourd'hui, de commencer, de poursuivre et de finir.

C'est précisément là que se place la nuance sur laquelle nous insistons. Il y a, en effet, un milieu entre cette méditation inconsistante et rêveuse dont on prétend faire son plan, et cette servitude opiniâtre qui s'obstine à ne point s'écarter de la ligne qu'on s'est d'abord tracée.

Il faut avoir recours ici, non pas à une démonstration mais à l'expérience pratique, pour apprendre aux débutants cette vérité qu'il est infiniment plus facile de remanier, au courant du discours, un plan déjà fait et déjà arrêté, que d'en improviser un de toutes pièces. Pour arriver à cette heureuse aisance de mouvements, pour pouvoir, à son gré, supprimer, déplacer, intervertir telle ou telle partie, sans se perdre dans quelque impasse ou disparaître dans quelque abîme, le plus sûr est d'être absolument maître des moindres détails de son programme. S'il restait quelque obscurité et quelque incertitude sur l'ordre, la proportion et le développement des parties, si l'orateur ne savait pas parfaitement d'avance ce qu'il veut dire et jusqu'où il a l'intention d'aller, un plan aussi mal consolidé ne saurait, le cas échéant, supporter le moindre remaniement ni la moindre retouche. Il faut un édifice particulièrement stable et résistant pour permettre à l'architecte des modifications de quelque importance; autrement vous ne pourriez pas remuer le moindre pan de mur sans faire écrouler tout l'édifice.

Il faut donc, à vrai dire, que chacune des parties intégrantes du plan prémédité ait, dans la pensée de l'orateur, des limites fixes et des contours nettement tracés. C'est à cette condition seulement qu'on pourra obtenir un certain jeu de ces parties les unes sur les autres, une variété et une rapidité suffisantes d'arrangement. La règle de la mobilité des divisions dans un discours improvisé se complète par une règle nouvelle, relative à l'indépendance réciproque de ces mêmes divisions. L'explication de cette autre règle sera donnée dans un des chapitres qui vont suivre.

Il est tellement essentiel, lorsqu'on doit prendre la parole en public, de se ménager une certaine liberté d'action, qu'il faut aller jusqu'à prévoir la possibilité de certains changements dans le plan qu'on aura arrêté. Ne nous laissons pas de répéter, à cette occasion, ce que nous avons déjà fait remarquer plusieurs fois et ce que nous ne saurions trop redire, à savoir que cette règle de la mobilité ne consiste point du tout à laisser flotter dans son esprit deux ou trois plans indécis, obscurs, mal définis, entre lesquels on tâtonnerait dans l'ombre. Il faut imiter le général qui, au moment de livrer bataille, met à exécution un plan rigoureux en vue duquel il a prescrit des manœuvres exactes. Il ne laisse pas à ses capitaines le soin de pressentir ou de parachever sa pensée. Il n'ignore pas cependant quelle part doit être faite, durant l'action, aux éventualités de la bataille, et lui-même, à l'heure de la conception première, a dû prévoir avec un égal sang-froid ou les

ressources pour parer à une défaite, ou les moyens pour achever la victoire.

Voilà précisément la situation de l'orateur, dès qu'il ne veut pas se réduire à réciter obstinément le thème qu'il a dû se faire mais dont l'auditoire n'est peut-être pas d'humeur à s'accommoder. Il y a en effet, pour l'éloquence comme dans la vie, de bons et de mauvais jours, des souffles favorables comme des vents contraires, des moments d'accalmie et de bonasse où la parole la plus frêle et la moins sûre d'elle-même peut se laisser aller, sans risquer de perdre son équilibre et de sombrer; tandis qu'à d'autres instants et à d'autres passages, il faut charger les voiles et louvoyer prudemment au milieu des écueils.

Votre sujet, par exemple, comporte ce qu'on appelle le mot pour rire, et rien ne viendrait avec plus d'opportunité que telle anecdote plaisante par laquelle votre auditoire se sentirait fort opportunément détendu. Toutefois, si vous êtes sage, vous devez vous dire, avant d'arriver à la séance, que l'assistance pourrait fort bien être ce jour-là dans quelque disposition morose, et qu'en pareil cas, au lieu d'entendre le murmure des sourires, vous pourriez vous sentir saisi par l'accueil glacial de fronts qui se rembrunissent. Tout de même, vous prévoyez que telle explication scientifique, assez difficile à donner, apporterait à votre auditoire de solides éléments de conviction. Il y aurait là un moyen triomphant de répondre à vos adversaires et de couper court, en les prévenant, à tout un assaut d'objections. Toutefois,

vous n'êtes pas assez sûr, ni de la composition de l'assemblée, ni de ses dispositions, pour compter sur une attention égale à la difficulté de cette preuve. Il convient donc de l'avoir toute préparée, de façon à pouvoir, à l'instant opportun, l'administrer aux auditeurs ; et d'un autre côté, il faut avoir prévu le cas où il paraîtra plus judicieux de la passer sous silence pour la remplacer par des arguments de moindre valeur sans doute, mais plus aisément accessibles.

On ne saurait s'empêcher de faire remarquer ici jusqu'à quel point ces pratiques et ces exercices sont peu familiers aux débutants, combien ces règles leur sont inconnues, et combien leur préparation, lorsqu'ils daignent en faire le simulacre, a peu de méthode et peu d'efficacité.

C'est faute d'avoir appliqué d'avance, par une méditation sérieuse des éventualités diverses, cette règle de la mobilité préméditée, que tant de novices se trouvent arrêtés et empêchés, lorsqu'ils sont mis en demeure, par la force des choses, d'opérer ces remaniements sur l'heure même et au courant du discours. C'est là une entreprise tellement périlleuse et tellement redoutable, que l'inexpérience recule et refuse de se hasarder de peur de se commettre. Le malencontreux conférencier aime mieux, lorsqu'il se sent quitté et abandonné, suivre la direction fautive qui l'écarte et qui l'emporte tout droit dans le vide. Au moins, s'il n'est pas écouté, il aura toujours le médiocre avantage de ne point se taire, et il lui semble que, s'il se départait du dessein primitif auquel il se cramponne, il perdrait la force

d'impulsion et ne manquerait pas de rester court au bout de peu d'instant.

Ce défaut de présence d'esprit, cette impuissance d'exécuter une manœuvre sous le regard d'un adversaire et pendant le feu de l'action, tiennent précisément à cette circonstance que l'orateur n'a point considéré assez profondément les différentes hypothèses qui pouvaient se réaliser pendant le discours. Il ne s'est pas donné la peine de chercher et de déterminer, pour chacun de ces cas, un aspect différent de sa pensée, et il est obligé de la subir au lieu de la gouverner.

Que si, par hasard, suivant la coutume vulgaire contre laquelle nous avons protesté déjà bien des fois, l'orateur monte en chaire sans avoir pris la peine d'introduire parmi ses idées un ordre précis et définitif, s'il s'en tient à ce prétendu plan qu'on rêve sous prétexte de le penser et qu'on se murmure comme un refrain au lieu de le rédiger comme une formule, il devient bien autrement difficile encore à l'improvisateur de plier ses expressions à la juste mesure des esprits. S'il réussit à poursuivre son bruit sans l'interrompre, c'est à la condition expresse de laisser ses idées s'engendrer et s'enchaîner d'elles-mêmes. Dans de telles conditions, il ne saurait songer un seul instant à se placer en dehors d'elles, pour en suspendre et pour en maîtriser le cours. Elles ne se meuvent que pour avoir été engagées sur la pente : il n'est plus question de la remonter, et dussent-elles le précipiter vers l'abîme, il faut que l'orateur suive et se laisse emporter ; autrement il ver-



rait s'enfuir loin de lui ses propres idées, et il demeurerait seul dans son trouble et dans son silence.

Le présent chapitre se résume donc en cette conclusion.

— Pour se prêter aux vraies nécessités de l'improvisation, le plan d'un discours doit toujours comporter une certaine mobilité.

— Cette mobilité doit entrer dans les prévisions de l'orateur avant même qu'il aborde son auditoire.

— Elle doit se plier aux éventualités que rencontre l'improvisation pendant le courant du discours.

— Il est satisfait à ces conditions, avec d'autant plus d'aisance et de sûreté, que la préparation a été plus complète, et le plan plus achevé.

#### CHAPITRE IV.

LE PLAN D'UN DISCOURS DOIT ÊTRE ORDONNÉ  
EN RAISON INVERSE DU PLAN D'UNE COMPOSITION ÉCRITE.

Le plan d'un discours doit être ordonné en raison inverse du plan d'une composition écrite.

Il est non-seulement permis mais recommandé à l'écrivain de procéder par une gradation savante de l'intérêt, d'établir, avant tout, entre les différentes parties de son raisonnement, une succession et une solidarité logiques qui plient le lecteur à la méthode et le conduisent par des efforts successifs au but lointain qu'on lui a promis.

Personne n'ouvre un livre, surtout un livre d'une

certaine dimension, sans être en quelque sorte bien et dûment averti par la grandeur du format comme par le nombre des pages, de l'attention et du labeur que l'auteur entend imposer à son public. Dès lors, c'est à nous à savoir s'il nous déplaît ou s'il nous convient de lui accorder une part aussi notable de notre vie intellectuelle. Nous sommes assez raisonnables pour comprendre d'ores et déjà que, dans un ouvrage d'une aussi longue haleine, la plus grande partie de l'intérêt doit être différée aussi bien que le résultat. Notre attention représente donc en quelque sorte un placement à longue échéance ; et si, à la conclusion, nous rentrons dans nos fonds avec usure, il n'en est pas moins certain que nous avons fait des avances, et que, pendant un certain temps, nous avons été à découvert.

Cette remarque ne s'applique pas seulement aux œuvres littéraires d'une certaine étendue ; elle n'est pas moins exacte lorsqu'il s'agit de compositions plus réduites. Encore bien qu'un simple rapport, qu'un article de journal ou de revue se réduisent à des proportions plus modestes, l'esprit ne les aborde pas dans les mêmes dispositions qu'il apporte à l'audition d'un discours. On ne se montre pas impatient pour l'écrivain. On tient entre ses doigts les vingt ou trente feuillets de l'article que l'on vient de couper dans sa revue, et avant de jeter les yeux sur la première ligne de l'auteur, on a pris son parti de lui accorder la quantité d'attention nécessaire pour aller jusqu'au bout de son écrit. Il est vrai que le mérite de cet effort est singulièrement diminué par la pers-

pective assurée d'un terme où l'on s'arrêtera. On n'éprouve pas ce sentiment de terreur vague, cette oppression qu'imposent à l'auditoire les palpitations agoni-santes d'un orateur incapable de finir.

On le voit : le fond de la méthode consiste, dans l'exposition écrite, à graduer l'intérêt par une systé-matisation savante, à échelonner les preuves suivant les règles mêmes de la logique, et à produire ainsi, par une synthèse lente et infailible, cet effet d'en-semble qui est à la fois le triomphe de l'art chez l'é-crivain et de la réflexion chez le lecteur.

Ce procédé est absolument inapplicable au discours improvisé. Il demeure toutefois bien entendu, ici comme précédemment, que nous laissons dans une catégorie à part les harangues académiques, les éloges, les notices, les oraisons funèbres, les discours d'ouverture des tribunaux ou des facultés, en un mot, tout ce qui, sous prétexte d'être parlé, n'est pas autre chose qu'une lecture patente et avouée. Encore bien qu'on vienne assister pour la forme à ce simu-lacre de discours, il est entendu qu'on vous récite un morceau écrit, et dès lors, il serait tout à la fois bien puéril et bien injuste d'y chercher les mérites comme d'y appliquer les règles de l'improvisation.

La vraie parole n'est pas faite pour obéir à ces mêmes lois. C'est faute d'être persuadé de cette vérité que tant d'orateurs inexpérimentés font journalle-ment subir à leur auditoire le plus inexorable des supplices.

Hélas ! n'est-ce pas un supplice véritable que ces lenteurs, ces détours, ces périphrases, ces circonv-

lutions interminables, par lesquels l'orateur croit pré-parer l'assemblée au sujet qu'il va traiter devant elle ? On se rappelle involontairement les quinze ou dix-huit exordes que l'Intimé, dans les *Plaideurs*, entame les uns après les autres, pour défendre son client à quatre pattes. Heureusement pour lui, l'Intimé a le bonheur d'être rappelé *au fait* par Perrin Dandin. Les conférenciers que nous entendons tous les jours n'ont pas cette heureuse chance. Aussi s'en donnent-ils à cœur joie à nos dépens : ils prennent leurs aises, ils s'étalent, ils s'attardent, ils se perdent en préliminaires et en explications. Loin d'avoir recours à quelque stratagème ingénieux pour dissimuler l'ap-pareil de ces préparatifs, ils sont les premiers à vous prévenir qu'avant de commencer, telle recherche leur paraît convenable, telle définition utile, telle discus-sion indispensable. C'est là-dessus qu'ils appellent, qu'ils retiennent, qu'ils consomment la patience de l'auditeur, sans se rendre compte de l'initiative ou de la lassitude qu'ils provoquent.

L'homme qui écoute n'est pas aussi inférieur qu'on pourrait l'imaginer à l'homme qui parle. Sans doute, il n'a pas fait sur le sujet dont on s'occupe des études suffisantes pour le traiter dans une exposi-tion ; mais, pour peu qu'il y ait réfléchi, même sur un simple titre, il ne laisse pas d'avoir une idée des questions à résoudre. Si les réponses sont difficiles, les interrogations ne le sont pas ; et tout homme qui se résout à écouter a pour motif le désir d'apprendre, et pour but le contentement de savoir.

Alors même que ce besoin inévitable se réduirait,

dans une âme peu habituée à réfléchir, à un simple instinct et à une aspiration inconsciente, il suffit que l'orateur divague et louvoie, pour donner tout d'un coup aux auditeurs le sentiment précis de ce qu'il leur faudrait entendre. Les détails oiseux dans lesquels on les promène leur communiquent une sorte de surexcitation nerveuse : leur esprit se débat, résiste, et, sous l'empire de cette provocation qui le met en jeu, il finit, en vertu d'un effet de contraste, par saisir d'une façon lucide ce point essentiel que l'orateur écarte et recule, sous le vain prétexte de le mieux saisir.

Supposons encore ici un auditoire bienveillant, disposé à l'attention ou tout au moins au silence. L'impossibilité où il se trouve de parler, d'introduire une remarque, de présenter une objection, dispose chacun à refréner ses propres pensées du moment où elles ne peuvent pas aboutir. C'est autant de gagné pour l'orateur, et il y a là un effort d'attention qui lui profite. Toutefois, les esprits ne lui échappent pas seulement par les interruptions qu'ils se permettent, mais aussi et surtout par les distractions auxquelles ils s'abandonnent. Il y a quelque chose de plus dangereux pour un discours, que les clameurs et les murmures par lesquels il est contredit, mais ravivé ; c'est l'indifférence qui le lâche et qui se laisse aller, sans plus chercher à comprendre, au doux susurrement d'un bruit favorable au sommeil. C'est là peut-être, pour beaucoup de professeurs, leur ressource la plus efficace contre la désertion dont ils sont menacés ; et après tout, c'est un moyen comme un autre de retenir ses auditeurs.

L'amour-propre des orateurs n'est pas fait pour entendre facilement raison sur ce point. Pendant que vous leur faites un grief de ces préliminaires, ils sont bien capables, sous prétexte de se rendre justice, de s'en applaudir et de jeter leur anathème sur la frivolité ou l'ignorance de leur public. Ce n'est pas leur faute, après tout, si le sujet comporte ces explications et ces définitions. Il ne saurait dépendre d'eux de changer les conditions logiques des raisonnements : cet apprêt dont on les blâme est une nécessité qu'ils subissent, et non point une facilité qu'ils se donnent.

Je suis fâché d'avoir ici un démenti à donner à leur illusion ; mais cette prétendue fatalité à l'ombre de laquelle ils se réfugient, n'est pas autre chose qu'une impuissance ou une paresse dans laquelle ils se complaisent. Ils manquent de travail. Ils n'ont point étudié leur sujet avec assez de profondeur pour en discerner le point principal ; et les explications qu'ils donnent pour y arriver ne sont pas autre chose que les efforts par lesquels ils le cherchent encore. Le public auquel ils font, avec tant de désinvolture, partager leur embarras, ne leur pardonne point ce sans-gêne. L'homme qui n'a pas la charge de résoudre un problème, est dans de beaucoup meilleures conditions pour le discerner.

Au reste, ce problème essentiel qui domine et qui résume tout le sujet n'a pas toujours échappé à l'orateur. S'il s'attarde, ce n'est peut-être pas dans le dessein de le saisir ou dans l'embarras de le poser. Il discerne aussi bien que personne la question à résoudre, les objections à combattre, la bataille à livrer,

et il a peut-être plus que personne le sentiment profond de la difficulté à vaincre. C'est précisément pour cela qu'il recule, qu'il diffère, qu'il remet. Il ne fait que céder à cette paresse et à cette lâcheté humaines dont personne n'ignore les tentations. Qui de nous n'a pas trouvé des prétextes pour remettre au lendemain une lettre ou une visite désagréables? Ce défaut de courage est si naturel, cette défaillance est si conforme à la faiblesse de notre nature, que très-souvent l'orateur s'attarde et diffère, non pas faute de lumières et d'étude, mais uniquement faute d'une résolution qui lui coûte trop.

Si le conférencier est parvenu, ou à force d'art, ou par un surcroît de bonne volonté des assistants, à soutenir d'une façon satisfaisante leur attention pendant les évolutions interminables de ses préliminaires, il n'est pas bien facile ni bien raisonnable, après les voir inutilement fatigués de cette tâche ingrate, de venir, au milieu de cette lassitude, leur demander un redoublement d'effort et d'attention. C'est précisément au moment où le discours aurait besoin d'être écouté avec le plus de suite, que les esprits semblent en quelque sorte autorisés à s'en détourner par la maladresse dont on a fait usage envers eux. Il y a là un manque de conduite littéraire. C'est le général qui use les forces du soldat à des escarmouches sans portée et qui ne lui trouvera plus ni nerf ni entrain lorsqu'il s'agira de l'action décisive.

Au reste, celui qui porte la parole n'échappe pas non plus aux conséquences de sa propre erreur.

Quelle que puisse être la complaisance de ceux qui

écoutent, quelque absolue que soit la latitude donnée à l'orateur, il y a cependant une sorte de limite morale imposée au discours par la force même des choses, sans compter que, la plupart du temps, un terme plus rigoureux est assigné à chacun par la coutume ou par la nécessité. Il faut donc que le développement du sujet tienne dans un nombre de minutes à peu près déterminé. Lorsque les lenteurs, les retards, les hésitations malencontreuses, les explications préliminaires intempestives en ont gaspillé et dévoré une notable partie, l'orateur qui voit l'aiguille marcher devant lui sur le cadran de l'horloge, ne laisse pas d'éprouver un certain malaise, en comparant le temps qui lui reste avec celui dont il aurait réellement besoin pour débattre le point essentiel de la question. Ce nouveau malaise vient aggraver encore la difficulté de sa position. C'est surtout dans l'exposition orale d'un sujet, que les paroles ont besoin d'être abondantes, les explications copieuses, les démonstrations amplifiées. La pente qu'on veut faire gravir aux esprits devient plus douce et moins âpre à parcourir, à proportion de ce qu'on en multiplie les rampes.

Toutes ces ressources sont, comme on le comprend de reste, interdites à l'orateur, dès qu'il s'est laissé aller à dissiper en commentaires oiseux une partie si importante du temps qui avait été mis à sa disposition. Il éprouve une gêne bien concevable, puisque, au moment même où il lui serait indispensable de se donner carrière avec le plus de liberté, il est obligé, en vue de l'heure qui approche, d'écourter et d'étran-

gler ses développements. Il se trouve donc que lui-même ajoute par cette brièveté et par cette concision intempestives à la difficulté naturelle du sujet. Alors qu'il lui faudrait venir en aide à l'attention fatiguée des auditeurs, c'est lui qui les rebute et qui les décourage par les obscurités inévitables de cette précipitation.

Nous voici donc ramenés à notre point de départ et autorisés à répéter avec plus de fondement que jamais, que la méthode du discours est inverse de la méthode appliquée aux compositions écrites. En mettant à part les précautions oratoires que les circonstances extérieures peuvent imposer, le plus sûr et le plus sage est encore de saisir son sujet par les entrailles. Suivant que l'auditoire est ou n'est pas au courant de la question, vous avez le mérite ou de répondre à son attente ou de la provoquer. Vous amenez ainsi infailliblement l'attention à son paroxysme, et vous mettez à profit, dans l'intérêt de votre cause, cette première fraîcheur d'esprit, ce premier élan d'activité intellectuelle que les auditoires les moins disposés ne vous refusent jamais. De même que le premier effort des muscles est le plus vigoureux, la pénétration sur laquelle vous pouvez compter est toujours plus puissante et plus ouverte au début. Il y a là un trésor de patience et de force qu'il faut savoir exploiter. Il faut prendre possession de ceux qui sont devant vous et leur passer la chaîne pendant qu'ils ne sont point encore sur leurs gardes. Une fois qu'ils auront été conquis et rivés à votre parole, ils vous suivront sans peine, guidés et retenus par leur propre intérêt. Débarrassés du gros de la be-

sogne, le reste ne leur semble plus qu'un jeu. Ils éprouvent un plaisir réel et une vraie satisfaction à voir se dérouler, dans la suite de la harangue, les conséquences du principe qu'ils ont admis, ou s'accuser les détails de l'opinion qu'on leur a persuadée.

Les auteurs dramatiques et les romanciers sont peut-être de tous les écrivains ceux dont les procédés se rapprochent le plus de l'art oratoire. Les premiers surtout retrouvent chaque soir au théâtre, cette réunion d'hommes inconsistante, mobile, capricieuse, aussi prompte à se dérober à vos avances qu'à se jeter dans vos bras. Il en va de même des lecteurs de romans. Pour ceux-là, il n'est pas question de s'instruire, et ce qu'ils vous apportent, c'est tout au plus leur désœuvrement à occuper sinon leur cœur à corrompre. Il faut donc que, dans l'un comme dans l'autre de ces deux genres si étroitement voisins, le lecteur se sente saisi dès la première scène ou dès la première page. C'est là, au reste, un art pratiqué avec beaucoup de supériorité par les dramaturges de nos boulevards ou par les romanciers de nos feuilletons. Toutes ces histoires de cape et d'épée, toutes ces intrigues et toutes ces aventures débutent toujours, suivant l'antique loi des récits, appliquée dès la première heure, à l'antique épopée,...

*In medias res auditorem rapit....*

Presque tous les romans de Walter Scott, pour ne pas remonter à Virgile et à Homère, commencent par quelque épisode ou quelque dialogue, dans lesquels figurent des personnages engagés au plus fort de l'ac-

tion, personnages que le lecteur ne connaît point encore, et l'intérêt que l'on porte à ces interlocuteurs avec lesquels on vient de faire connaissance suffit pour engager notre curiosité dans le récit de leurs aventures, et jusqu'à notre cœur dans les vicissitudes de leurs émotions.

Voilà les exemples et les enseignements que l'orateur ne doit pas perdre de vue. Il est soumis, lui aussi, à cette condition de prévenir et d'intéresser son public. La sagesse est donc, non pas de différer pour arriver graduellement au principal, mais au contraire, de s'emparer tout d'abord de l'assemblée, de s'asseoir et de s'installer dans les âmes, de façon à pouvoir ensuite en disposer en maître pendant tout le reste du discours.

Un des plus remarquables effets de cette méthode, indépendamment des avantages qu'on vient de faire ressortir, est de donner tout d'un coup aux détails secondaires et accessoires du sujet un intérêt qu'ils ne pouvaient avoir, lorsque l'orateur se traînait péniblement à travers un interminable préambule.

Il faut faire remarquer ici, une fois de plus, combien la perspective d'un discours est différente de celle d'un livre.

Dans un ouvrage bien ordonné, où tout a été rangé à sa place et dans ses vraies proportions suivant une méthode irréprochable, l'écrivain ne commet pas la faute de grossir aucun détail outre mesure, dans la crainte légitime de voir la statue éclipsée par les bas-reliefs du piédestal. La composition écrite est soumise aux règles sévères de toute œuvre d'art qui sub-

ordonne absolument à l'effet de l'ensemble les inventions les plus réussies du détail. C'est dans cette vue que la marche des chapitres suit un mouvement continu et, s'il se peut, une gradation ascendante : puis, une fois que l'œuvre est arrivée à son point culminant, il faut, de toute nécessité, que le volume s'arrête et se termine, afin que cette vivacité d'impression n'aille point se perdre dans une insupportable langueur.

Nous sommes les premiers à comprendre avec quelle précaution il faut avancer cette thèse qu'une improvisation n'est point sujette aux mêmes conditions d'art et de méthode. Il faut expliquer comment l'accessoire y peut continuer et dépasser le principal, et comment l'intérêt se soutient, précisément par cette raison que l'essentiel du discours a été tout d'abord présenté et expliqué.

Le point de vue de l'auditoire n'est, en aucune façon, celui du lecteur. Tandis que le lecteur doit découvrir tout seul l'intérêt de l'ouvrage qui se trouve mis sous ses yeux, tandis qu'il en est réduit à se commenter le texte à lui-même, l'auditeur juge le discours qui lui est tenu, non point seulement sur la valeur intrinsèque des arguments qui y sont renfermés, mais aussi sur la manière dont ces arguments lui sont offerts. Les qualités oratoires, le débit, l'action, le bonheur ou la verve des expressions, mille circonstances encore doivent entrer en ligne de compte. Il arrive particulièrement ceci : c'est que l'auditeur, une fois qu'il a été saisi, une fois qu'il se sent dominé, n'envisage plus les choses du même œil et n'apporte plus à ses jugements la même sé-

vérité. Il n'est plus dans cette disposition d'esprit, peut-être hostile ou rebelle, mais à tout le moins indifférente et par conséquent toujours un peu sévère. C'est à celui qui prend la parole à venir à bout de cette première résistance et à déterminer dans les âmes une première impression en sa faveur. Cette impression peut être de nature bien diverse : dans tous les cas, il faut qu'elle soit en harmonie avec le dessein principal du discours et qu'elle ouvre les âmes à accueillir tout le reste.

On comprend dès lors comment s'accomplit la loi que nous avons indiquée, et comment, une fois la démonstration principale achevée, les accessoires mêmes et les détails secondaires acquièrent tout d'un coup une nouvelle importance. Une fois que l'orateur a plu, une fois que les esprits ont été prévenus en sa faveur, une fois qu'il a donné l'idée d'une capacité, d'une science, d'un charme sans égal, ceux qui l'écoutent finissent par regarder comme une bonne fortune, simplement de continuer à l'entendre. A partir du moment où ils ont été persuadés et conquis sur le point essentiel, tout le reste de l'exposition et de l'argumentation prend, à leurs yeux, une valeur proportionnelle. Il y a là comme un effet d'optique, et le regard de l'esprit juge les choses non point d'après leur nuance et leur grandeur réelles, mais d'après une perspective de convention qui leur donne des aspects favorables.

C'est par là que le plan oral du discours reprend tous ses avantages sur le plan écrit du livre. Plus d'un de nos lecteurs aura trouvé étrange la recommanda-

tion que nous avons faite à l'orateur de commencer sur-le-champ parce qu'il peut avoir à dire d'intéressant et d'essentiel. Le premier mouvement, en présence d'un tel précepte, est assurément de craindre que l'effet général du discours n'en soit atteint et diminué. C'est ce qui ne manquerait pas d'arriver dans une composition écrite où l'on éprouverait sans aucun doute la tentation bien légitime d'abandonner le volume, dès qu'on se sentirait en possession du dessein principal.

Ici, au contraire, une fois que l'auditeur est emporté sur les ailes de la parole, une fois qu'il a éprouvé cette joie véritable de traverser les espaces de la pensée, il n'éprouve qu'un besoin, c'est celui de poursuivre et de se livrer. Il arrive alors tout naturellement que des vues de second ordre passent au premier rang, eu égard à l'effet qu'elles produisent sur l'assemblée. L'auditeur n'est nullement tenté d'abandonner cette parole qui le charme et qui le ravit. Il jouit de sa conviction une fois acquise, ou de son sentiment une fois éprouvé : il aime à les prolonger, à les savourer en quelque sorte : l'impression principale se renouvelle et s'entretient, à chacun des colloques que l'orateur rattache au discours : tout l'effet de l'éloquence antérieure s'y retrouve et s'y reproduit. C'est là, incontestablement, une des grandes lois de la nature humaine, et la même douleur que nous a causée la mort d'un enfant ou d'un père, revit tout entière avec le même déchirement et la même intensité, à la moindre circonstance qui en ressuscite le souvenir et en ravive les angoisses.

Ainsi donc, bien que la vraie loi d'un discours improvisé soit une décroissance et une dégradation d'intérêt, il se trouve que la parole prend aisément sa revanche. C'est l'intérêt logique qui va en diminuant, mais non point du tout l'intérêt humain. Il est certain qu'à un point de vue purement abstrait, l'essentiel de la pensée doit être abordé et traité en commençant; mais comme les âmes sont conquises et charmées, elles prêtent elles-mêmes à tout le reste du sujet l'attrait qu'elles éprouvent. C'est ainsi que cette méthode peut tout à la fois échelonner les idées dans le discours suivant une importance logique décroissante, et les avoir cependant disposées en même temps dans un ordre ascendant d'intérêt oratoire.

## CHAPITRE V.

RÈGLE QUATRIÈME : CHACUNE DES PARTIES DU DISCOURS DOIT ÊTRE INDÉPENDANTE.

La dernière règle que nous avons à expliquer par rapport à l'ordre du plan oratoire, n'est pas moins imprévue et pas moins singulière que les autres, pour un esprit habitué, suivant la tradition, à appliquer au discours les règles de la composition écrite.

Le plan d'une improvisation doit être conçu et ménagé de telle sorte que les différentes parties en demeurent indépendantes les unes des autres. Cette

indépendance qui n'est pas de l'isolement, va cependant si loin, qu'elle permet à l'orateur jusqu'à la diversité des tons dans une même harangue, et chacun sait avec quelle sévérité cette licence est interdite à l'écrivain.

Cette même indépendance des parties du discours, les unes par rapport aux autres, rend tout à la fois plus difficile et plus nécessaire l'art des transitions parlées dont l'étude devient ainsi le complément de ce présent chapitre.

Les conditions d'unité d'un travail écrit, quelque vastes qu'en puissent être les dimensions, sont bien autrement rigoureuses que les conditions d'unité d'un discours parlé.

Un ouvrage écrit doit être considéré avant tout comme le produit et le résumé d'une vaste synthèse où l'auteur classe à loisir tous les résultats de ses travaux. Pour accomplir cette œuvre, le temps ne lui est point ménagé, et le public ne lui demandera pas combien d'heures il y aura employées.

Cette considération s'applique, dans une certaine mesure, aux lecteurs eux-mêmes.

Il arrive tous les jours qu'un auteur dépasse la portée de notre intelligence. Il va trop vite pour que nous puissions le suivre; il est trop profond pour que nous allions d'un trait jusqu'au bout de sa pensée; il offre au regard un trop vaste ensemble, pour que nous réussissions à l'embrasser d'un coup d'œil. C'est ici que la forme même du livre vient en aide à la débilité des esprits. Si, vaincus par un sentiment de lassitude, nous nous sommes arrêtés, si nous avons



posé le volume sans avoir la force de tourner la page, et si, au moment où nous revenons au texte, nous nous trouvons complètement dépaysés, rien ne nous empêche de ramener notre regard en arrière, de raviver et de compléter le souvenir de ce que nous avons déjà parcouru. Cette besogne nous est singulièrement facilitée par certaines dispositions auxquelles se conforment traditionnellement les ouvrages imprimés : la division en chapitres ayant chacun un titre distinct ; ces chapitres subdivisés parfois eux-mêmes en un certain nombre de paragraphes, avec des indications contenues dans des sous-titres ; ces mêmes chapitres classés en un certain nombre de livres qui les groupent ainsi en une synthèse philosophique. Chacune de ces indications si utiles pour ne point perdre le fil de la pensée, se trouve reproduite dans la table des matières, et c'est ainsi que, sans même prendre la peine de feuilleter de nouveau le volume, on peut, d'un seul coup d'œil, se remémorer ce qu'on a déjà lu et rattacher la suite au commencement. Si ce moyen mnémotechnique ne suffit pas et si l'association des idées ne se réveille pas avec assez de complaisance, un auteur qui sent la difficulté de son sujet ne manque point de s'arrêter de temps à autre : il résume ce qui a déjà été présenté ; il annonce les conclusions auxquelles il se propose d'aboutir en même temps que la série des arguments par lesquels il a résolu de passer.

On le voit : l'œuvre écrite se présente dans des conditions telles qu'aucun esprit n'est vraiment incapable d'en prendre possession. Il suffit qu'il y

mette le temps, qu'il multiplie et qu'il recommence ses efforts, et il peut y introduire autant d'intervalle ou s'y prendre à autant de fois que la difficulté ou l'ampleur du sujet le demanderont.

Il ne faut songer à rien de pareil et ne point s'attendre à des secours analogues, lorsqu'il s'agit d'une improvisation. Chacun des assistants, la plus faible intelligence comme la plus forte, est obligé d'aller jusqu'au bout du discours, sans reprendre haleine, sans revenir en arrière, sans cesser un instant d'être poussé et entraîné en avant par les mots et les phrases qui se succèdent d'une façon continue et impitoyable.

Il ne faut donc pas, si l'orateur est habile, qu'il aggrave encore cette difficulté. Bien que sa harangue réponde tout entière à une pensée fondamentale et ne puisse pas, sous peine de se dissoudre, se dérober à la loi inexorable de l'unité, il vaut cependant mieux ne pas laisser au discours l'aspect massif d'un bloc forgé d'une seule pièce. Le véritable art pour soulager le public et pour ne point décourager son attention, consiste précisément à détacher en apparence les différentes parties les unes des autres. Il suffira qu'au terme de l'exposition, alors que les spectateurs se trouveront pleinement satisfaits, un résumé intelligent rattache ces différentes considérations les unes aux autres. On pourrait les comparer à ces colonnes, à ces entablements, à ces frises, dont chaque pièce est exécutée à part, et qui cependant, à la dernière heure, se raccordent sous la main de l'architecte pour rendre visible et vivante sa pensée.

J'oserai me tenir littéralement à cette comparaison dont l'application me semble rigoureuse.

Quand on prépare un discours, il faut, sans détruire bien entendu la solidarité nécessaire de la pensée, distinguer avec assez de force et de netteté les différentes parties de son sujet, pour que chacune paraisse avoir son existence à part, de la même façon qu'une colonne blessée par la main d'un ouvrier n'entraîne point la même offense pour la seconde colonne qui sera ensuite entreprise.

Il faut peut-être avoir fait soi-même l'expérience de la parole publique, pour savoir jusqu'à quel point un auditoire a besoin d'être soutenu. Là comme ailleurs, il faut avant tout faire entrer en ligne de compte l'effet moral.

Lorsque, grâce à un plan fortement conçu et présenté avec un certain art de mise en scène, chacune des parties s'annonce comme indépendante de ce qui va suivre, l'auditeur se sent en quelque sorte exonéré de tout le reste. Il n'a pas à s'inquiéter, pour le moment, du chemin qui peut lui rester à parcourir, ni des difficultés qui, plus loin, risquent de se rencontrer sur sa route. C'est le cas d'appliquer, dans toute sa quiétude et dans toute sa confiance, la maxime populaire: «A chaque jour et à chaque heure suffit sa peine.» C'est ainsi que les spectateurs débarrassés des soucis à long terme et mis en présence d'un premier but qu'ils discernent parfaitement, se sentent tout enflammés pour ce résultat prochain qu'ils voient si commodément à leur portée; et quand viendra une autre partie du discours, ils recommenceront leur attention

avec le même courage et le même espoir, semblables en ceci au malade dont le médecin prolonge et ressuscite l'énergie, en lui assignant, de semaine en semaine et presque de jour en jour, le terme de ses maux.

Ce parti pris de séparation a encore un autre avantage.

Il peut très-bien se faire, et il arrive en effet communément, que telle ou telle personne dans l'auditoire perde un peu le fil des idées. Il n'est pas besoin de grand'chose pour cela, et nous connaissons tous la fameuse mouche de Pascal, laquelle tient en échec cette intelligence qui gouverne les villes et les royaumes. Il suffit que le plus attentif des auditeurs ait besoin d'éternuer et qu'il éprouve quelque difficulté à atteindre son mouchoir de poche, pour que son intellect en soit troublé et son émotion suspendue. Ou bien encore il lui a passé je ne sais quelle idée par la cervelle. Les esprits faibles et languissants sont détournés et retenus par les choses du dehors, et cette distraction est celle de l'enfance qui lève le nez au premier vent: les esprits puissants et méditatifs, lorsqu'ils ne sont pas gouvernés par la discipline si rare d'une volonté forte, s'attardent, s'absorbent, se perdent dans leurs propres pensées. Ils ont beau être inaccessibles aux influences vulgaires du dehors; c'est en eux-mêmes qu'ils trouvent l'occasion de se distraire et le prétexte de s'écarter de l'orateur. Comme on serait épouvanté, en parlant, si, au courant du discours, on pouvait lire dans les âmes et se convaincre ainsi des abandons dont on est la victime!

Si une exposition de vive voix a la maladresse d'afficher avec ostentation un enchaînement inexorable, il n'est pas difficile de voir quel raisonnement s'ensuit dans les esprits inattentifs. Puisqu'ils ont décidément perdu le fil et qu'ils sont sans point de repère où ils puissent se reconnaître, ils n'hésitent point à prendre le parti violent et commode que la paresse humaine est toute prête à leur conseiller. Au lieu de redoubler d'attention pour se reprendre au discours et pour triompher de ce moment de trouble et de distraction, ils lâchent décidément l'orateur. Ils font comme cet enfant de mauvaise humeur qui se refuse à marcher trop vite, et qui, au lieu de suivre à distance, s'assied résolument sur le bord du chemin.

Ce prétexte de découragement et d'abandon se trouve écarté, dès que l'improvisateur a pris soin d'établir entre les différentes parties de son sujet une division suffisante. L'auditeur, bien et dûment averti, sait, à n'en pouvoir douter, qu'une fois la première considération épuisée, il doit s'en présenter une seconde, et que cette seconde constitue, par rapport à la première, un travail nouveau, une démonstration nouvelle. Rien n'empêche donc cet auditeur qui a manqué le coche de prendre le second départ. Il lui semble tout naturel, et il lui devient très-agréable, de rentrer ainsi, avec honneur et avantage, dans le mouvement commun ; et comme il y apporte une attention reposée, une bonne volonté pleine et entière, il ne lui est pas très-difficile de se remettre au courant et de regagner le terrain qu'il avait perdu.

Cette indépendance réciproque des différentes parties d'une improvisation ne doit pas seulement se marquer par des divisions nettement tranchées et dont on avertit à dessein les auditeurs. Il est tellement essentiel de ménager à l'assemblée cette distribution commode de son attention, qu'il ne faut pas craindre d'appliquer au discours un procédé absolument incompatible avec toute espèce de travail écrit.

Tandis que la règle dominante d'une composition littéraire est, au premier chef, l'unité de ton qui doit régner d'un bout à l'autre de l'écrit, quelles que puissent être les dimensions de l'œuvre, il faut bien reconnaître, au contraire, en dépit de l'effet paradoxal produit tout d'abord par cette assertion, qu'il en est autrement de la parole. Sa première loi n'est pas l'unité du style, mais, tout à l'inverse, la variété des tons. Quiconque sait manier comme il convient la langue parlée, vous avouera qu'on ne peut regarder aucune forme et aucun degré du style comme absolument bannis d'un discours. L'assemblée la plus grave et la plus austère consent volontiers à se dérider un moment : le récit le plus léger et le moins sérieux comporte les considérations les plus hautes et les plus poignantes émotions : on sait que le sourire est voisin des larmes.

De pareilles associations paraîtraient à bon droit exorbitantes dans le style écrit, et il est absolument impossible d'attendre d'un lecteur cette mobilité de sentiments et d'impressions. Une fois qu'on l'a établi dans une certaine sphère d'idées, une fois qu'on l'a

habitué à un certain langage et à un certain ton, il ne saurait guère s'en départir. Il se fait une douce familiarité de ces expressions et de ces pensées, et s'il en vient à éprouver quelque lassitude de cette uniformité, il lui reste toujours la ressource de fermer le livre et de prendre un temps de repos avant d'y revenir.

On comprend qu'avec un discours continu, il n'est plus question de cette ressource ni de ce soulagement. L'auditeur ne peut pas se donner un moment de liberté : il ne peut pas cesser d'écouter, d'entendre, de penser. Il y a là une dépense d'activité tout à fait exceptionnelle. Encore bien que les philosophes aient soutenu avec assez de vraisemblance, que l'âme ne saurait jamais demeurer vide et dénuée de toute espèce de faits psychologiques, il n'en est pas moins certain que, faute d'une réflexion suffisante, nous nous en tenons souvent à une conscience vague et indistincte, équivalant pour le résultat à un véritable sommeil intellectuel. Cette absence de tout effort, cette demi-obscurité de la vision interne constituent l'état normal de la plus grande partie de l'humanité ; et si vous demandez tout d'un coup à quelque homme du vulgaire : « A quoi pensez-vous ? » il est presque infailible qu'il vous répondra sans balancer : « Je ne pense à rien du tout. » Si l'on insiste au point de le ramener au dedans de lui-même, il finira par discerner dans le flottement de son rêve je ne sais quelle préoccupation dont il était absorbé à son insu.

C'est donc presque toujours un effort considérable

et anormal que l'orateur vient demander à son auditoire. Cet effort est double de part et d'autre, car il s'agit non-seulement de provoquer une attention paresseuse, mais de retenir des facultés débiles et d'en prolonger l'action dans un sens déterminé pendant un certain temps. Le premier résultat est facile au prix du second. Il n'est pas bien malaisé de faire retourner vers soi toutes les têtes, il suffit presque pour cela de faire son apparition à la tribune et de laisser tomber ses premières paroles. C'est peut-être le seul avantage de la mobilité des esprits médiocres, que cette promptitude et cette docilité du premier moment, avec lesquelles ils s'offrent aux prises de celui qui les aborde. Mais, plus le mouvement est vif, moins il est durable ; le plus léger prétexte suffit à tous ces regards pour se détourner, à tous ces esprits pour se distraire. Ils n'ont pas même besoin d'un prétexte, si léger et si fugitif qu'on veuille le concevoir. Il leur suffit, pour se dérober tout d'un coup au discours, de rentrer dans leur indolence et dans leur torpeur habituelles.

Le discours ne peut donc continuer à être écouté avec quelque attention et quelque présence d'esprit, de la part des auditeurs, qu'à une condition, c'est que celui qui parle trouvera le secret de renouveler et de ressusciter cette vivacité efficace de la première attention.

Voilà précisément à quelle nécessité répond et à quel avantage aboutit la variété du ton dans le discours. L'improvisateur tient en main l'assemblée et lui communique directement, par une transmission person-

nelle, les différents mouvements dont son âme est agitée. Bien que le sujet ne soit pas un seul instant abandonné ni perdu de vue, lorsque le style de la diction change tout d'un coup de forme, l'auditeur éprouve l'impression psychologique d'un renouvellement de ses facultés. Dès que le langage n'est plus le même, il en tire, par une espèce de raisonnement inconscient, cette conclusion, que tout est nouveau, aussi bien dans la conduite de la pensée que dans la forme de l'expression. Il est donc le premier à se prêter à ce langage qui flatte ses besoins instinctifs de changement. Il est comme l'enfant auquel on fait lire des histoires détachées, parce qu'il n'aurait jamais le courage de suivre un même héros durant deux volumes d'aventures.

Cette variété de ton, à laquelle on recommande d'avoir recours, ajoute encore à l'illusion que doit produire à l'auditoire la séparation intelligente des parties. C'est ainsi qu'un véritable orateur sait tenir les âmes en haleine. Il se transforme, il se renouvelle, il change de costume en public, et, comme les grands acteurs, il sait prendre tout d'un coup le ton et les gestes afférents à cette transformation.

Si la règle de l'indépendance des parties se rapporte à la conception et à l'exécution du plan, sa mise en œuvre et son application, surtout lorsqu'il s'agit de la variété du ton dans le style, ressortent aussi des règles de l'élocution. C'est, en effet, à cette troisième et dernière partie de notre travail que nous sommes maintenant parvenus. Toutefois, avant de passer au

livre suivant, il est indispensable, pour achever ce qui précède, de montrer la méthode des transitions par lesquelles on peut passer de l'une à l'autre des différentes parties d'un même discours.

## CHAPITRE VI.

### COROLLAIRE DE LA RÈGLE QUATRIÈME : LA MÉTHODE DES TRANSITIONS.

Nous venons de montrer, dans le chapitre précédent, l'importance de divisions nettement tranchées, dans le plan comme dans l'exposition du discours. Nous avons fait ressortir les avantages de cette disposition pour le soulagement de l'auditoire, et nous avons montré comment la séparation fermement accomplie entre les différentes parties permettait à l'orateur d'user, au courant de la parole, d'une certaine variété de tons, transformation qui réveille et renouvelle l'attention toujours un peu précaire d'une assemblée.

Cette façon de procéder dont les avantages ne paraissent pas contestables, a pourtant un inconvénient.

Il faut convenir qu'entre les différentes parties d'une même exposition, les transitions toujours malaisées le deviennent singulièrement plus. Il est donc naturel et nécessaire de présenter ici quelques règles et quelques conseils.

Je demande à faire une remarque préliminaire.

Si je reconnais la difficulté de l'art des transitions, je ne voudrais pas laisser dire ni insinuer que cette difficulté est particulière à l'improvisation telle que nous avons entrepris de l'enseigner. Elle est, au contraire, tout autrement marquée et tout autrement périlleuse dans le système, combattu par nous, de la préparation écrite comme de l'improvisation par entraînement.

Lorsqu'on se prépare à prendre la parole par la rédaction successive de petits fragments d'articles, de tirades à effets, d'amplifications plus ou moins heureuses, l'unité a beau régner dans la pensée de cet improvisateur par écrit, du moment où il ne couche pas sur son papier la totalité continue de sa harangue, il devient absolument nécessaire, au moment où il comparait devant l'assemblée, qu'il couse et qu'il rattache les uns aux autres, par des paroles intermédiaires, les différents morceaux qu'il a cru devoir préparer la plume à la main. Ces différents morceaux lui sont rendus présents par sa mémoire qui lui en rappelle les expressions, les antithèses, et jusqu'aux cadences heureuses. Le malheur est que, pour passer de l'un à l'autre de ces fragments, il se voit dans cette condition déplorable d'avoir à souder des morceaux écrits, et cela par des transitions improvisées. Il est difficile d'imaginer une situation plus périlleuse et des obstacles plus compliqués. L'orateur se trouve soutenu, durant le cours de chaque développement, par le souvenir secourable des phrases qu'il a construites à loisir : il n'a donc, pour ainsi

dire, qu'à s'abandonner à l'impulsion complaisante de l'association des idées. Au contraire, lorsqu'il arrive au bout de cette première idée, lorsqu'il lui faut faire succéder, sans interruption ni délai, le second fragment de la rédaction au premier, encore bien que ces deux fragments aient été écrits peut-être à huit jours d'intervalle, on voit ici qu'il devient nécessaire de changer tout d'un coup de procédé, au moment même où les idées à exprimer sont plus difficiles à saisir et plus ingrates à rendre. Tandis que les tirades sont reproduites de mémoire, il faut trouver moyen, sans désemparer, de les relier les unes aux autres par des transitions véritablement improvisées. L'auditoire sent venir ce moment critique ; il en reconnaît les approches à l'anxiété dont il voit poindre les signes chez le conférencier malencontreux. Celui-ci ressemble à certains chevaux de course, qui sur le champ où ils sont embarqués, sentent venir la banquette irlandaise. Au lieu de précipiter leur allure afin de multiplier leur élan, ils la ralentissent d'une façon visible et quelque peu inquiétante, et il n'est personne, sur tout le parcours, qui puisse raisonnablement répondre de ce saut périlleux.

C'est à cette difficulté des transitions, dans des conditions aussi déraisonnables, qu'il faut attribuer l'extrémité où en viennent tant d'orateurs, de rester court au milieu de leur harangue. On ne reste pas court, comme un vain peuple le pense, par cette raison fort péremptoire qu'on n'aurait plus rien à dire. En ce cas, il n'y aurait pas de remède, et lorsque l'instrument est arrivé au bout de son rouleau, il faut

bien, de toute nécessité, que l'air prenne fin. Ce n'est point là ce qui arrive communément, et si vous interrogez les malheureuses victimes de ces accès de silence, elles ne manqueront point de vous dire qu'elles avaient encore à faire entendre la plus belle partie de leur discours. Seulement, au moment décisif, lorsqu'il s'est agi de produire ces richesses si soigneusement amassées, elles n'ont pas pu retrouver à temps la clef de leur trésor, et rien de ce qu'elles voulaient étaler n'a pu venir à bout de sortir.

Il arrive plus souvent qu'on ne le pense aux orateurs mal préparés, de rester coi d'une façon absolue et irrémédiable. C'est à ce moment suprême que ce naufragé de l'éloquence fait le plongeon dans ses petits papiers. Il réussit ainsi tout à la fois à remplacer par le silence la transition qu'il n'a point découverte, et à rompre ce silence par un nouveau départ dans la direction d'une autre tirade.

Après tout, cette naïve confession de son embarras, cette espèce d'évanouissement dont on se tire soi-même en recourant à ses notes, de la même façon qu'on respirerait un flacon de sels, ce parti pris de se rattacher à la corde de sauvetage plutôt que de se laisser aller au fond, tout cela me paraît encore bien préférable à la maladresse des rhéteurs qui semblent, entre deux tirades, piétiner au fond d'un trou dont ils ne peuvent pas venir à bout de sortir. Ils répètent d'ordinaire, sous une forme de plus en plus flandreuse, les dernières phrases qui leur sont venues; et comme ces phrases formaient le couronnement

de la tirade, elles étaient précisément, sous leur première forme, frappées avec une vigueur exceptionnelle et empreintes de la plus vive originalité. Jugez de ce que peuvent devenir les traits les plus heureux, lorsqu'ils en sont réduits à passer de nouveau par tous les hasards d'une improvisation languissante et effarouchée.

Si les transitions sont difficiles, comme on vient de le voir, avec une préparation écrite, elles sont peut-être plus périlleuses encore et plus inexécutable avec l'improvisation par entraînement.

Ici, nous rencontrons, en face de nous, le préjugé commun et les réclamations unanimes de tous ceux qui prétendent improviser sans avoir fait un plan véritable. Ce plan, ils s'imaginent l'avoir conçu parce qu'ils l'ont rêvé, et ils aiment à se persuader que leurs phrases se succéderont les unes aux autres, dans l'énonciation publique, avec la même complaisance que leurs pensées s'appellent et s'entraînent dans le silence de leur contemplation. Dès lors, suivant eux, ce problème du passage d'une considération à une autre se trouve, par le fait, supprimé. Il n'y a pas lieu d'avoir, à cet endroit, ni préoccupation ni inquiétude, puisque tout se tient, tout s'enchaîne, tout s'entraîne, sans que la réflexion ni la logique y soient pour rien.

Voilà ce que disent les partisans obstinés de l'incurie et de la paresse oratoires, ceux qui tirent au juger, avec la folâtre espérance de mettre dans le mille.

La réalité ne leur prête pas aussi complaisamment

la main, et il faudrait ne les avoir jamais entendus, pour ne pas savoir combien la destinée de leurs discours est inférieure à l'orgueil de leurs espérances. Ils ont beau être emportés par l'impulsion qu'ils se sont donnée à eux-mêmes et franchir ainsi avec un certain bonheur les obstacles et les intervalles, il n'est pas moins vrai qu'ils ne savent jamais d'une façon bien exacte ni d'où ils viennent, ni où ils vont. Ils marchent et ils avancent, mais enveloppés d'un brouillard et d'une obscurité qu'ils portent en eux et qu'ils répandent autour de leur personne. Comme ils n'ont point tracé à chacune des parties de leur discours des limites fixes et saisissables, de façon à constituer une frontière par-dessus laquelle on passe à un moment donné, ils ne savent jamais s'ils en sont encore à achever ou à poursuivre. Aussi, rien de plus fréquent que de leur voir exécuter des courbes rentrantes et retourner ainsi, sans s'en douter, jusqu'à leur point de départ. D'autres fois, il leur vient tout d'un coup, dans la seconde ou la troisième partie de leur exposé, telle explication ou telle considération qui aurait fait une figure avantageuse dans l'exorde : ou bien, par un mouvement contraire, ils se sentent, dès les premiers mots, précipités vers la conclusion, si lointaine encore. C'est ainsi que l'absence de divisions antérieures et de transitions raisonnées les réduit à un perpétuel hasard et les expose aux égarements les plus imprévus.

L'inconvénient de flotter ainsi à l'aventure est moins grand encore que l'inconvénient d'être exposé à s'arrêter de phrase en phrase, par une solu-

tion de continuité imprévue et irrémédiable. Avec une préparation écrite, on a au moins cette satisfaction, qu'une fois un nouveau développement entamé, on peut, en toute sécurité, pousser jusqu'au bout. Il y a là une assurance provisoire contre les mésaventures. Il n'en va point de même avec l'improvisation par entraînement. Pour peu que la verve se ralentisse, que les idées s'attardent, qu'il entre quelque trouble ou seulement quelque réflexion dans l'esprit, l'improvisateur qui cesse d'être emporté, est incapable de se donner le mouvement à lui-même. Comme il ne sait pas bien ni d'où il vient ni où il va, il n'a pas, il est vrai, à s'embarrasser des transitions, mais en revanche, son discours n'est, d'un bout à l'autre, que la reproduction perpétuelle de la même et incessante difficulté. Il s'agit avant tout, pour lui, de ne point s'arrêter. Il sait, en effet, mieux que personne qu'il est perdu s'il vient à s'interrompre. Il traverse ainsi les fondrières, à la façon d'un char lancé avec vitesse : si le véhicule venait à s'arrêter ou seulement à se ralentir, aucune force humaine ne le tirerait des bas-fonds.

On peut donc dire en toute vérité que l'improvisation par entraînement se vante bien à tort d'être exempte de la difficulté des transitions. Tout le discours qu'elle tient en reproduit et en renouvelle d'un bout à l'autre le péril. Cet état de choses est si visible qu'il réagit la plupart du temps sur l'auditoire d'une façon pénible et énervante. Le public a le sentiment de ces défaillances ; il entend pendant la marche



le bruit de cet essoufflement, et il en éprouve lui-même une véritable oppression.

La première de toutes les conditions, pour passer d'une façon aisée de l'une à l'autre des différentes parties du sujet, est assurément d'avoir, avant tout, un plan fortement conçu et qui se justifie de lui-même aux regards de l'esprit. En pareil cas, l'assemblée, déjà avertie et prévenue par l'orateur, attend ce qui va suivre et se prête avec complaisance à l'écouter. Il ne lui en coûte pas de se montrer de facile composition, parce que, amené ou non, introduit avec plus ou moins de dextérité, le morceau qui va suivre est attendu comme le complément logique de ce qui précède. Ce qui justifie son apparition, ce n'est pas un prétexte plus ou moins heureusement trouvé, mais une raison profonde, tirée de la nature même des choses et de l'ordonnance générale du discours.

Bien que cette puissance de la méthode, appliquée à l'arrangement général du sujet, rende facile le passage d'une partie quelconque à la partie suivante, il n'en est pas moins opportun, au point de vue des conseils qu'on doit donner à la préparation, de distinguer quatre espèces diverses de transitions et d'entrer pour chacune d'elles dans quelques conseils spéciaux.

Je donnerai à la première espèce le nom de *transition avouée*.

Elle consiste, comme son nom l'indique, dans le plus simple et le plus expéditif de tous les procédés.

Il s'agit tout simplement, lorsqu'une partie du sujet

est terminée, d'annoncer que l'on passe à la suivante.

Par exemple :

— « Je viens de faire ressortir l'importance morale de la philosophie; je vais montrer maintenant son utilité pratique. »

— « Après ce que j'ai dit de Racine, je vais le comparer à Corneille. »

— « Après l'historique de la question, j'en viens à la question elle-même. »

Souvent, lorsque la division est tout à fait présente aux esprits, on peut simplifier encore et se contenter de simples numéros. Il suffit parfaitement, le cas échéant, de dire : — « Je passe à la seconde ou à la troisième partie de mon sujet, » ou encore : « J'arrive à la première des deux considérations par lesquelles nous devons terminer. »

Il semble que cette façon de procéder soit la plus naturelle de toutes et qu'elle doive se présenter d'elle-même à quiconque prend la parole sur un sujet d'une certaine étendue. Dans la réalité, il en est rarement ainsi. C'est le propre des esprits médiocres et inachevés de tout faire avec apprêt, de tout présenter avec des circonlocutions, à ce point que la simplicité du naturel pourrait presque passer pour du génie. Qui de nous n'a pas reçu, au grand détriment de son temps et de son travail, quelque-une de ces visites interminables, dans lesquelles un interlocuteur venu à vous avec le dessein le plus arrêté et le plus urgent, vous entraîne dans des méandres sans nombre, avant d'arriver au principal de l'entretien? Souvent même,

c'est au moment où vous vous levez pour interrompre l'audience, c'est au moment où survient un tiers, c'est dans l'antichambre où vous prenez la peine de le reconduire qu'il finit par entamer l'important de son discours; pour bien faire, vous devriez rentrer avec lui dans votre salon et recommencer l'entretien sur nouveaux frais, puisque tout le reste n'était qu'une préface. Il y a souvent dans ce retard une mauvaise honte qui retient les demandes, ces impressions d'embarras et de malaise, communes chez les natures inférieures ou peu dégrossies; mais ce qui prédomine, c'est l'hésitation intellectuelle, cette impuissance de l'esprit à voir nettement et à parler de même, le besoin secret de se surfaire, comme si la simplicité et le naturel étaient trop au-dessous de nous.

Cet emploi des transitions avouées est donc le fait des orateurs de premier ordre. Il est vrai que, pour se contenter dans une exposition orale de ce minimum de liaison, il faut que l'esprit des auditeurs n'y fasse aucun obstacle et n'y rencontre aucune difficulté. Cet effet ne peut s'obtenir que par une clarté triomphante du plan; et dans ce cas, une pareille transition, encore bien qu'elle ait été réduite à sa forme la plus élémentaire, n'est pas autre chose qu'une sorte de simulacre et de convention.

On peut, à la transition avouée et réduite aux indications sommaires que nous avons signalées, substituer souvent avec avantage une autre espèce de transition, la *transition par résumé*.

Le nom qu'elle porte est fait, comme on le voit, pour dispenser de tout commentaire.

Elle consiste, alors qu'on abandonne une partie quelconque du sujet pour passer à la partie suivante, à reproduire en raccourci les principales considérations qui viennent d'être développées.

Cette façon de procéder tourne à la fois à l'avantage, et de celui qui parle, et de ceux qui écoutent.

Avant tout, l'improvisateur y trouve un certain soulagement. Quelles que soient sa force et sa verve, sa puissance de fécondité ou sa richesse de ressources, il n'en est pas moins certain que cette tension continue finit par le fatiguer, et cette dépense perpétuelle par l'appauvrir. Il lui faudrait pouvoir prendre quelque répit, comme on le fait dans les séances parlementaires qui durent plusieurs heures consécutives. L'usage ne permet point cette licence avec la durée ordinaire d'un discours, et c'est tout au plus si, à une ou deux reprises, on peut se donner l'intervalle d'une minute ou deux pour reprendre haleine. Le résumé, sans avoir l'inconvénient d'interrompre la parole, sert utilement à cet effet.

Il n'est pas étonnant que le résumé repose l'orateur. En y regardant de près, le vrai repos n'est pas, comme on se l'imagine par irréflexion, une suspension absolue de l'activité humaine; c'est tout simplement un déplacement dans l'exercice de nos facultés, la substitution de pensées plus complaisantes et plus faciles à des réflexions qui demandent de l'effort. C'est ce qui arrive pour l'orateur lorsqu'il résume. Il cesse de pousser en avant et de se livrer au travail de la création: il se contente de se re-

tourner du côté de lui-même et d'évoquer la mémoire toujours aisée des paroles qui viennent d'être dites. Ce souvenir lui procure un repos et une jouissance. Outre qu'il n'a aucune peine à y prendre, il lui est agréable de constater ainsi le progrès qu'il a fait et de se décharger publiquement, pour l'avoir bien et dûment accomplie, d'une portion définie de la tâche qu'il avait acceptée en commençant. Il reprend sa marche, plus leste et plus dégagé, avec un visible accroissement de confiance en lui-même. Cette espèce de repos ne l'a pas seulement soulagé : en interrompant sa préoccupation, il a en quelque sorte rafraîchi ses forces et lui a donné une nouvelle garantie de son succès final.

La transition par résumé n'est pas moins favorable à l'auditoire, et ne répond pas avec moins de bonheur à ses besoins intellectuels les plus vifs et les plus constants.

Lorsque l'orateur touche au terme d'un développement, il faut absolument que l'assemblée se trouve dans l'une ou l'autre des trois hypothèses que voici, et il est à remarquer qu'on n'en saurait concevoir une quatrième :

- Ou le discours a été médiocrement saisi ;
- Ou la pensée de l'orateur a été absolument pénétrée ;
- Ou enfin elle est demeurée lettre close pour le plus grand nombre des assistants.

Il se trouve, par une singularité tout à fait digne d'être remarquée, que le résumé par transition répond

avec un égal bonheur à chacune de ces trois situations intellectuelles.

La première hypothèse est celle qui se réalise le plus communément. L'auditoire saisit presque toujours une assez notable partie de la pensée, et, presque jamais, il ne la pénètre tout entière. Il reste donc dans les esprits, comme effet général, quelque chose d'un peu indécis et d'un peu flottant. L'intelligence n'y trouve qu'une demi-clarté, suffisante sans doute pour lui permettre de continuer son chemin, mais non point toujours pour projeter d'avance une lueur sécurable sur ce qui va suivre. Il faudrait à l'auditeur un peu de loisir, un peu de réflexion personnelle, pour pouvoir en quelque sorte cataloguer ce qu'il vient d'entendre et en garder exactement le résultat.

C'est cette besogne souhaitée et cependant impraticable pour lui, que l'auditeur voit s'accomplir dans la transition par résumé. Avant même de prendre la parole, l'auteur du discours savait mieux que personne ce qu'il voulait dire. Cette vue, déjà suffisante lorsqu'il n'en était encore qu'à la conception du plan, n'a pu que s'éclaircir et se préciser pour lui durant l'exposition des développements. Il n'est donc pas étonnant que ce même orateur remplisse mieux que personne la tâche de résumer ce qu'il a lui-même présenté. Il en résulte pour les spectateurs un véritable achèvement de leur pensée. C'est à ce moment-là seulement qu'ils parviennent à en fixer le sens définitif ; et parce qu'on leur exprime cette conclusion avec une autorité qui les décide, ils s'imaginent en

effet y être parvenus d'eux-mêmes et la posséder dans toute l'amplitude et la rigueur de sa démonstration. C'est l'aplomb et la confiance de l'orateur qui se communiquent à eux et leur ouvrent ainsi le développement suivant.

Si un auditoire d'une intelligence ou d'une attention exceptionnelles a suivi le discours de façon à pénétrer complètement la pensée de l'orateur, et peut-être même à la dépasser, il ne faudrait pas croire que ce résumé, devenu superflu, fût par là même oisieux et malaisément supportable. C'est précisément le contraire qui est la vérité. Ce résumé n'apprend rien sans doute à l'auditoire dont nous parlons, puisque chacun des assistants a eu la force de faire par lui-même ce travail de concentration et de dégagement qui en est l'essence même et la raison d'être, et cependant ce n'est point sans une satisfaction visible, sans une véritable jouissance d'amour-propre que l'auditeur se voit confirmé dans son interprétation par l'aveu de l'orateur lui-même. Il lui semble qu'il est ainsi rendu une justice éclatante à sa perspicacité. Quand le résumé ne ferait, en pareil cas, que constater le parfait accord et la complète harmonie qui règnent entre l'orateur et l'auditoire, ce serait déjà une présomption de plus pour l'accueil et le succès de ce qui doit suivre.

Enfin, s'il arrivait que son public échappât complètement à celui qui parle, de telle sorte que tout un développement restât absolument incompris, le rôle du résumé prendrait une importance telle, qu'en pareil cas on peut le dire nécessaire.

En effet, puisque tel auditeur est resté à sa place et n'a point quitté l'assemblée, c'est bien évidemment parce qu'il n'a point renoncé à reprendre pied dans le discours. Il est fort à présumer qu'il attend avec une certaine impatience la fin de ce morceau où il s'est perdu. Cependant, bien qu'il en ait pris son parti et qu'il en ait fait son deuil, il ne serait pas fâché de pouvoir au moins se représenter en gros ce qui lui a échappé, d'en garder une idée quelconque et de figurer ainsi dans son souvenir, par le titre même des chapitres, les développements qu'il n'a pu saisir. Un résumé lui rend précisément ce bon office. S'il ne lui reproduit pas la démonstration, il suffit pour lui rappeler le théorème. Il tire ainsi cet esprit anxieux de son incertitude et le remet sur ses pieds. Pour que cet auditeur se retrouve au niveau des autres et puisse marcher dorénavant d'un pas égal, il suffit qu'il accomplisse une sorte d'acte de foi, qu'il s'en remette à l'autorité de celui qui parle, pour accepter sous la forme de conclusion ce qu'il n'a pas été capable de suivre et de comprendre pendant la durée du développement. Cet acte de foi, il le fait avec d'autant plus d'abandon et d'empressement, que c'est pour lui le seul moyen de revenir au sens du discours dont il ne faisait plus que percevoir le bruit.

De tels avantages et l'opportunité à peu près constante de la transition par résumé devraient la rendre plus répandue qu'elle ne l'est en effet. Il est assez étonnant que beaucoup d'improvisateurs ne paraissent pas même songer à y avoir recours.

La raison de cette négligence est bien simple.

On ne saurait faire usage, lorsque l'on parle, de la transition par résumé, qu'à une condition, c'est qu'on sera complètement le maître de son sujet. Pour s'interrompre ainsi, car c'est bien là, comme on l'a remarqué plus haut, une interruption véritable, il faut en même temps savoir exactement ce qu'on a déjà dit et prévoir avec la même décision ce qu'on veut dire encore. Cette netteté et cette résolution dans leurs vues n'est guère le fait de la plupart des orateurs. Faute de s'être exercés à construire et à manier un plan suivant les rigueurs de la méthode, ils savent beaucoup mieux, la plupart du temps, ce qu'ils ont voulu dire que ce qu'ils ont dit; et pour ce qui va suivre, ils s'en remettent beaucoup plus à la fortune de l'improvisation pour le découvrir, qu'à la logique du plan pour l'amener. Dans un tel état d'esprit, il ne faut pas songer à ces résumés tout à la fois denses et translucides comme des chaînes de diamant. Beaucoup de ceux qui dédaignent ce moyen auraient, pour eux-mêmes aussi bien que pour les autres, tout à gagner à son emploi.

Cette prédilection que j'avoue, pour la transition par résumé, ne suffit point pour me rendre injuste et insensible au charme et au mérite d'une autre sorte de transition beaucoup plus savante et assurément supérieure, je veux dire la transition inaperçue et dissimulée : dissimulée par celui qui parle, et inaperçue pour ceux qui écoutent. Je ne lui vois qu'un défaut, c'est d'être vraiment bien difficile à pratiquer, et tellement difficile, qu'on pourrait sans trop d'exagé-

ration la regarder comme en dehors et au-dessus de tout conseil.

On comprend en effet, sans qu'il soit besoin d'y insister, combien il est malaisé de conduire toute une multitude d'une idée à une autre idée, sans la prévenir et sans lui marquer le point où la seconde commence, comme aussi où la première finit. Ces associations d'idées, lorsqu'il s'agit de quitter un premier ordre établi et d'entrer dans un second, ont [toujours quelque chose de délicat et de personnel : l'auditoire qui ne refuse point sa confiance à un développement prévu, se tient toujours en garde contre quelque surprise. Il faut être extrêmement habile pour l'embrancher ainsi sur une nouvelle voie, sans le prévenir et sans le choquer : il est certain que, s'il éprouvait la moindre secousse, il ne manquerait pas de la prendre pour un déraillement.

Il faut donc que le plan ait été conçu avec assez de force et assez de logique, pour que, en dépit de la séparation des parties, elles continuent à se faire suite; et l'art de celui qui improvise consiste à rétablir dans le courant du discours cette continuité du développement, qu'il avait en quelque sorte détruite à plaisir pour se faire un plan plus commode. Cette ressource est particulièrement utile lorsqu'on a à traiter quelque point délicat et fait pour éveiller peut-être les susceptibilités de l'auditoire. Il est habile en pareil cas de ne point le mettre sur ses gardes, en le trop avertissant. Au moment où il s'avisera que cette partie périlleuse du sujet est sur le tapis, il se trouvera lui-même prévenu et engagé, et il se sentira appréhendé au

corps, au point de pouvoir difficilement se défendre.

Ce qui rend particulièrement délicate la transition inaperçue, c'est qu'il entre dans sa nature même de ne pouvoir pas être préparée ni amenée. Si les spectateurs étaient à même de deviner la moindre intention de les entraîner et de les surprendre, il leur semblerait qu'on veut les rendre victimes de quelque tour de prestidigitation, et au lieu de s'abandonner, ils résisteraient de toutes leurs forces. La transition inaperçue, méditée avec tant d'art et exécutée avec tant de prudence, doit conserver, pour l'effet extérieur, toutes les allures de la transition involontaire, dernière espèce dont il nous reste maintenant à parler.

Lorsque le sujet a été fortement conçu, lorsque, dans la pensée et dans le raisonnement, toutes les parties se rattachent les unes aux autres par des liens logiques suffisamment étroits, il peut très-bien arriver que l'orateur suive, sans en avoir conscience, l'ordre qu'il a si soigneusement préparé. Il poursuit et il achève son développement, parce qu'en effet ce développement se continue en lui-même sans interruption, et il est arrivé à la seconde partie sans s'être aperçu qu'il avait quitté la première.

Cette espèce d'abandon est souvent heureux. Il sauve à celui qui parle l'embarras d'une transition, et ne laisse pas même soupçonner à ceux qui écoutent le passage qui vient d'être accompli. Toutefois, je ne conseillerais à personne de s'y fier et de mettre cette ressource au nombre des procédés que recommande la méthode. Si la transition involontaire, avec ses hasards et ses incertitudes, était regardée comme un

moyen normal de rattacher les unes aux autres les différentes parties d'une exposition, nous retournerions en plein dans les errements fantaisistes de l'improvisation spontanée. Au lieu de chercher d'avance à établir des rapports rationnels entre les moments successifs de sa pensée, l'orateur finirait par s'en remettre à la fortune du discours et par compter beaucoup plus sur le hasard que sur lui-même. Si le hasard rencontré est d'un grand secours, le hasard cherché, si l'on peut s'exprimer ainsi, est la plus misérable et la dernière des ressources. On y sent l'effort malencontreux, et le plus souvent ces prétendues transitions involontaires se résolvent en de véritables contorsions. L'orateur se raccroche à quelque comparaison, à des rapprochements forcés, à des associations d'idées grotesques : on sent qu'il ne passe point paisiblement d'une région dans une autre, par une voie déjà explorée et familière. Ce sont des reconnaissances qu'il pousse, des découvertes qu'il tente. A vrai dire, il n'y a plus là de transition proprement dite ; c'est une recherche pleine d'inquiétudes et de péripéties, où l'orateur communique à l'auditoire ses propres souffrances et ses propres inquiétudes.

La véritable transition involontaire n'est donc point celle qui s'accomplit au hasard et sur laquelle on compte pour suppléer à un défaut de travail. Elle ne mérite d'être regardée comme un moyen oratoire, qu'à la condition stricte de ne point exclure et de ne point diminuer le travail antérieur du plan. Il faut que ce même plan ait été médité avec assez de force et

de persévérance, qu'il soit suffisamment présent à l'esprit, pour permettre à la pensée de le suivre, même à son insu, de la même façon qu'une main façonnée aux exercices du piano poursuit, par une sorte de mouvement automatique, l'exécution des notes écrites dans le morceau. C'est à cette condition seulement que l'esprit pourra s'abandonner sans se perdre et que la transition involontaire ne deviendra pas, comme il arrive pour tant d'orateurs dévoyés, le point de départ de digressions malencontreuses, véritables impasses qui forcent l'imprudent à revenir sur ses pas, sans même être sûr de retrouver sa trace et de reprendre sa voie.

La transition involontaire présente, entre autres inconvénients, celui de vous faire presque toujours oublier et omettre tel ou tel détail qu'on s'était promis de faire figurer dans l'exposition. C'est précisément cette circonstance qui explique comment l'orateur peut se trouver déjà transporté dans une autre partie de son sujet, alors qu'il se croyait encore occupé au développement précédent. Il a été entraîné parce que le détail ou la circonstance accessoire qui devait compléter la première considération sont tombés de son esprit: ce détail a disparu dans la préoccupation plus considérable que causait à bon droit à l'orateur la considération importante vers laquelle il tendait de longue main. Il s'est précisément trouvé qu'à un moment donné et par le mouvement naturel du discours, cette pensée reléguée dans la perspective, est tout d'un coup arrivée au premier plan de l'horizon où elle occupe la scène, au détri-

ment du détail intermédiaire qui se trouve ainsi avoir disparu.

Avant de quitter ce chapitre des transitions, je voudrais encore dire un mot de leur forme, puisque aussi bien nous touchons maintenant aux règles de l'élocution, réservées pour le livre qui va suivre.

Il y a une formule de transition dont l'écrivain ne saurait trop se garder, tandis que l'orateur peut l'employer à propos dans plus d'une rencontre: c'est ce qu'on pourrait appeler la formule égoïste et personnelle. Pascal n'avait point tort de dire que le moi est haïssable. En effet, on le supporte bien difficilement dans les conversations, et encore plus difficilement dans les livres. Je n'en dirai pas tout à fait autant des discours. L'auditoire ne voit point avec trop de déplaisir que l'orateur, quel qu'il soit, se mette un peu en scène et fasse ainsi bon marché de sa personne vis-à-vis du public.

Cette complaisance de l'auditoire s'explique assez facilement.

Il est bien certain que le seul fait d'exposer aux regards sa personne, les traits de son visage, sa physionomie, ses gestes, etc., constitue l'orateur dans une condition absolument différente de celle de l'écrivain. Je peux très-bien, et c'est ce qui arrive le plus souvent, ne me faire aucune idée de l'auteur d'un livre. Pourvu qu'il mette à ma disposition sa pensée, cela me suffit amplement; je ne lui en demande pas davantage, et je n'ai que faire de me mêler de ses affaires domestiques. Je trouverais de mauvais goût qu'il prétendît me donner sa photographie et m'in-

troduire chez lui, par cette seule raison que j'ai lu son volume. Au contraire, dès que je m'installe sur un siège, en face d'une estrade ou d'une chaire, il en va tout autrement. Puisque l'homme s'expose à mes regards, je tiens à être placé de façon à l'envisager commodément et à ne point perdre ni un de ses gestes, ni une de ses inflexions de voix. Cette vue, cette connaissance plus intime et plus suivie de la personne ajoutent son commentaire naturel au discours.

Voilà pourquoi l'orateur, à la différence de l'écrivain, peut, sans choquer et sans surprendre, achever dans une certaine mesure de se mettre en scène. Il ne joue pas alors le rôle d'un indiscret qui viendrait vous frapper sur l'épaule pour vous raconter ses petites affaires, mais plutôt d'un ami prêt à remettre son sort entre vos mains et à compter sur votre bienveillance.

C'est à ce titre que les demi-confidences, les aveux, les indiscretions même en tant qu'elles concernent seulement celui qui parle, ne manquent pas d'être fort goûtés du public. Chacun des auditeurs éprouve cette illusion, toujours flatteuse, d'entendre ce que l'on ne dirait pas à un autre. Il lui semble qu'on se confesse à lui, et qu'au lieu de le prendre pour un spectateur banal, on a ressenti pour lui je ne sais quelle sympathie secrète d'où sont sortis ces aveux. Cette distinction entre l'orateur et le confident a toujours beaucoup de succès. C'est le vieux moyen administratif des fonctionnaires supérieurs, pour séduire et pour compromettre leurs subordonnés. Ils ne manquent guère de distinguer en eux-mêmes les deux per-

sonnes si différentes l'une de l'autre, disent-ils, du fonctionnaire dont il n'est plus question, et de l'homme qui est censé paraître seul dans l'entretien. C'est ainsi que chacun des assistants finit par établir une liaison imaginaire entre lui-même et celui qu'il écoute, et il se forge ainsi comme une obligation chimérique de lui accorder plus de bienveillance et plus d'intérêt, en retour de cet abandon qui le flatte.

Pour s'assurer un tel avantage, l'orateur devra prendre garde de laisser dégénérer en une familiarité choquante cet abandon et ce laisser-aller. Il n'est pas interdit de recevoir des visites en négligé, pourvu que le déshabillé lui-même garde un aspect correct et prévu. Autrement, nous tomberions dans la grossièreté malséante d'un homme qui, pour venir vous voir, ne se donnait point la peine, non pas même de mettre des gants, mais de se laver les mains.

A prendre les choses à la rigueur, l'orateur pourrait avoir accompli tout le travail indiqué jusqu'ici, sans s'être encore hasardé à ouvrir la bouche et à faire entendre à l'âme qui vive le son de sa voix.

Qu'il nous soit donc permis, avant de toucher à ce qui regarde l'élocution, de suspendre un instant notre course, pour présenter la plus simple et la plus brève de toutes les réflexions.

Nous avons parlé en plus d'une occasion de l'insuffisance de la parole publique à l'heure présente, et, pour être véridique, nous avons dû le faire dans des termes tels que beaucoup de nos lecteurs nous en auront voulu. Ils ont trouvé mauvais de nous entendre crier à la décadence, et nous ont reproché peut-



être d'envelopper toute notre époque dans une condamnation sans appel. Nous sommes obligé de faire remarquer pour nous défendre, que non-seulement nous n'avons rien dit de pareil, mais que notre présent livre justifie pleinement et atteste l'attente avantageuse que nous avons de la jeunesse actuelle. Qui lui a jamais enseigné les préceptes qui viennent d'être exposés ? Dans quelles écoles a-t-on rompu ces jeunes hommes à ces exercices préliminaires de l'improvisation ? Où pratique-t-on la méthode sévère de commencer par interdire la parole à ceux-là précisément qui veulent se préparer à parler ? Bien loin de méconnaître les capacités, je trouve au contraire que pour échapper, comme le font certains esprits, aux oppressions de la routine et aux erreurs de l'enseignement, il faut qu'ils aient reçu de la Providence une vigueur peu commune et une trempe tout à fait exceptionnelle. C'est à de pareilles natures qu'on pourrait appliquer le vers fameux :

L'art n'est pas fait pour toi : tu n'en as pas besoin.

Ce n'est point à de tels lecteurs que j'offre mes écrits, pour me servir des termes de Boileau. J'ai cette confiance pleine et entière, que l'homme le plus absolument étranger à l'usage et au maniement de la parole, doit en suivant exactement les prescriptions présentées dans ces six premiers livres, arriver d'une manière infaillible à un résultat satisfaisant. Il saura, dans la mesure de ses facultés et de son instruction, inventer, distinguer, coordonner ses idées dans la sphère d'un même sujet. C'en est assez déjà pour assurer

à son discours un commencement d'aisance et de facilité. La parfaite netteté avec laquelle il conçoit et la sécurité profonde avec laquelle il avance rendent la parole à sa facilité naturelle. Il ne faut cependant pas, ici pas plus qu'ailleurs, s'en remettre à sa bonne étoile. Comme il y a des règles efficaces pour l'invention et pour la disposition, il y en a pareillement pour l'élocution, considérée au double point de vue du choix des termes par lesquels on s'exprime et du débit du discours pendant qu'on le prononce. C'est là précisément l'objet du livre qui va suivre.

---

LIVRE VII.  
DE LA DICTION.

---

CHAPITRE PREMIER.

LES TROIS RÈGLES PRINCIPALES DE L'ÉLOCUTION IMPROVISÉE, RELATIVES AUX INCORRECTIONS, AUX RÉPÉTITIONS, AU DÉFAUT DE PRÉCISION.

Nous avons déjà eu l'occasion de signaler bien des fois la différence des règles applicables, d'une part à l'art d'écrire et de l'autre à l'art de parler.

Nous allons retrouver ce même contraste en parlant de l'élocution.

Le style de l'improvisation, contrairement à toutes les recommandations qu'on adresse à l'écrivain, comporte, dans une certaine mesure, des défauts, ou, pour parler plus précisément, des défaillances qui ne sauraient être tolérées dans un livre. Au contraire, dans la vraie improvisation, ces défaillances préméditées, ou tout au moins prévues par l'orateur et acceptées par le public, deviennent pour l'un une aisance et pour l'autre un charme de plus.

On trouvera dans tous les traités les recommandations traditionnelles et accréditées sur les qualités or-

dinaires du style. Il nous importerait peu de répéter ici une fois de plus ce qui a déjà été dit et écrit tant de fois. Nous nous réduirons donc aux trois règles faites pour marquer fortement la différence du style écrit et du style parlé.

— *Règle 1<sup>re</sup>*. L'élocution dans le discours comporte une certaine incorrection.

— *Règle 2<sup>e</sup>*. Elle comporte, dans une certaine mesure, les répétitions.

— *Règle 3<sup>e</sup>*. Elle comporte enfin, toujours avec mesure, un certain défaut de précision.

Montrons d'abord que le style parlé ne doit point, lorsque l'occasion le comporte, se refuser absolument une incorrection, et que même, cette incorrection n'est pas sans avoir son utilité pour l'orateur et son effet pour le public.

J'ai hâte, je l'avoue, de m'expliquer ici, avec toute l'abondance et la précision que réclame impérieusement cette distinction délicate. La seule pensée de renoncer à la correction, en quelque occasion et sous quelque prétexte que ce puisse être, a quelque chose d'alarmant et de répulsif pour tout esprit un peu cultivé et un peu formé aux saines doctrines. La correction, c'est l'ordre moral dans le langage; et il est permis de se demander avec inquiétude pour quel motif on pourrait jamais se révolter contre :

La grammaire qui sait régenter jusqu'aux rois,  
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois.

Il faut distinguer, dans les discours deux sortes d'incorrections :

- 1° L'incorrection involontaire, par insuffisance ;
- 2° L'incorrection voulue, par préméditation.

Chose étrange ! En ce qui concerne ce qu'on pourrait appeler la correction fondamentale, courante, normale, il est à remarquer que l'auditeur est beaucoup plus intolérant et plus sévère encore que le lecteur. Il arrive maintes fois qu'en parcourant les lignes d'un article mal fait ou d'un livre mal écrit, nous prenons sur nous d'excuser le charabia du style. Nous nous disons, avec une fermeté méritoire de bon sens, que ce pauvre Monsieur avait en effet quelque chose à dire, sans avoir pour cela, la grâce de le dire suffisamment. Nous comprenons qu'il est plus sage de notre part de passer par-dessus les fautes de construction ou d'usage, puisque c'est là, après tout, le seul moyen de nous mettre en possession de ses idées. Nous avons d'ailleurs une ressource, celle de quitter le livre ; et encore bien qu'il ne nous plaise pas d'en user, nous gardons au moins cette satisfaction de nous dire que nous continuons notre lecture de notre plein gré, dans la mesure et pour le temps que nous jugeons convenables. Ce sentiment de notre liberté pleine et entière nous inspire une certaine indulgence, et il faut bien qu'il en soit ainsi, à en juger par l'énorme consommation qui se fait chaque jour, de la littérature frelatée.

Tandis que nous en prenons à notre aise avec l'auteur que nous avons acheté à beaux deniers comptants, tandis que nous nous sentons tout disposés à le traiter avec une dédaigneuse condescendance, nous sommes loin d'éprouver les mêmes sentiments

pour l'homme devant lequel nous sommes appelés à comparaître en qualité d'auditeurs. On aura beau dire, on aura beau faire, une assemblée aura beau se montrer revêche, impérieuse, tyrannique; il n'en est pas moins certain que l'homme qui parle garde par devers lui une certaine attitude de supériorité vis-à-vis de ceux qui l'écoutent. Le seul fait de se taire et de prêter l'oreille est déjà un acte de déférence. Il en résulte que ce premier effort du silence semble, la plupart du temps, avoir épuisé la patience de l'auditeur. C'est déjà une avance qu'il a faite, et dont il demande à être remboursé à bref délai. Si le langage qu'on lui fait entendre trahit par son incorrection une éducation insuffisante, s'il accuse seulement un certain débraillé et un manque de tenue, l'auditoire ne trouve plus que ce soit la peine d'écouter ce quidam qui lui manque de respect. Qu'il retourne à l'école se faire instruire, ou, s'il est en état de prononcer un discours plus correct, qu'il se fasse une idée plus exacte des égards auxquels nous avons droit. Soyez convaincus que, grâce à la mesquinerie et à l'envie naturelle à l'homme, il n'est pas d'auditeur, même incapable de proférer en public une syllabe, qui n'éprouve, sans se l'avouer, une souffrance secrète de se taire pendant qu'un autre parle, et qui ne soit bien aise, à l'occasion, de rétablir sa supériorité par la critique. Or, la critique qui s'exerce en vertu des règles grammaticales de la langue, est à la fois la plus médiocre et la plus aisée. C'est la supériorité et la joie, c'est le suprême effort et le souverain triomphe des sots.

Un orateur avisé fera donc bien, s'il ne veut pas

succomber à d'aussi médiocres attaques, de prévoir cette résistance et d'apporter un soin particulier à la continuité de la correction.

Il semble que nous soyons bien loin de la règle que nous vous avons posée, et il paraît singulier de recommander avec tant d'insistance l'impitoyable observation des règles de la grammaire, pour aboutir par après à une pratique tout opposée.

Rien ne se concilie mieux cependant que cette contradiction apparente.

Autre chose est, en effet, de se laisser aller, par un manque de connaissance de la langue, à un barbarisme ou à un solécisme : autre chose d'introduire au milieu de cette correction continue quelque néologisme avéré, quelque tournure injustifiable, quelque expression anti-grammaticale.

L'orateur mal instruit ou mal préparé qui ne peut venir à bout d'observer suffisamment les règles de l'accord, celui qui s'abandonne ou se trouble jusqu'à ne plus faire la distinction de ce qui est français ou de ce qui ne l'est pas, choquent l'un et l'autre leur auditoire par le ton et par l'aplomb avec lequel ils débitent ces insupportables lapsus. Il est évident, à l'égalité de leur langage, qu'ils ne discernent en aucune façon ce qui peut se dire de ce qui doit ne se dire pas. Le public ne saurait donc échapper à l'impression pénible d'une ignorance manifeste, et il n'est ni assez patient ni assez généreux pour passer par-dessus de tels inconvénients et pour continuer sa bienveillance à un tel discours.

Au contraire, lorsqu'un orateur absolument irré-

prothable se laisse aller à l'emploi de quelque terme inconnu au dictionnaire de l'Académie, lorsqu'il accepte sans s'en détourner, quelque tournure familière à la conversation mais rebelle à la grammaire, lorsqu'il forge au courant du discours, quelque néologisme inouï et que jamais oreilles françaises n'ont encore été appelées à braver, il a grand soin, pour peu qu'il ait de tact et d'habileté, de ne point prononcer ces passages scabreux du même ton et du même air que tout le reste. Il sauve, par une certaine finesse de consentement et d'abandon, ce que cette expression peut avoir de risqué. Il fait comme l'honnête femme qui tourne l'hommage un peu vif en plaisanterie. De la même façon, il accompagne d'un sourire ou il excuse d'un geste, cette parole que les pédants seuls ne sauraient lui pardonner. Il a tout à la fois l'air de demander grâce pour sa hardiesse, et en même temps de compter sur une indulgence de bon goût et de bonne compagnie. Il se livre ainsi pieds et poings liés à la merci de son auditoire, et comme il souligne lui-même ces passages ou ces termes compromettants, il reconnaît hautement par là qu'il renonce à tout dessein de les dissimuler à l'auditoire et de les voir passer inaperçus. Il avoue donc de bonne grâce le défaut momentané d'une tournure plus irréprochable et d'un terme plus correct. Au fond, il compte bien que l'auditoire ne prendra pas le change et ne le jugera pas incapable de les trouver, dès qu'il en voudrait prendre sérieusement la peine ; mais le conférencier donne à entendre à l'assemblée, qu'elle est assez intelligente pour suppléer à ce qui manque, pour se maintenir au-

dessus des chicanes de détail, pour se représenter à elle-même le mot propre que l'inexpérience de l'orateur n'a pas su saisir assez vite.

L'incorrection volontaire produit comme on le voit sur une assemblée, un effet tout différent de celui que nous avons attribué à l'incorrection involontaire. Tandis que les spectateurs ne sauraient supporter sans révolte cette outrecuidance mal apprise qui s'impose à des hommes peut-être plus capables de parler, ils se complaisent au contraire dans l'humilité gracieuse de cet orateur, lequel, pour ne pas faire attendre son public, et sûr d'être compris à demi-mot, a mieux aimé faire bon marché de lui-même et sacrifier sa vanité aux aises de l'assemblée. C'est ainsi qu'un hôte empressé aime mieux, plutôt que de nous laisser à la porte, nous introduire dans l'appartement dont il n'a point encore achevé la décoration.

La seconde règle relative à l'élocution, prescrit, toujours contrairement aux préceptes du style écrit, de ne point éviter dans la parole ces répétitions d'un même mot ou d'une même tournure qui doivent être si sévèrement bannies d'une rédaction.

Aristote dans sa *Rhétorique*, et après lui César, dans cette fameuse grammaire latine qui n'est point venue jusqu'à nous, ont recommandé avec le même bon sens de ne point reculer devant la répétition d'un mot nécessaire, ou seulement utile. Tout vaut mieux que l'obscurité, et c'est ici le lieu de répéter le mot célèbre du philosophe Joffroy : « On n'est jamais trop clair. » Le langage latin, en particulier, est d'un

bout à l'autre un remarquable exemple de la préoccupation pratique de s'entendre à tout prix. On n'y manque jamais de répéter une seconde fois le mot qu'il faudrait sous-entendre à un cas différent de celui où il a été d'abord exprimé.

Le français suivait jadis de bien près ces errements latins, et nous ne voyons pas toujours sans étonnement la facilité que se donnent les écrivains du seizième et même du dix-septième siècle, toutes les fois qu'une répétition pure et simple est faite pour leur épargner la recherche d'un synonyme. On pouvait compter alors sur une certaine bonhomie tolérante de son lecteur. Celui-ci s'attachait volontiers au principal et au solide. Pourvu que l'écrivain le satisfît sur l'essentiel et qu'il employât avec lui un style clair et bien ordonné, il n'allait point le chicaner sur ces misères : il lui passait aisément le second et même le troisième emploi d'un même terme, lorsque ce terme allait mieux que tout autre au sens de la phrase.

Sous ce rapport les habitudes littéraires du public ont singulièrement changé, et il a augmenté outre mesure ses exigences vis-à-vis du style écrit. A mesure que le fond lui-même fléchissait dans notre littérature et que la pensée perdait parfois de sa substance, on a augmenté, comme il arrive toujours en pareil cas, l'importance de la forme extérieure. On a fait comme ces maîtres de maison, qui, pour n'avoir pas grand'chose à mettre dans les plats, n'en tiennent que plus à l'étiquette du service et à l'étagage de leur vaisselle.

Le lecteur est donc bien résolu à n'épargner au-

cune peine et aucun embarras à l'écrivain. C'est à l'auteur à profiter des richesses de la langue et à perfectionner la souplesse de son talent. Sans doute, il y a des mots que rien ne remplace et pour lesquels les périphrases les plus habiles paraissent à bon droit insupportables. Il est évident que, lorsqu'on s'est laissé une fois engager, dans une tournure de phrase d'une certaine précision, ces mots deviennent inévitables; on ne saurait leur trouver d'équivalents, bien que le regard les aperçoive encore deux ou trois lignes plus haut. C'est alors affaire à l'écrivain, au lieu de s'obstiner dans la recherche d'un synonyme impossible à découvrir, de briser sa phrase et au besoin sa période tout entière, pour les refondre dans un nouveau moule. En pareil cas, suivant une remarque que nous avons déjà eu l'occasion de présenter dans l'*Art d'écrire*, des deux emplois successifs d'un même mot dans des conditions de voisinage trop rapproché, c'est ordinairement au premier qu'il faut renoncer, et le terme qui se répète est presque toujours employé plus opportunément la seconde fois. Cette seule remarque suffit pour faire comprendre jusqu'à quel point la rigueur d'une telle règle est peu applicable à l'improvisateur.

Beaucoup d'orateurs se tirent de cette difficulté d'une façon pénible et choquante pour leur auditoire. Les uns, lorsqu'ils se voient acculés et réduits à en passer une seconde fois par le même mot, laissent volontiers la phrase suspendue, retournent en arrière, et recommencent sans sourciller une période nouvelle. Il n'est pas besoin de dire jusqu'à quel point

un pareil procédé est défectueux, et combien cette solution de continuité et ces retours déconcertent et fatiguent l'assistance. D'autres ont recours à un moyen différent. Alors que le mouvement de la pensée les contraint pour ainsi dire à prononcer de nouveau le mot qui vient déjà d'être entendu, ils échappent à cette nécessité littéraire par un étrange artifice. Cet artifice n'est que trop connu, et nos critiques lui ont fait une bien mauvaise réputation : c'est la périphrase. Il est toujours possible d'éviter un mot et de le remplacer au moyen d'un certain nombre d'équivalents, comme il est possible, à la rigueur, d'exprimer un chiffre quelconque par des unités, en les juxtaposant les unes aux autres.

Cette façon de procéder laisse tout à désirer, particulièrement dans l'éloquence. Les poètes descriptifs, qui, à une certaine époque, ont abondé chez nous dans la littérature didactique, finissaient souvent, à force d'esprit et de recherche, par d'ingénieuses définitions qu'une certaine finesse et qu'un certain tour rendaient supportables. On y sentait le travail; mais ce travail lui-même avait son prix, et, par une juste conséquence, son succès. Tout au contraire, l'orateur, au moment où sa pensée retombe de tout son poids sur une expression en quelque sorte nécessaire et fatale, ne saurait avoir ni le loisir ni la liberté d'esprit nécessaires pour remplacer le mot propre par une variation. La périphrase qu'il imagine *in extremis* apparaît pour ce qu'elle est, c'est à-dire pour la plus misérable et la plus intempestive de toutes les ressources; et comme le plus distrait et

le moins littéraire des auditeurs ne manque pas d'avoir sur les lèvres le mot propre qui se présentait de lui-même, il ne peut pas ne pas faire la comparaison entre ces détours pleins de gaucherie et l'expression vraie et naturelle qui forme ainsi le contraste le plus frappant.

Pour toutes ces raisons, et pour d'autres encore par lesquelles on pourrait compléter la démonstration, il est plus simple, plus aisé, et surtout de meilleur effet, lorsqu'on se trouve embarqué dans une période qui aboutit à vous imposer une répétition, d'en passer par là de bonne grâce, et, au lieu de se faire tirer l'oreille pour subir cet inconvénient, de le prendre adroitement pour la chose du monde la plus naturelle et la plus prévue. Il y a, lorsqu'on parle, un art musical du débit et une ressource d'intonation, qui manquent complètement au silence nécessaire des caractères imprimés. On peut aisément faire tenir une partie de sa pensée dans le son de la parole et dans le mouvement de son geste. Il n'est donc pas difficile, lorsqu'on en vient à répéter presque immédiatement un terme ou une tournure déjà employés, de les accentuer à la seconde reprise avec une intention plus significative et plus marquée. Ce commentaire d'une intonation différente de l'énonciation première, suffit, aux yeux de l'auditoire, pour lui donner un sens nouveau et en faire en quelque sorte un terme qu'on n'aurait point encore entendu.

En supposant même que l'orateur ne prenne pas ce soin et n'ait pas recours à cette habileté, la répétition vaudrait encore mieux que les retours ou les pé-

riphrases. Pourvu qu'elle ne se reproduise pas avec trop de fréquence et de façon à attester ou la négligence ou l'incapacité de l'orateur, elle prend, de la même façon que nous l'avons vu pour l'incorrection volontaire, un certain air d'abandon et de confiance dont chacun des membres de l'auditoire se trouve flatté individuellement. On comprend qu'à la rigueur celui qui parle aurait pu faire mieux, qu'il aurait pu s'en tirer par quelques équivalents plus ou moins heureux, par quelque développement auxiliaire. Il se serait ainsi donné ce petit contentement d'amour-propre de ne point articuler les mêmes syllabes. Mais à moins de quelque trait tout à fait heureux, à moins de quelque inspiration particulière, il n'aurait fait que promener sur un plus grand nombre de mots l'attention impatiente de l'auditoire. On lui sait beaucoup de gré de cette humilité gracieuse qui se sacrifie dans le double intérêt de la rapidité et de la précision.

C'est ainsi que les répétitions, si sévèrement et si justement interdites dans un livre, peuvent devenir, dans l'improvisation qu'elles allègent et qu'elles soulagent, une qualité dont on vous loue.

La troisième règle que nous avons annoncée porte sur un point non moins délicat. Plus encore que les deux autres, elle éveille, au point de vue de la tradition classique, une idée de paradoxe qui rend les explications nécessaires.

Cette règle consiste à prétendre que le défaut de précision lui-même peut, dans une certaine mesure, être compté au nombre des mérites de l'orateur.

Nous écartons, bien entendu, l'hypothèse toute spé-

ciale où celui qui parle aurait, en raison des circonstances de la cause, une obligation ou un besoin de cacher sa pensée. Si des circonstances personnelles, politiques, ou enfin telles qu'on voudra bien les imaginer, lui font une loi de ne pas laisser apparaître sa pensée, l'obscurité, l'équivoque, l'indécision deviennent pour lui un devoir et une ressource. L'intention pratique du discours transforme ces défauts littéraires en beautés utiles, et il est certain qu'il vaut mieux ne pas trop s'expliquer lorsqu'au fond on éprouve la frayeur d'être trop compris.

En dehors de ce cas particulier, et lorsqu'on a, suivant la commune règle, la bonne intention de s'expliquer clairement, il paraît bien surprenant qu'on ose insister encore, qu'on persiste à tolérer et même à recommander au besoin un certain défaut de précision à tel ou tel endroit du discours, pour en faire une beauté et un avantage.

Ce n'est toujours pas dans le style écrit qu'il faudrait se donner de pareilles licences et afficher de tels errements. S'il y a quelque chose d'insupportable dans un livre, ce sont assurément ces expressions flottantes et mal affirmées à travers lesquelles le regard vacille. On dirait que la pensée apparaît derrière un verre trouble. L'écrivain, pour peu qu'il ait la moindre connaissance du public, sait parfaitement qu'il ne peut pas le moins du monde compter sur l'ombre d'une complaisance ou d'un effort. Il devra se tenir pour favorisé, si l'on veut bien consentir à entendre tout ce qu'il explique comme à écouter tout ce qu'il dit. Quant à accomplir un travail sur le sens, la signifi-

cation et la portée des phrases qui seraient présentées d'une façon insuffisante ou douteuse, c'est à quoi il ne faut absolument pas s'attendre. Le premier et le seul mouvement du lecteur rebuté à première vue est de renoncer à la partie et d'abandonner l'auteur à ses tâtonnements. Que le malencontreux écrivain étudie de nouveau la question pour en démêler les différentes phases dans des analyses plus sûres, qu'il apprenne avec plus de soins sa langue pour en disposer les termes avec une harmonie plus correcte, mais jusque-là, le plus piètre de tous les lecteurs le traitera intérieurement d'écolier et de novice. Plus ce lecteur sera incapable de discerner par lui-même le fond de la pensée, plus il se refusera à se commettre dans cette difficulté; plus il reprochera à l'auteur de n'avoir pas fait pour lui ce travail.

On peut donc dire en toute vérité que le défaut de précision est absolument inexcusable dans le style écrit, et qu'il suffit pour rompre toute relation entre l'auteur du livre et ses lecteurs.

Dans l'improvisation au contraire, on peut dire qu'à moins de circonstances particulières, une précision trop rigoureuse est un défaut, et qu'un certain manque de précision devient, dans des conditions définies, un avantage et une qualité.

Il y a là à instituer une double démonstration dont les deux parties se complètent et se corroborent l'une par l'autre.

Montrons d'abord que cette précision rigoureuse dont la composition écrite prend tant de souci n'est pas toujours sans inconvénients dans une harangue.



La précision des termes employés dans l'expression orale est beaucoup moins le résultat d'une parfaite connaissance de l'idiome que d'une analyse approfondie de la pensée. Beaucoup de gens doivent à de vastes lectures, à des entretiens perpétuels et variés, le répertoire le plus abondant de mots et de locutions. Ils ont ainsi tout ce qu'il faut pour faire des bavards, et trop souvent ils le sont en effet. Ceux-là gardent toujours, en dépit de toute la richesse et de toute l'abondance de leur style, je ne sais quoi d'instable dans leur expression. Pour serrer de près la pensée et pour arriver à la rendre dans des termes qui la traduisent exactement, il faut, avant de se mettre en quête des termes qui y correspondent, se la définir et se la représenter à soi-même. C'est là un travail plus difficile qu'on ne l'imagine, et auquel nul ne saurait aboutir sans une certaine dépense d'efforts.

Lorsqu'un écrivain vous met sous les yeux des pages écrites avec la précision dont nous parlons, le lecteur est appelé à faire sur ces lignes une œuvre de bonne volonté et de persévérance. Il faut qu'il arrive à se représenter les idées dont il est question, avec la même exactitude et le même degré d'achèvement que l'auteur a mis à les rendre. Il n'est pas certain, il n'est même pas probable que le lecteur arrive d'emblée et d'une façon continue à l'intelligence d'un pareil texte. On voit tous les jours des lecteurs, même cultivés et rompus à l'étude, s'arrêter par instants pour réfléchir, reprendre une phrase depuis son commencement, ou reporter leur regard et leur esprit plusieurs pages en arrière. C'est ainsi qu'on

parvient, par une accumulation lente d'efforts, à saisir une pensée réduite à son essence la plus pure; c'est ainsi que la lecture d'un écrivain procure un avancement réel à l'esprit.

Ce travail que le lecteur exécute à son loisir et par une série d'efforts espacés ou prolongés à son gré, n'est en aucune façon praticable pour un auditeur. S'il y a un certain intervalle de connaissances et de culture intellectuelle entre l'homme qui parle et ceux qui l'écoutent, un orateur qui rechercherait la précision de l'écrivain peut bien conquérir par l'effet de cette élégance l'admiration d'une assemblée, mais cette admiration est tout extérieure et ne se fonde point du tout sur l'intelligence continue du discours. L'auditeur est plus ébloui qu'éclairé. Il a le sentiment indiscutable d'une vive lumière répandue à grands flots autour de lui, mais il n'en distingue pas mieux les contours des objets. Son regard se perd dans ces lignes de démarcation tracées avec trop de finesse. Il aurait besoin de se familiariser avec les objets, de les contempler de plus près, de les étudier plus à loisir, pour arriver par des comparaisons successives à ce degré d'analyse et à cette sûreté de distinction.

La conclusion de ces remarques nous conduit au paradoxe même que nous avons présenté d'abord, à savoir que l'orateur fera bien, en plus d'une occasion, de ne pas donner tout de suite et tout d'un coup le dernier résultat de ses réflexions et de ses recherches. Il ne suffit pas que la pensée soit claire et achevée dans l'esprit comme dans l'expression, pour que l'auditeur puisse en égaler l'intelligence et en supporter

l'éclat. Il est obligé d'y mettre le temps, et c'est à vous à le lui ménager.

On ne se fait pas toujours une idée assez exacte des susceptibilités de l'auditeur. Il ne manque pas de conférenciers qui, pour tourner la difficulté dont on parle, ont recours à un moyen fait pour agacer les plus calmes. Ils émettent d'abord leur pensée dans des formules aussi précises et aussi réduites que possible, de la même façon qu'un mathématicien n'accorde à l'expression d'une théorème que le nombre des mots rigoureusement indispensables. Puis, comme ce même orateur estime avec beaucoup de tact et de raison que le plus grand nombre des assistants n'a pas pu venir à bout de se mettre en possession d'une pensée ainsi concentrée, il fait suivre sa formule de commentaires et d'explications destinés à en permettre l'intelligence. Il est difficile, on en conviendra, d'imaginer un procédé plus désobligeant pour ceux à qui l'on s'adresse. C'est leur dire en propres termes qu'on se rend compte tout à la fois des conditions de style requises par les gens d'esprit, et de leur impuissance à entrer dans ces conditions. Cette façon d'ordonner les choses communique à toute l'exposition une allure d'insupportable pédantisme. A la place d'un orateur jaloux de conquérir les suffrages, nous n'avons plus qu'un pédagogue attentif à nous faire la leçon.

Il est donc beaucoup plus sage et beaucoup plus rationnel de suivre dans l'improvisation un ordre inverse. Lorsque la pensée sera profonde ou délicate, lorsqu'elle demandera tout à la fois une grande puis-

sance d'analyse et une grande finesse de distinction, il vaut infiniment mieux n'en point venir sur-le-champ au dernier résultat qu'aura] produit le travail de la préparation. L'auditoire ne serait très-certainement pas à ce niveau. Si donc vous voulez vous emparer des esprits, les faire entrer dans le mouvement et dans la possession de votre pensée, vous n'avez pas de meilleur moyen que de recommencer, de compte à demi avec votre auditoire, le travail d'esprit que, pour votre part, vous avez déjà mené à bonne fin. Vous éviterez ainsi de procéder à la façon de ces serviteurs maladroits qui vous parlent sans y prendre garde en fonction d'un événement accompli durant votre absence, et dont vous n'avez pas encore la moindre idée.

C'est un grand art, et le plus souvent bien nécessaire, de savoir au besoin se reporter en arrière de sa propre pensée, se la représenter et la traduire non point telle qu'elle nous apparaît après son achèvement logique, mais telle qu'elle s'employait à la recherche et à la conquête de ce résultat. C'est ainsi que, tous les jours, dans nos conversations avec des enfants d'âge divers, nous graduons nos paroles d'après leur intelligence et leurs connaissances présumées.

Dans le système qu'on explique, le langage dont on usera ne présentera point, dès le premier moment, cet ajustement et cette précision inexorables qui ne laissent aucun jeu et aucune liberté aux assistants. L'orateur s'y prendra de plus loin, et il les amènera à serrer peu à peu la pensée. Dans

ce dessein, il emploiera d'abord, non pas des expressions obscures, il n'en faut jamais, mais des équivalents plus lointains et des formules moins abrégées. C'est un moyen d'attirer peu à peu et de retenir l'attention, sans lui imposer tout à coup le paroxysme de son effort. A mesure que l'auditeur entre dans cette voie, l'improvisateur qui se sent suivi insiste sur sa propre pensée et la marque avec plus de précision, jusqu'à ne plus employer que les mots absolument et rigoureusement nécessaires pour la présenter dans tout son nerf et dans tout son éclat. Une précision ainsi conduite et ainsi justifiée ne produit plus sur l'auditoire ni un effet d'obscurité ni une tentation de découragement. Comme les spectateurs y ont été amenés par ce qu'on pourrait appeler une espèce d'éducation progressive, si le mot n'était pas trop fort, ils éprouvent, tout au contraire, une véritable satisfaction à voir aboutir et se dessiner leurs propres pensées dans ces phrases d'une tenue si irréprochable et si correcte. Cette précision de la parole n'est plus un idéal qui dépasse leur incapacité, mais une satisfaction accordée à leur intelligence. L'orateur se trouve donc répondre aux vœux qui le sollicitent et non plus devancer des esprits qui s'attardent.

Le soin avec lequel on recommande d'éviter une précision trop hâtive et par conséquent inacceptable, ne saurait aller jusqu'à tolérer l'ambiguïté ou l'indécision des termes, de telle sorte que l'orateur ne sache pas bien lui-même ce qu'il veut dire. C'est là un défaut que rien ne saurait excuser et qui ne profite à personne. Il faut imiter le peintre qui procé-

derait à son dessin sous le regard même du public. Avant d'en venir au détail et aux dernières retouches de son œuvre, il commence par l'esquisse où il accuse en traits vigoureux les premiers contours. C'est à grand'peine si ces premières indications se raccordent entre elles sous la forme d'une ligne continue, et cependant, quoique l'œil du spectateur ne puisse pas encore s'arrêter séparément sur chaque partie, il ne laisse pas d'embrasser l'ensemble et de pressentir par la pensée les ombres et les clartés qui rempliront les intervalles. Cette même loi de progression est tout à fait applicable au style. L'orateur, avant d'en venir aux dernières précisions, aura tout à gagner à présenter d'abord sa pensée sous une forme plus lointaine. Au lieu de la précipiter tout d'un coup dans l'éclat d'un jour éblouissant au risque de voir les yeux se fermer autour de lui pour se défendre d'une impression trop vive, il procédera par une gradation savante et la présentera tour à tour sous des formes de plus en plus rapprochées de l'exactitude finale à laquelle il se propose d'aboutir. Ce n'est plus là la répétition d'un même mot ou d'une même tournure, mais la reproduction volontaire de la même idée, en y ajoutant, à chaque fois, un certain progrès d'achèvement, jusqu'au moment où l'auditoire, arrivé à une possession définitive, accueillera avec une légitime satisfaction la dernière et la plus exacte formule qu'on l'a mis enfin en état de recevoir.

L'élocution proprement dite, lorsqu'il s'agit d'un discours, ne consiste pas seulement dans ce choix des

mots que commandent les règles du style. Si la composition écrite n'a pas en effet à sa disposition d'autres ressources pour s'exprimer, il n'en va pas de même de l'improvisation. Elle trouve encore, dans les nuances du débit et les mouvements de la pantomime, une clarté supplémentaire, et c'est à ce point de vue que nous allons examiner la part de ces deux derniers moyens dans la traduction orale de la pensée.

## CHAPITRE II.

### LES RÈGLES DE LA DICTION ORATOIRE.

Ce n'est pas seulement dans le langage que la pensée humaine trouve un instrument à son service : les signes ont une importance bien autrement considérable par rapport aux actes de nos esprits. Ils en sollicitent l'initiative ; ils en rendent possible l'épanouissement ; ils en achèvent et ils en consacrent le progrès.

Le style écrit a beau faire pour aboutir, suivant l'immortelle expression de Buffon, à représenter l'*homme même* et à le représenter tout entier, il faut avouer qu'il se heurte à bien des obstacles et que ses moyens d'expression sont bien singulièrement limités. La reproduction de la voix humaine par l'écriture conserve assurément le sens des phrases dans leur intégrité logique, du moment où il ne manque aucun mot à la rédaction, mais ce n'est point le papier muet et immobile qui gardera jamais l'accent et le cri des paroles, ou qui montrera les gestes et l'attitude du corps, ap-

pyant et interprétant chacun des élans de l'esprit. Il y a là, si l'on veut bien y prendre garde, une intervention double et simultanée des deux arts qui savent peut-être le mieux trouver le chemin du cœur, la sculpture et la musique. L'orateur, tout en parlant, traduit sa pensée par une série d'attitudes semblables à celles qu'immobilise la statuaire et par une variété d'intonations qui rappelle les chants musicaux.

C'est une idée fausse, quoique fort répandue, de regarder les intonations ou les gestes du débit comme un agréable accompagnement de la pensée, de telle sorte qu'on pût, à ce qu'il semble, faire au besoin abstraction de ces ressources. Cela peut être vrai pour un morceau écrit, destiné à se défendre de lui-même dans les pages silencieuses d'un livre, et cependant, là encore, cet effet est plus apparent que réel. Le lecteur qui parcourt ces lignes des yeux ne laisse pas, dans la mesure combinée de l'intérêt qu'il éprouve et de l'intelligence dont il jouit, de rétablir par la pensée les intonations nécessaires. Ce qui le prouve bien, c'est que, même à cette lecture du regard, pour peu qu'on y apporte d'attention, on ne laisse pas d'être choqué d'une cacophonie, tant il est vrai qu'une sorte d'imagination sensible vous remémore les sons, même dans le silence complet du dehors. C'est pour la même raison qu'une lecture à haute voix insipide et monotone ne saurait être supportée. Le style écrit ressemble, si l'on veut, à un dessin qui, sans sortir de l'emploi du crayon, ne laisse pas de présenter des touches vigoureuses et une sorte de couleur muette : mais si l'on en vient à

l'enluminer et à le revêtir des nuances naturelles du coloris, il faut absolument que l'artiste chargé de cette besogne entre dans les vues et dans la pensée du premier auteur, sinon, la variété même des nuances ne fera qu'amoinrir et dénaturer les vraies intentions du dessinateur primitif.

La contre-partie de cette démonstration apparaît pleinement dans l'effet que produit, même sur les esprits les plus vulgaires, une lecture vraiment intelligente. Ce don merveilleux de prêter à chaque phrase du texte l'accent qui lui est propre, ou, pour parler plus exactement, de retrouver l'intonation qui répond à la pensée même de l'écrivain et qui l'achève, constitue le plus sûr et le plus agréable des commentaires. C'est à ce point que certaines pièces de théâtre, particulièrement achevées, gagnent à être lues plutôt qu'à être représentées. L'interprétation de la lecture a quelque chose de plus fin et de plus délicat. Tandis que l'acteur transporte une partie de l'interprétation dans son geste et dans ses mouvements sur la scène, le lecteur qui sait mettre en œuvre toutes les ressources de la voix humaine, trouve moyen de représenter, par la variété infinie des ressources phonétiques, jusqu'à l'action elle-même. Il lui suffit de la parole pour rendre cette action présente aux regards de l'âme.

Il est donc tout à fait regrettable, puisque le débit est de compte à demi avec le style dans l'éloquence, de voir les jeunes hommes abandonnés là-dessus à l'insuffisance de leur inspiration. La spontanéité qui s'oublie ne saurait manquer de rencontrer un ton suf-

fisant parce que ce ton est involontaire, et tout ce qui peut s'y remarquer de défauts n'est qu'une suite de la médiocrité ou de l'inachèvement de la pensée. Il n'en va pas de même, lorsqu'on improvise sans se livrer pour cela pieds et poings liés à toutes les chances du hasard. Le suprême idéal sans doute serait d'aboutir à une sorte d'effusion naturelle, mais la vérité est que, pour y parvenir, il faut absolument passer par l'emploi le plus savant de la réflexion. Ajoutez-y que, même avec le secours de la spontanéité artificielle, on ne laisse pas de se trouver dans des conditions différentes d'un simple entretien, puisque la voix doit nécessairement porter au delà de ses limites ordinaires et atteindre autant que possible les derniers rangs de l'assemblée.

Cette remarque suffit pour donner une réponse immédiate à la question qu'on ne manque jamais de se poser, toutes les fois qu'on parle d'un discours : *« Faut-il, ou ne faut-il pas le prononcer du ton où l'on parle ? »*

Visiblement le ton modéré et contenu de la conversation ordinaire est absolument insuffisant pour conduire la voix jusqu'aux oreilles les plus lointaines. Les habitudes de la société polie ont accrédité, à cet égard, un usage constant de la voix moyenne et en même temps une émission particulièrement sobre et particulièrement contenue du son. C'est ainsi que, dans les rares salons où il est possible d'assister à quelques conversations, on n'entend point d'éclat qui vous interrompe ou même de bruit qui puisse vous distraire : chacun reste dans une gamme douce et

modérée qui permet au son de s'évanouir dès qu'il a atteint son interlocuteur.

Il n'en va pas de même dans le discours tenu en public. Comme dans un morceau de concert il faut, pour se faire entendre de la salle, que l'exécutant se serve d'un piano de grand modèle, tout de même il convient de donner en pareil cas une plus grande quantité de son.

Ce résultat peut être obtenu par deux moyens bien divers, qu'on a souvent le tort de confondre et de prendre l'un pour l'autre.

On peut renforcer la voix, sans sortir du ton dans lequel on a débuté. On peut, par un procédé tout différent, changer de ton et passer à un ton plus élevé, sans augmenter pour cela la quantité de voix émise. Ce second procédé se fonde sur cette loi physique, que les sons aigus portent plus loin que les sons graves, ce qui s'explique par le nombre de vibrations de plus en plus considérable que représentent les notes, à mesure qu'on monte dans l'échelle de la gamme.

Nous disions que la plupart des orateurs en sont encore à ne point discerner la différence de ces deux procédés. Lorsque, dans une assemblée, quelque auditeur plus ou moins poli se permet de crier : « Plus haut ! On n'entend pas ! » il arrive le plus souvent que l'orateur force sa voix, au lieu de l'élever et de changer franchement de ton. Il enfle chacune des syllabes qu'il prononce, au lieu de les transporter dans un autre mode et de passer du mineur au majeur.

Ce grossissement factice de la voix, cette plus grande quantité d'air expirée dans chaque émission, emporte des inconvénients de diverse nature.

Avant tout, ce procédé maladroit ne manque pas d'essouffler l'orateur et de le contraindre, par la seule puissance de la fatigue, à rentrer bientôt dans les limites de ses poumons. Il y a, en effet, trois façons de régler la dépense de sa voix : — la laisser tomber ; — la soutenir ; — l'enfler.

Laisser tomber sa voix est un phénomène complexe, ou, pour parler plus exactement, c'est là, comme plus haut, une expression ambiguë dont on se sert un peu au hasard pour désigner pareillement deux phénomènes divers.

On laisse tomber sa voix lorsque, sans-s'en apercevoir, on suit l'échelle descendante des tons, lorsqu'on descend d'un ton aigu à un ton plus grave. Il est fort à remarquer que ce passage s'effectue beaucoup plus aisément et d'une façon plus inconsciente que le passage d'un ton grave à un ton élevé. Dans ce dernier cas, il faut, pour obtenir le ton supérieur, ajouter un véritable surcroît à la dépense des forces vocales, et ce surcroît, à moins d'une surexcitation momentanée et entraînée de la passion, ne saurait être obtenu que par un effort réfléchi de la volonté. Au contraire, rien n'est plus facile, au courant d'un discours, que d'éprouver même à son insu une lassitude et une fatigue des organes respiratoires. Cette fatigue et cette lassitude se trouvent tout naturellement diminuées lorsqu'on descend à un ton moins élevé. C'est ainsi que cet abaissement s'opère pour

ainsi dire d'instinct; et encore bien que la harangue ait souvent débuté avec des accents d'un certain éclat, elle se termine souvent dans les registres les plus inférieurs. L'attention la plus robuste ne résiste pas chez les auditeurs à cette défaillance et à cet évanouissement.

Cet inconvénient se trouve aggravé, la plupart du temps, par ce fait qu'un orateur inexpérimenté, indépendamment de la chute qu'il laisse subir à sa voix, ne manque guère de diminuer le volume en même temps que l'acuité de la note. Il n'insiste pas sur ses organes avec assez de constance et de suite, pour obtenir toujours d'eux qu'ils agissent sur l'air atmosphérique de façon à remplir effectivement le son qu'il a l'intention de faire entendre. On pourrait presque dire qu'il l'esquisse au lieu de l'achever; et comme cette défaillance, par une conséquence naturelle des lois de la prononciation, porte toujours beaucoup plus sur l'articulation de la consonne que sur l'émission de la voyelle, il en résulte que l'auditeur, en dépit de toute son attention, ne saurait percevoir autre chose qu'un murmure confus et indistinct. Ce ne sont plus des mots; c'est à peine un bruit reconnaissable, et chacune des phrases se termine en expirant comme le son d'une cloche. Ce qui rendrait encore la comparaison plus exacte, c'est que ces malencontreux artisans de paroles finissent par s'apercevoir eux-mêmes de leur propre insuffisance; et pour réveiller l'attention endormie par ce susurrement indéfinissable, ils frappent pour ainsi dire un coup de grosse caisse, afin de ressusciter l'intérêt et de

reconquérir les oreilles, en recommençant la phrase suivante. Cette alternative de hauts et de bas augmente par le contraste l'intervalle qui sépare les deux extrêmes du son, et l'oreille mécontente finit par se représenter une sorte d'aboiement intermittent, mêlé à des grognements sourds.

L'orateur qui surmène sa voix au lieu de la laisser aller ne procure pas aussi sûrement qu'on pourrait le croire une audition facile à l'assemblée. Ceux qui écoutent reconnaissent à l'accent de la voix qu'elle est forcée et exagérée. C'est en vain que les mots arrivent aisément jusqu'à eux. S'ils n'éprouvent point de contention physique pour les percevoir, ils ne laissent pas, en revanche, de ressentir malgré eux une espèce de malaise moral. Ces efforts excessifs qui trahissent l'envie de s'emparer d'eux, ce manque de naturel et d'aisance dans l'accent du discours, témoignent d'une insistance malséante, et l'on éprouve une impression analogue à celle que vous cause un amphitryon maladroit, lorsqu'il prétend vous verser à boire en dépit de vos refus. En pareil cas, l'auditeur se refuse à examiner si ce que vous lui dites est bon ou mauvais, oiseux ou nécessaire; il se met tout d'abord sur la défensive, et il diminue impitoyablement son attention en proportion de ce que vous semblez en exiger davantage. Il ne fait plus aucun effort et ne met plus aucune complaisance à vous écouter, et le dernier effet de cette combinaison étrange aboutit souvent à remplir les oreilles de bruit et à laisser les âmes vides de pensées.

Nous admettons, comme on le voit, que ce grossissement de la voix assure l'arrivée et facilite la perception des sons. C'est là une supposition purement gratuite et à laquelle les faits donnent, la plupart du temps, un éclatant démenti. L'analyse même de la prononciation nous expliquera cette apparente anomalie.

Un homme qui grossit sa voix et qui la force fait porter tout naturellement cette exagération non pas sur l'articulation, mais préférablement sur la partie vocale de la syllabe. En effet, si la tension de la voix portait sur l'articulation, on obtiendrait alors sur les consonnes cet effet de vibration et de roulement dont on sourit volontiers lorsqu'on entend ronfler les r sur les théâtres du boulevard. Le seul moyen d'éviter ce ridicule est, d'insister sur le son vocal qui fait le fond de la syllabe.

Or, dans cette combinaison, voici ce qui arrive presque infailliblement.

Pendant que l'orateur fait retentir avec un accent exagéré la voyelle de la syllabe, il arrive, par une compensation inévitable où la nature prend d'instinct sa revanche, que l'articulation de la consonne va en s'affaiblissant dans une proportion égale; et comme en définitive, c'est la consonne qui donne au mot sa véritable physionomie, qui en constitue, à proprement parler, l'essence étymologique, il n'est pas étonnant que l'auditoire, tout en continuant d'ouïr presque malgré lui une succession de sons, perde assez rapidement la notion des mots eux-mêmes. Il ne cesse donc pas d'ouïr, mais il cesse d'entendre; et il

lui devient plus difficile peut-être de rétablir la consonne effacée à côté de la voyelle surfaite, que de ressaisir, par une application énergique, un discours qui tombe et s'affaiblit tout entier.

Il ne faut donc ni laisser mourir ni grossir sa voix outre mesure. Le véritable parti est de la soutenir sans exagération ni défaillance dans le ton qu'on lui aura une fois choisi, ou, si l'on juge à propos de changer ce ton, ce qui est faisable en éloquence comme en musique, de ne point se laisser entraîner vers les sphères aiguës jusqu'à détonner, ou dans les régions basses jusqu'à y perdre le souffle.

Soutenir sa voix, c'est avant tout ne point laisser disparaître tout à fait les syllabes qui ne portent point l'accent tonique, les enclitiques, les proclitiques, tous les sons en un mot, qui, dans la conversation ordinaire, s'effacent le plus souvent au point de ne pas compter, pas plus que s'ils n'étaient ni émis ni perçus. Ce phénomène de contraction, ou, pour me servir du terme propre à la science grammaticale, ce phénomène de *tmèse* est tellement fréquent et tellement répandu, que les vaudevillistes par exemple, l'emploient couramment pour diminuer le nombre des syllabes, lorsqu'ils s'en trouvent gênés dans la mesure de leurs couplets. Ce procédé qui facilite si à propos la verve des flons-flons, a tous les inconvénients du monde dans un discours suivi. Il faut donc, par ce côté-là du moins, résister à notre pente naturelle, et ne point nous laisser aller à parler en public comme nous pouvons encore le faire dans l'abandon de la conversation privée.



La meilleure manière d'éviter cet inconvénient et de se défendre contre cette extinction et cette intermission de la parole est un procédé bien connu de tous ceux qui déclament ou qui lisent. Ce procédé consiste à prononcer une consonne, non pas comme si elle était simple, mais comme si elle était double ou même triple. Encore faut-il prendre garde, dans l'application, à faire porter cette insistance de l'articulation sur le commencement du mot et en particulier sur la première syllabe, mais non point sur la terminaison de ce même mot. Cette insistance sur la dernière syllabe a quelque chose de traînant et d'affecté. C'est un des caractères les plus marqués d'un débit emphatique, et c'est à quoi ne manquent guère les comédiens de bas étage aussi bien que les lecteurs inexpérimentés. Un bambin qui récite à l'école, non sans quelque prétention, sa fable de la Cigale et de la Fourmi, ne manque point de se conformer à cette mélodie traditionnelle, et d'accentuer d'un ton plus particulièrement traînard les chutes de chaque mot et de chaque vers. Le lecteur pourra ici, s'il le veut, se donner cette petite représentation musicale. Tout au contraire, un diseur habile et délicat, sans laisser bien entendu se perdre les finales, aura grand soin de produire son effet par la façon dont il attaque la consonne initiale des mots significatifs. Essayez l'application de ce précepte aux beaux vers d'Andromaque :

Non, je n'espère plus de vous revoir encor,  
Murs sacrés, que n'a pu conserver mon Hector.

Rien de plus facile que de se représenter la diffé-

rence de l'effet produit, suivant que, dans le mot *sacré*, on donne pour point d'application à la voix et pour moyen d'expression, ou l'*s* ou l'*r*. Il est impossible d'insister sur la deuxième syllabe et d'y produire ce roulement dont abusent si volontiers les cabotins, sans donner au vers un accent tout à la fois prétentieux, trivial, peut-être même grotesque : au contraire, l'insistance que l'actrice met sur l'*s* traduit avec autant de convenance que d'énergie l'élan patriotique de son cœur.

Cet effet d'insistance indique, par contraste, un effet analogue par exténuation. Le procédé est bien connu des chanteurs qui'en font journellement le plus heureux emploi. Il consiste, non pas à laisser tomber la consonne jusqu'à l'éteindre ce qui entraînerait l'effacement du mot, mais à l'adoucir par une diminution volontaire et calculée de la force d'articulation. Lorsqu'on entreprend avec l'énorme pilon du Creuzot de briser une noisette sans en offenser l'amande, il ne faut pas assurément que la puissance se réduise à zéro ; autrement, la noisette, malgré sa fragilité, sortirait intacte de l'épreuve. En revanche, lorsque l'on compare la masse épouvantable qu'on ébranle, pour s'en tenir à cette délicatesse de résultat, il y a là un effet de contraste dont les spectateurs ne peuvent se défendre d'être saisis. C'est là ce qui donne tant de charme à l'adoucissement gradué et habilement conduit des paroles dans la musique, et cet effet se retrouve tout entier dans le discours lorsqu'un orateur sait le ménager à propos.

Pour fournir cette dépense de voix constante, sans

intermittence ni rémission, pour remplir chaque syllabe d'un son qui le porte intact jusqu'aux derniers rangs de l'assemblée, il faut absolument que la respiration se fasse dans des conditions plus amples et plus aisées. Or, la respiration ne s'accomplit qu'à la faveur de ces intervalles auxquels notre oreille est habituée au point de ne plus même s'en apercevoir. Quelle que puisse être la précipitation du discours et à moins de tomber dans un essoufflement grotesque, il faut toujours, en vertu d'une nécessité organique, qu'il y ait des espaces ménagés entre les mots, et la continuité absolue de la prononciation est un tour de force qui n'est pas possible. Ces repos indispensables non pas seulement à la continuation du discours mais au maintien même de la vie, peuvent donc être abrégés, mais doivent être maintenus. Ils sont tellement dans la nature des choses, que les maîtres de la parole trouvent moyen, jusque dans leurs mouvements les plus emportés et jusque dans leurs péroraisons les plus pathétiques, de leur ménager une place. C'est ainsi que, bien loin de se trouver à court de souffle, ils se donnent tout loisir de remplir leurs poumons d'une large provision d'air, et ils peuvent ainsi suffire, sans perdre haleine, aux éclats de voix que comporte la passion de leur sujet.

Il faut donc regarder comme un art de premier ordre l'habileté et l'à-propos de la respiration. Pour marquer de la façon que nous avons expliquée les consonnes initiales, pour leur donner dans l'articulation une valeur double et triple de celle qu'elles ont naturellement, il faut ménager aux poumons des

moyens au-dessus de l'ordinaire. Le véritable procédé consiste à donner à ces intervalles absolument nécessaires un peu plus de durée qu'ils n'en auraient en effet dans la réalité d'un entretien. Il faut agir, à cet égard, avec beaucoup de tact et de discrétion. Il faut imiter les grands chanteurs qui, même accompagnés par les plus formidables orchestres, trouvent moyen de ralentir la mesure, de tenir une note, d'intercaler un point d'orgue. Lorsque cet agrandissement d'intervalle est maintenu dans de justes limites et reproduit dans de constantes et invariables proportions, il demeure complètement inaperçu pour l'auditoire. Personne ne se doute de la facilité que se ménage l'orateur. Si les assistants venaient à s'en apercevoir, ils ont trop à s'en louer par rapport à eux-mêmes pour que l'idée leur vienne jamais de s'en plaindre.

La loi à laquelle obéit l'orateur, en ménageant ainsi aux organes vocaux leurs moyens d'action, est une loi physiologique. Elle se complète, vis-à-vis des auditeurs, par une loi physique et musicale dont il convient de dire un mot.

Il faut au tympan de l'oreille une certaine durée appréciable et mesurable pour s'imprégner d'un son de telle sorte que l'âme puisse en avoir une conscience distincte. Il faut également un certain temps pour que, à cette première modification physiologique, en succède une seconde dans le nerf; enfin, c'est une loi expérimentale, que la seconde impression succède dans le nerf avec moins de facilité et de rapidité à la première, en proportion de ce que cette

première impression aura été plus durable et plus considérable. Lorsque, à l'Exposition de 1878, on mettait en jeu le fameux carillon des cloches, les visiteurs étaient instamment priés par un avertissement spécial de vouloir bien se reporter à cinquante ou soixante mètres en arrière, pour se mettre à même de percevoir et de suivre les airs joués : autrement chacune de ces immenses notes aurait eu pour effet d'occuper l'oreille d'une façon trop tenace et trop persistante; la note subséquente, au lieu de trouver la place libre, aurait été réduite à se greffer et à s'enter sur la note précédente; et c'est ainsi qu'à la place de sons distincts et individuels, l'oreille aurait été exposée à ne plus entendre qu'une espèce de bourdonnement confus. La distance recommandée aux amateurs de ce concert quotidien suffisait pour affaiblir le son dans une proportion géométrique bien connue, et pour permettre ainsi aux notes successives de l'air et de ses variations de se détacher les unes des autres.

Ces mêmes phénomènes se reproduisent dans l'audition publique d'un discours. Tout le monde vous dira, sans savoir assurément pourquoi, qu'il ne faut pas se placer tout à fait trop près d'un orateur. A l'orchestre avancé des Français et lorsque l'on touche la rampe de sa main, on éprouve cette impression étrange, qu'en dépit de la prononciation merveilleuse de ces acteurs hors ligne, il est nécessaire d'apporter à l'audition une attention particulière laquelle, à la longue, ne laisse pas d'être pénible. Cela tient à ce que, pour remplir les dimensions de cette vaste salle,

les comédiens sont obligés, même sans sortir du naturel, de soutenir leur voix de façon à lui garder une certaine ampleur. Chaque note se marque donc dans l'ouïe, d'une façon plus accentuée, plus ferme, et par conséquent plus durable. La syllabe et le mot qui suivent ne trouvent pas l'oreille absolument disponible, comme elle le serait certainement si la voix entendue était restée dans les registres moyens. Ajoutez-y cette circonstance, que, la plupart du temps, dans un vaisseau d'une certaine dimension, il se produit une sorte d'écho ou de résonnance qui, sans tout à fait le répéter, prolonge chaque son, et, dans une certaine mesure, tend à le dénaturer. Un nouveau bruit arrive avant que le précédent soit achevé et éteint; il en résulte alors une cacophonie et un désaccord semblables à celui que produit une pédale de piano employée à contre-temps. Le prolongement factice des intervalles, tel que nous l'avons conseillé à l'orateur, prévient cet inconvénient. A l'extrémité de la salle, il permet à chaque son de la voix de se déployer à son aise pendant l'insaisissable durée de ce silence microscopique, et il procure au nerf de l'oreille l'imperceptible repos dont il a besoin pour accueillir convenablement une deuxième impression, sans être exposé à la mêler avec la première. Il ne faut pas perdre de vue, que de la part de l'assistance, le fait même de l'audition est un véritable travail. Il est d'une bonne politique, toutes les fois qu'on sollicite à un travail quelconque la paresse naturelle de l'homme, de prêter la main à son effort et de le lui rendre plus aisé.

Cette recommandation peut encore être mise en

pratique d'une autre manière, et il n'est point indifférent d'examiner sur quel ton doit être commencé un discours.

Beaucoup de gens s'imaginent faire merveille en débutant par des éclats de voix. Leur ouverture commence par une fanfare de trompettes. Ils s'imaginent conquérir ainsi l'attention, et s'emparer, pour le reste du temps, de toutes les oreilles. S'ils veulent bien réfléchir à ce qui vient d'être dit plus haut, ils n'auront pas de peine à se convaincre que c'est là un mauvais calcul et capable de déjouer toutes leurs prévisions. L'oreille des auditeurs, surprise et assourdie par ce bruit imprévu, s'y refuse plutôt qu'elle ne s'y prête: elle est dominée, mais non pas conquise. L'effet le plus certain de cette surabondance de son au commencement de la harangue est de persuader aux assistants qu'ils s'en tireront fort à leur aise avec la plus médiocre et la plus distraite des attentions. Sous l'empire de ce raisonnement inconscient, ils laissent aller leur esprit, et s'en remettent à la déclamation bruyante de l'orateur pour entendre les phrases sans avoir besoin d'y mettre du leur. Cette exagération et cette emphase du début ont donc pour effet, contrairement à ce qu'on se propose, de créer à l'orateur une inattention naturelle dont il ne tardera guère à devenir la victime. Comme il se surmène et que la fatigue physique doit finir par avoir le dessus, il viendra un moment où cette puissance inusitée du débit éprouvera quelque langueur et quelque affaiblissement. Il faudrait, à ce moment critique, que l'attention des auditeurs re-

doublât; il faudrait que chacune des personnes présentes se mit d'elle-même en frais d'attention, au moment où le déclin de la voix rend l'audition moins facile et plus onéreuse. Ce serait le seul moyen d'établir une compensation au profit de l'orateur et de continuer sans lacune l'intelligence du discours. Voilà bien de ces complaisances sur lesquelles il ne faut pas compter de la part de son auditoire, ou, pour parler plus exactement, de ces exigences auxquelles il n'est pas raisonnable de le soumettre.

La même raison qui fait éviter dans l'exorde un ton excessif et incapable d'être maintenu, conseille, au contraire, toutes les fois que cela ne sera pas complètement impossible, de commencer sur un ton très-net et très-bas. L'orateur, en modérant la quantité de sa voix, met en quelque sorte le public en demeure de lui prêter son attention, et en même temps la précision des articulations rend l'audition non-seulement possible mais facile, pour quiconque y veut prêter un peu d'attention et de silence. Il se produit alors un phénomène inverse de celui que nous constatons plus haut. A mesure que le discours se développe, l'orateur s'échauffe et, presque à son insu, il fournit une plus grande quantité de son. Ce n'est donc plus un redoublement d'attention qu'on est obligé de demander à l'assistance, mais au contraire, un soulagement qu'on lui procure dans la proportion même où cette attention commençait à se fatiguer.

Toute cette partie de la diction présente un avantage particulier: elle peut s'étudier séparément au moyen d'un exercice beaucoup trop négligé aujourd'hui.

d'hui, l'exercice de la lecture à haute voix. Lorsque l'on a devant les yeux une feuille imprimée, il va sans dire qu'on est dispensé de tout effort, aussi bien pour la conduite des idées que pour la recherche des mots : le papier porte tout, et il suffit de s'abandonner à la simple vue des caractères pour avoir devant ses yeux la pensée de l'orateur dans toute son intégrité.

Le travail qui s'impose au lecteur à haute voix consiste précisément à faire passer dans les inflexions de la parole sa propre intelligence du texte. Quelles que soient les émotions qu'il éprouve ou la disposition d'âme vers laquelle il se sente ainsi porté, il faut qu'il trouve moyen, par le seul effet de la voix, de communiquer à ceux qui l'entendent ses expressions les plus profondes ou les plus fugitives.

Pour arriver à ce résultat, rien n'empêche un homme qui se prépare à la parole publique de chercher de sang-froid, par des essais successifs et réitérés, les intonations et les nuances qui peuvent convenir à chaque mot et à chaque syllabe. Il acquerra ainsi la notion exacte de tous les tons et de tous les accents qui peuvent être mis au service du débit oratoire. Surtout, s'il veut lire avec quelque correction et quelque autorité, il se gardera bien d'appuyer ses intentions par aucun geste et par aucun mouvement du corps : ce serait autant d'ôté à la voix, et ses auditeurs ne doivent pas même songer à le regarder. Son éducation, au point de vue de l'improvisation publique, ne sera donc pas achevée, lorsqu'il se sera rendu maître de toute l'étendue de sa voix et lorsqu'il se sera rompu avec son maniement. Il lui restera

encore à se préoccuper de la seconde partie de l'action oratoire, c'est-à-dire de cette pantomime qui, bien ou mal employée peut déparer le discours jusqu'à le contredire, ou, tout au contraire, l'embellir jusqu'à l'achever.

### CHAPITRE III.

#### LES RÈGLES DE L'ACTION ORATOIRE.

Le geste, l'attitude du corps, la pantomime en un mot, tiennent une place nécessaire dans l'action oratoire. Il n'est pas possible de parler de ce sujet, sans avoir présent à la pensée le mot si fréquemment cité de Démosthènes : « De l'action, de l'action, et encore de l'action ! »

Démosthènes entendait par là le mouvement un peu excessif auquel s'abandonnaient les orateurs de l'antiquité. Il faut se rappeler que la tribune aux harangues ne présentait aucun point de ressemblance avec celle que nous avons sous les yeux dans nos assemblées politiques. L'orateur n'était point enseveli dans une véritable construction qui l'encadre et qui l'immobilise : il apparaissait debout sur une large estrade, et il était aperçu de la tête aux pieds. Il rentrait par là dans les conditions d'un acteur : chacun de ses mouvements et chacune de ses attitudes devaient répondre à l'attente et satisfaire aux exigences des regards. C'est par là seulement que s'explique la violence de certains gestes dont nous avons quelque peine aujourd'hui à nous représenter l'emploi, par

exemple, cette espèce de trépignement qui consiste à frapper le sol du pied. Il faut bien que cette pantomime n'ait été ni rare ni extraordinaire, puisque Quintilien recommande, non point de s'en abstenir mais seulement de ne pas en abuser. Il en est de même de ces promenades en long et en large où l'orateur se présentait tantôt sur la droite et tantôt sur la gauche de l'estrade, semblable, si l'on veut me passer l'irrévérence de la comparaison, à ces démonstrateurs qui opèrent sur leurs tréteaux et se transportent tantôt d'un côté tantôt de l'autre pour apostropher alternativement la multitude.

Nos mœurs modernes ne sont plus faites pour admettre rien de tout cela, et j'ajouterai, pour supporter rien d'analogue. La réflexion, le sang-froid, la possession de soi-même, la retenue des manières et le sentiment des convenances sont trop développés aujourd'hui dans la plupart des hommes, pour qu'on se permette sur leur âme de telles invasions et de semblables empiétements. Il n'y a plus, avec l'esprit critique qui prédomine et qui surabonde parmi nous, aucune pantomime assez éloquente pour suffire à la conquête de personne. Il faut donc que cette partie de l'action oratoire se réduise à un simple rôle d'accompagnement. Elle ne saurait plus avoir la prétention de remplacer la parole ; il suffit qu'elle en donne le commentaire.

Il ne faut pas s'y tromper : cette extrême sobriété du geste n'est point du tout un obstacle à son effet. Dans ce monde, tout est relatif ; mais ce qui l'est par-dessus tout, ce sont les moyens d'expression.

Tous ceux qui ont mis la main à l'éducation de l'enfance savent quelle prudence il faut apporter dans la manifestation de son mécontentement et dans l'usage des moyens de répression. Dès qu'on crie, dès qu'on tempête, dès qu'on témoigne par le moindre signe extérieur de l'impuissance de garder son sang-froid, vos conseils et vos avertissements perdent toute leur autorité : l'énergie que vous y pouvez mettre n'a plus la portée d'une insistance maîtresse d'elle-même ; c'est tout simplement l'échappée et le débordement d'une effervescence qui ne peut plus se contenir. Toute cette exubérance de pantomime du maître ou des parents n'a pas d'autre résultat que d'affaiblir et d'énervier la signification des paroles. Au contraire, lorsqu'un supérieur a l'héroïque habitude de se retenir et de mesurer ses propos, lorsqu'il veille sur le ton de sa voix, comprime l'étendue de son geste et va jusqu'à voiler l'éclat de ses yeux, il suffit souvent d'un mouvement de la main ou d'une certaine intonation de l'apostrophe pour jeter l'épouvante dans ces jeunes cœurs.

Il y a donc, dans la pantomime comme dans la peinture et comme dans tous les autres arts, une certaine gamme de tons qui donne à chaque nuance une valeur relative. C'est ainsi qu'on peut s'expliquer un phénomène qui paraît prodigieux.

Les orateurs dont les gestes et la pantomime font le plus d'effet ne sont pas ceux qui prodiguent ces manifestations extérieures, mais, tout au contraire, ceux qui les contiennent et qui les répriment. L'auditoire a devant les yeux, non pas cet énergumène

qui s'exhale en gesticulations au point d'en affaiblir la pensée et de transporter hors des mots le véritable sens de son discours, mais tout au contraire, une sorte de statue immobile qui se contente de satisfaire le regard par son attitude générale. Lorsqu'un frémissement vient agiter ce marbre, lorsque ce bras entre en mouvement et lorsque ce geste se déploie, le public éprouve quelque chose d'analogue à ce qui se passe au quatrième acte du *Don Juan*, lorsque Sganarelle ou Léoporello voit remuer la tête de la statue du Commandeur. Nous savons par le témoignage de Fénelon, et par la description maligne qui en est faite dans ses *Dialogues sur l'Eloquence*, que c'était là une des grandes puissances et un des grands effets de la prédication de Bourdaloue. Il paraît bien même, si nous voulons nous en rapporter là-dessus au goût littéraire si fin et si vif de Fénelon, que Bourdaloue poussait sur ce point les choses à l'excès. Nous avons pu voir de notre temps un autre exemple, non moins éclatant, de cette éloquence majestueuse et presque immobile. Lorsque le Révérend Père de Ravignan occupait avec tant de gloire la chaire de Notre-Dame de Paris, il avait coutume de poser, dès le début de la première partie et pour un temps très-long, ses deux mains sur le rebord de la chaire : au-dessus, on voyait se dresser sa haute taille, surmontée de cette noble tête dont la physionomie respirait à la fois la douceur de la paix et la rigueur de l'ascétisme. En présence de cette fixité d'attitude, toute l'attention de l'auditoire se reportait de la vue physique de l'homme au sens

moral de son discours ; et cependant, après une certaine durée de ce puissant repos, on voyait tout d'un coup, sous l'impulsion d'une inspiration plus haute, pour appuyer un raisonnement plus suivi, pour marquer une conséquence plus considérable, on voyait se prononcer un mouvement. Cette tête qui se relevait, ce regard qui s'élançait dans l'espace comme la foudre, ces bras qui s'ouvraient pour pardonner ou cette main qui s'étendait pour maudire, empruntaient tout d'un coup la puissance triomphale d'une démonstration.

De pareils effets relèvent d'un art absolument supérieur. Il faut une domination exceptionnelle de soi-même et une puissance extraordinaire d'expression oratoire, pour se passer ainsi volontairement du secours naturel et continu que les gestes sont faits pour apporter à la parole. Bien que cet effet se retrouve, comme on le voit, et qu'il aboutisse même à un plus ample résultat, il n'en est pas moins certain qu'on ne saurait recommander aux novices cet enchaînement prémédité et inexorable de leurs organes. Ils en éprouveraient dans la pratique plus de gêne qu'on ne saurait le dire, et ils feront sagement, jusqu'à leur parfaite éducation, de rester dans la gamme plus prudente de ce qu'on pourrait appeler les effets et les procédés moyens.

Le geste est fait pour donner, pendant tout le discours, le commentaire naturel de la pensée, et il doit suivre, dans une harmonie parfaite, le mouvement varié des intonations de la voix.

Avant toute autre règle, on ne saurait trop recom-

mander aux orateurs une précaution qu'ils n'ont pas toujours le soin ou le tact de prendre. Un certain nombre de personnes, par une préoccupation de politesse mal entendue, s'imaginent bien faire en gardant à leurs mains les gants avec lesquels elles sont arrivées devant le public. Autant il faut les louer de ne point se présenter les mains nues, ce qui serait en effet le comble de l'inconvenance, autant il importe de leur faire remarquer l'erreur qu'elles commettent en les conservant pendant le discours. Dans une compagnie, l'usage l'emporte sur toute autre considération, et il n'est point permis de se déganter, sinon dans des circonstances rares et nettement définies. Il n'en est pas moins vrai que, suivant la judicieuse remarque des rhéteurs anciens, la main comme le visage, a sa physionomie propre ; dans un discours où elle vient appuyer et interpréter le sens, elle ne doit pas plus disparaître sous un gant que la face humaine sous un masque. Les orateurs de l'antiquité le savaient bien. Ils n'avaient garde de se priver de cet appui et de cet ornement de leur discours ; et pour attirer l'attention de l'auditoire sur l'attitude de leurs mains et le moindre mouvement de leurs doigts, ils ne manquaient point de provoquer les regards et de fournir en quelque sorte aux yeux un point d'appui par l'usage constant d'anneaux constellés de pierres précieuses. Nous ne sommes plus sans doute assez naïfs pour nous prendre à ces ressources artificielles, mais nous ne laissons pas de suivre du regard les différents mouvements du bras et de la main. Il ne manque pas d'auditeurs dont la vue est capable de saisir le

frémissement nerveux de ce bras qui paraît immobile, ou la contraction et la saillie des muscles dans cette main qui semble au repos.

Une autre imperfection dont il faut avec grand soin se défendre, est celle qui consiste à tomber insensiblement dans le geste convenu, ou, ce qui est pire encore, dans le geste maniaque.

Cette expression, le geste convenu, s'entend, je pense, sans qu'on l'explique. Il ne s'agit pas, bien entendu, d'une pantomime artificielle dont on se transmettrait la tradition et dont on imiterait l'exemple, mais du phénomène que voici.

L'homme qui parle et qui ne sait pas imposer à son corps sinon l'immobilité au moins une certaine retenue, s'expose à remplacer les gestes proprement dits par un mouvement banal et insignifiant. Sa main ignore l'art de demeurer en repos ou de suivre chaque parole de façon à la préciser par un geste qui lui soit exclusivement approprié. Le bras suit une impulsion donnée, mais cette impulsion sans calcul et sans discernement se borne à l'agiter au lieu de le conduire ; et de plus, elle tend à le ramener dans les mêmes lignes. C'est en effet une des tendances les plus marquées de l'organisme humain, que de se sentir porté à la répétition d'un acte physiologique déjà produit. C'est ce qu'on appelle le phénomène de l'habitude, et l'habitude n'est pas moins puissante sur le corps que sur l'esprit. Il suffit que tel mouvement se soit une fois déjà manifesté dans nos organes, même par une rencontre purement fortuite et sans motif précis, pour que ce seul et unique précédent suffise à



déterminer dans le corps une facilité et un commencement de prédisposition à reproduire ce même acte. Supposons-le répété un certain nombre de fois, et nous arriverons à cette seconde nature dont parle Aristote. Toutes les fois que l'orateur distrait et absorbé par sa propre pensée, laissera ses gestes s'en aller à l'aventure, ils ne manqueront point de reprendre d'instinct les chemins qu'ils ont déjà parcourus, de repasser par les mêmes mouvements, de s'arrêter aux mêmes limites. Poussez les choses à l'extrémité ; vous en viendrez à avoir devant vous une sorte d'orateur mécanique, qui, semblable à un automate, n'a qu'un nombre de mouvements fort limités dans son répertoire. Cette monotonie d'un geste qui se produit constamment comme le va-et-vient d'un balancier, finit par se changer pour le spectateur en un véritable supplice. On fermerait volontiers les yeux, pour ne pas voir cette insupportable succession de déplacements que rien ne justifie et auxquels l'orateur lui-même est le premier à n'attacher aucune signification. Il n'est point de harangue, quelque mérite qu'on lui suppose, qui puisse résister à un tel accompagnement. Cette monotonie endort jusqu'à la parole et jusqu'à la pensée, ou bien, si le discours garde véritablement ses qualités, s'il est tour à tour léger ou profond, passionné ou didactique, il se produit alors cet effet de contraste, dont les acteurs comiques, voués à ce qu'on appelle *la charge*, vous donneraient aisément le secret. Une grande partie de leur art misérable consiste à accompagner les paroles les plus

sensées et quelquefois les plus sublimes, de gestes absolument extravagants et n'ayant aucune espèce de rapport avec le sens du discours. Ce parallélisme boiteux provoque le rire des esprits bêtes, de même que la vue d'une infirmité physique suscite la joie des cœurs méchants. L'erreur de l'orateur ne va pas sans doute jusque-là dans ce désaccord du débit avec la pensée, mais il est très-certain cependant que l'effet oratoire se prononce dans cette direction et que le sens de la parole y perd tout ce qu'il aurait pu y gagner.

Le geste convenu conduit tout droit à ce que nous avons appelé le geste maniaque.

Plus que les autres hommes, les orateurs sont exposés à ce qu'on appelle des *tics*. Les tics, lorsqu'il ne s'agit pas d'infirmités maladives, ne sont pas autre chose, dans l'ordre qui nous occupe, que certains gestes sans aucune raison d'être et sans aucune portée, que l'orateur reproduit pour ainsi dire à chaque instant. La plupart du temps, ces gestes ont eu, à leur origine et la première fois qu'ils se sont produits, une signification déterminée ; mais ils n'ont pas tardé à se transformer, pour celui-là même qui les emploie, en une sorte de signe conventionnel et instinctif. Ils finissent par jouer le rôle oiseux et souvent malséant de ces monosyllabes étranges par lesquels les esprits grossiers et impuissants à s'exprimer remplacent ce qu'ils ne savent pas dire. Il est difficile d'imaginer rien de plus contraire à l'essence même du geste que cet emploi d'un même mouvement, impitoyablement reproduit par un

homme qui ne sait pas même s'en apercevoir, alors qu'il s'agit d'exprimer tour à tour la terreur ou la pitié, la confiance ou le désespoir, le raisonnement ou la passion. Le tic, quel qu'il puisse être, finit par devenir odieux à l'auditoire, et cependant, par cette fascination étrange qui nous porte à l'amour de souffrir, nous n'avons pas le courage de fermer les yeux devant cette représentation grotesque. Nous attendons avec une sorte d'anxiété irritée ce geste qui tout à la fois répond à notre attente et renouvelle notre froissement, de la même façon que le condamné aux verges attend les coups qui se succèdent les uns aux autres suivant le rythme d'un intervalle régulier.

Le geste normal fait pour apporter à la pensée le secours qui lui est dû et sur lequel elle a le droit de compter, peut être considéré tour à tour sous trois aspects qui lui donnent chacun une valeur différente. Il précède la voix — il l'accompagne — il lui succède.

Il faut se défier du geste, lorsqu'on l'emploie de telle sorte qu'il précède, même de quelques secondes d'intervalle, la phrase à laquelle il se rattache et qu'il est destiné à commenter.

Avant tout, il est à remarquer qu'à s'en tenir aux lois essentielles de l'expression, c'est le geste qui doit commenter la parole et non point du tout la parole interpréter le geste. Il y a là une transposition maladroite, dont l'effet le plus ordinaire est de dépayser complètement les auditeurs. Ce désaccord entre les paroles qu'ils entendent et les gestes qu'ils aper-

çoivent leur devient d'autant plus sensible qu'ils discernent parfaitement une intention dont il ne leur est pas possible encore de se rendre compte. Pour peu que les esprits soient vifs et qu'ils apportent quelque intérêt au discours, il devient tout naturel que l'attention se détourne de la phrase présente et que, provoquée par un sentiment de curiosité, elle anticipe sur ce qui va suivre. Ce commentaire prématuré d'une parole qui n'a point encore été dite et d'une pensée qui n'a point encore apparue, demeure naturellement bien hasardé et bien incertain. C'est ainsi que le geste, loin de prêter des lumières aux mots avec lesquels il coïncide, précipite les esprits en avant, leur suggère pour ainsi dire l'inquiétude et l'impatience, et reporte leur intérêt de ce qu'on leur dit à ce qu'ils attendent.

Il peut arriver toutefois, comme on le voit en mainte occasion, que le geste anticipé échappe à cette obscurité, à ce vague, qu'il soit saisi par le public dans son véritable sens, et par conséquent qu'il prépare et qu'il devance l'intelligence de ce qui va suivre. En pareil cas, il n'y a pas de solution de continuité entre l'orateur et ceux qui l'écoutent, et, de part et d'autre, on continue à poursuivre dans un parfait accord le même dessein et la même pensée. Dans cette hypothèse, la plus favorable de toutes, le geste anticipé ne laisse pas d'avoir des inconvénients. L'orateur n'a pas toujours à gagner de voir ainsi sa pensée révélée et pressentie. Au lieu de faire son apparition dans chacune des intelligences présentes, sous la forme, dans la mesure, avec l'ampleur que l'ora-

teur lui destine, elle n'apparaît plus dans les âmes où elle est soudainement provoquée par les vagues indications du geste, que dans la mesure étroite et confuse des facultés individuelles. Quand l'orateur, poursuivant sa carrière, en viendra aux explications qui lui sont propres, il ne trouvera plus le champ libre dans les esprits; il y aura évoqué lui-même une sorte de fantôme créé par l'imprudencence de son geste. Il lui faudra donc écarter, combattre, rectifier cette image incomplète. Même en supposant qu'il n'y ait pas trop d'écart entre les conjectures de l'auditoire et le dessein du discours, on ne voit pas quel intérêt pourrait avoir celui qui parle à déflorer ainsi d'avance sa propre pensée.

En dépit de tous les inconvénients qu'on signale et dont la réalité ne saurait être contestée, rien n'est plus fréquent chez les novices que cette anticipation de la pantomime sur le discours. Cette pente s'explique d'elle-même. Elle tient à la nature du geste, comparée à la nature de la parole.

Un débutant qui n'est point maître encore ni de son expression, ni, dans une certaine mesure, de sa pensée, ne manque pas d'apercevoir d'abord confusément l'intention générale et comme le sentiment de la phrase qui va suivre. Sa pensée lui apparaît, suivant les lois constantes de la spontanéité, sous une forme synthétique, et ce sera affaire à lui de pénétrer par l'analyse et par le raisonnement au dedans de ses propres idées, de façon à s'en représenter le détail. Ce travail ne s'accomplit point sans effort et sans résistance, et ce qui rend la harangue imparfaite,

c'est précisément l'impuissance de la réflexion. Le geste prématuré est donc nécessairement vague et indistinct. Il répond à ce premier saisissement et à ce premier effet que l'homme éprouve en présence du mystère de ses propres idées. Il est, sinon l'aveu d'une défaite, au moins le signal d'un combat: il raconte ainsi à tout venant l'effort dans lequel l'orateur s'embarque. Ce sont là, pour ne rien dire de plus, des aveux bien inutiles. Beaucoup de gens, lorsqu'il est question d'éloquence, s'imaginent se faire valoir et augmenter d'autant le prix de leur mérite en ressasant leurs peines et leurs travaux. C'est là bien mal connaître le cœur humain. Le public n'entend rien à ces scrupules d'équité, à ces délicatesses de justice; il ne tient pas à voir les machines qui ont servi à élever les pierres du monument. Les esprits, même les plus élevés et les plus littéraires, en sont encore à préférer dans l'homme qui parle la faveur des dons naturels. On souffre plus aisément d'être dominé par la supériorité, que conquis par le travail.

Le retard du geste sur la parole est un phénomène qui se produit beaucoup moins fréquemment.

Il y a des occasions où ce retard est absolument indiqué: par exemple, dans la suspension:

Je devrais sur l'autel où ta main sacrifie  
Te... Mais du prix qu'on m'offre il me faut contenter.

Et ce même Sénèque et ce même Burrhus  
Qui depuis... Rome alors admirait leurs vertus.

On ne peut pas dire précisément, en pareil cas,

que le geste soit en retard sur la parole, mais pour prendre les choses avec plus d'exactitude, que l'orateur arrête volontairement son discours et l'achève par un geste qui suffit à le suppléer. De pareils passages deviennent le triomphe des grands acteurs tragiques. Dans une salle de spectacle où tout est ménagé soigneusement pour la vue aussi bien que pour l'audition, la diction et la pantomime font corps : on n'attend pas moins de l'une que de l'autre, et on les suit concurremment avec le même intérêt. Le geste d'un Talma ou d'une Rachel continue et remplit si naturellement et d'une façon si égale la défaillance du texte, qu'aucun des spectateurs ne s'aperçoit même de ce changement dans le mode de l'expression. Il n'a pas cessé, en effet, de suivre la pensée de Corneille et de Racine.

Un auditoire ordinaire ne se trouve pas dans des conditions aussi favorables que les spectateurs assis au théâtre. Ce n'est plus le même point de vue, et l'orateur n'a pas à sa disposition la mise en œuvre de tout son corps, ni cette liberté de mouvements qui permet au comédien de manœuvrer sur toute la surface de la scène. Ce manque d'ampleur et de moyens dans la pantomime a pour effet de réduire son action. Il peut fort bien arriver qu'au moment même où le geste acquiert cette importance exceptionnelle de suppléer au silence de la parole, tel regard l'ait perdu de vue, et même qu'une grande portion de l'auditoire ne soit pas placée de façon à l'avoir commodément sous les yeux. L'assistance a pris l'habitude de compter beaucoup plus sur les mots que sur cet

accompagnement accessoire. Il ne faudrait pas trop s'en remettre au geste pour expliquer ce que l'orateur n'aurait pas dit.

De la même façon que le geste prématuré trahit l'embarras d'un orateur trop entrepris, le geste posthume témoigne le regret d'une expression incomplète. C'est le procédé favori de quiconque est impuissant à égaler sa parole à ses sentiments et à ses pensées. On a souvent parlé de cette surabondance de gestes qui caractérise les natures incultes et emportées. Il est fort à noter que ces gestes ne vont presque jamais avec la parole elle-même : ils la devancent lorsqu'elle ne peut pas venir à bout de sortir ; ils la suppléent lorsqu'elle est impuissante à poursuivre. Dans l'un comme dans l'autre de ces deux cas, elle ne représente point du tout cette action intelligente, discrète, continue qui ressemble tout à fait à l'accompagnement d'un morceau de musique.

Il ne serait point sage de chercher ou de méditer d'avance les gestes d'un discours. De pareilles précautions peuvent sans doute être prises par celui qui a écrit et confié à sa mémoire le morceau qu'il veut se donner l'air d'improviser. En pareil cas, ce n'est plus un discours qu'il prononce, mais une leçon qu'il débite : il rentre alors dans les conditions de l'acteur, qui, pour me servir de l'argot dramatique, *pioche* les moindres intentions de son rôle. On récite des gestes comme des paroles, et le souvenir de la pantomime fortifie au lieu de l'entraver le jeu de la mémoire.

Il ne saurait être question de rien de pareil, dès qu'on a résolu de se conformer aux procédés indiqués

dans ce présent livre. Dès que tout l'effort porte sur la préparation de la pensée, dès qu'on s'en remet au secours de l'improvisation elle-même pour trouver le détail des phrases, les gestes devront évidemment être rencontrés en même temps que les mots.

L'improvisation sincère et raisonnée présente, au point de vue de la pantomime oratoire, cet avantage singulier que le geste y devient particulièrement facile et naturel. Comme toutes les idées ont été élucidées par lui avec grand soin avant qu'il se hasarde à ouvrir la bouche, l'orateur se trouve débarrassé de la première appréhension : il n'éprouve pas cette crainte et cette anxiété qui portent à gesticuler, ne fût-ce que pour se donner une contenance. Comme il n'a pas laissé non plus au hasard les traits par lesquels il convenait de marquer chacune de ses pensées, il ne passe jamais à la suivante sans avoir rempli son cadre et satisfait à son propre programme. Il ne ressent donc point ces regrets tardifs qui se manifestent au dehors par des gestes de détresse, alors que l'orateur, emporté par l'entraînement de son propre discours, voit s'enfuir et s'échapper de ses mains sa pensée informe et demi-nue.

L'habitude du monde, la fréquentation de la bonne société sont pour beaucoup dans l'aisance et dans la correction du geste. Il n'est rien qui trahisse plus le défaut d'éducation qu'un excès de pantomime. Quoi qu'il arrive et quelque émotion qu'on puisse ressentir, la première règle de la tenue est de ne rien laisser paraître au delà de ce qu'on juge opportun de montrer. L'homme impatient, bourru, grondeur, qui fait

des sottises et des éclats, qui gesticule et qui se démène, n'est pas seulement un être onéreux et insupportable ; c'est encore et avant tout un mal-appris, une espèce de rustre et de sauvage qui fait tache dans le cercle où il a été introduit.

L'orateur, avant de paraître devant le public, devra se rappeler les traditions de M. de Buffon. L'élégant écrivain, à ce qu'on nous rapporte, ne manquait jamais, au moment de prendre la plume, d'endosser son habit de cour, de faire renouveler sa poudre et de promener sur le papier des doigts encadrés de dentelles et surchargés de pierreries. Je ne voudrais pas sans doute que l'orateur moderne allât aussi loin, encore bien que l'habitude fût répandue parmi les rhéteurs de l'antiquité de se draper dans des toges de pourpre et de se faire conduire aux assemblées dans des chars ornés d'ivoire et d'or.

Ces illustres exemples se résument tout simplement en une recommandation dont, malgré son peu d'apparence, il ne faudrait pas méconnaître la portée.

Un orateur, dans quelque circonstance que ce soit, ne doit pas se présenter devant le public, sans s'être mis jusqu'à un certain point en frais de costume. Dès qu'on ne prend pas la peine de s'imposer une tenue plus rigoureuse et plus correcte, on incline à une certaine négligence qui mènerait bien vite au débraillé. Ici, tout est relatif : les vêtements de fantaisie qu'on passe sans observation aux personnages les plus graves sans que le respect en soit diminué, prennent un tout autre aspect et une tout autre importance, lorsqu'on les voit apparaître dans quel-

que haute tribune politique. Il y a là, pour beaucoup de susceptibilités, quelque vague réminiscence de Louis XIV entrant au parlement avec des bottes et un fouet de chasse. Cet effet est bien encore autrement choquant, si l'orateur, comme il arrive en plus d'une rencontre, n'a aucun droit à la bienveillance de son public et aucune autorité qui l'impose à son attention. Le sans-*façon* qu'il se permet ou qu'il affiche soulève contre lui une sorte d'opposition muette, dont il ne laisse pas de ressentir les atteintes malgré le décorum d'un silence officiel.

L'orateur ne manque guère, en pareil cas, d'aggraver ses torts vis-à-vis du public. Au lieu de compenser ce défaut de recherche et de toilette par une plus stricte observation de lui-même, il s'imagine volontiers qu'il se tirera plus aisément de cette situation en affichant un excès de bonhomie et de laisser-aller. Il faut se dire que de pareils essais sont singulièrement périlleux. La familiarité est sans doute un grand charme lorsqu'elle réussit; mais si elle se trompe de note, elle jette un froid dont nulle éloquence n'est capable de se relever. C'est peut-être là une des erreurs les plus fréquentes des orateurs inexpérimentés. Ils veulent se donner des airs d'aisance, et ne prennent point garde qu'ils marchent sur les pieds de leur public. L'habit noir, la cravate blanche, les gants irréprochables au moment où l'on apparaît de sa personne, sont autant de précautions gracieuses pour le public et salutaires pour celui qui est appelé à prendre la parole. On ne met pas sans doute son esprit comme son habit des dimanches. Il n'en

est pas moins vrai que ces petites précautions deviennent un avertissement pour l'orateur; elles rendent son geste plus sobre et plus correct, sa tenue plus digne et plus distinguée. Il en est des assemblées comme des femmes; elles n'en veulent jamais à personne de se mettre en frais pour elles.

Cette recommandation relative aux précautions de costume qu'on doit prendre avant d'entrer en scène, nous conduit à un ordre de considérations nouveau.

Nous avons parlé jusqu'ici de la découverte des idées, de leur distribution suivant un plan défini, de l'élocution oratoire qui les traduit au public, des inflexions de la voix et des mouvements du corps, qui en accompagnent l'expression.

L'application de ces préceptes se trouve singulièrement facilitée par la direction qu'on peut donner à l'éducation d'un jeune homme, ou, au contraire, cette même éducation peut devenir une sorte d'empêchement dirimant. Le huitième et dernier livre de ce présent ouvrage va donc être consacré à quelques conseils généraux, relatifs à la préparation lointaine ou immédiate des esprits en vue de l'improvisation, comme aussi aux moyens à prendre pour se représenter les défauts de son propre discours.

---

## LIVRE VIII.

### LA PRÉPARATION GÉNÉRALE DE L'IMPROVISATION.

#### CHAPITRE PREMIER.

##### LA PRÉPARATION LOINTAINE DE L'IMPROVISATION.

Tout ce que nous avons dit jusqu'ici représente ce qu'on pourrait appeler à bon droit les règles techniques de l'improvisation. Ce sont autant de procédés qu'il faut suivre à la lettre et d'une façon étroite, sous peine de rester dans la région des rêveries et par conséquent de parler au hasard.

Il est sans doute possible de se réveiller un matin avec l'intention ambitieuse de devenir un orateur, sinon l'après-midi ou le soir, à tout le moins quelques jours après. Il ne faut décourager personne de cette rude et merveilleuse entreprise, et la vérité est qu'avec de bons conseils on peut compter sur une certaine dose de succès.

Le plus sûr est encore de préparer de longue main dans les esprits cette éclosion et cet épanouissement de l'éloquence. Si l'époque présente nous offre tant de parleurs médiocres et tant d'interlocuteurs taciturnes,

ce n'est peut-être pas tout à fait la faute de nos contemporains. L'éducation actuelle n'est pas faite en général pour donner aux esprits de l'ouverture et du jeu. La plus forte et la plus efficace de toutes les préparations n'est point celle qu'on commence la veille pour en user le lendemain, mais celle qui plie et qui achemine l'existence intellectuelle tout entière à la puissance incomparable de se traduire et de se raconter.

Il faut avouer que, sous ce rapport, nos rhétoriques modernes ont singulièrement rabattu des prétentions et des préceptes antiques. Quintilien demandait qu'on suivît l'enfant dès son berceau, et il ne craint pas de prendre pour collaborateurs de son œuvre les serviteurs de la première jeunesse et jusqu'à la nourrice.

Sans aller aussi loin, nous devons reconnaître qu'il y a, dès l'heure des premières conversations, une façon de saisir l'âme et de la tourner du dedans au dehors. La plupart de ceux qui se mêlent d'éducation paraissent perdre de vue cette condition que, pour donner à l'enfant la possession de lui-même et de ses idées, il faut absolument mettre à sa disposition, non pas seulement la connaissance mais l'usage même d'une langue.

Sous ce rapport, beaucoup de parents ne se montrent ni intelligents, ni habiles, ni surtout patients. Ils se figurent volontiers que toute l'éducation de ce premier âge se réduit à l'immobilité et au silence. On trouve des pères, à la fois durs et insensés, qui se font une joie et un contentement d'amour-propre de

voir trembler à leur aspect leurs petits enfants. Il va sans dire que cet effet de bête féroce, produit par le père sur son fils, est irrémédiable à tout jamais, et qu'après avoir imposé le silence au premier âge, il persuade un invincible mutisme à l'adolescence.

Ce n'est point ici le lieu de constater l'écart moral qui se prononce ainsi entre le père et la mère d'un côté, et les enfants de l'autre, ni de mesurer le gouffre où disparaissent fatalement toutes les affections et toutes les tendresses ménagées par Dieu à la vie domestique. Pour nous en tenir uniquement au point de vue de l'esprit et à l'influence que ce système doit nécessairement exercer sur les facultés oratoires, il est impossible de ne pas reconnaître que, dès la première heure, il se produit ainsi chez leurs enfants un mouvement de concentration, une sorte d'étouffement interne dont ils ne se relèveront jamais. C'est à cette heure et par ce procédé que commence l'incessante préparation des hommes médiocres. C'est grâce à cette oppression que ces pauvres petits finissent par être pliés à un silence dont ils ne pourront plus sortir.

Il ne faut pas s'y tromper. Il y a dans cette tyrannie des parents encore plus d'égoïsme que de méprise. Rien n'est plus commode que ce silence, une fois qu'il a été établi. Avec le temps, les pauvres enfants s'y habituent : ils finissent par ne plus suivre les conversations auxquelles ils assistent, et par ne plus regarder les objets qu'on leur montre.

Un père prévoyant, une mère attentive s'y prendront tout différemment pour ménager de longue main à leur enfant une heureuse facilité de parole.

Lorsqu'un petit garçon ou une petite fille revient de la promenade et rentre au logis paternel, le plus important n'est pas de les remettre à leur leçon ou à leur exemple d'écriture. J'oserai dire qu'on peut déjà donner à ces bambins une sorte d'enseignement de la rhétorique, et leur faire pratiquer sur ses genoux toutes les règles de la narration et de l'amplification. « Tu sors ; tu descends dans la rue ; tu franchis le seuil de la porte... Qu'est-ce que tu vois?... Tu vas chez madame une telle... Tu montes l'escalier... Tu sonnes, on t'ouvre... Que se passe-t-il?... Tu étais en omnibus : quelles personnes y avais-tu autour de toi?... »

Ce système d'interrogations revient tout simplement aux exercices usités durant les classes des humanités. Pour l'appliquer avec succès et pour en tirer tout le profit qu'on en peut attendre, il ne faudrait pas se borner, comme on le fait trop souvent, à poser des questions sur quelque événement notable, sur quelque promenade insigne, sur une excursion à la campagne ou une visite dans un musée. Ce n'est point l'abondance du sujet ni la richesse des connaissances qui font la facilité du discours. Pour que l'enfant puisse suffire à ce récit et s'en tirer avec succès, il faut que son intelligence soit déjà familiarisée avec un certain degré d'attention et d'effort. L'attention ! L'activité de l'esprit ! La puissance de voir, de retenir et par conséquent de comprendre ! N'est-ce pas là le point de départ et la condition de la véritable supériorité parmi les hommes ? Voilà la vraie leçon à donner et la vraie pratique à apprendre à ces intelli-



gences ; il faut regarder ce modeste exercice de la conversation familière comme un des modes de développement les plus efficaces pour ces jeunes facultés. Il y a là, comme dans les classes de rhétorique les plus fortes, des règles à connaître et à suivre.

Avant tout, il ne faut pas se contenter aisément ni permettre en aucune façon à l'enfant qui vous entretient, ou le décousu des réminiscences, ou la trivialité des expressions. Il ne faut pas du tout lui permettre, lorsque sa petite phrase rencontre quelque embarras ou lorsque sa jeune mémoire éprouve quelque défaillance, de couper au plus court, de laisser en route son développement et d'arriver sans transition à la fin par quelque saut extravagant. Ce narrateur en herbe s'habituerait ainsi à se montrer complaisant envers lui-même. Il se préparerait à grossir le nombre déjà infiniment trop grand de ces interlocuteurs flasques et mous qui se dérobent dans la main, vous répondent par des monosyllabes, ou s'expriment par des interjections. Au contraire, il n'est pas facile de se figurer le degré d'attention et d'intensité de mémoire qu'une pareille méthode arrive à créer. On habitue ainsi ces esprits à peine éveillés à la vie à porter autour d'eux des regards attentifs, à noter dans leur souvenir la succession des événements et l'ordre des lieux. Le seul fait de consacrer un effort à l'acquisition de ces idées provoque chez eux un commencement de réflexion, et il ne faut pas une bien longue pratique de cette méthode pour entendre souvent des pensées judicieuses, de vives remarques, d'heureuses saillies. L'enfant commence à se mettre en dehors, et le soin

qu'il prend à traduire ce qu'il a vu lui permet en même temps d'exprimer ce qu'il a ressenti.

C'est peut-être insister beaucoup sur des pratiques d'éducation que les usages de notre temps mettent hors de la portée de la plupart des familles. Il reste bien peu de parents qui aient, je ne dirai pas le courage, mais la pensée même d'élever leurs enfants. L'usage de l'externat, tel qu'il se pratiquait autrefois, dans le sens véritable du mot, tend de plus en plus à disparaître. On y a substitué ce que, par un singulier abus de mot, on appelle aujourd'hui l'*externat surveillé*. Ce système, qui trouve moyen de réunir à un si haut degré les inconvénients de l'éducation privée et de l'éducation publique, ne saurait ici être examiné sous un autre point de vue que sous celui de la parole. Il faut bien reconnaître qu'un séjour constant hors du foyer paternel tend à créer chez les jeunes gens une véritable prédisposition au mutisme, ou à un semblant de discours lequel ne vaut guère mieux.

Il serait injuste de s'en prendre, à ce sujet, aux chefs d'établissements ; ils ne peuvent pas faire mieux : ils ne peuvent pas faire autrement. Le silence est une des conditions premières de la discipline. C'est un sacrifice qu'il faut faire à l'ordre, comme il faut faire un sacrifice de victimes humaines aux nécessités des combats. Ce qu'il y a de particulièrement malheureux, c'est que ce silence s'impose avant tout, précisément dans les occasions où la parole serait le plus naturelle et le plus profitable : c'est pendant le travail, alors que l'esprit dans toute sa vigueur ne demanderait qu'à s'épancher et à se consulter avec un

autre esprit ; c'est pendant une leçon où une intelligence un peu active réclamerait si volontiers un commentaire ou un complément d'explication. L'idéal de la bonne conduite, pendant ces longues heures d'un travail apparent, est de passer à l'état de sourd-muet. L'écolier s'y résigne sans doute, à force de pensums et de retenues ; mais il est bien certain qu'il ne viendrait pas à bout de lui-même, s'il n'y était pas aidé par un notable amoindrissement de son esprit. Sans doute, par ce procédé, il devient plus fort en version et en thème, comme l'ouvrier d'Adam Smith, qui travaillait sans relâche à la fabrication des épingles finissait par avoir le pouce plus volumineux à lui seul que tout le reste de la main. Il faut couper les autres branches, pour que la sève se ramasse et se concentre dans cette direction. C'est encore le moindre malheur qui puisse arriver au patient dans ce régime d'isolement cellulaire par la discipline. Beaucoup d'enfants prennent l'habitude d'une oisiveté silencieuse et pour ainsi dire décente. Comme ils n'ont pas la ressource de pouvoir quitter leur banc pour attraper des mouches ou pour regarder courir les nuages dans le ciel, ils se réfugient le plus souvent dans une sorte de rêverie interne où ils finissent par se complaire et se suffire. En admettant même qu'ils ne fermentent et ne s'aigrissent point comme les eaux stagnantes se corrompent, ils ne laissent pas, en mettant les choses au mieux, de perdre forcément toute tendance à l'expansion, et par conséquent, toute facilité de développement et toute puissance d'expression. Ils gardent leurs idées pour eux, comme le

bon ordre et le règlement l'exigent ; et après avoir été contraints de se faire violence pour se taire, ils finissent par n'avoir plus le courage de se ressusciter eux-mêmes pour penser et pour parler.

Cette action destructive du silence est très-facile et très-remarquable à observer sur les enfants qui ont d'abord vécu quelque temps dans ce milieu de la famille, où le cœur et l'esprit sont à leur aise pour respirer. Vous êtes tout étonné, aux rares jours de sortie, ou aux heures prétendues libres que confisquent d'avance le travail et le sommeil, de voir diminuer en eux de jour en jour, *la faculté parlante*, et en même temps, par une loi de la nature qui proteste ainsi contre la violence subie, vous voyez cette gaieté s'assombrir, cette vivacité s'éteindre, et l'heureuse ardeur de l'esprit supplantée par la turbulence vulgaire du corps.

Le bon ordre et la discipline ne s'accroissent pas mieux en effet des entretiens de la récréation, que des communications clandestines de l'étude. Tous ceux qui ont mis la main à l'éducation vous diront que les enfants n'ont guère, sous ce rapport à gagner de leur contact et de leurs relations les uns avec les autres. A ne prendre les choses qu'à un point de vue purement littéraire, il est trop évident que la parole ne saurait y trouver profit. Une impatience naturelle de part et d'autre ne permet, ni à l'un de parler avec quelque ampleur, ni à l'autre d'écouter avec quelque recueillement. Le narrateur comme l'auditeur se contentent d'à peu près : ils se sont entendus avant même d'avoir ouvert la bou-

che; ou si, à un âge moins enfantin, les véritables récits et les longues confidences viennent prendre la place de ces entretiens à bâtons rompus, les deux interlocuteurs ne manquent guère de se servir de cette sorte d'argot et de jargon dont les élèves se transmettent, dans chaque établissement, l'usage traditionnel. Lorsqu'ils reviennent passer, à des intervalles éloignés, un jour de congé dans leurs familles, les parents qui veulent s'en donner la peine peuvent aisément se convaincre de l'appauvrissement qu'a subi leur langage et de la barbarie qu'y introduisent les vocables les plus baroques. On se laisse aller à sourire de ces expressions étranges, sans se dire assez qu'avec le temps, ce même jeune homme, prédestiné de longue main aux écarts de langage, ne manquera point de substituer l'argot des boulevards et peut-être celui des coulisses aux trivialités de son collège et de sa pension. De là, chez les enfants, cet air emprunté et déplacé qu'ils gardent au milieu de de leurs familles, à l'époque où les vacances les y ramènent. On a beau accumuler les parties de plaisir, les excursions à la campagne, les divertissements de toute sorte : cette fièvre de dissipation laisse entrevoir un fond inexorable d'ennui. Il manque à ces distractions ce qui en fait le charme et le repos, l'attrait et la possession, à savoir la possibilité d'en jouir par la parole dans l'abandon de l'entretien et dans l'intimité de la vie. Il n'y a véritablement plus de conversation, c'est-à-dire d'épanchement et d'échange, entre les parents restés dans le monde et l'enfant réduit au langage informe des récréations.

Il ne faut pas s'étonner de voir cette impuissance ainsi préparée et ménagée de longue main s'étendre et s'affermir avec le cours des années. Par là s'explique un phénomène trop souvent signalé dans notre société contemporaine. Je veux parler de cette absence de la conversation telle qu'elle se pratiquait autrefois. Ce divertissement supérieur, cette distraction intelligente, cette occupation délicate sont inconnus à la plupart des hommes de notre temps. On parle : on ne cause plus. Ce sont là, qu'on y prenne garde, deux formes de l'expression orale qui n'ont entre elles aucun rapport, malgré leur apparence de bon voisinage. Le président d'assises parle à l'accusé ; le consommateur d'un café ou d'un restaurant parle au garçon de salle ; l'acheteur parle au marchand et le marchand à la pratique, sans qu'il y ait dans tout cela rien qui ressemble à une conversation. Ces rapports oraux qui s'établissent au moyen des termes de la langue suffisent sans doute aux nécessités de la pensée, comme l'annotation des chiffres permet de faire face aux exigences d'un calcul : ce n'est point là la mise en dehors de l'âme humaine dans sa complexité et sa richesse.

C'est à peu près ainsi que les choses se passent dans ce qu'on a aujourd'hui la bonhomie ou la complaisance d'appeler des conversations. Il n'y a plus place, dans cet échange aigre-doux de répliques écourtées, pour un développement de quelque étendue ou une amplification de quelque bonheur. Joignez-y que l'aimable secret d'écouter paraît lui-même perdu. L'excès de démocratie auquel nous en sommes venus

n'a pas seulement installé dans les places et dans les sous-préfectures ceux qui en ouvraient les portes, il leur a conféré un certain droit de pénétrer jusque dans nos salons; et malheureusement pour eux et pour nous, il est plus facile d'émarger un traitement que de soutenir un entretien.

Cette impuissance de la parole ne s'atteste jamais avec plus d'éclat que dans les cas imprévus et rares où une réunion choisie de gens polis et bien élevés inflige tout d'un coup son terrible silence à l'exorde étourdi de quelque narrateur présomptueux. Le pauvre homme comptait sur le manque d'usage de sa société habituelle; il poussait hardiment en avant, avec la certitude morale de se voir interrompu, et voilà qu'on lui fait place et qu'on l'invite à poursuivre son récit. Il faut de telles occasions et de semblables expériences, pour se rendre bien compte du degré d'impuissance auquel la parole est tombée chez un trop grand nombre d'hommes. Au bout de quelques phrases, les voilà saisis d'une sorte de vertige: ils hésitent, ils balbutient, ils cherchent leurs mots sans pouvoir les trouver. Ils me rappellent ce mendiant aveugle qui attaquait vigoureusement sur la clarinette un air criard et faux, pendant que son chien présentait la sébile, air qu'il ne manquait jamais d'interrompre dès qu'on lui avait remis deux sous pour s'en délivrer. Un quidain plus avisé et plus malin que les autres, le prie d'aller jusqu'au bout de son morceau. L'infortuné virtuose n'en connaissait, hélas! que les premières mesures, et force lui fut d'avouer son ignorance. C'est à peu près là ce qu'on voit dans

les conversations, où si peu de personnes ont du souffle pour plus de deux ou trois phrases. Vraiment, en présence de leur acharnement à vous poursuivre de leurs interruptions saugrenues, on se demande si elles n'éprouveraient pas, à leur tour, le besoin secret qu'on leur rendit le même service.

Cette conversation hachée et flottante n'est donc pas faite, comme on le voit, pour inviter les esprits à quelque essor, ni pour leur donner une expérience anticipée de l'audience publique. Ce dialogue hérissé et pointu, familier aux esprits aigres et malveillants, prête un appui favorable au règne de la médiocrité et de la sottise. Le dénigrement, la critique et l'ignorance triomphent dans ces prétendues saillies qui établissent une fois de plus, suivant le dicton du moyen âge, la supériorité d'un âne sur un docteur, puisque le premier peut tout demander, sans que le deuxième vienne à bout de tout répondre. Quant aux sentiments vrais et profonds de l'âme humaine, l'émotion qui goûte le beau, l'admiration qui le traduit, la méditation qui s'en empare, il leur faudrait quelque liberté pour s'attester et quelque espace pour se traduire. Un homme d'esprit, en dépit de toute sa bonne grâce et de toute son aisance, en est donc réduit à demeurer dans cette cohue, les bras collés le long du corps, sans pouvoir faire aucun mouvement ni à droite ni à gauche. Soyez sûr, s'il se permettait quelque démonstration, qu'il ne faillirait pas à recevoir quelque bourrade, quelque coup de coude dans les côtes ou dans l'estomac. C'est ainsi que le monde est renversé, et que, dans ce nouveau sys-

tème, les sots ont trouvé le moyen d'imposer silence aux gens d'esprit.

Du moment où il est défendu aux idées neuves et aux sentiments originaux de jouer leur rôle et de faire leur apparition dans les entretiens, il n'est pas étonnant que le langage lui-même aille en se rétrécissant et en s'appauvrissant. Comme il n'y a pas d'échange véritable, le vocabulaire de chacun n'acquiert pas; on éprouverait plutôt une sorte de tendance à laisser tomber en désuétude une part des termes qu'on connaissait, faute d'une occasion d'en user. Ce phénomène est surtout visible dans le cercle bourgeois de quelques sociétés restreintes, où, faute d'éléments capables de rajeunir et de renouveler les entretiens, toute une compagnie, complaisante à sa propre routine, descend de jour en jour au-dessous de sa première médiocrité.

Ce sont là, il faut l'avouer, de singulières ressources et un étrange milieu pour se préparer à la parole. Il est difficile d'imaginer des conditions plus antipathiques à son apprentissage et moins faites pour en donner quelque pratique et quelque avant-goût.

A défaut de cet apprentissage auquel l'affaiblissement littéraire de nos sociétés ne prête plus la main, il reste encore, paraîtrait-il, une dernière ressource, celle de se préparer à la parole par des lectures bien entendues, bien conduites, et capables de suppléer, par une conversation avec les grands écrivains, aux ressources qu'on ne trouve plus autour de soi. C'est là un remède héroïque et efficace, mais non point capable d'être pratiqué aussi aisément qu'il le semble

au premier abord. Il n'est pas aussi facile à un orateur de faire accepter son langage qu'à un écrivain d'imposer son style. La plupart de ceux qui se destinent à prendre la parole pensent, non sans quelque apparence de raison, qu'il importe de se tenir au courant de son temps et d'en posséder à fond le langage. Or, le langage caractéristique d'une époque est toujours parlé par deux sortes d'auteurs bien différents les uns des autres: les uns qui s'en tiennent au jargon et au patois; les autres qui continuent avec la nuance propre du temps la grande tradition de la littérature classique.

Beaucoup de jeunes orateurs se laissent aller ici à une illusion où ils rencontrent pour complice leur paresse.

Il leur semble que la littérature plus légère, plus usuelle, plus courante, traduit mieux et plus exactement les impressions du jour; elle leur paraît dans un voisinage plus étroit avec la réalité vivante et quotidienne. C'est donc de ce côté qu'ils portent les préférences de leurs études, si l'on peut appeler études cette dégustation complaisante de la littérature de restaurant, cette consommation banale des feuilles du matin et du soir. Le malheur d'une pareille lecture est qu'on n'y apprend rien autre chose que ce qu'on sait déjà: c'est un divertissement de son esprit et non un emploi de son temps. Il n'y a là rien qui sorte l'intelligence de la familiarité de ses propres idées, et qui élève la parole au-dessus de la triviale, ou tout au moins de la vulgarité de son abandon. On dirait même que le fait de voir couchées par écrit ces façons de

parler inférieures et incorrectes leur communique une sorte de consécration et presque d'autorité. Le résultat le plus habituel de pareilles lectures, lorsqu'un homme de quelque culture et de quelque goût a la faiblesse d'y consentir, c'est de le diminuer et d'ôter à sa parole ce caractère d'élégance qu'elle devait à l'emploi de termes plus choisis. Cette littérature éphémère a existé sans doute à toutes les époques; mais ce qu'on n'avait pas vu peut-être, à un aussi haut degré que de nos jours, c'est l'accueil qui lui est fait par des hommes sérieux et gardant encore quelques habitudes de lecture. M. Royer-Collard, pour ne pas remonter bien haut, relisait, chaque année, les *Pensées* de Pascal, et il prétendait y retrouver, chaque fois, un livre nouveau. Combien, à l'heure présente, trouverait-on de personnes, je ne dirai pas qui recommencent pour la trentième ou la quarantième fois, la lecture d'un de nos classiques, mais qui tiennent à honneur de renouveler et de compléter le souvenir littéraire qu'elles ont pu garder de nos grands écrivains?

Il y a pourtant, dans cette intimité avec les génies supérieurs, un renouvellement et un agrandissement du langage, semblables à l'infusion d'un sang généreux qu'on introduirait dans nos organes. Il est impossible, pour peu qu'on goûte les beautés d'un auteur, de ne pas rester frappé de certains tours et de certaines expressions. En supposant même qu'on n'arrive point à ce degré d'appropriation, le seul fait de s'entendre parler cette langue supérieure relève le niveau de nos esprits et enrichit le vocabulaire de

notre langage. Ce bénéfice serait plus assuré encore, si l'on se donnait la peine, toutes les fois qu'on entreprend la lecture d'un ouvrage, d'en écrire ses réflexions, suivant la méthode que j'ai indiquée dans l'*Art d'écrire* et sur laquelle je ne reviendrai pas.

Nous pouvons donc tenir pour certain que les moyens les plus efficaces pour la préparation lointaine de la parole, sont, dans l'ordre où nous venons de les étudier : la présence des enfants au foyer domestique et la part qu'on leur accorde dans les entretiens de la famille ; les conversations du monde, à la condition qu'il y régnera quelque politesse et quelque liberté ; la lecture des auteurs capables d'agrandir l'horizon de notre esprit au lieu de le borner et de le retrécir.

En dépit de toutes les illusions qu'une indulgence bien naturelle envers notre temps et envers nous-mêmes peut nous conseiller ici, il faut bien reconnaître que cette préparation première fait malheureusement défaut à la plupart des esprits. Il y a là de grandes erreurs d'éducation dans les familles et un abaissement notable dans les relations et dans les habitudes de la société.

Puisque cette éducation lointaine de la parole fait le plus souvent défaut, puisque la plupart des hommes sont mis en demeure de suffire à la tâche de l'improvisation sans trouver dans leur passé aucune ressource, il n'en devient que plus nécessaire de s'attacher scrupuleusement à tous les détails de la méthode. Il y a d'ailleurs, en dehors des règles qui portent sur la conception, la distribution et la rédaction

tion d'un plan, une certaine préparation immédiate de la parole dont on trouvera les détails dans le chapitre qui va suivre.

## CHAPITRE II.

### LA PRÉPARATION IMMÉDIATE DE L'IMPROVISATION.

Il y a, lorsqu'on est appelé à improviser, trois sortes de préparations pour ainsi dire, et non plus deux comme nous l'affirmions en terminant le chapitre qui précède.

Il y a d'abord la préparation lointaine, celle qui résulte, presque à notre insu, de l'influence de la famille pendant notre enfance, de l'esprit de conversation dans les rapports du monde, du contact des grands écrivains dans la lecture de leurs œuvres.

La seconde espèce de préparation est la préparation technique. Tout ce présent ouvrage lui a été consacré, jusqu'au point même où nous sommes parvenus. Nous nous sommes efforcés de réunir les conseils les plus accrédités et les plus efficaces pour se rendre présentes à soi-même ses propres idées, pour les caser dans un plan convenable, pour les traduire par une expression suffisante de la parole, de la voix et du geste.

Une fois ce travail accompli, il reste encore quelque chose à faire, certaines précautions à prendre durant les dernières heures qui précèdent l'instant suprême de l'improvisation. C'est là ce que nous appelons la préparation immédiate : et bien que les rè-

gles qu'elle comporte risquent de paraître parfois un peu minutieuses, nous pensons que l'expérience personnelle est faite pour en démontrer le prix.

Je ne doute pas qu'à ce seul mot de préparation immédiate, beaucoup de jeunes orateurs n'aient tressailli d'aise. Il y a en effet, lorsqu'il s'agit de parler aussi bien que d'écrire, des paresseuses traditionnelles qui tendent avant tout à différer l'heure du travail.

Il faut admirer, à ce propos, combien l'esprit humain est ingénieux à se justifier sa propre indolence. Les contradictions elles-mêmes ne lui coûtent rien. S'il s'agit d'un travail écrit, les jeunes hommes que vous préparez à l'épreuve de la dissertation pour un grade ou pour un concours, ne se trouveront jamais en mesure de prendre la plume : il leur faut encore des recherches, encore des documents, encore des éclaircissements. Ils ne se sentent jamais arrivés à une possession du sujet suffisante pour entamer la rédaction.

Cette marche est toute simple ; elle s'explique par le labeur infiniment plus pénible qu'imposent les exigences du style, comparées aux agréables fantaisies de la recherche et aux interminables lenteurs de l'érudition. Cette prétendue préparation d'une dissertation qui n'aboutit jamais, se réduit, en définitive, à une organisation honorable de la paresse, et c'est par là que s'expliquent ces candidatures éternelles à des grades dont le temps vous éloigne au lieu de vous en rapprocher.

Au contraire, lorsqu'il s'agit d'un discours qu'on doit prononcer, c'est la préparation elle-même qui constitue le travail effectif en vue de la harangue

future. L'effort de l'esprit commence au moment même où l'on se décide à envisager en face le sujet proposé. Dans quelque incapacité que l'on puisse être de le traiter ainsi au pied levé, on ne laisse pas d'être saisi d'une inquiétude et d'une angoisse qui provoquent et surexcitent l'activité intellectuelle.

Voilà sans doute pourquoi tant de jeunes orateurs, au lieu de s'assurer soigneusement le bénéfice d'une méditation lointaine et presque involontaire, chassent de leur pensée, à l'égal d'une préoccupation importune ou criminelle, toute préoccupation relative au sujet qu'ils ont à traiter quelques jours plus tard. Ils ont peur de s'en laisser envahir; ils ne savent pas se dire que l'obsession dont ils s'effraient n'est pas autre chose qu'une préparation inconsciente dont ils profiteraient. La paresse est essentiellement jalouse, et personne ne discerne mieux qu'elle tout ce qui pourrait la troubler.

Cette liberté de la pensée, alors que l'intelligence serait tenue de se mettre incontinent à la tâche, acquiert de plus en plus, à mesure qu'on s'y livre davantage, une âcre et enivrante saveur de fruit défendu. La durée de ce retard déraisonnable ne fait qu'augmenter l'appréhension de notre lâcheté pour un travail devenu de plus en plus nécessaire. Il serait difficile de s'imaginer, à cet égard, les extrémités auxquelles j'ai vu réduits par leur faiblesse, des hommes que leurs qualités naturelles d'esprit n'avaient assurément pas prédestinés à cet abaissement et à cette médiocrité. J'en ai connu dans des positions élevées, dans des situations qui engageaient

leur conscience et donnaient à la négligence de leurs devoirs une responsabilité terrible, et qui cependant, professeurs ou avocats, attendaient avec une obstination invincible le dernier jour et presque la dernière heure, pour se mettre à l'œuvre de leur discours, pour en aborder et pour en arrêter tout à la fois les idées avec une précipitation insensée et fatale. J'en demande bien pardon à ceux que mes paroles pourraient atteindre; mais je le dis, parce que c'est la vérité et qu'il leur reste à eux-mêmes la ressource de changer : le procédé qu'ils appliquent à leur esprit n'est pas autre chose que le travail forcé de l'esclave, que le système des verges et des coups, que l'emploi de la force brutale vis-à-vis d'une nature impuissante et sourde à tout autre moyen de persuasion. Lorsqu'ils ont, dans leur incertitude et dans leur paresse, dans l'oubli et le mépris de leurs devoirs, dans la complaisance subtile de leur lâcheté, retardé leur effort jusqu'au dernier jour et jusqu'à la dernière nuit, ils sentent qu'il leur faut vaincre ou mourir, et ils se décident à se mettre au travail avec une sorte de fureur bestiale, semblable à celle du sauvage qui a passé sa journée entière couché sur le ventre et que la faim parvient à mettre en mouvement. Pour eux comme pour lui, la raison, la justice, le devoir, la certitude de mieux faire sont de peu de considération. Tant que de pareilles natures ne relèvent que de leur liberté, l'honneur de s'appartenir, de s'acquitter de ses obligations et d'aménager sa vie suivant la hiérarchie morale des devoirs ne saurait ni les toucher ni leur suffire : il ne leur faut pas des motifs



comme à des créatures raisonnables mais des mobiles comme aux animaux.

Il ne faut pas pousser davantage cette démonstration, jusqu'à représenter ici l'infériorité nécessaire du travail auquel ils se livrent. Cette infériorité se trouve augmentée encore par la lassitude de leur esprit et par l'outrecuidance de leur amour-propre.

Est-il besoin de faire remarquer l'état d'affaiblissement et de prostration auquel se trouve nécessairement amenée une intelligence excédée par l'intensité et la violence de ce travail? Tant qu'elle poursuit avec une espèce de fièvre les idées qui lui manquent et les considérations dont elle a besoin, cette recherche d'un inconnu absolument nécessaire l'anime et la soutient. Mais lorsque arrivé au bout de cette préparation pleine d'angoisses, l'orateur malencontreux revient sur ses pas par la pensée, lorsqu'il entreprend de faire par la parole l'exposition de ce qu'il vient de découvrir, son intelligence se détend d'une façon instantanée. Ce qu'il va dire n'a plus le charme de la spontanéité et n'a pas non plus le mérite de la réflexion : son esprit repasse par les mêmes traces et refait le même voyage ; mais cette seconde impression est trop immédiatement voisine de la première pour qu'elle offre à celui qui parle le moindre intérêt. De là, indépendamment de tout le reste, ce je ne sais quoi de languissant et d'inanimé qu'offre toujours un discours préparé à la dernière heure et prononcé ainsi sans désespérer. Cette éloquence qui semblerait devoir offrir à l'auditoire un parfum de fraîcheur et de jeunesse, a au contraire quelque chose de flétri,

et comme l'arrière-goût d'une essence évaporée.

Pendant que l'orateur s'affaisse ainsi sans en avoir conscience, il se trouve malheureusement que lui-même se délecte dans la contemplation de son œuvre inachevée. Sans rien savoir, vous reconnaîtrez entre mille, cet ouvrier de la onzième heure qui achèverait volontiers de coudre la tunique sur le dos même de son client. Ce serait demander beaucoup trop à un homme, que de compter de sa part sur quelque sang-froid et sur quelque détachement lorsqu'il s'agit d'une œuvre qui tient encore à ses entrailles. En vain posséderait-il la fermeté la plus robuste et le discernement le plus exquis de la critique, il est encore sous le coup de cette émotion paternelle qui ne vous permet pas même de regarder la figure du nouveau-né, au moment du premier baiser. L'orateur apporte alors à la tribune ce ton emphatique, cette mélodie presque invincible dont un écrivain ne manque guère d'affubler la lecture de ses propres œuvres. Vous le voyez, les yeux à demi-fermés parce qu'il a besoin, avant tout, de mettre en jeu sa mémoire, le geste incertain parce que la pensée est trop indéfinie et trop neuve pour lui communiquer son empreinte, et cependant, l'air satisfait d'un homme qui aurait bien dîné. Il savoure en effet chacune des phrases qu'il se présente à lui-même ; au besoin, il ferait, entre chaque période, claquer sa langue contre son palais à la façon des dégustateurs, pendant que le public, indifférent à cette tendresse, s'étonne à bon droit de cette satisfaction intempestive, et, en présence de cet excès d'indulgence, se trouve

porté naturellement à un redoublement de sévérité.

La plupart de ceux qui s'obstinent dans cette méthode de la préparation *in extremis* ont encore, indépendamment de leur paresse constitutionnelle, une autre raison qu'ils n'avoueraient peut-être pas aisément.

Beaucoup d'hommes sans doute sont assez impuissants vis-à-vis d'eux-mêmes, pour ne pouvoir obtenir de leurs facultés aucun travail que sous l'empire inexorable de la nécessité; mais il y a peut-être un plus grand nombre d'hommes qui, ayant du temps devant eux, sont incapables de se le mesurer par la seule force de leur volonté et d'en faire un emploi aussi utile et aussi instant que si on les attendait pour monter à l'échafaud. Ce sont ces âmes faibles qui ne pourraient pas travailler dans une complète sécurité, si elles apercevaient entr'ouvert sur le coin de leur bureau un journal d'une lecture attrayante et qu'elles auraient l'envie de parcourir. Indépendamment même des distractions que ces volontés médiocres n'auraient point la force d'écarter, de l'éternelle tentation de remettre une difficulté au lendemain, c'est le plan lui-même que ces esprits débiles n'auraient jamais la force d'arrêter. En proie à cette passion déraisonnable de l'inertie, ils n'auraient jamais le courage de résoudre, dans le sang-froid de leur liberté, l'alternative dont il leur faudra pourtant se tirer demain sans préparation et sans loisir. Il faut répéter ici une fois de plus cette vérité, tout à l'avantage des lettres, que le talent, soit de l'écrivain soit de l'ora-

teur, est en grande partie fait de vertu. L'insuffisance du style ou de la parole tient par des liens plus étroits qu'on ne le pense à la faiblesse et à l'insuffisance du caractère.

Il convient donc, pour un discours comme pour tout le reste, d'avoir cette force d'âme de se mettre au travail et de se décider avant l'heure suprême. Un homme qui se respecte ne gaspille pas plus son temps qu'il ne lui vient dans l'idée de vider sa bourse pour l'avoir ouverte à quelque menue dépense, et cependant il y a des prodiges par lesquels, suivant le dicton populaire, une pièce changée est une pièce perdue.

On fera donc, dans le plus bref délai et sur-le-champ pour ainsi dire, le plan intégral des discours qu'on se sait appelé à prononcer même après un intervalle de temps considérable. C'est dans ce plan arrêté, et non point du tout dans les visions incertaines de la rêverie, qu'on prendra le point de départ de ses méditations et de ses lectures ultérieures. On ne s'arrête pas à ce parti pour se dispenser mal à propos des travaux complémentaires, mais au contraire pour en provoquer la pensée, pour en marquer la destination, pour en utiliser le résultat.

Si le plan primitif a été bien fait, si ses linéaments ont été conçus et tracés avec assez de vigueur et de méthode, il arrivera que toutes les pensées découvertes par après se rangeront d'elles-mêmes dans ce cadre. Toutefois, il ne serait pas suffisamment raisonnable de s'obstiner à le maintenir envers et contre tout. S'il faut faire la part du manque d'expérience ou

de la faiblesse de conception, il faut bien reconnaître aussi qu'en dépit de la sincérité et de la plénitude du premier effort, il peut se produire une révélation inattendue dans les idées ou une découverte inespérée dans les recherches. Il convient alors d'en prendre résolument son parti : il faut faire un deuxième plan ; mais ce deuxième plan lui-même ne doit jamais être improvisé dans les angoisses de la dernière heure et de la dernière minute. Il faut qu'il précède, à tout le moins de vingt-quatre bonnes heures, le moment où l'on doit parler.

Ce dernier intervalle ne doit pas être employé au hasard, et particulièrement il convient de résister à une tentation naturelle aux esprits faibles ou mal préparés.

Quand on doit prendre la parole, et que, en dépit d'un travail apparent, on a malgré soi conscience du vide ou des lacunes de sa pensée, il est bien difficile qu'on ne soit pas tenté, durant ces dernières heures, de mettre le temps à profit pour réparer ces défaillances. On continue ainsi, sans désespérer, le travail de l'invention, sans se préoccuper du désordre qu'on provoque et du péril auquel on s'expose. On voit revenir devant soi, à ce dernier moment, des idées et des considérations, qu'au début on avait eu la force et la sagesse d'écarter. On les trouvait alors, avec grande raison, intempestives et étrangères : au contraire, à cette heure de trouble et d'appréhension, l'esprit n'a plus la force de juger et de se résoudre avec la même indépendance. C'est la faiblesse de l'agonisant à son lit de mort. On en passe ainsi par toutes les sugges-

tions qui peuvent survenir. Ce n'était pas la peine assurément de prendre ses dispositions avec tant de rigueur, pour retomber dans ce pêle-mêle au moment de livrer le combat.

Les orateurs préparés d'avance, suivant toutes les règles et dans la limite des délais recommandés, devront se défendre, durant le temps qui précède immédiatement leur discours, d'une autre tentation encore.

Il est assez difficile, lorsqu'on a l'esprit plein d'un sujet, de ne pas se sentir porté à le répandre au dehors. Il y a là une force interne qui cherche une issue, un trop plein qui demande à se déverser. La conversation nous en fournit l'occasion naturelle. Beaucoup de gens, lorsqu'ils ont en vue un sujet sur lequel ils doivent parler, ne manquent pas d'en remplir et d'en inonder leurs entretiens. Ils le font d'autant plus volontiers, qu'apportant dans la conversation la préparation même du discours, ils ne sauraient manquer d'y obtenir des succès et des triomphes.

Cet avantage est malheureusement trop compensé par les inconvénients que cette envie de briller entraîne après elle.

Lorsque le futur orateur s'abandonne ainsi à sa verve dans le laisser-aller d'un entretien, il se trouve, comme on le pense bien, dans des conditions beaucoup plus clémentes et plus aisées que devant une assemblée. Il peut, sans inconvénient, s'interrompre si les idées lui font défaut, revenir sur ses pas s'il a excédé la mesure, et dans tous les cas, se dispenser d'ordre et de liaison, puisque l'imprévu et une sorte

de vagabondage passent à bon droit pour un des grands charmes de l'entretien.

Il n'est pas bien étonnant que, dans des circonstances si éminemment favorables, des esprits, d'ailleurs sans portée, trouvent d'heureuses inspirations. Malgré la déchéance des salons et l'importance toujours croissante de la parole publique, il y a encore plus de causeurs que d'orateurs, vu qu'il est incomparablement plus facile de donner la réplique au coin du feu que de soutenir l'attention dans une tribune quelconque.

Le malheur est que ce succès prématuré engendre, au moment de prendre sérieusement la parole, un surcroît d'embarras et de raideur chez celui qui a ainsi abusé de sa propre préparation. D'avance, il a enlevé à sa pensée le charme de la première fleur et à son inspiration toute chance d'une bonne fortune. Lorsqu'il lui faut reprendre en public cette même improvisation à laquelle il se livrait quelques heures auparavant en robe de chambre et en pantoufles, il sent malgré lui revenir à son esprit des souvenirs trop récents et trop vifs pour n'en être pas prévenu et embarrassé. Il ne peut plus user d'expressions aussi libres, peut-être même aussi risquées: il faut, à chaque instant, qu'il en adoucisse la hardiesse, qu'il en comble les lacunes, qu'il en rétablisse la liaison. Sa parole devient ainsi, non plus une improvisation qui court sa fortune propre, mais une sorte de remaniement et un travail de mosaïque où les idées, au lieu d'être rendues d'original, sont incessamment ballotées entre la mémoire qui les rappelle et la réflexion qui les modifie.

Nous conseillerons donc à l'homme qui doit prendre la parole une sorte de calme de commande et comme une retraite préméditée. Préparé comme il l'est suivant l'ordre de nos conseils, il n'est plus réduit aux travaux forcés de la dernière heure; il n'a plus aucun effort à faire pour avoir par devers lui la pleine et entière disposition de ses idées. Ce qu'il y a de plus sage pour lui, c'est donc de s'affermir par une méditation calme et paisible dans leur possession et leur jouissance. Ce n'est plus l'heure des remaniements, des découvertes, des innovations. Le sort en est jeté: sa harangue sera ce qu'elle pourra. Il ne faut plus attendre d'amélioration et de progrès que du succès de la parole au courant même de l'improvisation.

Cette méditation de soi-même à laquelle doit, suivant nous, se réduire l'emploi des derniers moments, nous expose encore à une dernière méprise.

Il arrive en effet presque inévitablement, au moment où, en vue de la séance, nous essayons de nous remémorer nos idées et de nous les rendre présentes, que ces idées s'offrent à nous-mêmes dans un acte purement mental et purement intérieur, sous une forme arrêtée et dans des phrases définies. Encore bien que nous n'émettions aucun son et que nos lèvres demeurent immobiles, nous ne laissons pas, dans la plénitude et dans la maturité de notre pensée, d'entendre au dedans de nous notre propre parole, et, il faut le dire, sous cette forme silencieuse, elle s'offre à nous avec un charme particulier. Comme nous ne sommes pas appelés à suivre l'énoncé des phrases

dans la rigueur de leur continuité grammaticale, nous n'en apercevons guère que les points saillants, que les tours heureux, que les expressions réussies. Dans quelques instants, lorsque nous prendrons la parole pour tout de bon, nous nous sentirons gênés par le souvenir immédiat de ces mêmes phrases qui flotteront dans notre pensée et dont, sans le vouloir, nous chercherons le placement. Il y aura là, pour notre esprit, une gêne à peu près semblable à celle qu'entraînent après elles les réminiscences de la conversation.

Toutes ces remarques nous conduisent à une même conclusion. La dernière et la plus efficace de toutes les préparations est, pour la dernière heure, un repos complètement affranchi de tout reste de travail, un loisir fortement préservé contre toute atteinte et contre tout désir d'activité. Il faut, même dans cette carrière plus humble des luttes oratoires, se rappeler l'exemple des grands conquérants qui dormaient leur plus profond sommeil à la veille et au moment de leurs plus mémorables batailles.

Il convient d'ajouter encore, pour prévenir toute méprise et pour pousser notre recommandation jusqu'au bout, que les distractions et les dissipations de toute espèce doivent être évitées à l'égal du travail. Il ne faut pas plus se laisser envahir par les spectacles du dehors, que dominer au dedans de soi par les mots qui vous arrivent en foule. Le meilleur est de maintenir devant ses yeux les divisions du plan qu'on s'est tracé. La parole ordinaire accomplira plus tard la tâche d'élargir et de remplir les expressions compréhensives qu'on aura choisies dans ce dessein.

La préparation de la dernière heure comporte quelques précautions physiques, matérielles, dont il ne faut pas faire fi, puisque le soin de les observer contribue à l'aisance et par conséquent au succès de l'orateur.

L'usage de prononcer des toasts de quelque étendue ou même d'importants discours politiques après boire, ne paraît guère conforme aux lois de l'hygiène littéraire. Si l'influence d'un bon repas agit favorablement sur l'auditoire et le met en meilleure humeur d'écouter, il n'est pas difficile de saisir, chez l'orateur le plus sobre et le plus frugal, un certain empâtement de la pensée. La verve qu'on trouve au fond du verre ou dans une tasse de café constitue, à tout prendre, une bien médiocre inspiration. S'il fallait quitter la salle du festin pour venir faire, dans un vestibule ou dans la cour, une harangue à des gens qui ne seraient point du dîner, on ne tarderait pas, j'imagine, à éprouver quelque regret de n'avoir pas une plus entière disposition de son sang-froid et de ses allures. Un certain intervalle est donc nécessaire entre le dernier repas et le moment où l'on monte à la tribune.

C'est une bonne et utile précaution, je ne dirai pas de boire un peu copieusement, car l'expression pourrait s'entendre en un sens bachique lequel est bien loin de ma pensée, mais pour dire la chose médicalement, d'absorber une certaine quantité de liquide. On se prépare ainsi, par avance, à fournir plus aisément aux exigences de la salivation. On peut employer aussi à cet effet quelques bonbons qui servent

de stimulant et qui provoquent l'appétence des organes du goût. Cette petite opération doit avoir lieu tout à fait au moment de prendre la parole, et je dirai presque durant le trajet qui conduit le professeur de son cabinet à sa chaire, ou l'homme politique de sa place à la tribune. Autrement, cette surexcitation et cette surabondance de la salivation auraient pour résultat final de prédisposer, au contraire, les organes à une plus grande sécheresse. Le saisissement involontaire qu'on éprouve tend d'ailleurs à ce même effet, à tel point qu'on a vu des orateurs inexprimés prendre pour précaution oratoire de leur exorde l'absorption, fort intempestive il faut le dire, d'un grand verre d'eau sucrée. Leur discours se poursuit ainsi, entrecoupé de fréquentes rasades ; et, pour peu qu'il s'y joigne le manège indispensable du sucre à prendre, à fondre, à remuer, il n'y a pas d'éloquence au monde qui puisse résister à de pareils intermèdes. Ajoutez-y que l'absorption de l'eau trempe et détend les membranes vocales : la voix baisse tout d'un coup d'un quart de ton ou d'un demi-ton, et l'on arrive à cet effet étrange, pour peu qu'on continue avec quelque prodigalité l'usage du verre d'eau, d'éteindre et d'assourdir de plus en plus le discours. Au contraire, lorsqu'on s'abstient d'y avoir recours, les organes éprouvent une légère contraction, les tissus se resserrent et la voix monte au lieu de baisser. Cet éclat progressif répond bien au mouvement du discours et à la marche naturelle de la pensée. Il ne faut sans doute pas donner à ces détails plus d'importance qu'ils n'en méritent ; mais l'effet qu'on signale

n'en est pas moins réel, et il est facile, pour peu qu'on en prenne la résolution, de renoncer à l'usage du verre d'eau sucrée, lequel est encore plus une manie qu'un besoin.

Il est raisonnable, lorsqu'on doit parler dans une enceinte quelconque, de se la rendre d'avance familière par le regard. Les sensations, même les plus insignifiantes en apparence, ne laissent pas, dans leur nouveauté, d'avoir quelque chose de vif et d'attachant qui s'empare tout d'abord de l'attention et occupe une partie des forces de l'âme. Lorsqu'un conférencier inexpérimenté se laisse tout d'un coup introduire par une porte entr'ouverte dans une salle où il n'a jamais mis les pieds, il a beau être tout entier à l'affaire de son discours, il ne saurait s'empêcher de jeter les yeux autour de lui. Il prend, sans s'en douter, un certain air curieux et étonné, que les spectateurs remarquent, et il est rare que cette dispersion momentanée de son esprit ne jette pas quelque désarroi dans la suite de ses idées,

Ce calme et cette quiétude dont on fait la recommandation à l'orateur paraissent si absolument nécessaires, que, pour bien faire, pour s'éviter à lui-même toute surprise et toute incommodité, le plus sage serait encore, toutes les fois que cela n'est pas impossible, de vérifier avant la séance les dispositions matérielles qui ont dû être prises : la situation, la hauteur et la largeur de la table qu'on doit avoir devant soi, la forme et la hauteur du siège, la disposition de l'éclairage, tous ces détails en un mot, qui doivent être réglés d'avance, sous peine d'entraîner parfois pour

l'orateur de sérieux inconvénients. Par exemple, pour peu que l'estrade soit élevée, la table un peu en retrait et un peu large, le siège un peu bas, les auditeurs assis sur un plancher fuyant et horizontal n'apercevront dans les premiers rangs que le haut du corps, et la tête de l'orateur, au sommet du tapis, leur paraîtra celle du décapité parlant.

La table ne doit point être de la même hauteur, suivant qu'on se propose de parler assis ou debout. Assis, elle engoulerait votre buste; debout, elle se déroberait sous vos mains. Dans un cas comme dans l'autre, il convient qu'on puisse s'y appuyer commodément. L'orateur doit se ménager avec grand soin une certaine variété de poses. Il est sans doute excellent de recommander à une jeune fille de seize ou dix-sept ans de se tenir droite, comme les mamans ne manquent pas de le faire. On apprend ainsi aux enfants à ne point se renverser sur leur chaise, à ne point se laisser aller sur leur coude, à ne pas chercher un point d'appui ni devant ni derrière eux. Cette correction d'attitude, si nécessaire dans la bonne compagnie, ne serait ni agréable pour le public ni commode pour l'orateur. Les changements de pose constituent une partie notable de la pantomime. On pourrait l'appeler la pantomime assise, et elle serait d'autant plus curieuse et profitable à étudier que les anciens n'en ont jamais rien dit et ne paraissent même pas s'en être doutés. On voit d'ici le professeur posant ses deux coudes sur la table, croisant les mains, portant le haut du corps en avant; tout ne respire-t-il pas dans une pareille attitude la confiance et l'abandon? En revan-

che, lorsqu'il se renverse, retire ses mains de la table pour les porter en arrière et croiser les bras, n'est-ce pas là l'expression significative d'un retour au dedans de soi, d'une méditation solitaire, dans laquelle l'orateur fait volontiers mine de se détacher de son public?

C'est en vue de pareils effets, absolument nécessaires pour commenter et soutenir un discours de quelque durée, qu'on aura soin de se procurer spécialement un fauteuil sur le dossier duquel on puisse s'appuyer sans disparaître par un effet de recul, et qui fournisse en même temps, à droite et à gauche, un appui commode, sans contraindre le corps ni à s'incliner trop bas ni à se relever trop haut. Si le siège n'est pas disposé de façon à répondre à ces petites exigences, il n'en faut pas davantage pour jeter l'orateur dans une véritable inquiétude et pour lui imposer un malaise qui se traduit par des signes extérieurs. Il cherche sa position et ne la trouve pas; il éprouve, d'abord un embarras, et ensuite une fatigue. Tous ces inconvénients physiques se répercutent en autant d'obstacles dans l'ordre littéraire et moral.

Indépendamment de la préparation lointaine et de la préparation immédiate, il faut recommander encore la préparation rétrospective dont il va être question dans le chapitre suivant.

## CHAPITRE III.

## LA CRITIQUE DE SOI-MÊME DANS L'USAGE DE LA PAROLE.

Le présent chapitre, lequel est le dernier de cet ouvrage, est consacré à ce que nous appellerons la préparation rétrospective, faute d'un terme approprié et consacré pour désigner un exercice qu'on ne s'avise guère de pratiquer, à savoir la critique de soi-même dans le discours.

Nous avons essayé d'indiquer, dans l'*Art d'écrire*, les moyens à l'aide desquels un écrivain peut venir à bout de se corriger et de s'améliorer lui-même. Il a, pour procéder dans des conditions stables à cette révision salutaire, le texte même de son travail, et s'il ne lui a pas été possible toujours de s'en détacher suffisamment dans l'œuvre même de la création, rien ne l'empêche, après un intervalle de temps et au moyen d'un effort de réflexion, d'en devenir le spectateur et le juge. Il y a là un enseignement de premier ordre. C'est pour ne le pratiquer jamais suivant les préceptes d'une critique sérieuse, que tant d'écrivains voient de jour en jour s'aggraver leurs défauts et s'amoindrir leurs qualités.

Il est bien autrement délicat et bien autrement difficile d'exercer une critique effective sur un discours que l'on a soi-même prononcé, de façon à en tirer une réelle amélioration pour le discours suivant.

S'il y a peu d'auteurs qui, la plume à la main, puissent se représenter ce qu'ils expriment au moment même où ils le mettent par écrit, il n'y a, pour ainsi dire, pas d'orateurs qui soient assez maîtres de leurs facultés, assez détachés d'eux-mêmes, assez habitués au dédoublement de la réflexion, pour entendre leur propre voix, assister à leur propre discours et pour en suivre avec impartialité l'effet sur un auditoire. Il faut, pour entreprendre une telle tâche, de véritables miracles de sang-froid, d'aisance, de possession de soi-même : il faut, avant tout, un talent achevé, une sécurité profonde qui laisse à l'esprit tout le calme du jugement, en même temps que toute la verve de l'improvisation. Il ne suffit pas même du détachement intellectuel qui seul permet au regard la véritable perspective de l'œuvre ; il est besoin encore d'un détachement moral dont notre amour-propre rend la pratique bien difficile. C'est toujours l'histoire de l'homme politique qui révise dans son cabinet les épreuves du sténographe. Il lit entre parenthèses : (Murmures, bruit), et il ajoute naïvement à la marge : « N'était-ce pas un bruit *flatteur* et un murmure d'*approbation*? »

Il faut une grande sincérité, une abnégation véritable du parti pris et du sens propre, pour interpréter dans leur sens exact les impressions d'une assemblée. Alors même qu'elles paraîtraient décidément défavorables, il reste encore la ressource d'en appeler de son verdict et d'imputer son attitude de mécontentement plutôt à la prévention qu'à la justice. Dès qu'on peut avoir recours à ces explications déduites



des passions et des préjugés, l'amour-propre de l'orateur se tire aisément d'affaire.

On ne se dit pas assez que, contrairement à ce que le vulgaire pense, les impressions extérieures et apparentes d'une assemblée sont loin de coïncider toujours avec ses impressions internes et profondes. Je ne parle pas seulement de la politique où le mot d'ordre des partis ne permet plus aucune justice d'appréciation, souvent même aucun usage du bon sens; mais il arrive, en plus d'une occasion, qu'un auditoire poli se croit tenu à des égards de bonne compagnie vis-à-vis de celui qui parle. Il se passe là quelque chose d'analogue à ce que l'on peut voir dans les théâtres de Paris. On y a renoncé d'un commun accord, sauf dans certaines occasions tout à fait exceptionnelles, à la coutume féroce des huées et des sifflets. Un spectateur habitué au tumulte mal-séant des parterres de province serait tout prêt à prendre le change et à regarder comme un succès le silence décent du public, ou les marques d'encouragement qu'il sait très-bien faire parvenir au jeu seul de l'acteur.

Il se passe souvent quelque chose d'analogue, lorsqu'une personne digne de quelque considération prend la parole devant un auditoire composé de gens bien élevés, ou encore devant une assemblée qui, pour une raison ou pour une autre, peut être considérée comme son obligée. Il y a toujours dans la réunion un certain nombre de personnes plus amies ou plus enthousiastes qui donnent le branle des applaudissements. Cette claque bienveillante n'a pas

même à se reprocher un acte de courtoisie: elle ne fait point entreprise de succès; elle ne professe même pas une très-grande estime pour les tirades qu'elle souligne de ses bravos. Il y a là un phénomène complexe, semblable à celui que nous venons de signaler au théâtre, lorsqu'il s'agit de rendre justice au mérite de l'acteur tout en reconnaissant la faiblesse de la pièce. De même, ces marques d'approbation vont chercher l'homme dans l'orateur. Elles rendent un hommage mérité aux bonnes et excellentes intentions de celui qui s'exprime si mal. On lui témoigne ainsi, non pas qu'on est convaincu par sa logique ou ébloui par son éclat, mais tout au contraire, qu'on est déjà de son avis, sur la foi seule de son autorité et par un devoir de reconnaissance. Il n'est pas même besoin d'être de son avis pour se livrer à cette contagion des applaudissements: il n'y a rien là qui engage ni qui atteste une véritable adhésion. C'est tout simplement une façon polie de faire savoir qu'on voudrait être de l'avis de l'orateur, et souvent les adversaires les plus décidés se laissent aller aux manifestations les plus bruyantes, afin de bien établir que, s'ils réservent la différence de leurs opinions, ils n'en sont que plus sympathiques à la personne.

L'amour-propre humain n'a pas besoin de tant de raisons ou de prétextes pour s'exalter et s'égarer. On voit tous les jours, après de mémorables échecs, des orateurs se retirer dans l'ivresse de leur prétendu triomphe. Ils sortent de la salle, au bruit flatteur des applaudissements dont l'écho les suit jusque

dans le vestibule ; mais si, au lieu de quitter l'édifice par quelque porte particulière, il leur était donné de défilier incognito, au plus épais de la foule, ils entendraient maintes fois répéter autour d'eux : « Quelle faiblesse !... Quelle prétention !... Quel ennui !... quelle ignorance !... » Ces avertissements anonymes et désintéressés les mettraient assurément en garde contre leur propre satisfaction, détromperaient leur amour-propre et les conduiraient à entreprendre la réforme de leurs imperfections oratoires.

Les impressions inexactes qu'on emporte souvent d'un contact un peu conventionnel avec le public se trouvent singulièrement corroborées dans leur méprise par les mensonges convenus dont les usages du monde imposent en quelque sorte l'obligation. Il est bien difficile, lorsqu'une maman vous a convié à entendre le piano de sa fille, de ne pas s'acquitter de son tribut et de ne pas se mettre en frais de quelque compliment. Chacun, en pareil cas, s'en tire comme il peut : les gens d'esprits, en faisant usage de leurs ressources, et les autres, un peu aux dépens de la sincérité. On se dit tout bas, pour excuser cette capitulation de conscience, que personne ne saurait se méprendre sur ce qu'en vaut l'aune et que tout se réduit à une simple formalité, semblable aux protestations insignifiantes par lesquelles on est tenu de terminer les lettres.

Le malheur est ici que l'amour-propre humain, surtout lorsqu'il s'agit des succès de la parole, est enpressé, crédule, tenace au delà de ce qu'on pourrait imaginer. Le Démosthènes et le Cicéron en

herbe ne se contente pas de prendre tous les bruits et tous les murmures pour des applaudissements ; il soumet à une véritable investigation quiconque est tenu de lui apporter son compliment le plus banal : il le presse, il l'accable, il le torture des questions les plus indiscretes : il le met en demeure de s'expliquer, même sur les points où celui-ci témoignait vouloir garder quelque réserve. Une fois que l'entretien a pris cette direction fautive, il faudrait presque faire un éclat pour revenir et pour rentrer dans la vérité. Ce serait demander beaucoup à ce complimenteur inoffensif : s'il a manqué du courage de se taire, il n'est pas probable qu'il s'élève tout d'un coup jusqu'à l'héroïsme de se rétracter. Il finit donc d'ordinaire par compléter malgré lui ses compliments, par répondre tout ce qu'on lui demande et par dire tout ce qu'on lui impose. Il se réserve de trouver une dernière excuse dans l'excès même de sa docilité, et il ne lui paraît plus qu'il soit tenu de dire la vérité à celui qui, de son côté, est si décidément résolu à ne pas l'entendre.

C'est ainsi que l'orateur, incapable de se représenter à lui-même la teneur et l'effet de son discours, est peut-être plus incapable encore de l'estimer à sa véritable valeur d'après l'attitude de son auditoire ou l'entretien de ses amis. Il en résulte cette conséquence étrange, c'est que, faute d'un avertissement du dehors ou d'une appréciation personnelle, les talents naturels les plus heureux sont ceux qui se perdent le plus vite et qui tombent le plus aisément dans les dernières extrémités du mauvais. L'homme qui n'a pas de facilité et qui che-

mine péniblement à travers les obstacles de sa propre parole, n'a pas besoin qu'on lui fasse remarquer son embarras ; il ne s'aperçoit que trop de ce qui lui manque : l'homme qui se traîne ne peut pas se faire l'illusion de voler.

Au contraire, le malheureux qui dispose de quelque facilité et de quelque verve est vraiment né pour devenir avec le temps ridicule ou pitoyable, s'il n'a pas le soin de tenir en main et de gouverner ses facultés oratoires. L'ivresse de ses premiers succès lui montera à la tête, comme la première effervescence d'un vin nouvellement fermenté. On pourra assister alors à ce singulier spectacle d'un homme dont les débuts ont été heureux, et qui, au lieu de se perfectionner et de s'épanouir, descend tous les jours d'un degré dans l'échelle oratoire. A mesure que le pauvre homme déchoit et laisse s'aggraver en lui-même ses propres défauts, il en perd de plus en plus le sentiment et finit par les prendre pour des beautés. C'est ainsi qu'il tire vanité des digressions où il se perd, des excès où il s'emporte, des subtilités où il s'embrouille. Il finit par se faire une gloire de ne plus préparer et de s'en tirer par des tours de force. C'est un original qui laisse tomber en ruines son escalier et qui monte sous nos yeux à la force du poignet, sans avoir besoin d'autre chose que de s'accrocher aux angles. Cette aptitude à exécuter des cabrioles n'a rien de commun avec l'office dont il devrait s'acquitter. C'est lui qui est tenu de marcher devant nous et de nous conduire méthodiquement d'étage en étage, jusqu'au plus haut sommet de la question.

Il est donc certain que personne ne saurait se passer d'un témoin et d'un critique de sa parole. Ce secours est nécessaire non pas seulement à l'impuissance qui s'avoue, mais encore et surtout au talent qui tend sans cesse à abuser de lui-même, et puisque les témoignages des assemblées aussi bien que les entretiens des particuliers sont le plus souvent menteurs et équivoques, il faut en venir, aussi bien dans l'ordre oratoire que dans la vie morale, à la suprême ressource d'un ami qui vous dise la vérité.

Faites-vous des amis prêts à vous censurer.

Il y a peut-être quelque mélancolie dans ce vers de *l'Art poétique*. Ce mot *prêts*, suivant la parole de Molière, *dit plus de choses qu'il n'est gros*. Il ne s'agit pas d'un tempérament porté par l'aigreur de sa bile aux provocations de la critique : Boileau n'entend pas du tout plaider sa cause et se justifier. Il pense avec beaucoup de raison que, si cet ami n'y mettait pas une certaine bonne volonté et s'il attendait un certain temps pour s'acquitter de ces remarques, le courage pourrait bien lui faire défaut et ses leçons se changer en banalités ou en compliments. Il importe donc que l'ami en question prenne sa mission au sérieux, qu'il s'en acquitte comme d'un devoir et à la façon des censeurs romains. Il ne se contentera pas de ces remarques bénévoles et vagues qui laissent à chacun toute latitude ou pour se les appliquer ou pour s'y soustraire ; il fera lui-même cette application douloureuse ; il aura le courage de prononcer

des arrêts, et ne laissera à son interlocuteur d'autre liberté que celle de se soumettre.

Si la déférence d'un écrivain doit être grande et s'il doit y regarder à deux fois avant de résister à la remarque d'un lecteur bienveillant et impartial, j'oserai dire que l'abandon de l'orateur doit être absolument complet, et qu'à moins d'une animosité et d'une perfidie bien avérées, il ne peut que s'en remettre à ce qui lui est dit. Il n'est pas besoin en effet pour juger un discours, des mêmes connaissances que demande la critique d'un livre. Autant celui qui parle est incapable de se détacher de lui-même et d'apprécier exactement les vraies impressions de l'auditoire, autant ce rôle est facile au témoin qui se contente d'assister à l'action. Quelque aveuglé qu'il puisse être, soit en faveur d'un ami, soit à l'encontre d'un adversaire, il ne lui est pas possible de se méprendre sur le sentiment vrai des assistants. C'est là précisément cette donnée première qui suffira pour tourner les réflexions de l'orateur à leur véritable sens. C'est ainsi qu'en matière d'éloquence, l'homme le moins lettré, le moins capable d'analyser ses jugements et peut-être même d'éprouver des impressions vraiment littéraires, peut remplir un véritable rôle de critique, grâce au simple avertissement dont il devient l'écho.

Il va sans dire que nous faisons ici une supposition extrême pour donner à notre thèse plus de force et plus de portée. On ne s'ingère point, lorsqu'on peut faire autrement, d'aller chercher un homme sans lettres pour en tirer un avis sur ses discours. On ne peut pas se figurer combien il existe dans le monde

de gens capables de vous reprendre et de vous instruire. Ces gens capables ne sont point ceux qui s'en vont critiquant tout à tort et à travers, sans autre souci que celui de faire étalage de leur prétendue supériorité. Regardez plutôt du côté des gens qui se taisent et qui se montrent toujours disposés à garder un silence discret.

C'est à de tels auditeurs qu'il faut demander leur sentiment, non point avec cette désinvolture de l'orgueil qui recrute partout des admirateurs, mais avec cette modestie sincère qui demande avant tout à être éclairée. Pendant que ce nouveau Démosthènes descend de sa tribune au bruit menteur d'applaudissements convenus ou ironiques, son clairvoyant ami démêle, avec une impartialité pleine de leçons, le côté faible de son exposé. Il a vu le moment où le discours a fléchi, où la bienveillance acquise de l'auditoire s'est changée, d'abord en froideur, et ensuite en répulsion. Il a, sur le reste de l'assistance, cet avantage de clarté et d'analyse que, dans les défaillances littéraires de l'orateur, il retrouve aisément les imperfections quotidiennes de l'ami avec lequel il a l'habitude de vivre. Il n'a pas besoin de deviner cette paresse et cet esprit de retard qui accule les facultés à un effort convulsif, ou leur communique une irrémédiable impuissance : il revoit dans ce raisonnement décousu, dans ce plan nébuleux, dans cette marche incertaine, l'esprit irrésolu et flottant qui, au cours de la vie ordinaire, répand autour de lui l'incertitude et le désarroi : il comprend mieux que personne cette sécheresse de style et cette im-

puissance d'arriver jusqu'à l'effusion, lorsqu'il en vient à faire un retour mélancolique sur ces traces d'égoïsme inconscient dont la conduite de son ami s'est montrée plus d'une fois marquée.

Ces remarques vérifient une fois de plus la parole célèbre de Buffon : le style, c'est l'homme même, et ces conseils d'amis auxquels il est si opportun d'avoir recours ne sont pas seulement, comme on le voit, des analyses littéraires de nos discours mais une pénétration plus intime de notre propre personne. Cette âme familière avec la nôtre tourne ainsi à notre profit sa connaissance de notre cœur, et les avertissements qu'elle nous donne sur la direction de notre esprit vont jusqu'à la conduite même de notre vie.

Ces avertissements sont tout à la fois plus durs, et cependant plus nécessaires à entendre, dans certains cas où le succès réel de l'orateur est fait pour tourner, par une conséquence fatale, à l'amoindrissement et à la décadence de sa parole.

Rien n'est plus fréquent que d'assister à quelques discours où des orateurs jeunes et heureusement doués dépensent, sans compter, toute leur verve et toute leur richesse. On voit bien les fautes qu'ils commettent, mais ces fautes elles-mêmes ne manquent point de grâce ni de charme. On applaudit donc avec autant d'effusion et de sincérité que si le discours était parfait, et le naïf triomphateur n'a pas même l'idée de se dire qu'il pourrait bien manquer quelque chose à son éloquence. Cependant ce connaisseur qui est son ami, discerne parfaitement que l'importunité des défauts n'est soufferte qu'en

raison de ces jeunes mérites. Il faudrait, pour bien faire, que le conférencier fit lui-même le discernement des qualités à cultiver et des défauts à combattre. Or, c'est là un souci qui ne le préoccupe guère dans cette première ivresse du succès. Il est d'ordinaire si peu enclin à provoquer les leçons qu'il ne saurait même pas supporter les remarques.

Le plus clair résultat de cet amour-propre sera incontestablement de l'abandonner à cette pente commode de sa propre nature où il se complait et par laquelle il réussit. Ses défauts et ses qualités oratoires grandiront en même temps ; mais hélas ! la pauvre nature humaine a tellement besoin de vertus et de mérites, elle est si peu faite pour s'épanouir et s'achever sans efforts, qu'en pareil cas les qualités naturelles elles-mêmes, faute d'être réglées et contenues comme elles le devraient, se transforment en véritables défauts, lesquels viennent s'ajouter aux imperfections déjà existantes. Quant aux défaillances oratoires, excusables et peut-être gracieuses dans leur première manière, elles ne tardent pas à s'aggraver et à devenir des infirmités intolérables.

C'est ainsi que, faute d'être averti à temps, le jeune orateur s'abandonne, sans coup férir, à cette pente inexorable. Loin de combattre ses défauts, il ne s'avise pas même de se mettre en garde contre eux : il s'y complait, il les cultive, il en tire vanité.

En présence de pareilles dispositions, on comprend de reste combien le rôle d'un critique et d'un ami devient difficile. Il faut un courage bien héroïque pour se jeter à la traverse de ce courant d'amour-

propre. Passe encore si ce dévouement était efficace, si, au mépris de quelque mauvaise humeur et aux dépens de quelques boutades, il devenait possible d'opérer le sauvetage du bon sens et du bon goût, mais le torrent est trop impétueux, et la meilleure volonté du monde est autorisée à se dire qu'on n'est point tenu de compromettre la vérité auprès de ceux qui n'en veulent point. Il pourrait même arriver, et le cas n'est pas inouï, que le froissement de l'amour-propre, corroboré par l'esprit de contradiction, confirmât l'orateur dans l'obstination de ses défauts, et du moment où ils deviendraient volontaires, ils lui paraîtraient ainsi justifiés.

Voilà pourquoi Boileau, dans le vers que nous avons cité plus haut :

Faites-vous des amis prêts à vous censurer

a employé avec tant d'à-propos le mot *faites* dont on pourrait, au premier abord, éprouver quelque surprise. On s'adresse à un ami, on le consulte ; mais il paraît étrange qu'on nous conseille de nous le *faire* tout exprès pour nous critiquer. Il n'est cependant rien de plus juste et de plus vrai que cette expression. Quiconque, par un violent effort sur lui-même, n'irapas au-devant des observations ; quiconque n'aurapas la force inébranlable de les entendre sans sourciller et de les accueillir avec bonne grâce, ne saura jamais ce qu'on pense de lui, ni par conséquent ce qu'il doit penser de lui-même. Un écrivain peut encore se retrancher sur l'incapacité de telle ou telle classe de lecteurs, et, par un déclinatoire commode, en

appeler au jugement de la postérité. Cette échéance lointaine lui permet de mourir ravi et consolé. Il n'en va pas de même de l'éloquence : elle comporte un effet immédiat, en dehors duquel elle n'existe véritablement pas. Aussi rien n'est plus amer qu'une déception oratoire, et il est bien peu d'hommes au monde qui aient le courage de s'en faire l'aveu. Il est absolument indispensable, lorsqu'on vous propose quelque remarque sur votre improvisation encore toute fraîche et toute palpitante, de ne pas même se permettre l'ombre d'une excuse ou d'une justification, quelles que puissent être par hasard l'injustice et l'outrage de votre interlocuteur. Vous n'avez pas à faire son éducation ni à mesurer l'exactitude de ses à-propos. Soyez convaincu, quoi qu'il puisse dire, qu'il y a toujours à en tirer profit.

Un sot quelquefois ouvre un avis important.

La sagesse est de faire pour le premier fat venu ce qu'on conseillait d'abord pour un ami ; il faut s'en faire un critique. C'est en dévorant sans amertume et sans réplique ses plates méchancetés et ses lourdes plaisanteries, qu'on discernera l'impression des intelligences inférieures, des esprits prévenus, et qu'on se mettra en peine de faire cette dernière et suprême conquête.

Il y a toute une partie de l'éloquence par rapport à laquelle l'avertissement d'un témoin a une efficacité souveraine et indiscutable. Je veux parler des lapsus grammaticaux, des répétitions malencontreuses, des expressions ou des gestes dégénérés en manies. Il

n'est pas besoin d'avoir des connaissances littéraires d'aucune sorte pour être frappé d'un mouvement disgracieux, pour reconnaître le mot qu'on vient d'entendre quelques secondes auparavant, pour rétablir, d'après la connaissance la plus élémentaire de la grammaire, la forme du verbe dont on a offensé la conjugaison. C'est surtout lorsqu'on est en voie de contracter quelque mauvaise habitude que de pareils avertissements deviennent particulièrement précieux. Rien n'est plus ordinaire, lorsqu'on est appelé à parler en public, que de prendre pour ainsi dire en affection telle ou telle façon de s'exprimer, telle ou telle tournure de phrase, souvent même tel mot particulier. Le plus sage et le plus sûr, en pareil cas, est encore de se l'interdire d'une façon complète pour un certain temps ou pour un certain discours. La pensée ainsi arrêtée par un acte de volonté sur cette pente trop familière, s'accoutume à chercher des équivalents et à employer des synonymes. Que si, par hasard, nous n'étions pas assez fermes pour venir à bout de notre entreprise, si nous laissions échapper, par une accoutumance invincible, ce geste ou ce mot malencontreux, c'est alors que le secours de notre critique bienveillante nous deviendrait indispensable. En sa qualité de spectateur désintéressé et attentif, il n'aura pas manqué d'apercevoir notre faiblesse et notre oubli : il deviendra pour nous cette conscience réfléchie qui fait la force des grands orateurs et dont il est si difficile de se rendre capable.

Signalons, en terminant ce chapitre, le plus grand

de tous les services que peut rendre à l'orateur cet ami devenu son critique.

Ce sujet délicat demande quelque développement et mérite quelques observations.

Lorsqu'un de vos amis prend la parole et se hasarde à tenir un discours en public sans avoir rien fait pour apprendre à se mettre en dehors, vous êtes frappé de la distance qui sépare cet homme factice de l'homme réel, tel que vous en usez dans la vie quotidienne. Autant votre ami témoigne dans vos relations journalières de prudence, de sagesse, de grâce, de bon goût, de liberté et peut-être même de supériorité d'esprit ; autant, sur ce tréteau où il a commis l'imprudence de monter, il laisse voir d'embarras, d'irrésolution, de trivialité, d'insuffisance.

Cette inégalité entre l'homme réel et l'homme oratoire n'est point visible ni appréciable pour le public. Les auditeurs n'ont aucune donnée sur la portée intrinsèque, sur les capacités et les aptitudes de cet esprit. Ils le prennent pour ce qu'il se montre et le jugent sur ce qu'il dit. De là, des sévérités d'appréciation parfois cruelles, et par suite un sentiment profond d'amertume et de découragement chez l'orateur qui se trouve à bon droit méconnu.

Voilà précisément où se place l'intervention toute-puissante d'un ami. Il lui appartient de rendre le courage et la force à cet homme qui ne saurait peut-être, ni supporter un échec, ni surtout s'en relever. Il est le seul qui puisse dire, sans être soupçonné d'un compliment banal, que son ami ne s'est pas montré lui-même et qu'il est fait pour en appeler.

Dans sa préoccupation, dans l'intimidation de son auditoire, l'orateur malencontreux n'a engagé que la moindre partie de sa personne; et pour témoigner au public de toutes les qualités dont on regrettait l'absence dans son discours, il lui aurait suffi de se montrer. La vraie éloquence, comme on ne saurait le répéter trop souvent, ne consiste point, en effet, dans la constitution artificielle d'une individualité nouvelle, mais dans la mise en œuvre et dans l'emploi intelligent des facultés que Dieu a départies à chacun d'entre nous, le seul fait de leur emploi oratoire constituant déjà un progrès et un achèvement.

Ces remarques d'un ami ne sont pas seulement efficaces pour prévenir le désarroi dans lequel peut jeter un insuccès; elles ont aussi leur place et leur rôle, même à l'heure des triomphes les plus complets. Si personne n'est assez parfait pour ne jamais s'oublier, si, d'après la parole des Ecritures, le plus juste en est réduit à pécher sept fois par jour, il n'est pas possible d'imaginer une éloquence où il n'y ait rien à reprendre et rien à améliorer. Ces imperfections qui peuvent grandir et se changer avec le temps en défauts considérables, ne sont pas faites pour être remarquées par un homme que son succès grise toujours un peu et rend par conséquent plus incapable encore d'exercer sur lui-même aucune critique. Il est cependant bien essentiel de ne point ignorer, ou ce reste d'imperfection, ou ce commencement de décadence. L'office d'un ami est ici tout-puissant; et pour peu qu'il y mette des formes, il ne lui sera pas difficile de faire supporter à l'orateur ces petites obser-

vations si opportunément tempérées par la douceur d'un succès reconnu.

Encore bien que cette méthode de la critique extérieure soit infaillible et toute-puissante, il ne faudrait pas croire qu'il soit bien facile d'y avoir recours. Les poètes ont plaint les monarques de ne point entendre la vérité.

Détestables flatteurs, présent le plus funeste  
Que puisse faire aux rois la colère céleste!

Nous sommes vraiment bien avisés de prodiguer ainsi notre compassion aux puissants! Nous ferions beaucoup mieux de nous apercevoir que nous sommes nous-mêmes ces orgueilleux dont on ne saurait approcher que le mensonge à la bouche. Bien plus, s'il se trouve de par le monde un homme qui nous aime et qui nous veuille du bien, un cœur disposé à se faire violence et à s'ouvrir par intérêt pour nous, nous nous livrons à de véritables manœuvres de stratégie pour éviter un tête-à-tête ou pour rompre une conversation, tant nous redoutons le bénéfice de cet avertissement, tant nous avons horreur de tout épanchement et de toute confiance qui pourraient l'autoriser.

Nous appliquons ce même système de triage aux entretiens qui peuvent avoir lieu sur nos discours. Notre amour-propre a un flair tout spécial pour subodorer les compliments qu'on peut avoir l'envie ou subir la nécessité de nous faire. Rien n'est plus divertissant, pour un observateur un peu perspicace, que cet effort continu par lequel un orateur, dans les



jours qui suivent sa réussite, tâche d'orienter les conversations de ce côté afin de donner aux interlocuteurs l'occasion de répéter une fois de plus ce qu'il ne se lasse jamais d'entendre : singulière disposition assurément pour se prêter à la critique et pour en profiter.

---

## CONCLUSION.

---

On me permettra de terminer cet ouvrage par quelques réflexions. Ces réflexions ne font peut-être pas partie intégrante de mon sujet, encore bien qu'elles aient été suggérées par lui et qu'elles paraissent l'achever. Le lecteur jaloux de ne point outrepasser la teneur des préceptes et de se renfermer dans l'essence même de l'utile, peut fermer le volume à cette page, le reste s'adressant seulement à ceux qui auraient envie de penser.

Si l'on compare la faculté d'écrire avec celle de parler, il faut bien avouer que les grands orateurs sont, dans l'ordre hiérarchique de la pensée, au-dessus des grands écrivains. L'art d'écrire est un instrument tout-puissant pour la formation de soi-même : l'art de parler est un procédé d'expansion dont les autres profitent. Le style écrit est, avant tout, un instrument d'analyse sans lequel le travail de la réflexion demeurerait souvent incomplet : l'expression parlée représente au plus haut degré la spontanéité dans la réflexion, c'est-à-dire la traduction vivante d'une âme, sa communication personnelle et sympathique

avec une autre âme. Il y a là une création soudaine de la forme et une puissance indéfinie de transmission, qualités auxquelles on ne saurait parvenir sans avoir amené l'activité psychologique à un degré supérieur.

On peut dire qu'au regard de la parole et dans la hiérarchie des êtres, les âmes humaines se divisent en trois catégories :

- Celles qui ne savent pas parler ;
- Celles qui s'expriment par la parole extérieure ;
- Celles qui se recueillent dans la parole intime.

L'homme qui use de la parole seulement pour les nécessités de ses besoins et pour les relations indispensables de la vie, sans réussir et même sans songer à en faire la mise en dehors et la traduction vivante de son âme, ne diffère pas beaucoup du sourd-muet réduit à l'indigence de la pantomime. Il n'a jamais analysé ses idées avec assez de précision pour en discerner la suite et pour en saisir le détail. On serait peut-être plus près encore de la vérité, en affirmant que ses idées elles-mêmes n'existent qu'à l'état flottant. Il y a donc en lui bien peu de l'être pensant. Lorsque la littérature latine voulait marquer la différence saillante qui existe entre l'homme et l'animal, elle ne manquait jamais, depuis le poète Lucrèce, d'employer cette expression : *Mutæ pecudes*. C'est en effet le verbe qui fait surtout défaut à l'animalité. En vain lui suppose-t-on ces impressions et ces perceptions vagues plus aisées à imaginer qu'à décrire, il ne s'en trouve pas moins ici une barrière absolument infranchissable qui rejette ces natures inférieures dans le silence de leur mutisme.

L'expression d'Aristote est plus sévère encore. Ce grand philosophe s'est demandé ce que devenait l'homme, lorsqu'il lui arrive de perdre d'une façon plus ou moins complète la conscience réfléchie de lui-même. Dès que la possession rationnelle de son entendement vient à lui faire défaut, il ne lui reste même plus cette vivacité et cette sûreté des instincts qui maintiennent l'animal dans les traditions de son espèce. L'homme est alors tout entier aux besoins et aux impulsions du moment : il ressemble au végétal que le vent courbe et que l'élasticité relève, sans qu'il ait la conscience ni la direction de ce mouvement : *l'homme alors, dit Aristote, n'est plus un homme, c'est une plante.*

Les natures taciturnes et enveloppées voudront bien pardonner à la sincérité, et je pourrais dire, à la dureté de ces remarques. Il dépend, en effet, de chacun de ceux que je vise de faire en sorte qu'elles ne s'appliquent pas à lui. Leurs facultés intellectuelles ne sont point mortes ; elles ne sont qu'endormies, et il appartient à leur volonté de les ressusciter.

Ici se réalise dans tout son effet le mot célèbre de la Rochefoucauld, qu'on tire vanité des défauts dont on ne veut pas se corriger. Ces spectateurs taciturnes et sardoniques des entretiens d'autrui, ces dieux misérables de petites phrases pointues regardent avec mépris du haut de leur silence les discours qui se développent devant eux avec une certaine ampleur. Ils les traitent aisément de verbiage, vu qu'ils ne sont guère moins incapables de les comprendre que de les prononcer. Ils se félicitent volontiers de ne

rien dire, comme si cette impuissance était une réserve. La vérité est que, malgré la complaisance avec laquelle ils se targuent de leur abstention, ils ressemblent beaucoup plus qu'ils ne sauraient le croire, au renard devant les raisins de la fable. Voilà pourquoi, soit dit entre parenthèses, tous ces muets qui errent dans nos salons ou qui viennent encombrer nos tables, sont tous, sans exception, des esprits grincheux et malveillants dont la bouche ne s'ouvre que pour dire des choses désagréables. C'est ainsi qu'ils prennent communément la revanche de leur silence. Ils font comme ces comparses réduits à quelques notes dans les accompagnements des chœurs, et qui se dédommagent en daubant sur l'insuffisance du premier ténor.

Si toutes les natures ébauchées, mal définies, impuissantes, au lieu de s'enorgueillir dans ces rêveries internes qu'elles prennent pour des pensées, avaient le courage de s'avouer que leur silence est une infirmité et non pas une résolution, elles feraient quelque chose pour se mettre en quête d'elles-mêmes, et il est plus que probable que, dans une très-large mesure, elles y réussiraient.

On peut, même dans un salon et dans les seuls rapports de la bonne compagnie, entreprendre et mener à bonne fin de véritables exercices oratoires. Il suffit de mettre pour un temps son amour-propre sous les pieds et de se risquer ingénument aux périls et risques de sa vanité. C'est là ce que l'on ne voit guère pratiquer aux silencieux systématiques. S'ils sortent par hasard de leur immobilité et de leur mystère, il

leur faut pour cela des émotions et des circonstances telles, que l'âne de Balaam, lui-même, en aurait de nouveau parlé. En dehors de ces cas où ils s'échappent à eux-mêmes et qu'il faut leur pardonner puisqu'ils ne savent pas eux-mêmes ce qu'ils disent, ils se font une sotte gloire de persévérer dans leur abstention. Ils se refusent ainsi le bénéfice de cette éducation lente et infailible qu'un usage intelligent de la vie assure aux hommes de bonne volonté. Loin de s'épanouir au contact des entretiens, ils en éprouvent comme un froissement et comme une souffrance, et dans l'impossibilité où ils sont de répondre, ils finissent par perdre jusqu'au pouvoir d'écouter.

C'est surtout aux jeunes gens qu'il faut recommander ce spectacle des natures embryonnaires, condamnées par leur faute à ne point sortir de leur œuf, et par conséquent à ne déployer jamais leurs ailes au dehors. Il faut qu'ils s'instruisent à la vue des Ilotes, et qu'ils se retiennent de bonne heure sur la pente engageante et fatale de cet abaissement intellectuel. Ils courent, eux aussi, un danger spécial qui tient tout à la fois à l'imprudence de leur âge et à la richesse de leur nature.

On ne manque presque jamais, à cette première aurore de la vie, de trouver en soi des facultés complaisantes et portées sans effort à l'expansion. Il se produit, dans ces natures neuves et ouvertes, comme un retentissement du monde extérieur : elles ont l'émotion facile, et volontiers se répandent-elles en paroles, comme le petit enfant exhale sa joie en cris et en exclamations. Cette traduction involontaire et incon-

science de la pensée n'a rien à démêler avec la parole véritable. On ne parle, en effet, qu'à la condition d'avoir conscience simultanément, et de sa pensée, et de l'expression de sa pensée. Il y a donc là une crise à subir, une transformation à provoquer. C'est l'heure où, le plus souvent, cette facilité naturelle périt sans retour, et le jeune homme qui la sent défaillir en lui ne se met point en peine de la remplacer, comme il le devrait, par une possession réfléchie du langage.

Il se passe alors un phénomène lamentable, dont les exemples ne sont que trop faciles à rencontrer autour de nous.

Vous entendez tous les jours des pères et des mères vous répéter, avec une naïveté véritablement navrante, que leur fils, plein de science et d'étude, muni de tous ses grades et de tous ses diplômes, n'a cependant qu'un défaut, c'est celui de ne pas savoir s'exprimer. Telle la fameuse jument du poète avait toutes les qualités, excepté qu'elle était morte. C'est ainsi que, par un défaut de méthode chez le maître et peut-être aussi de bonne volonté chez l'enfant, toute cette discipline de l'esprit à laquelle on le soumet vient se briser contre une résistance intérieure ; toutes ces connaissances qu'on lui prodigue vont s'engloutir dans un abîme sans fond d'où rien ne ressortira. Cette espèce de médiocrité instruite est peut-être plus regrettable que l'ignorance pure. On peut souvent réussir avec une intelligence où il ne s'est rien tenté encore, tandis qu'une fausse instruction a développé et fortifié dans les esprits une incapacité de parole dont la simple nature ne se serait point avisée.

Les jeunes gens feront donc bien de ne point remettre au lendemain l'époque, toujours de moins en moins favorable, de leur conversion oratoire. C'est au collège, c'est dès les premières heures de leur plus récente liberté, qu'ils doivent, à l'époque où l'on apprend encore, se mettre résolument aux exercices recommandés ici, de façon à passer pour le reste de leur vie, de la classe vulgaire des hommes qui ne savent point parler, à la catégorie supérieure de ceux auxquels il est donné de traduire leur âme par des expressions adéquates.

Dieu parle par son Verbe, et ce Verbe s'est fait chair :  
*et Verbum caro factum est.*

L'homme, créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, peut être considéré aussi comme un Verbe et comme une parole vivante. Voilà pourquoi lorsque Platon et la philosophie grecque veulent désigner notre raison, dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus essentiel, ils ne trouvent pas dans la langue d'autre terme que le mot *λόγος*, lequel veut dire parole.

La parole rend l'âme visible à elle-même, avant même de lui donner les moyens d'apparaître aux regards d'autrui. Cette conscience interne constitue véritablement la vie de la pensée. Les âmes qui demeurent opaques existent à peine à l'état moral.

Il ne faudrait pas ici prendre pour une objection péremptoire une remarque où les amateurs de controverse pourraient bien chercher un argument contre nous.

Il est assez naturel d'alléguer, à l'encontre de ce que nous venons de dire, l'exemple de maint bavard

qui, pour venir aisément à bout de traduire au dehors ce qui se passe dans son âme, n'en laisse pas moins apercevoir des idées plates et communes, des impressions vulgaires, des sentiments du dernier médiocre. Il est facile, avec de tels exemples, d'affirmer que l'usage de la parole ne réussit pas toujours à rendre supérieur un esprit quelconque.

C'est assez, pour répondre à cette difficulté, de faire remarquer que l'usage de la parole ne saurait suffire pour transformer une intelligence. Lorsqu'un homme entre en réflexion sur les différents états de son âme, il ne peut pas y apercevoir autre chose que ce qui s'y trouve en effet. Pour démêler avec plus de clarté ces différents phénomènes psychologiques, il n'en métamorphose pas la nature et n'en agrandit point la portée. Si donc il est jaloux par hasard de se faire passer pour ce qu'il n'est pas et de poser les premiers rôles aux regards du public, le meilleur moyen de faire illusion est assurément de se taire, suivant le dicton familier : « Le silence est l'esprit des sots. » Il est incontestable toutefois que, si votre parleur lui-même veut rester bonnement dans les limites de sa nature, exprimer ce qu'il pense, sans l'exagérer ni la surfaire, il est sur la bonne voie. Il se ménage au moins cette ressource d'entrer en contact avec ses semblables, de mettre ses idées en parallèle avec les leurs, même au moyen de cette expression surabondante et excessive; et en se comparant, il trouve ainsi l'occasion de se juger lui-même et d'être repris par autrui. C'est par là qu'il devient si supérieur à ce personnage gourmé et muet qui,

pour se retrancher dans sa taciturnité, se figure l'emporter sur ceux qui parlent. Il me représente ce perroquet des fables de Florian, qui, interrogé par un visiteur, répondait du haut de son perchoir pour se justifier de demeurer coi, ces paroles orgueilleuses : « Je n'en pense pas moins ! » Ces gens-là, en effet, s'imaginent volontiers qu'ils pensent; et comme ils ne compromettent jamais leurs idées jusqu'à en témoigner au dehors, ils peuvent en croire à leur aise tout ce qu'il leur plaira de bon et d'avantageux, personne n'étant en mesure d'intervenir en connaissance de cause dans cette admiration clandestine.

La parole n'est pas seulement un procédé nécessaire de réflexion, une révélation de soi-même, profitable à la comparaison et à l'avancement de son esprit; c'est par elle que s'achève la nature morale de l'homme, et que les émotions vivantes du sentiment viennent occuper leur place légitime à la suite des pures idées.

Si l'analyse, pour arriver à des résultats complets et fixes, demande d'une façon presque indispensable la possession et l'emploi d'une formule arrêtée, il faut bien reconnaître que, dans les conditions actuelles de la nature humaine, le sentiment requiert, pour exister tout à fait, l'intervention d'une expression extérieure. Tant qu'il demeure enseveli dans l'âme et comme ramassé sur lui-même, il existe plutôt à l'état d'intention que de réalité, et surtout il ne répond en rien au rôle providentiel qui lui a été assigné, puisque sa véritable fin est d'établir un lien de communication et de sympathie entre les hommes.

Il n'est pas nécessaire d'entrer dans de bien grands développements pour apercevoir la portée de cette indication.

Prenons, en effet, pour exemple les rapports les plus intimes de la famille : l'amour qui doit unir entre eux les époux, la tendresse qu'ils éprouvent pour leurs enfants, celle qu'à leur tour leurs enfants ont pour eux. Ceux qui croient s'aimer sans aboutir à aucune expansion, ne se doutent même pas de ce que peut être cette puissance du cœur. Que dirait-on d'une mère, si, tenant du matin au soir son petit enfant dans ses bras, l'idée ne lui venait même pas, ou de le serrer contre son sein, ou de lui déposer un baiser sur le front ? On ne ferait jamais croire à personne que cette mère froide et immobile éprouve dans son âme cette ardeur et cette palpitation de tendresse dont les parents seuls ont le secret. Pourquoi le fiancé, alors qu'il voit briller la flamme dans le regard de sa promise, lui demande-t-il d'entendre de sa bouche, une fois de plus, cette douce parole : « Je t'aime ! »

La raison de tous ces faits, et de tant d'autres semblables, est plus simple qu'on ne saurait le dire. Tant que le sentiment demeure à l'état latent, la raison peut bien le concevoir ou l'imagination se le représenter, mais non pas le cœur l'éprouver dans sa plénitude et dans sa délicatesse. Les époux, les parents, les fils qui demeurent silencieux et qui ne se communiquent pas leur âme les uns aux autres ont beau garder par devers eux les intentions les meilleures, ou se représenter par l'imagination les plus doux épanche-

ments, il n'en est pas moins certain qu'entre ces cœurs il n'y a pas de lien moral établi. Ils se figurent volontiers qu'ils s'aiment, et ils vous en voudraient beaucoup de leur soutenir le contraire : au besoin, ils se vanteraient de leur puissance de concentration comme d'une faculté supérieure à celle des simples mortels. En attendant, cette prétendue essence de sentiment demeure impénétrable pour ceux-là mêmes qui en sont l'objet : chacun de ces cœurs demeure isolé, sans trouver autour de lui, comme il le devrait, la force et le courage qui lui sont dus. Il y a plus : faute d'être reliées ainsi les unes aux autres, ces âmes qui croient se chérir finissent par éprouver dans leur isolement un mouvement de déviation insensible : elles dérivent dans le sens inévitable d'un égoïsme inconscient. Elles s'éloignent ainsi de plus en plus les unes des autres ; et comme rien ne les avertit, comme rien ne les retient, elles finissent sous la seule impulsion des événements de la vie ressentis différemment par chacune d'elles, par se trouver transportées à des distances considérables. Vient alors un jour et une heure où une circonstance fortuite met tout d'un coup en jeu des émotions plus vives et plus instantes : involontairement elles font éruption de part et d'autre, et l'on voit éclater à la place de cette harmonie menteuse, quelque effroyable dissentiment. Tant il est vrai que, sous le couvert de ce silence, les âmes fermentaient séparément dans des impressions diverses ! Il faut absolument en venir à la mise en dehors de soi-même, pour vivre de la vie morale aussi bien que de la vie intel-

lectuelle. Faute de cette communication permanente et quotidienne, les plus proches finissent en quelque sorte par disparaître aux regards les uns des autres, et la puissance d'aimer se perd comme celle de réfléchir.

Au-dessus de l'homme incapable d'user de la parole, au-dessus de l'homme en mesure de s'en servir, il faut placer cette troisième catégorie qui a été signalée plus haut, ceux qui sont en possession de la parole extérieure et qui l'appliquent, dans toute sa puissance et dans toute sa précision, à l'usage supérieur de la méditation interne.

Au-dessus de l'homme qui se complait dans son vide comme aussi au-dessus de l'homme qui se répand dans son effusion, il faut placer incontestablement ces natures exceptionnelles et achevées qui, capables de tout saisir et en même temps de tout rendre, s'imposent un silence volontaire toutes les fois que leur parole n'a pas un but déterminé et défini.

Cette possession suprême de soi-même, cette réserve souveraine sont avant tout l'apanage des saints, mais aussi le privilège de quelques natures exceptionnellement avancées dans la vie morale.

La langue a trouvé, pour exprimer ce mouvement de l'âme, une expression pleine tout à la fois de justesse et de beauté. C'est là ce qu'on appelle *se recueillir*. Tandis que les natures muettes périssent enveloppées dans leur propre germe, les natures expansives et ouvertes se répandent au dehors. L'effet même de leurs qualités est de les disperser à travers

les événements de la vie. Elles ressemblent ainsi à ces forces intermittentes qui, pour s'être communiquées et pour avoir transmis l'impulsion, se trouvent éteintes et amorties. C'est incontestablement là le danger de cette dépense extérieure. Pour l'éviter, il faut, quelles que puissent être l'abondance et la richesse de son activité, que l'âme prenne le parti d'aller se chercher au dehors pour se ramener au dedans : de là la justesse de l'expression *se recueillir*.

On se rappelle le mot orgueilleux de Rousseau, rapporté dans *l'Emile*, cette voisine qui le fait taire, au moment où il voudrait prendre la parole pour donner une explication : « Tais-toi, Jean-Jacques : ils ne te comprendraient pas ! » J'ai souvent songé à cette parole, alors que je voyais dans le monde des esprits vraiment supérieurs ensevelir au plus profond d'eux-mêmes tout ce qui aurait pu trahir leur science et leur sagesse. Ils font alors comme ces personnes âgées qui condescendent à se mêler aux jeux des enfants. Elles se soumettent de bonne grâce, suivant les usages traditionnels du divertissement, à prononcer des formules toutes faites. De cette façon, l'amour-propre des interlocuteurs peut triompher à son aise : c'est l'homme supérieur qui, pendant cet entretien où il joue le rôle effacé d'un comparse, prendra l'air gauche et embarrassé. Toutefois, s'il vous arrive, grâce à une familiarité plus intime, d'interroger par après cet homme qui s'est tu, vous êtes tout étonné de trouver dans cet esprit les observations les plus fines, les analyses les plus complètes, les jugements les plus décisifs.

Cette activité intellectuelle qui dédaignait ainsi de se répandre au dehors, s'élaborait lentement par un travail tout intérieur : elle se parlait au dedans d'elle-même un langage achevé dont elle avait seule le secret et le spectacle.

Il ne faut pas confondre, bien entendu, ce silence de la méditation et de la force avec le silence de l'impuissance et du vide. Personne ici n'a besoin qu'on lui apprenne le secret de son propre cœur. L'exercice de la méditation, au point de vue de la philosophie comme de la piété, représente, à n'en pas douter, un des emplois les plus difficiles en même temps que les plus merveilleux de l'esprit et du cœur.

C'est assurément faire preuve d'un talent digne d'estime, que se montrer capable de développer de vive voix une pensée dont on a la vue synthétique. A mesure que le discours se prolonge, cette pensée grandit, s'éclaire, se dessine, se colore ; et plus heureux que Pygmalion, l'orateur ne donne pas seulement la forme extérieure à son idée, mais encore la vie et le mouvement.

Il est des esprits assez forts et assez maîtres de leur puissance, pour n'avoir pas besoin du secours extérieur de la parole, ni de ces évolutions successives au moyen desquelles elle distribue et multiplie nos facultés intellectuelles. Ceux-là voient apparaître leur pensée au dedans d'eux-mêmes, non pas seulement dans un ordre achevé mais sous une forme définitive. Cette forme est assez complète et assez belle pour provoquer au plus profond de leur âme cette émotion, cette espèce d'ébranlement qu'emporte avec lui l'exercice de la pa-

role. L'orateur ne se contente pas d'émouvoir son public, il subit le contre-coup de ce qu'il exprime ; il vibre, pour ainsi dire, à l'unisson de son propre discours. Ce retentissement lui donne plus de force et plus de portée. C'est la loi des forces continues qui multiplie la vitesse, suivant une loi prodigieuse d'accroissement.

Les natures dont je parle traversent au dedans d'elles-mêmes tous ces états et ressentent tous ces effets. Le vulgaire se laisse prendre à ce front calme, à ces paupières abaissées, à cette placidité et à ce silence de la physionomie. Il s'imagine volontiers, dans son impuissance de faire le discernement entre ceux qui ne peuvent pas et ceux qui ne veulent pas parler, qu'il est en présence de natures endormies ou incapables. Il y a un degré de supériorité qui ne se laisse pas aisément apercevoir ni soupçonner.

Lorsque l'âme est arrivée à ce degré d'achèvement et de perfection où elle peut ainsi suffire aux conditions de l'entretien intérieur, il ne faudrait pas croire qu'elle soit seule dans cet acte supérieur de la méditation perpétuelle. L'âme n'est pas faite pour demeurer sans rapports et pour se concentrer dans un égoïsme funeste. A mesure qu'elle se retire des relations du monde extérieur et qu'elle renonce à un échange de paroles avec ses semblables, elle retrouve, en se retournant du côté d'elle-même, la présence de Dieu qui ne cesse jamais d'habiter en nous. Bien plus, l'âme se dédouble pour ainsi dire. On vous dit, non point dans les traités ascétiques, mais dans les notes d'un simple vaudeville, qu'un personnage se *parle à lui-même* ; et lorsque saint Augustin écrivait



les *Soliloques*, il ne faisait pas autre chose que mettre en pratique le principe sur lequel se fonde le plus humble des apartés. Il est vrai de dire en effet que l'homme est double, non pas seulement quand on le considère au point de vue de la distinction de son corps et de son âme, mais principalement lorsqu'on l'envisage au point de vue de cette nature morale qui se partage et se débat entre le bien et le mal. Nous pouvons lire encore, dans les antiques vers d'Homère, les éloquents apostrophes que les héros adressaient à leur âme et à leur cœur. C'est ainsi que les deux moitiés de nous-mêmes alternent leur réplique, mais comme le dit Molière :

« L'une est moitié suprême et l'autre subalterne,  
L'une obéit en tout à l'autre qui gouverne. »

C'est précisément ce règne de la raison, cette domination interne de l'homme moral qui devient le point de départ de ce dialogue invisible. Quelle que puisse être la suprématie de l'élément spirituel, l'interlocuteur qui lui répond et qui lui tient tête ne disparaît jamais de la scène de la vie. Il n'est point de nature, pour achevée, pour idéale, pour sainte même qu'on la suppose, qui ne porte en elle le principe de ses tentations et l'occasion de ses épreuves. C'est ce dialogue intérieur de l'homme contre lui-même qui constitue, en définitive, le fond de toutes les littératures exprimées, et aussi l'inspiration de cette littérature plus haute laquelle ne s'exprime pas toujours au dehors.

Lorsque l'âme s'est rassemblée par un héroïque

effort de vertu et lorsqu'elle a rétabli en elle le règne de l'unité, elle continue avec Dieu ce même dialogue et elle entend, comme avec un sens humain, la voix surnaturelle qui lui est adressée au dedans.

Le coup d'œil que nous jetons ainsi sur la marche ascendante de la nature humaine nous entraîne, comme on le voit, jusqu'à des régions peu hantées de la multitude. C'est proprement là ce qu'on entend par le mot mysticisme : seulement ce mot doit être entendu dans son sens raisonnable et vrai. Cette communication de l'âme avec Dieu dans un échange ineffable de pensées, doit être l'achèvement de l'intelligence et de l'amour, et non point du tout la perte de la connaissance et de la raison. Chacun a pu se faire une idée de cette littérature dans l'*Imitation de Jésus-Christ*, et notamment dans les deux derniers livres. On peut la retrouver à la fois plus exquise et plus profonde dans les grands mystiques de la tradition chrétienne, saint Augustin, saint Bonaventure, sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne, etc.

Je ne terminerai pas ce livre sans aller jusqu'au bout de ma pensée et sans exprimer ici une idée qui m'est bien souvent venue à l'esprit.

C'est une pieuse croyance que, durant l'éternité bienheureuse, les hommes seront appelés à jouir de Dieu et surtout à le connaître, dans la mesure où ils auront développé les délicatesses de leur cœur et les puissances de leur raison. La béatitude céleste ne sera point cette éternité vide et silencieuse dont s'effrayait à bon droit l'imagination déiste d'un philosophe contemporain. Il est répété de toutes parts dans

les Livres Saints et dans les Pères, que les Elus célébreront la gloire du Seigneur et chanteront devant lui ses louanges. Ils verront Dieu face à face, et non plus dans son ombre et par la créance de la foi. Ils s'entretiendront avec lui, de la même façon que Dieu se parle à lui-même dans son Verbe.

L'homme doit donc se dire, lorsqu'il combat en lui-même, par un effort littéraire et moral, le mutisme des animaux, lorsqu'il poursuit le résultat supérieur de se rendre visible aux autres et à lui-même, qu'il est dans la véritable loi de son développement et qu'il se dirige en effet vers sa fin suprême. Tout le monde ne peut pas faire des livres pour l'enseignement des contemporains et de la postérité, mais il n'est absolument personne qui ne doive se mettre en mesure de se manifester à ses semblables par le discours extérieur, de se révéler à soi-même par la parole interne, et enfin de s'entretenir avec Dieu par la méditation spirituelle.

Paris, le 28 décembre 1878, jour des Saints Innocents.

FIN

## TABLE DES MATIÈRES.

INTRODUCTION . . . . .	1
------------------------	---

### LIVRE PREMIER.

#### Des différentes méthodes appliquées à l'Art de parler.

CHAPITRE I <sup>er</sup> — Division du sujet . . . . .	1
CHAPITRE II. — De la méthode d'imitation et d'entraînement . .	3
CHAPITRE III. — De la méthode des rhétoriques . . . . .	10
CHAPITRE IV. — De la méthode philosophique, appliquée à l'Art de parler . . . . .	18

### LIVRE II.

#### Des différentes formes d'expressions de la pensée.

CHAPITRE I <sup>er</sup> — Division du sujet . . . . .	25
CHAPITRE II. — La parole intermittente et le langage d'action .	28
CHAPITRE III. Les rapports du langage d'action avec la pensée .	31
CHAPITRE IV. — Les rapports du langage d'action avec la parole.	39
CHAPITRE V. — Les rapports de la parole avec l'expression écrite de la pensée . . . . .	44
CHAPITRE VI. — Du rôle de l'orthographe dans l'expression écrite de la pensée. . . . .	49

## LIVRE III.

## La différence du langage parlé et du langage écrit.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Les inconvénients qui résultent pour l'improvisation de l'emploi d'un travail écrit . . . . .	58
CHAPITRE II. — Que les qualités de l'écrivain font plutôt obstacle à celles de l'orateur . . . . .	64
CHAPITRE III. — Que les qualités de l'orateur ne préjugent point celles de l'orateur. . . . .	76
CHAPITRE IV. — La différence du style écrit et du style parlé, prouvée par les différentes sortes de discours. . . . .	87

## LIVRE IV.

## Etude de l'éloquence naturelle.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Analyse de divers exemples d'éloquence naturelle. . . . .	104
CHAPITRE II. — Que l'éloquence naturelle est essentiellement intermittente et pourquoi . . . . .	113
CHAPITRE III. — Que l'éloquence naturelle est incapable de se retrouver par la réflexion . . . . .	122
CHAPITRE IV. — Explication philosophique du phénomène de l'éloquence naturelle . . . . .	129

## LIVRE V.

## L'invention des idées au point de vue de l'improvisation.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Règle I <sup>re</sup> : L'invention oratoire des idées doit être exclusive, et systématiquement incomplète. . . . .	140
CHAPITRE II. — Règle II <sup>e</sup> : L'invention oratoire des idées doit être surabondante. . . . .	156

CHAPITRE III. — De la préparation extérieure et de ses règles. . . . .	161
CHAPITRE IV. — De la préparation antérieure et de la proposition postérieure au plan : leurs règles . . . . .	173
CHAPITRE V. — De l'omission volontaire et de l'omission involontaire : leurs règles. . . . .	182

## LIVRE VI.

## De la disposition des idées au point de vue du discours.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . — De la nécessité d'un plan écrit : réfutation du préjugé contraire. . . . .	196
CHAPITRE II. — Règle I <sup>re</sup> : Le plan d'un discours doit être personnel : les trois applications de cette règle. . . . .	212
CHAPITRE III. — Règle II <sup>e</sup> : Le plan d'un discours doit être mobile . . . . .	231
CHAPITRE IV. — Règle III <sup>e</sup> : Le plan d'un discours doit être ordonné en raison inverse du plan d'une composition écrite. . . . .	244
CHAPITRE V. — Règle IV <sup>e</sup> : Chacune des parties du discours doit être indépendante. . . . .	258
CHAPITRE VI. — Corollaire de la règle IV <sup>e</sup> . La méthode des transitions . . . . .	269

## LIVRE VII.

## De la Diction.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . — Les trois règles principales de l'élocution improvisée, relatives à l'incorrection, aux répétitions, au défaut de précision . . . . .	294
CHAPITRE II. — Les règles de la diction oratoire. . . . .	314
CHAPITRE III. — Les règles de l'action oratoire. . . . .	333

## LIVRE VIII.

## La préparation générale de l'improvisation.

CHAPITRE I <sup>er</sup> . — La préparation lointaine de l'improvisation. . . . .	352
---	-----

CHAPITRE II. — La préparation immédiate de l'improvisation. .	368
CHAPITRE III. — La critique de soi-même dans l'usage de la parole . . . . .	386
CONCLUSION . . . . .	405

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



# IRE

ET

COLLEGE DE PARIS

6 francs

l'exercice de l'ampli-  
comme moyen d'en-  
propre.

l'exercice de l'inven-  
moyen d'enrichir

de la traduc-  
ae moyen d'enri-  
propre.

Des moyens d'avoir à sa  
position les mots dont on s'est  
servi.

CHAP. VII. Des deux procédés de  
vision intermittente et d'inspiration  
continue dans le travail de la rédaction.

CHAP. VIII. Du vrai procédé de ré-  
vision, qui repose sur la possession  
soi-même.

CHAP. IX. De la rédaction par le  
procédé de la dictée.

## PREMIERE PARTIE. — Des règles à suivre pour se critiquer soi-même.

PREMIERE PARTIE. Qu'il est à la fois  
difficile et très nécessaire de se cri-  
quer soi-même.

P. II. De la critique qu'on peut  
faire sur ses propres écrits, en les repre-  
nant à un certain intervalle.

P. III. De la critique instantanée  
sur soi-même.

P. IV. Des corrections qui portent  
sur le fond et, en particulier, sur le  
sens qu'on peut faire subir à  
un écrit.

Des autres corrections qui  
portent sur le fond; les digressions,  
les coupures.

Des corrections qui por-  
tent sur la forme, en particulier,

des corrections qui  
portent sur la forme, en particulier,

des corrections  
de style, et, en particu-  
lier, des obscurités

des corrections  
de style, et, en particu-  
lier, des obscurités  
et des per-  
turbations.

Sig.  
R. 3840

